This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

I ##

Minto

Langue

I. 8

HH 22 (Finch)

LA LANGUE

Nouvelle Edition revûe & corrigée.

TOME II.

Suivant la Copie de Paris.

A MAESTRICHT,
Chez JAQUES DÉLESSART.
M. DCCXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
Des Sujets, ſur leſquels on fait attention dans cet Ouvrage.

DE *l'Attention*, Page 1

I.

Attentions ſur les Sciences & les Sçavans, 3

II.

Attentions ſur les Auteurs, & les Livres, 47

III.

Attentions ſur la Critique & la Satyre, 65

IV.

Attentions ſur la Philoſophie, & les Philoſophes, 84

V.

Attentions ſur l'Hiſtoire & les Hiſtoriens, 97

VI.

Attentions ſur l'Eloquence & les Orateurs. 100

VII.

Attentions ſur la Medecine, & les Medecins, 125

VIII.

Attentions ſur la Chymie, & les Chymiſtes, 144

IX.

Attentions ſur la Poëſie, & les Poëtes, 147

X.

Attentions ſur la Muſique, & les Muſiciens, 157

TABLE.

XI.

Attentions sur les Femmes, 164

XII.

Attentions sur l'Amour, 176

XIII.

Attentions sur les Spectacles, 186

XIV.

Attentions sur la Dévotion, & l'Hypocrisie, 193

XV.

Attentions sur les Ecclesiastiques, 218

XVI.

Attentions sur les Personnes Religieuses, 243

XVII.

Attentions sur la Magistrature, & les Magistrats, 251

XVIII.

Attentions sur la Guerre & les Guerriers, 261

XIX.

Attentions sur la Cour & les Courtisans, 271

XX.

Attentions sur les Publicains, 277

XXI.

Attentions sur le Mariage, & les Gens mariez, 280

XXII.

Attentions sur la Noblesse, & les Nobles, 288

XXXIII.

Attentions sur l'Orgueil, 297

TABLE.

XXIV.

Attentions ſur la Gloire, & les Grandeurs, 309

XXV.

Attentions ſur la Superiorité, & la Dépendance, 315

XXVI.

Attentions ſur les Richeſſes, & la Pauvreté, 330

XXVII.

Attentions ſur les Amis, & les Ennemis, 333

XXVIII.

Attentions ſur la Credulité, 346

XXIX.

Attentions ſur l'Opinion, & la Coûtume, 350

XXX.

Attentions ſur la Prévention, 359

XXXI.

Attentions ſur la Superſtition, 362

XXXII.

Attentions ſur la Retraite, & la Solitude, 367

XXXIII.

Attentions ſur la Connoiſſance de ſoy-même, 372

XXXIV.

Attentions ſur la Liberté, 383

TABLE.

XXXV.

Attentions sur les Afflictions, 386

XXXVI.

Attentions sur la Jeunesse, & les Jeunes Gens, 393

XXXVII.

Attentions sur la Vieillesse, & les Vieillards, 399

XXXVIII.

Attentions sur le Commerce de la Vie civile, 407

XXXIX.

Attentions sur differens Sujets, 460

Fin de la Table.

Faute à corriger page 28 *lig.* 2 negé, *lisez* negligé. *S'il s'en trouvoit encore quelq autres, on prie le Lecteur d'y vouloir suppléer.*

LA LANGUE.

LA LANGUE DE CELUY QUI FAIT ATTENTION.

MAXIME.

Plus l'Eſprit fait d'attention, moins la Langue fait de fautes.

REFLEXION.

EN vain reçoit-on des regles, des conſeils, des maximes, pour apprendre à parler avec ſageſſe, ſi l'on ne fait pas attention ſur ce qu'on a à

la nourriture, & manquer de ce qu'il faut pour ſe nourrir ; Sciences cruelles, ſi elles produiſent ces indigences !

II. Att. Que l'attention ſur les Sciences y découvre d'inutilitez ! ne les abregera-t-on jamais ? n'en retranchera-t-on jamais, (de la Philoſophie, par exemple) tant de propoſitions, qui ne ſont conſiderables, que par la peine qu'on ſe donne pour les expliquer, & pour les comprendre ? La vie étant ſi courte, & nous voyans dans la neceſſité de nous inſtruire de tant de devoirs eſſentiels, & d'y ſatisfaire, ne nous occupons donc principalement qu'à reſoudre les difficultez qui s'oppoſent à la perfection, que la raiſon exige de nous. Souvent on n'eſt incapable de ſe procurer les choſes utiles, que parce qu'on s'eſt trop abandonné à des inutilitez.

III. Att. Il n'eſt pas blâmable d'exercer l'eſprit ; parce que l'exercice on l'étend, pour ainſi dire, on l'accoûtume à reflechir, à mediter, à raiſonner ; mais il faut toûjours l'exercer autant qu'on peut ſur des matiéres qui lui ſoient neceſſaires, ou du moins profitables. L'utilité eſt toûjours la fin qu'il ſe doit pro-

poſer, l'exercice n'eſt qu'un moyen pour arriver à cette fin. L'eſperance de trouver l'utile, rend d'ordinaire agreable l'Etude qui le fait chercher. En cultivant les Sciences, conſiderons toûjours quels fruits nous en pourrons tirer. Quelques belles fleurs qu'un arbre puiſſe apporter, le Jardinier ne prendroit pas volontiers la peine de le cultiver, s'il n'eſperoit en tirer de bons fruits.

IV. ATT. Etudier ſeulement, afin de paſſer pour habile homme; c'eſt travailler pour la vanité; c'eſt faire uſage ſeulement de ſon eſprit pour corrompre ſon cœur.

V. ATT. Il n'y a pas ſeulement de l'eſprit; mais encore du jugement & de de la prudence à mépriſer les queſtions vaines & frivoles. On ne peut trop exciter le public à negliger ces ſortes d'inutilitez; parce que l'experience nous apprend que bien des gens y conſumant le plus beau de leur âge, ſe rendent incapables de s'appliquer dans la ſuite aux choſes qui leur ſont les plus neceſſaires & les plus eſſentielles. C'eſt une plainte qu'on a raiſon de faire; mais comme il y a trop de partiſans de ces inutiles occupations qui en prennent la defenſe, par

ce qu'ils ont intérêt de les ſoûtenir; c'eſt une plainte qu'on fera peut-être encore long-temps. On n'oſe même, à la vûe du credit & de l'empire magiſtral de ces ſuppots, entrer dans un grand détail, pour en montrer évidemment l'abus & le dommage. Que chacun donc ſe faſſe à ſoi-même des remontrances en particulier là deſſus, & s'etudie à en profiter. On trouve de l'utilité à mépriſer les inutilitez.

VI. Art. Que nous uſons mal de notre attention, quand nous en ſervant ſeulement pour parvenir à la connoiſſance de tant de choſes qui nous ſont inutiles, nous n'en faiſons aucun uſage pour nous bien connoître! L'amour propre devroit, ce me ſemble, nous exciter à nous étudier nous-mêmes plus que nous ne faiſons. Puis que nous nous aimons, tâchons de découvrir ce qu'il y a d'aimable en nous pour juſtifier notre amour, ou ce qu'il y a qui ſoit digne de haine, pour le corriger, afin de nous rendre dignes d'être aimez. Quelque habileté que nous ayons, nous ne meriterons pas plus d'eſtime que les ignorans, ſi nous ne faiſons aucun uſage de nos lumieres,

pour nous perfectionner, en éclairant notre conduite. Quelque objet que je prenne pour mes études, ce ne ſera toûjours que corps ou eſprit. Or ne trouve je pas l'un & l'autre en moi ? Qu'ai-je affaire d'en aller chercher plus loin ? Si ce qui eſt en moi m'eſt bien connu, j'aurai aſſurément de grandes diſpoſitions pour bien connoître ce qui eſt hors de moi. En tout cas, je ſçaurai ce que j'ai le plus d'interêt de ſçavoir.

VII. Art. Si dans nos lectures nous faiſions ſouvent des retours ſur nous-mêmes, nous ſçaurions bien mieux ce que nous liſons, nous ne l'oublierons pas ſi-tôt, Si, par exemple, en liſant l'Hiſtoire, nous rentrions en nous, pour voir ſi nous ne ſommes pas agitez des mêmes paſſions qui cauſent ces grands mouvemens qui nous ſurprennent ; ſi nous ne ſommes pas portez aux mêmes injuſtices, animez des mêmes emportemens, enflez du même orgueil, tranſportez par la même ambition, les évenemens hiſtoriques n'échaperoient pas ſi-tôt de notre memoire qu'ils en échapent ; enfin, ſi nous faiſions une ſerieuſe reflexion ſur le bien que nous y trouvons, pour l'imiter,

& ſur le mal, pour le fuïr ; & ſi nous fuyons en effet celui-ci, & imitions celui-là, cette pratique nous tiendroit lieu d'une lecture continuelle, qui nous rendroit d'autant plus habiles, que nous ſerions plus r glez. Nous apprendrions la Philoſophie morale, en apprennant l'Hiſtoire.

VIII. Art. C'eſt employer le temps, ſeulement pour apprendre à le perdre, que de s'appliquer beaucoup à l'étude de choſes inutiles à ſa profeſſion.

IX. Art. On ne peut trop le repeter; nôtre perfection doit être le principal but de nos études ; & cette repetition eſt d'autant plus neceſſaire que ſe rendre parfait, c'eſt à quoi l'on paroît ſonger le moins dans l'habileté que l'on recherche. Une exclamation, un murmure flateur, un brouhaha obligeant ; voila le but où viſent les plus grandes aſſiduitez que l'on donne aux Sciences. Mais que l'on auroit de confuſion, ſi rentrant en ſoi-même, on ſe reconnoiſſoit indigne, autant qu'on l'eſt, de ces applaudiſſemens ! car celui qui parle, ou qui écrit bien, peut impoſer facilement aux autres ; mais il n'impoſera jamais ſi aiſé-

ment à ſoi-même par ſes paroles, ou par ſes écrits, s'il n'a que ces dehors dignes d'ê re eſtimez.

X. AT. Un Moine qui étudie la maniere de bien jetter des bombes; étude monſtrueuſe! & quand il en inſtruit les autres; inſtruction cruelle!

XI. AT. A la vûe de tant de choſes, auſquelles nos connoiſſances ne peuvent arriver, faiſons de notre ignorance un uſage digne de Dieu, en reconnoiſſant ſa grandeur & notre petiteſſe; ſa grandeur, pour l'admirer; notre petiteſſe, pour la ſoûmettre.

XII. AT. Si je ſuis tranquile, à quoi bon travailler pour penetrer dans l'avenir? Que ſçai-je ſi je n'y découvrirai pas, ou plûtôt ſi je ne penſerai pas y découvrir des évenemens, dont la crainte détruira la douce tranquilité dont je joüis? Ces choſes que je m'imaginerai prévoir? ſont fort incertaines; & cependant elles ne laiſſeront pas de m'ôter le repos certain où je ſuis.

XIII. AT. A la bonne heure, appliquons-nous aux Sciences; mais n'y perdons pas de vûe notre perfection; ſervons-nous des exemples de l'Hiſtoire,

pour imiter ce qu'il y a de bon, & éviter ce qu'il y a de mauvais. Servons-nous des meſures qui font l'agrément de la Poëſie, pour agir avec une meſure qui donne de l'agrément à nos actions. Servons nous des ſubtilitez de la Mathematique, pour apprendre à être ſubtile, afin de nous dégager des artifices de ceux qui ne cherchent qu'à nous ſurprendre & à nous ſeduire. Servons-nous de la profondeur de la Philoſophie naturelle, pour admirer la hauteur & la grandeur de Dieu. Servons-nous des préceptes de la Morale, pour bien regler notre conduite. Servons-nous des adreſſes de la Logique & de la Rhetorique, pour ſoûtenir le parti de la verité. Quand on a ces vûes dans l'étude des Sciences, on devient également bon & ſçavant ; & c'eſt toûjours pour cela qu'on doit étudier. La ſcience ſans bonté, eſt une lueur qui ébloüit plûtôt qu'elle n'éclaire.

XIV. Ar. Toûjours lire, toûjours étudier, entaſſer connoiſſances ſur connoiſſances ; mais ſans retour ſur ſoi-même, ſans uſage pour la perfection, ſans aucune pratique qui marque que l'on tire de l'utilité de ces ſçavantes acquiſi-

tions ; cela s'appelle, travailler beaucoup, & ne rien faire.

XV. AT. Dire que nous avons plus d'interêt à joüir du monde, qu'à le connoître; c'eſt, ce me ſemble, avancer une propoſition, qui peut être dangereuſe : car ſi nous voulons ſeulement joüir du monde, ſans nous donner le ſoin de le connoître, nous le prendrons pour *tel* qu'il nous paroîtra, c'eſt à dire, avec les charmes de ſes plaiſirs, de ſes richeſſes, de ſes grandeurs & de ſes élevations, qui ne manqueront pas de nous attirer, & de nous ſeduire : mais ſi nous nous appliquons à bien connoître tout ce qu'il nous preſente, nous en joüirons avec plus de ſageſſe; parce que cette connoiſſance nous fera prendre plus de précaution. Nous acquererons par l'étude que nous ferons du monde, des lumieres qui nous conduiront avec moins de danger, au milieu de tous ſes brillans, qui pourroient nous égarer, aprés nous avoir ébloüis. N'aimons point, ſans connoître. Ne nous mettons jamais dans un chemin, ſans en ſçavoir les routes & les iſſuës, ou du moins, ſans avoir un guide, qui nous y conduiſe.

XVI. At. Pour bien ſçavoir une choſe, il faut ſouvent la repeter. La repetition rend le ſçavoir plus ſûr, plus ferme & plus conſtant. Les Maîtres doivent ſe bien perſuader de cette verité, & ſe donner de garde d'en negliger la pratique. Il eſt vrai que c'eſt un travail bien ennuyeux & bien importun, d'être obligé de dire ſi ſouvent les mêmes choſes; mais croit-on pouvoir enſeigner ſans peine? ſi l'on ſe l'imagine, on prétend plûtôt tromper, qu'inſtruire.

XVII. At. Donnons-nous à l'Etude de ce qui regarde notre profeſſion; & prêtons-nous ſeulement quelquefois à ce qui nous peut ſervir de récreation & d'amuſement.

XVIII. At. Tel a étudié pendant pluſieurs années, qui n'en a pas acquis pour cela plus de ſcience. Pourquoi? parce qu'il a employé tout ce grand temps, ſans garder aucun ordre dans ſes Etudes; parce qu'il ne s'y eſt point appuyé ſur de bons principes; parce que n'ayant point diſtingué les choſes inutiles de celles qui ſont neceſſaires, il a donné également ſon temps aux unes & aux autres; parce que ſe confiant trop

ſur les raiſonnemens de ſes Maîtres, il ne s'eſt point appliqué à raiſonner lui-même; de ſorte que l'on peut dire, que quoi qu'il ait beaucoup travaillé, il n'a pourtant rien fait, puiſque toutes les peines qu'il a priſes n'étant que pour devenir ſçavant, il ne l'eſt point du tout devenu : le principe des principes de l'Etude, c'eſt de ſçavoir bien étudier.

XIX. AT. Pourquoi dois-je étudier? pour ma perfection. Qu'eſt ce que je dois étudier? ce qui regarde mon état. Comment dois-je étudier? avec application, avec ordre, avec conſtance.

XX. AT. Ce n'eſt pas aſſez de ſe fonder ſur de bons principes, pour acquerir les Sciences; il faut encore ſçavoir les meilleurs chémins ponr arriver plus ſûrement & plus promptement au terme qu'on ſe propoſe : autrement on ſe donne beaucoup de peines ſuperfluës; parce que l'ignorance des démarches qui ſuffiſent, empêche de ſe fixer ſeulement à celles qui ſont neceſſaires. pour profiter de cet avis, nous devons bien prendre garde qu'une indiſcrete curioſité ne nous écarte & ne nous déroute. Tendons toûjours droitement a notre but.

Quand nous y ſerons, nous pourrons dans la ſuite faire quelques écarts, & comme nous connoîtrons les chemins & le terme, nous ne ſeront point en danger de nous égarer. Perdre beaucoup de temps à chercher la Science, n'eſt pas ce qui rend le ſçavoir plus ſûr; mais c'eſt quand on employe ce temps a s'exercer beaucoup ſur cette ſcience, aprés l'avoir trouvée. En effet, quelle difference n'y a-til pas entre ce qu'eſt aujourd'hui ce Philoſophe, qui enſeigne depuis 10 ans la Philoſophie, & ce qu'il étoit, quand il a commencé à l'enſeigner, aprés l'avoir cherchée autant de temps?

XXI. AT. L'eſprit que la Science enfle, que la Science enorgueillit, ne refuſe ſa credulité aux veritez de la Religion, & ſon obéïſſance aux Loix de la Politique, que parce qu'il ne veut point ſe ſoûmettre. Comme il ſe flate de pouvoir parfaitement connoître, il ne veut donner ſon conſentement, qu'avec parfaite connoiſſance (mais qui eſt-ce qui la peut avoir cette connoiſſance parfaite? Diſons encore que ſon orgueil l'empêche de s'inſtruire au de-là de ce

qu'il ſçait ; parce qu'il lui fait croire qu'il n'ignore rien de ce qui ſuffit. Et ainſi, au lieu de devenir dans la ſuite plus credule & plus ſouple, il ne ſera que plus incredule & plus opiniâtre. Rendons-nous ſçavans, mais faiſons de notre Science un uſage plus judicieux, pour apprendre à nous ſoûmettre, en apprennant tant d'autres choſes. Ne faiſons pas tant d'attentions ſur ce que nous ſçavons, que nous ne puiſſions connoître que nous ignorons bien plus de veritez, que nous n'en ſçavons, & que nous n'en pouvons ſçavoir.

XXII. ATT. Le premier fruit de la Science, c'eſt de pouvoir s'entretenir ſoy-même. Le ſecond, c'eſt de ſçavoir inſtruire les autres, & de les inſtruire en effet. Le troiſiéme, c'eſt de ſoûtenir agréablement les converſations. C'eſt ſçavoir bien, que d'être habile pour ſoy-même & pour autrui.

XXIII ATT. Ce n'eſt pas aſſez pour moy de ſçavoir ce que je dois faire ; il faut encore que je ſçache me commander à moy-même, & m'en faire obéïr.

XXIV. ATT. J'aime mieux donner à mon ame la trempe d'une ſolide ſageſſe

que la parer de l'ornement ſuperficiel des diſcours des ſages ; j'aime mieux la fortifier, en exerçant ſon jugement. que l'amuſer, en rempliſſent ſa memoire ; j'aime mieux l'acoûtumer à vouloir, & faire toûjours ce qui eſt juſte, que ne l'occuper qu'à écrire, ou á diſcourir de la Juſtice. Enfin, j'aime mieux qu'elle ait le neceſſaire, que le ſuperflu. Si la neceſſité exige qu'elle faſſe des diſcours ſur la Juſtice, la ſageſſe & la raiſon, peut-elle prendre une meilleure précaution pour s'en acquiter avec ſuccez, que de ſe rendre juſte, ſage & raiſonnable.

XXV. Att. Pour ſçavoir bien, reconnoiſſons premierement que nous ne ſçavons pas ; & enſuite inſtruiſons-nous.

XXVI. Att. Si je me propoſe de me faire Medecin, & ſi cependant je lis avec plus d'application les livres de Viruve, que ceux d'Hypocrates, puis-je être aſſez déraiſonnable, pour eſperer que je deviendrai veritablement Medecin, ou croire que je le ſuis veritablement devenu ? Ce qui eſt certain, & ſur quoi je puis compter, ſans craindre de porter un jugement injuſte de moy-même, c'eſt que je ne ſerai ni bon Medecin,

decin, ni bon Architecte. En effet, comment peut-on ſçavoir bien ce qu'on étudie ſi mal? Il faut préſumer extrémement de ſoy-même, pour pretendre devenir habile avec tant de diſtraction. Il faut croire que le public ſe connoiſt bien mal en habileté, (croyance qui lui eſt fort injurieuſe) pour s'imaginer en être eſtimé ſçavant avec tant dignorance. A peine les plus appliquez réüſſiſſent-ils dans l'étude conſtante d'un même ſujet; comment donc pourroient réüſſir ceux qui ſont ſi diſtraits? A peine applaudit-on à ceux qui ſçavent le plus; comment applaudiroit-on à ceux qui ſçavent ſi peu? *Si*, pour être plus aſſeurez de la deſtinée des ſçavans de cette ſorte (ce que nous pouvons ſans être réprehenſibles, avoir la curioſité de connoiſtre, puiſqu'elle peut ſervir à notre inſtruction, ſans nuire à perſonne.) Si, dis-je, nous les ſuivons long-temps, nous les verrons enfin autant négligez, qu'ils ont négligé de s'inſtruire. Que d'exemples on voit tous les jours de l'inutilité de ceux, qui ont été ſi partagez dans leurs études, & du peu d'eſtime qu'on en fait! Etudier principalement des choſes qui n'ont

point de rapport à l'état où l'on eſt, c'eſt prendre bien de la peine pour rendre ſon étude inutile, ſi l'on ne s'en ſert pas, ou ridicule, ſi l'on s'en ſert.

XXVII. AT. Je ſçay, me diſoit N.... parfaitement les Traitez que Seneque a faits de la colere & de la clemence; mais comme je ne le vois ni plus doux, ni plus patient que ceux qui n'ont pas appris ces Traitez, je ne l'en eſtime pas plus. Tout ce que je lui puis accorder, c'eſt de dire, qu'il les a conſervez auſſi fidelement dans ſa memoire, qu'ils ſe ſont conſervez ſur le papier.

XXVIII. AT. Lequel eſt le meilleur d'être ſçavant ou riche? C'eſt aux Sçavans à reſoudre cette queſtion; car c'eſt d'ordinaire d'eux qu'on attend des réponſes & des déciſions. Quand on les voit appliquez à l'Etude, ils paroiſſent eſtimer beaucoup les Sciences; quand on les voit faire la cour aux Riches par leurs Epîtres dedicatoires & leurs Harangues, ils paroiſſent faire beaucoup de cas des Richeſſes. Que juger de cette application & de cette cour, pour décider notre queſtion? Si l'on prend l'utilité pour regle, elle ſera bientôt décidée.

XXIX. A T. Que m'importe ſi Epicure, Platon, ou Ariſtote ont penſé de telle maniere ? qu'eſt-ce que cela me fait ? Cela m'inſtruit-il ? Je veux ſeulement ſçavoir, s'ils ont penſé vrai ou faux; voila mon étude. Voila une application digne de moi, ſi je ſuis raiſonnable.

XXX. A T. Pourquoi déclamer contre les Sciences, qui appliquent à l'Etude de la nature, puis qu'elles portent à reconnoître, à admirer, & à reſpecter la puiſſance & la ſageſſe de celui qui en eſt l'auteur?

XXXI. A T. Je ne ſçai qu'une choſe, c'eſt que je ne ſçai rien. C'eſt ainſi qu'un ancien Philoſophe a parlé. Avoüons de bonne foi que la vanité ne s'accommode point du tout de cette ſincetité. Car comment pouvoir ſe perſuader qu'aprés avoir feüilleté tant de livres, fait tant de reflexions, raiſonné en tant de manieres, acquis tant de connoiſſances; on ne ſçait cependant aucune choſe ? Avec un peu d'attention on reconnoîtra cependant qu'il ſeroit fort utile á ceux qui recherchent les Sciences avec le plus d'avidité, d'avoir cette perſuaſion, ils auroient moins d'entêtement; ils mépri-

ſeroient moins les autres ; ils deviendroient même plus habiles ; parce qu'ils feroient plus d'efforts pour acquerir l'habileté, qu'ils reconnoîtroient n'avoir pas. Cette perſuaſion fait plus d'honneur que bien des gens ne ſe l'imaginent. Quand avec beaucoup de ſcience on croit ne rien ſçavoir, c'eſt une marque qu'on a un eſprit d'une telle étenduë, qu'il eſt bien difficile de la remplir. Au contraire, peu de choſe remplit aiſément un petit eſprit ; il croit qu'il ſçait tout ce qu'on peut ſçavoir, parce qu'il ne découvre rien au-delà de ce qu'il ſçait.

XXXII. Art. C'eſt ſouvent à cauſe des défauts des Artiſans & des Sçavans, que les ignorans ont du mépris pour les Arts & pour les Sciences. L'attention fait remarquer que la plûpart des plus Sçavans n'ont pas des mœurs mieux reglées, que celles des plus ignorans. Il ne s'en faut pas étonner ; car on ne ſonge qu'à être ſçavant, & non pas à être meilleur. C'eſt pourtant une injuſtice que de mépriſer les Sciences & les Arts, à cauſe de ces déreglemens, puis que ces défauts ne viennent point du tout des Arts & des Sciences, mais ſeulement du dé-

rangement d'eſprit de ceux qui les poſſe-dent. Souvent les ignorans ne les mépriſent que pour ſe conſoler de ne les pas ſçavoir ; ils s'imaginent que parce mépris qu'ils font paroître, on leur accordera l'eſtime qu'ils ne meritent pas ; mais ce ne ſera que des ignorans comme eux qu'ils pourront obtenir cette eſtime.

XXXIII. AT. Les veritables Sçavans ne ſont pas les plus contens d'eux-mêmes. Plus ils ont fait de découvertes, plus ils trouvent qu'ils en ont encore à faire. Les lumieres qu'ils ont acquiſes ſont, à leur égard, comme un flambeau qu'ils portent à leur main, & qui leur *fait voir* pluſieurs objets bien loin au-delà du lieu où ils ſont, pendant qu'ils ſont peu d'attention ſur ceux qu'ils ont trouvez en chemin, & qu'ils ont laiſſez derriere eux. Ils ſont plus occupez de ce qu'ils ont à apprendre, que de ce qu'ils ont déja appris. Les faux Sçavans au contraire, entierement renfermez dans la petite circonference du peu qu'ils ſçavent, regardent les legeres connoiſſances qu'ils ont, comme le comble de toutes celles qu'ils peuvent avoir. Semblables à ces bonnes gens, qui n'étant ja-

mais ſortis de leur ville, s'imaginent qu'il n'y a rien au-delà, qui ſoit plus excellent que ce qu'ils y voyent. Semblables encore à ces jeunes gens, qui étant ſans experience, ne peuvent ſe perſuader que ceux qui en ont, ſoient plus capables qu'eux, de leur donner des avis pour leur conduite. Rien n'arrête un demi-ſçavant dans ces déciſions; mais qui eſt-ce qui pourroit l'arrêter, puis que la préſomption fait qu'il hazarde tout ce qu'il dit, & qu'il n'écoute rien?

XXXIV. AT. Il y a long temps que les Sçavans ſe plaignent, & ils ſe plaindront apparemment encore long-temps, (pour ne pas dire toûjours,) parceque de long-temps ils ne donneront ce qu'on aime le plus, je veux dire, les grandeurs, les plaiſirs & les richeſſes. Il n'y a ſi petit homme, qui s'il ſçait donner du plaiſir, ne faſſe mieux ce qu'on appelle fortune, que le plus grand ſçavant. La belle ſcience que celle qui apprend à ſe détacher! Avec elle, on ne ſçait ce que c'eſt que de ſe plaindre.

XXXV. AT. Quel plaiſir pour l'eſprit, quand, aprés avoir cherché quelque verité avec une aſſiduité d'applica-

tion fatigante, il croit enfin avoir trouvé ce qu'il cherchoit ! c'eſt ce plaiſir qui lui faiſant oublier ſes peines paſſées, l'encourage à en prendre de nouvelles pour faire d'autres recherches. La Science eſt une eſpeçe de nourriture de l'eſprit ; quelque travail que lui coûte cette nourriture, il lui eſt enfin bien doux de s'en nourrir. C'eſt une réflexion que l'on devroit ſouvent faire faire aux enfans que l'on inſtruit, pour adoucir l'amertume des racines des ſciences, auſquelles on les applique. En cultivant leur eſprit, il faut leur faire eſperer & leur montrer par des exemples, qu'avec le temps, ils cueilleront de bons fruits des peines qu'on leur fait prendre, quand leur travail ſera en maturité. Si ceux qui ſont avancez en âge ne s'occupent qu'en vûe de quelque utilité, pourquoi ne donne-t-on pas la même vûe aux jeunes enfans, pour les exciter à l'application qu'on exige d'eux, & pour laquelle ils ont bien moins de diſpoſition, que ceux qui ſont plus âgez?

XXXVI. At. Les grands Capitaines ont aſſurément de grandes obligations aux Sçavans ; puiſque c'eſt par le moyen des ouvrages de ceux-ci, que la me-

moire des grandes actions de ceux-là eſt arrivée juſqu'à nous. C'eſt de l'habileté de la plume des Hiſtoriens, que nous apprenons la valeur de l'épée des Heros. Mais l'obligation n'eſt-elle pas réciproque entre-eux, puiſque, ſi les Sçavans ont conſervé aux Heros quelque réputation dans l'Art militaire, les Heros ont donné occaſion aux Sçavans de ſe faire de la réputation dans la République des Lettres? L'Hiſtorien ne ſe contente pas, pour travailler en faveur de la verité, de raporter ſimplement ce que ſon Heros a fait, (ce qui ſuffiroit pour la reputation de celui-ci;) mais il prend encore ſoin de le bien raporter, & d'y mettre du ſien autant qu'il peut, & ſouvent plus qu'il ne doit; & c'eſt alors pour ſa propre réputation qu'il travaille.

XXXVII. Art. Les Sçavans ne maltraiteroient peut-être pas tant les faveurs de la fortune, s'ils croyoient pouvoir faire avec elle quelque accommodement. Si les Riches m'en vouloient croire, ils en feroient l'épreuve, en partageant avec eux quelques partie des ſuperfluitez qu'ils poſſedent. Quel plai-

ſir n'auroient-ils pas, s'ils trouvoient que l'on raiſonne bien autrement dans l'abondance que dans la pauvreté ! Mais j'apprehende bien que ſe contentant du plaiſir qu'ils ont, ils ne veuillent pas faire cet eſſay. Ils eſtiment plus leurs richeſſes, que l'eſtime des Sçavans.

XXXVIII. Art. Quand l'eſprit ſçait beaucoup, la Science n'a beſoin d'aucun autre agrément qu'elle même pour lui plaire. L'amour propre du Sçavant ſupplée par les reflexions complaiſantes qu'il fait ſur ce qu'il ſçait, à ce qui lui pourroit manquer pour le contenter. Mais il n'en eſt pas de même, quand il *répand* ſa Science au-dehors. Son amour propre n'a pas le même crédit ſur ceux à qui il l'a debite. S'il veut plaire, il doit faire plaiſir, & pour cela ne rien negliger de ce qui peut ſatisfaire l'eſprit, le cœur, les yeux & les oreilles. On ſe plaît aiſément à ſoi-même, parce qu'on ſe pardonne tout aiſément ; mais on plaît difficilement aux autres, parce qu'ils ne pardonnent rien. Pour les contenter, il faut auſſi ne ſe pardonner rien, afin qu'on n'ait pas beſoin d'un pardon qu'ils ne voudroient pas accorder. Mettons-

nous en leur place, en même temps que par nos ouvrages nous nous expoſons devant eux. Liſons pour eux avant que de leur lire. Ecoutons pour eux avant que de leur parler.

XXXIX. AT. Celui qui ſçait beaucoup de choſes, mais qui ne ſçait point du tout le monde, n'y doit paroître que par occaſion, ou par neceſſité, & non pas par commerce ou par habitude. Il ne doit frequenter que ſes ſemblables, parce qu'il ne pourra plaire qu'à eux, & qu'eux ſeuls pourront lui plaire. S'il ſe répand dans des ſocietez polies, il y fera pitié, il y embaraſſera; ou, s'il y réjoüit, il n'y portera point d'autre plaiſir que celui que peut donner un homme ridicule à ceux qui ſçavent s'en divertir.

XL. AT. C'eſt un homme qui ſçait ſon Platon par cœur; cela étant, il ſoûtiendra toûjours avec opiniâtreté les ſentimens de Platon; il s'eſt donné trop de peine, & a employé trop de temps à les apprendre, pour les quitter, afin d'en ſuivre d'autres, quelque conformes qu'ils ſoient à la verité.

XLI. AT. Il eſt rare de voir des pré-

ſomptueux qui ſoient veritablement ſçavans. Hé, comment le ſeroient-ils? puis qu'entêtez extrémement d'eux-mêmes, ils croyent avoir trouvé la verité auſſitôt qu'ils l'ont cherchée; & que bien loin de ſçavoir douter (choſe ſi neceſſaire pour ſe bien inſtruire) ils donnent ce qu'ils ont premierement conçû avec un ton auſſi affirmatif, que ſi l'on ne pouvoit jamais mieux concevoir. Si ces ſortes de préſomptueux meritent d'être appellez ſçavans; on peut aſſurément dire avec raiſon qu'ils ont acquis cette reputation à tres-bon marché: car au lieu que les autres s'appliquent pendant *pluſieurs* années, & avec beaucoup de travail à rechercher, ſans être contens de ce qu'ils ont trouvé; eux, au contraire, aprés une courte & legere étude, ſont fort ſatisfait d'eux-mêmes, parce qu'ils s'imaginent avoir trouvé d'abord ce qu'on peut chercher de meilleur. Mais comme il arrive preſque toûjours, que plus on eſt content de ſoi-même, moins on contente les autres; il n'arrive preſque jamais, que les préſomptueux ayent acquis la reputation qu'ils ſe flatent d'avoir acquiſe.

XLII. AT. On remarque dans la plûpart des Sçavans un exterieur ſi negé, qu'on diroit qu'ils ne veulent point du tout être vûs; mais qu'ils demandent ſeulement d'être écoutez. Cet excés de negligence eſt blâmable dans des gens, qui s'étant inſtruits de tant de choſes, ne devroient pas ignorer que, comme les hommes ſe laiſſent beaucoup gagner par les apparences (ce qui ne devroit pas être, il eſt vrai; mais ce qui eſt pourtant, & ce qui ſera apparemment toûjours;) on doit, autant qu'on peut, les ménager à cet égard, & ne leur preſenter rien qui les choque, & qui les rebute. C'eſt faire une eſpece de deshonneur aux Sciences, que de les faire paroître en mauvais équipage.

XLIII. AT. Il ne faut point du tout compter ſur ceux qui agiſſent ſans principes. Nous le remarquons tous les jours également dans ceux qui ſont dans le commerce du monde, & dans ceux qui s'appliquent à l'Etude des Sciences. On ne voit aucune égalité dans la conduite des premiers. On ne trouve aucune ſûreté dans le ſçavoir des ſeconds. Voila une des principales ſources de l'ignoran-

ce, & du déreglement des uns & des autres. Regardons chacune de nos occupations telles qu'elles ſoient comme un filet d'Ariadne, qui nous conduit en differens chemins; mais attachons-la à un principe, à un point fixe, afin que nous ne nous égarions point dans nos démarches. Mais, de même que d'une ſource bourbeuſe, il ne peut ſortir que des eaux ſales & vilaines, qui ſeroient plus pernicieuſes que profitables à ceux qui voudroient en uſer; auſſi d'un mauvais principe, il ne peut pas tirer que des maximes dommageables, qui feroient plus de mal que de bien à ceux qui voudroient s'en ſervir. C'eſt pourquoi il faut s'étudier principalement à n'en prendre que de bons, pour y fonder ſes ſpeculations & ſes pratiques. Si l'on faiſoit cette attention, & ſi l'on en profitoit, on ſçauroit avec plus de ſolidité, on vivroit avec plus de ſageſſe.

XLIV. Art. Il peut arriver, & il eſt certain qu'il arrive tres-ſouvent, qu'à force d'employer trop de temps pour apprendre à bien vivre, on n'en donne pas aſſez pour vivre bien. C'eſt à cauſe des trop longues ſpeculations, que les pratiques ſont ſi courtes, ou plûtôt ſi ra-

res. On conſume la plus grande partie de ſes années pour s'inſtruire de ce qui peut rendre les mœurs bien reglées, de ſorte qu'il en reſte tres-peu pour les bien regler en effet. Il eſt bon d'apprendre de bonnes choſes; mais il eſt encore meilleur de les pratiquer.

XLV. Art. Si nous n'étudions que pour les autres, nous ne ſongerons qu'à ſortir hors de nous-mêmes, pour nous répandre au dehors, pour parler, pour debiter ce que nous aurons appris, ſans que nous ayions d'autre profit de ce que nous ſçavons, que celui de paroître ſçavoir; & pendant que notre ſcience nous ſera de cette maniere inutile, ceux devant qui nous la produirons, en pourront trouver plus d'utilité, parce qu'ils en pourront faire un plus avantageux uſage que nous. Raportons donc premierement nos études à notre perfection, & mettons-nous bien dans l'eſprit que nous n'étudierons jamais veritablement bien, qu'autant que notre étude nous rendra meilleurs.

XLVI. Art. Je ſouhaiterois qu'il y eût un fonds public pour ſurvenir aux beſoins des habiles gens; car d'ordinaire

ils ſont peu attentifs à y ſurvenir eux-mêmes. Si ce ſouhait étoit executé, il y auroit, je croy, plus de Sçavans, & plus d'habileté dans ceux qui font profeſſion d'être habiles; parce que n'étant point inquiets ſur leurs beſoins, l'application qu'ils donneroient à l'étude ſeroit plus tranquille, plus forte & plus conſtante. Mais comme ce fonds n'eſt pas encore fait, & qu'il y a même des raiſons qui peuvent empêcher de le faire, il eſt à propos de conſeiller aux Sçavans de ſuppléer eux-mêmes aux ſoins que le Public ne ſe met pas en peine de prendre pour eux.

XLVII. ATT. Nous ne ſommes pas obligez d'être ſçavans; mais nous ſommes obligez d'être gens de bien: & c'eſt peut-être pour cela que le Peuple applaudit d'ordinaire plus volontiers à la ſcience, qu'à la probité: car en donnant des applaudiſſemens à ceux qui vivent bien, il s'imagineroit inſpirer trop de motifs pour lui faire des reproches, s'il ne les imitoit pas; parce qu'il ſçait bien qu'il eſt de ſon devoir de les imiter; au lieu qu'en applaudiſſant aux Sçavans, ils s'imaginent ne louer que ce qui

eſt au deſſus de ſes forces & au-delà de ſes devoirs. Ce qui eſt le plus loüable, n'eſt pas toûjours le plus loué.

XVIII. AT. Si nous voulons apprendre le Grec ou le Latin, à la bonne heure; demandons ſi celui-ci ſçait du Latin, ſi celui-là ſçait du Grec; ces queſtions ſont raiſonnables; car il eſt juſte, quand nous voulons être inſtruits de quelqu'un, que nous ſoyions aſſurez s'il ſçait bien ce qu'il aſſure nous pouvoir apprendre. Alors louons-le de ſon habileté à s'acquiter de la profeſſion qu'il exerce. Mais ſi nous le regardons dans le commerce de la vie, par rapport à d'autres exercices; conſiderons s'il eſt capable de les bien remplir, & ſi en effet il les remplit bien, avant que de lui donner notre eſtime. Voyons s'il eſt auſſi exacte à ſuivre les regles de la raiſon, que celles de la Grammaire; & ſi cette exactitude lui manque, bornons nos louanges à ſon Grec & à ſon Latin, car c'eſt tout ce qu'il a droit d'exiger de nous; & ne comptons ſur lui qu'autant qu'il s'agira de l'une de ces deux Langues dont il fait profeſſion. Il faut conclure de ce raiſonnement, que, generalement par-

parlant, nous avons plus d'interêt de nous informer de la probité des hommes, que de le leur ſçavoir; parce que nous avons plus de dommages à craindre de la méchanceté que de l'ignorance.

XLIX. A T. Nous liſons, nous écoutons beaucoup; nous raportons ce que nous avons lû, ce que nous avons écouté : voila de quelle maniere nous ſommes ſçavans : & à qui en avons-nous l'obligation ? à notre memoire; car pour notre jugement, il n'y a point de part. Aprés cela, faut-il s'étonner s'il y a ſi peu de gens, qui raiſonnent bien, puiſqu'il y en a ſi peu qui faſſent uſage du raiſonnement ? Hé, quoi ! laiſſant notre jugement dans une telle inaction, ne donnons-nous pas ſujet de dire que nous croyons qu'il doit être eſclave de notre memoire ? il n'eſt pourtant pas fait pour elle, mais c'eſt elle qui eſt faite pour lui; elle eſt faite pour l'aider à nous regler & à nous conduire. Il eſt de bien plus grande conſequence pour nous de ſçavoir comment & ce qu'on doit penſer, dire & faire (& c'eſt ce que le jugement nous apprend) que comment, & ce qu'on a penſé, dit & fait (& c'eſt

ce que la memoire nous rapporte.)

L. Att. Voyons-nous que ceux qui fondent l'exercice de leurs devoirs ſur les connoiſſances qu'ils tirent de leurs lectures, ſoient plus fidéles à les remplir? Trouvons-nous qu'un Philoſophe qui ſçait ſon Seneque par cœur, ſoit plus patient dans ſes ſouffrances, qu'un Païſan qui n'en a jamais entendu parler? Accoûtumons-nous à ſi bien refléchir nous-mêmes, que nous puiſſions nous paſſer des reflexions des autres, ſi elles venoient à nous manquer. Fortifions-nous de telle ſorte nous-mêmes, que nous n'ayions pas beſoin de forces étrangeres pour nous ſoûtenir; car nous nous trouvons toûjours, mais nous ne ſommes pas aſſurez de trouver toûjours ce qui eſt hors de nous. Eſſaïons ſi ce que nous imaginerons n'aura pas plus de credit ſur nous, que ce que les plus habiles auront imaginé.

LI. Att. Liſons tant que nous voudrons dans les Philoſophes des maximes, & dans les Hiſtoriens des exemples de ſageſſe; ſi nous n'imitons pas ces exemples, ſi nous ne pratiquons pas ces maximes, nous ne paſſerons point pour être

plus ſages, & nous ne le ſerons pas plus en effet, que les livres qui les contiennent ; puiſque, comme eux, nous n'en ferons pas d'autre uſage, que celui de les pouvoir montrer aux autres. Pour bien connoître les gens, il faut, dit-on, les pratiquer ; c'eſt auſſi, en pratiquant la ſageſſe, qu'on la connoît le mieux, & qu'ainſi on eſt mieux inſtruit, & plus capable d'en inſtruire. C'en eſt une fort ſuperficielle connoiſſance, que de la ſçavoir ſeulement par les yeux & par les oreilles ; car elle échape auſſi-tôt que les yeux ne voyent plus les livres qui la décrivent, ou que les oreilles n'entendent plus les perſonnes qui en parlent ; au lieu que, quand nous avons deſſein d'en faire nos exercices continuels, nous ſommes dans la neceſſité de la conſerver toûjours en nous, ſans lui permettre d'en ſortir que par des épanchemens au dehors, qui ſont comme autant de fruits du ſoin que notre jugement prend de la cultiver par ſes reflexions & ſes raiſonnemens.

LII. Art. La barbarie des mots de l'Ecole ſemble ſe répandre ſur tout l'exterieur de ceux qui font conſiſter tous

leur merite dans la connoiſſance & dans l'exercice de la ſignification de ces mots. Paroles, écrits, habits, actions, maniéres, tout cela eſt ſi different en eux de l'uſage ordinaire des autres hommes, qu'on les prendroit pour des Etrangers, quoi qu'ils ſoient d'un même païs. Il n'eſt pas défendu de ſe ſervir de mots extraordinaires, neceſſaires cependant pour mieux entendre les Sciences auſquelles on s'applique; mais il ne faut pas pour cela ſe conduire extraordinairement. On n'excite point du tout à étudier ni à eſtimer les Sciences qu'on fait paroître avec groſſiereté & impoliteſſe.

LIII. A T. Si ce n'eſt pas la faute des Arts & des Sciences, ni de ceux qui en font profeſſion, lors que les termes dont on s'y ſert, paroiſſent étrangers à ceux qui ne les entendent pas, il eſt conſtant que c'eſt une choſe ridicule, lorſque les Profeſſeurs de ces Sciences & de ces Arts font un auſſi grand myſtere de ces termes, que les Magiciens en font des paroles d'enchantement qu'ils prononcent. Tous ces mots ſcientifiques ne ſont point du tout reprehenſibles dans leur inſtitution; l'uſage ſeulement en eſt

blâmable, quand on les employe mal-à-propos, & dans le deſſein de les faire extrémement valoir. Il faut pardonner au peuple, quand par ignorance il admire ces expreſſions; mais comment pouvoir pardonner à des Scavans de vouloir ſe faire de ſi peu de choſe un ſi grand merite?

LIV. ATT. Ceux-là ſont aſſurément bien à plaindre, qui de l'acquiſition des Sciences s'en font des ſujets de tourment & d'inquiétude; c'eſt ce qui arrive à certaines gens dans la poſſeſſion de certaines Sciences. Les retours que leurs connoiſſances les engagent à faire continuellement ſur eux-mêmes, ſont à leur égard comme les retours que les ſcrupuleux ſe font ſur eux dans la devotion. Ceux-ci s'imaginent qu'ils ont commis des pechez, auſquelles cependant ils n'ont aucune part; ceux-là croyent qu'ils vont ſouffrir des maux, que cependant ils ne ſouffriront peut-être jamais. L'amour propre eſt la ſource de toutes ces peines; mais en s'aimant ainſi, c'eſt s'aimer comme ſi on ſe haïſſoit; car ceux qui ont de la haine, cherchent à tourmenter ceux qu'ils haïſſent. Souvent,

pour ſe trop aimer, on ſe fait beaucoup ſouffrir.

LV. Att. *Ariſtote a dit cela, donc cela eſt vrai*; voila de quelle maniére l'autorite fait tirer des concluſions. *Cela eſt évident, dont Ariſtote a dit vrai*; c'eſt ainſi que la raiſon fait conclure. De bonne foi, la ſeconde concluſion n'eſt-elle pas plus ſûr qne la premiere ? Ne faiſons point notre raiſon eſclave de l'autorité. Raiſonnons nous-mêmes, & tout au plus ſervons-nous de l'autorité pour appuyer, pour ſoûtenir, pour confirmer nos raiſonnemens. Que l'autorité exerce ſon empire ſeulement ſur ceux qui ne pouvant ou ne voulant rien chercher par eux-mêmes, n'aiment que les choſes qui ſont déja toute trouvées.

LVI. Att. L'affectation de mépriſer les Sçavans & de ſe faire honneur de ſon ignorance, ne ſe trouve d'ordinaire que chez les foibles eſprits, qui n'ayant pas aſſez de force pour ſoûtenir une application à des choſes ſolides, prennent un amuſement à des bagatelles pour leur plus ſerieuſe occupation. Ils ſont beaucoup plus contens d'eux-mêmes en perdant le temps à minauder, à

cajoller, à badiner, à poliſſonner, que les plus ſages en l'employant à bien penſer, à bien raiſonner, à bien parler, à bien écrire. Qui eſt-ce qui oſe mépriſer ceux-ci? Qui eſt-ce qui oſe eſtimer ceux-là? Les premieres ne laiſſent pourtant pas d'avoir leur vogue, de trouver des approbateurs chez des femmes, par exemple, qui font conſiſter le merite à dire ou à faire plaiſamment (pour ne pas dire ridiculement) des inutilitez; chez des petits Maîtres, qui extravagant depuis le matin juſqu'au ſoir, ne peuvent rien trouver qui leur plaiſe plus que l'extravagance; chez les ignorans de profeſſion, qui n'aiment que ce qui eſt le plus oppoſé à la Science, parce qu'ils ſe font un étude de ne rien ſçavoir. Quels Juges de merite, que ces ignorans, ces petits Maîtres, & ces femmes!

LVII. Att. J'admirois comment N... qui eſt homme d'eſprit, ſoûtient avec tant de vivacité une opinion que l'experience & la verité combattent viſiblement, pour ainſi dire; mais je n'admire plus, depuis que c'eſt une opinion attachée à ſa communauté.

LVIII. Att. Je compte pour peu de choſe la reputation d'homme d'étude, quand on ne veut toûjours qu'étudier; car enfin c'eſt vouloir toûjours travailler à s'inſtruire, & montrer qu'on n'eſt pas inſtruit. Où eſt l'utilité?

LIX. Att. Souvent l'ignorance établit les erreurs; enſuite la ſcience les fortifie, & leur donne cours.

LX Att. On demande que l'on affirme rien dans les ſciences, que l'évidence ne confirme. Cela eſt tres-juſte; mais, pour l'obtenir, il faut auſſi demander qu'on cherche bien plus à ſe faire veritablement ſçavant, qu'à le paroître.

LXI. Att. Je ne reconnois point d'ignorant mépriſable, que celui qui ne ſçait pas ce qu'il eſt obligé de ſçavoir.

LVII. Att Un pedant eſt un homme qui, en matiere d'érudition, de peu de choſe, fait grand cas; qui s'agite, & qui voudroit que tout le monde s'agitât pour des bagatelles; qui ſe donne d'auſſi, & même des plus grands mouvemens pour faire valoir ces bagatelles, que les ſages ne s'en donnent pour faire valoir des choſes de conſequence. C'eſt là, diſent neanmoins ces prétendus Sca-

vans, ce qui s'appelle la ſcience des belles Lettres : ils parleroient aſſurément plus juſte, s'ils diſoient que c'eſt la ſcience des lettres, des ſyllables, des mots, de l'ortographe ; car ce ſont là d'ordinaire les ſujets des troubles & des diſputes qu'excitent entre-eux la plûpart des pedans. Ce n'eſt pas qu'il ſoit blâmable de travailler à l'éclairciſſement de certaines conſtructions, & à la reſolution de certaines difficultez grammaticales & hiſtoriques, pour apprendre plus facilement, & pour ſçavoir plus ſûrement la Theologie, la Philoſophie, l'Eloquence, l'Hiſtoire & d'autres Sciences auſquelles on s'applique ordinairement ; mais comme ce travail n'eſt qu'un moyen pour arriver à des connoiſſances plus utiles & plus neceſſaires que celles qu'on y acquiert, il ne faut pas s'y échauffer ſi fort, & en faire un ſi gros objet, qu'on impoſe au public en lui donnant ſujet de croire que ces reſolutions & ces éclairciſſemens meritent d'être les ſeuls objets & les ſeuls termes de nos études & de nos réflexions.

LXIII. Art. Comme le pedant ſe remplit confuſément de recueils dans les

differens Auteurs qui lui tombent ſous les mains, il ne ſe donne pas le temps de digerer ce qu'il a recueilli ; auſſi peut-on dire qu'il ſe forme en lui une eſpece d'indigeſtion, qui l'excite à rendre, comme par un vomiſſement, ce qu'il a pris. Il ne faut, pour en convenir, que faire attention ſur le dégoût que donnent les ouvrages qu'il debite. J'ai dit ailleurs qu'il faut repeter, pour bien inſtruire ; les pedans ſeroient en quelque façon excuſables, s'ils avoient cette intention en faiſant leurs livres ; mais bien loin de vouloir qu'on reçoive ce qu'ils écrivent comme des répetitions, ils prétendent abſolument paſſer pour inventeurs, quoi qu'ils ne ſoient que copiſtes ; mais ſouvent copiſtes de ce qu'il y a de moins bon dans les meilleurs Auteurs qu'ils copient. Si on les appelle inventeurs, on pourra donc auſſi appeller inventeurs de perles, les Marchands qui les vendent enfilées.

LXIV. Att. La doctrine des pedans eſt, dit-on, raboteuſe ; mais comment ne le ſeroit-elle pas, puiſqu'ils n'ont rien pour la polir, je veux dire, du goût pour la politeſſe, & de la ſoûmiſſion

d'eſprit pour connoître & corriger leurs défauts, quand on les leur montre? Leurs ouvrages reſſemblent à des cabannes qu'on auroit faites avec précipitation de moëlons entaſſez les uns ſur les autres; ſans autre arrangement, que celui que le hazard leur a donné par les mains de ceux qui les ont placez, & ſans autre ornement, que celui qu'on peut attendre de la ſimplicité la plus groſſiere. Auſſi, comme les cabanes ne ſont propres que pour des païſans; les livres des Pedans ne conviennent qu'à ceux qui leur reſſemblent.

LXV. ART. Quelques Pedans *reſſemblent* en une choſe beaucoup aux Compoſiteurs d'Imprimerie; c'eſt que les uns & les autres, ſans ſe mettre en peine de rendre leur travail utile à leur eſprit, & ſans en avoir même le deſſein, ſe contentent, pour tout profit, de l'argent qu'on leur donne pour leurs peines; auſſi les peines des uns ne ſont-elles guéres plus grandes que les peines des autres; car, ſi le Compoſiteur imprime ſur les Manuſcrits, le Pedant fait des Manuſcrits ſur les Imprimez; de ſorte qu'il ſe fait une révolution continuelle

de l'Impreſſion à l'Ecriture, & de l'Ecriture à l'Impreſſion. N'eſt-ce point pour cela, que dans les Imprimeries on appelle *Copies* les Manuſcrits des Auteurs.

LXVI. ART. Pour convaincre que les Anciens doivent (la vieilleſſe miſe à part) l'emporte ſur les Modernes; il faut prouver qu'ils étoient plus experimentez que nous, ou que l'experience que nous avons plus qu'eux, doit être comptée pour rien; que le commencement eſt toûjours plus parfait que la fin; qu'ils ont ſçû tout ce qu'on peut ſçavoir, & que par conſequent, nous ne ſçavons que ce qu'ils ſçavoient; qu'ils ont inventé tant de choſes, qu'il n'eſt pas poſſible d'en inventer de nouvelles; & qu'en effet on n'a rien imaginé au-delà de leurs inventions; que la verité n'a été que pour eux, & que nous ne pouvons rien dire de vrai, que ce qu'ils ont dit; que s'ils n'étoient nos guides, & ſi nous n'avions leurs ſecours, nous tomberions toûjours dans l'erreur & dans l'égarement; que la politeſſe s'eſt trouvée dans leurs ſeuls uſages, & que nous ne ſerons polis, qu'autant que nous les imiterons; que ce qui rend la vieilleſſe digne d'eſti-

me, c'eſt qu'elle ne peut rien faire de mauvais; & que ce qui rend la jeuneſſe digne de mépris, c'eſt qu'elle ne peut rien faire de bon. (Quand même cela ſeroit, faiſons attention, que les Anciens ont été jeunes, que nos Modernes ſeront vieux : ceci eſt embaraſſant;) que les Anciens ont épuiſé la pénetration d'eſprit, la ſolidité du jugement, la juſteſſe des penſées, la droiture du cœur, de ſorte qu'il n'en eſt plus reſté pour ceux qui les ont ſuivis : enfin, que nous ne ſommes point capables de bien raiſonner, de bien imaginer, de bien inventer par nous-mêmes, & qu'ainſi, s'ils n'avoient pas été, l'on ne ſçauroit rien aujourd'hui, & l'on ne pourroit rien ſçavoir. Voila, ce me ſemble, ce que l'on devroit prouver, pour décider la grande queſtion que l'on fait ſur les Anciens & les Modernes; queſtion qui n'eſt pas nouvelle : car on la faiſoit auſſi du temps de ceux que nous appellons aujourd'hui Anciens; & on la fera auſſi apparemment dans la ſuite, lorſqu'on regardera comme Anciens, ceux que nous appellons aujourd'hui Modernes. Bien des gens ſe tourmentent pour décider en faveur des Auteurs du ſiecle

d'Auguſte; bien des gens ſe tourmenteront auſſi peut-être quelque jour, pour décider en faveur des Auteurs du ſiecle de LOUIS LE GRAND.

LXVII. ATT. Reſpectons les Anciens; l'uſage, & même la raiſon veulent que nous ayions de la veneration pour la vieilleſſe, mais n'eſtimons point leurs défauts; car l'uſage, & encore moins la raiſon ne demandent pas que nous ayions de l'eſtime pour les imperfections des vieillards. Les habiles Modernes doivent ſe conſoler, ſi on leur ôte toute l'eſtime qu'on leur doit pour la donner aux Anciens; car ils deviendront Anciens à leur tour. On leur rendra plus de juſtice, quand on ne ſera pas ſi prés d'eux. On reconnoîtra mieux ce qu'ils valent; parce que leur preſence ne ſera plus d'envieux, ni de jaloux. Leur plus grand défaut à l'égard de ceux qui les maltraitent, c'eſt de n'être pas venu des premiers.

LXVIII. ATT. N.... en élevant autant qu'il peut les Anciens, ſe donne pourtant bien de garde de penſer comme eux. On diroit qu'il prend leur parti, pour avoir une mauvaiſe cauſe à défendre, afin d'avoir occaſion de montrer beaucoup d'eſprit.

II.

ATTENTIONS.

SUR

LES AUTEURS & LES LIVRES.

PREMIERE ATTENTION.

QUe de Livres nouveaux on nous donne à preſent, qui ne contiennent aucunes nouveautez! Auſſi que de gens qui liſent beaucoup, & qui apprennent peu! L'empreſſément que les nouveaux Auteurs ont pour copier les bons originaux, nous doit faire regarder ceux-là comme un canal qui ne ſert qu'à conduire la gloire à ceux-ci. Car enfin, de même qu'un curieux, qui ne fait qu'amaſſer un grand nombre de Tableaux des plus fameux Peintres de l'antiquité, pour les expoſer à notre vûë, n'aura jamais pour cela la reputation d'exceller dans la Peinture: auſſi ceux qui ne s'oc-

cupent qu'à recueillir dans les ouvrages des meilleurs Auteurs ce qu'ils ont de plus excellent, pour nous le donner à lire, ne passeront jamais pour de bons faiseurs de Livres. Ce n'est pas enrichir la Republique des Lettres, que de ne lui donner que ce qu'elle possede déja. Estimons les inventions des autres; mais inventons aussi si nous voulons meriter d'être estimez.

II. Att. On fait à present si aisément des Livres, qu'il semble qu'on les fasse sans y penser. C'est marquer du mépris pour le public, que de lui offrir des ouvrages si négligez; aussi voyons-nous que ce même public leur rend la justice qu'ils meritent, par le mépris qu'il en fait. Malheureux Libraires, qui payent à leurs dépens les fraix de cette justice!

III. Att. Quel dessein avez-vous en faisant un Livre? Est-ce seulement de faire parler de vous? Si cela est, vous pouvez écrire, on parlera assurément de vous, on lira votre nom dans vos Affiches, dans le Journal des Sçavans, dans les Memoires de Trevoux, dans le Mercure-Galant, & dans d'autres compositions periodiques; on l'entendra de

la

la bouche de votre Libraire ; mais, comme l'attention que je fais ſur votre entêtement, me fait croire qu'il vous eſt indifferent de quelle maniére on parle de vous & de votre Livre, pourvû ſeulement qu'on en parle : cette négligenec où vous êtes à preſent ſur votre réputation, me fait juger que vous travaillez négligemment à votre ouvrage ; & ainſi, j'oſe vous prédire qu'on en parlera autant mal, que vous y aurez mal parlé, & qu'on ne manquera pas d'écrire, pour cenſurer ce que vous aurez mal écrit. Mais je crains bien pour votre repos, que, ne pouvant conſerver toûjours la même indifference, vous ne ſoyiez fort ſenſibles aux Critiques impitoyables que l'on en aura faites. Quel affreux chagrin pour vous, quand aprés ces affligeantes Critiques, vous entrerez chez votre Libraire, & que la mauvaiſe humeur contre vous, paroiſſant ſur ſon viſage, il vous dira d'un ton de froideur, qu'il s'en faut bien qu'il y ait autant de preſſe à acheter votre Livre, que vous en avez eu à le faire mettre ſous la Preſſe, & qu'il voit bien que, pour le punir de ce qu'il contient de mauvais, il ſera

obligé de le condamner à être mis à la Rame. Quelles exclamations plaintives ne lui ferez-vous pas contre l'injuſtice, l'envie, la bizarrerie & le mauvais goût du ſiecle ! vous aurez beau vous plaindre ; il ne vous conſolera pas, puiſqu'il ſera du moins auſſi affligé que vous.

IV. Att. Quand un Libraire dit dans ſon Avis au Lecteur, comme dans le Th. mod. que *l'ouvrage a acquis une perfection qu'il ne ſieroit pas à l'Auteur de vanter*; de bonne foi, l'Auteur peut-il ſe perſuader que le Public, qui ſçait qu'il a toûjours eû la vûë ſur l'impreſſion de ſon Livre, croira bonnement que ce n'eſt pas lui qui ſait parler le Libraire ?

V. Att. La prévention où ſont la plûpart des Sçavans en faveur de leurs ouvrages ; la douleur qu'ils montrent reſſentir, lorſqu'on les mépriſe ; la joye qu'ils témoignent quand on les loue ; tout cela juſtifie en quelque maniere la récompenſe que les Riches ſe contentent de leur donner, en applaudiſſant à leurs productions. Les Riches aiment beaucoup l'argent, les Sçavans recherchent les loüanges ; les Sçavans ne donnent

point aux Riches l'argent qu'ils aiment; mais les Riches donnent aux Sçavans les loüanges qu'ils recherchent; qui eſt-ce qui a le plus de ſujet de ſe plaindre?

VI Art. Les Réflexions de M. de la Rochefoucault, les Penſées de Paſcal, les Caractéres de la Bruyere, ont eû tout le ſuccés que des Auteurs peuvent ſouhaiter. Des Br..... & autres Auteurs ſubalternes viennent enſuite pour glaner ſur les mêmes matieres, afin de ſe faire quelque reputation. Mais dans l'avidité où ils ſont de ſe nourrir de gloire, ils courent grand riſque de mourir de faim. Le Th. mod. a pourtant eû deux *Editions*; mais bien moins par le merite de l'Ouvrage, que par l'adreſſe d.. L.... qui a ſçû à la faveur du ſeul nom de Th. donner un cours aſſez heureux, pour y trouver ſon compte.

VII. Art. Il faut que ce que nous ſçavons ſoit bien arrangez dans notre eſprit, avant que d'entreprendre de le produire au dehors avec arrangement. Ce qu'on ne ſçait que confuſément, ne peut être dit, ou écrit qu'avec confuſion. Je fais moins d'état d'un ſçavoir confus, que d'une ignorance avoüée

Celui qui reconnoît ſon ignorance, eſt plus diſpoſé à s'inſtruire, que celui qui ſçait beaucoup, mais confuſément. Le premier eſt tout prêt à recevoir les premieres impreſſions. Il faut en effacer dans le ſecond, pour lui en donner des nouvelles; encore peut-il arriver que celui-ci ſoit ſi prévenu en faveur de ce qu'il ſçait, que bien loin de permettre qu'on l'efface, il ne veuille pas même ſouffrir qu'on y apporte aucun changement.

VIII. ART. Avant que de parler, ou d'écrire, penſons bien, refléchiſſons bien, manions bien le ſujet, dont nous voulons traiter; de ſorte que nous le tenions, pour ainſi dire, entre nos mains, pour en diſpoſer, pour le placer, pour lui donner telle ſituation que nous voudrons. C'eſt aprés avoir pris cette précaution, que les mots viendront comme s'offrir pour expliquer nos penſées; mais ſi nous ne la prennons pas cette précaution, nous chercherons longtemps, avant que de trouver des termes propres pour exprimer un ſujet que nous n'aurons pas encore développé. Comment pouvoir facilement nommer les perſonnages d'une tapiſſerie qu'on n'a pas bien déployée?

IX. Att. Dire à certains Auteurs, en leur parlant de leurs Ouvrages : Je vous conſeille d'en retrancher ceci ; " car il n'y doit pas être. Ah, répon- " dront-ils, vous n'y penſez pas ; vous " voulez donc que j'en ôte ce qu'il y a " de meilleur. Dire à d'autres ; croyez- " moi, ajoûtez cela ; car il eſt neceſſaire. " Ils vous donneront pour réponſe, que, comme *ils* n'aiment pas les inutilitez, *ils* ne peuvent conſentir de les charger d'aucune addition. C'eſt ainſi que par un entêtement inſupportable de prévention, ils ſont plus diſpoſez à faire des additions, lorſqu'on leur conſeille de faire *des* retranchemens, & à faire des retranchemens, lorſqu'on leur conſeille des additions, qu'à ſuivre les avis les plus neceſſaires pour la réputation de leurs Ouvrages. Réputation pourtant qu'*ils* recherchent, mais qu'ils ne veulent devoir qu'à leur propre habileté. Les conſeils qu'on leur donne ſur cette matiere, ſont à leur égard autant d'injures qu'on leur fait. Enfin, à les voir ſi indociles à recevoir les corrections qu'on leur propoſe, on diroit qu'*ils* croyent être arrivé à un ſi haut degré de

perfection, qu'ils ſont incapables de faire aucune faute. On a raiſon de ſe défier fort de la perfection de gens, qui ſe flatent d'être ſi parfaits.

X. Att. Avant que de mettre un Ouvrage au jour, employez beaucoup d'attention, pour lui donner du jour à lui-même, c'eſt-à-dire, pour le rendre ſi intelligible, qu'on n'ait pas beſoin, pour le comprendre de ſe tourmenter l'eſprit par une trop forte & conſtante application. Le temps eſt précieux, le grand travail convient à peu de gens; ſongez donc à ménager pour vos Lecteurs l'un & l'autre de telle ſorte, qu'ils ne perdent point le premier, & qu'ils ne ſoient point obligez de s'abandonner au ſecond. Mais, pour être plus aſſuré que votre ouvrage eſt intelligible, ne l'expoſez point au Public, qu'après l'avoir lû & relû en particulier à des perſonnes, dont les unes ſoient parfaitement intelligentes, les autres médiocrement, & toutes de bonne foi. Si vous dites, qu'enſeignant, par exemple, les Mathematiques, vous ne voulez pas trop expliquer ce que vous donnez dans votre Livre, afin qu'on en vienne chercher

l'explication chez vous ; je crains fort pour votre interêt, que vous ne vous trompiez ; car il pourra arriver qu'on vous croira auſſi obſcur dans les Leçons que vous donnez de bouche, que dans celles que vous aurez données par écrit. Quand on voit que quelqu'un fait mal ce qu'il deſtine pour le Public, on ſe perſuade aiſément, que c'eſt qu'il ne lui eſt pas poſſible de faire mieux.

XL. ATT. Souvent pour un Livre qui ne merite pas d'être approuvé, on ne croit pas, (ou peut-être par malignité on ne veut pas croire) que celui qui en eſt l'Auteur, ſoit capable de faire *aucune* choſe qui merite approbation. *Il* y a de l'injuſtice à porter ce jugement ; car tel a fait un Livre mauvais, qui cependant a un bon eſprit, un bon jugement, une bonne conduite, & qui peut même faire dans la ſuite un bon Livre. Les meilleurs Auteurs n'ont pas toûjours fait d'excellens Ouvrages. Il ne faut pas que tout le mépris, ou toute l'eſtime qu'on peut avoir pour un homme, dépende d'une ſeule de ſes actions. Nos inégalitez ſont les preuves de cette maxime.

XII. Att. Souvent un Auteur, aprés avoir été regardé avec eſtime, pour avoir fait imprimer, devient fort mépriſable, quand on a entretenu pendant quelque temps commerce avec lui. Avant ce commerce, il paſſoit pour un homme extraordinaire; aprés ce commerce, on trouve qu'il eſt un homme fait comme pluſieurs autres. La familiarité gâte d'ordinaire beaucoup la réputation.

XIII. Att. Soyez de bonne humeur, en compoſant un Ouvrage; devenez de mauvaiſe humeur, en le corrigeant. Quand on eſt de bonne humeur, ou travaille volontiers; & ce qu'on fait volontiers, on le fait mieux que ce qu'on fait par contrainte. Il faut qu'en compoſant, l'eſprit ſoit ſans chagrin, ſans ſoin, ſans inquiétude, afin que n'étant point géné, n'étant point embaraſſé, il ſoit plus libre, il ſoit tout à lui-même, & qu'ainſi, il puiſſe s'abandonner tout entier à l'objet de ſon application. La gayeté répand dans cette occaſion ſur l'Ouvrage certain air aiſé, que la contrainte ne donne point. On travaille plus long-temps avec elle; parce que le plai-

ſir qu'elle fait goûter, ſoûtient plus long-temps le travail; au lieu que la triſteſſe répandant l'amertume par tout où elle ſe trouve, excite bien-tôt à le quitter. Mais quand on vient à l'examen, à la correction, il faut changer d'humeur, il faut en prendre une de ſeverité, qui retranche, qui efface, qui change, qui ajoûte ſans aucun ménagement. Moins on approuvera alors, plus on meritera d'être approuvé dans la ſuite. La meſure de la rigueur que l'on exercera en corrigeant ſon Ouvrage avant que de le faire paroître, ſera la meſure de la réputation qu'il aura droit de prétendre, aprés qu'il aura paru.

XIV. Att. D'ordinaire, un Auteur qui vient de donner ſon premier Ouvrage au Public, ne peut s'en taire. Il épie dans les converſations un moment favorable pour en inſtruire ceux qui ne le ſçavent pas. Quelle joye il reſſent, s'il s'y trouve quelqu'un qui ait la charité de le prévenir! Il n'en parle pourtant enſuite, que comme d'une bagatelle; " ce n'eſt, dit-il, qu'un amuſement, ce n'eſt qu'un tres-leger eſſay, " cela s'appelle griſonner du papier. "

(J'ai entendu ce diſcours) mais il étudie en même temps le viſage de ceux qui l'écoutent, pour voir s'il n'y lira point un ſentiment contraire à celui qu'il veut bien paroître avoir de ſon Livre. Quelle mortification aſſomante, ſi l'on venoit en parler devant lui de la même maniere qu'il en parle ! en parlant trop de ſes ouvrages, on peut en diminuer le merite, s'ils ſont bons ; & on ne l'augmentera pas, s'ils ſont mauvais. Si un Auteur parle de ſon Livre pour le blâmer, on ne ſe raportera pas de ſon intention ſur ſa parole ; car qui eſt-ce qui ſe blâme de bonne foi ? ſi l'on parle pour le louer, quelle imprudente démarche ! Ne doit-il pas ſçavoir que l'on paſſe pour être toûjours pour être tres-mauvais juge dans ſa propre cauſe ? Auteurs, laiſſez parler vos Livres pour eux-mêmes ; on ne décidera de ce qu'ils valent, que ſur ce qu'ils diront.

XV. Att. L'Auteur du Th. mod. proteſte, & eſt prêt de jurer qu'il n'a prétendu attaquer perſonne dans ſon Livre ; & cependant il y ajoûte une Clef qui lui donne un furieux démenti. Il faut être bien hardi pour rendre ainſi le Pu-

blic témoins de ſes faux ſermens, en aſſurant qu'il *a prétendu de peindre les hommes en general, nullement déſobliger perſonne*, (ce ſont ces termes) pendant qu'aprés avoir maltraité des gens dans le corps de ſon Livre, il les montre pour ainſi dire, au doigt ſur la fin; il les nomme par leur nom, afin que l'on connoiſſe parfaitement à qui il en veut!

XVI. Att. Les meilleurs Livres ne ſont pas toûjours ceux dont la deſtinée eſt la plus glorieuſe. Combien y en a-t-il, qui remplis de lumieres pour conduire à la connoiſſance des ſciences les plus ſublimes & même les plus neceſſaires, reſtent cependant chez les Libraires empilez dans l'obſcurité de leurs Magazins, & enfin n'en ſortent que pour des uſages bien differens de celui pour lequel on les a faits! au lieu que d'autres qui ne contiennent que ſuperficiellement ce qui eſt ſolidement traité dans ceux-ci, courent cependant le monde avec approbation & avec applaudiſſement; & cela à la faveur de quelques brillans, qui ébloüiſſent bien plus qu'ils n'éclairent. Mais l'injuſtice de ces ſuccez ne nous ſurprendra pas, ſi nous con-

ſiderons qu'il y a bien plus d'eſprits ſuperficiels qu'il n'y en a de ſolides.

XVII. Att. Quand j'entre dans une Bibliotheque bien remplie, je louë celui qui a pris ſoin d'amaſſer tant d'ouvrages ſi utiles pour éclairer l'eſprit & regler le cœur. Mais je le louë bien davantage, lorſque je vois ſur ſa table un excellent Livre, chargé de ſes remarques aux marges, & uſé par les continuelles & réïterées lectures qu'il m'aſſure en avoir faites. Je n'heſite point à l'eſtimer, par exemple, un profond Theologien, ſi dans ce Livre il eſt traité à fond de la Theologie. On peut dire qu'il ſçait en quelque maniere tous les autres Livres de ſa Bibliotheque, qui traitent de cette ſcience, puiſqu'il n'ignore rien de ce qu'ils contiennent de plus neceſſaire pour l'acquerir.

XVIII. Att. Il y a des devoirs pour ceux qui liſent les Livres, auſſi-bien que pour ceux qui les compoſent. Ceux-ci, il eſt vrai, doivent faire en ſorte que tout y ſoit bon; mais, s'il leur échape quelque faute, ceux-là doivent en faveur du bon, excuſer ce qu'ils y trouvent de mauvais. Il arrive cepen-

dant d'ordinaire, que, pour quelques défauts qu'on a remarquez dans un Ouvrage, on ne veut point y goûter, ni même voir d'utiles inſtructions qu'il contient, & dont on pourroit profiter. Si nous prétendons que tout ce qui nous inſtruit, ſoit entierement parfait, nous courons bien riſque de n'être pas inſtruits. Je me perſuade que, ſi nous étions ſerieuſement attentifs à notre perfection, nous ne ſerions pas ſi difficiles; nous ne negligerions rien de ce qui peut nous la procurer. Quelle injuſtice de rejetter avec mépris, comme nous en voyons bien des exemples, de bonnes maximes de Morale pour de legeres fautes de Grammaire!

XIX. Att. Défendre le débit & la lecture d'un Livre, ſous les peines les plus rigoureuſes; le brûler même avec imprecation & avec ignominie; prendre les meſures les plus exactes pour en empêcher le cours; punir publiquement ceux qu'on trouve vouloir tromper ces précautions; tout cela ne fait que lui donner du relief, augmenter ſon prix & étendre ſa réputation. Il n'aîtra de ſes cendres une infinité d'exemplaires, qui à peine pourront ſuffire à ceux qui en

voudront avoir. On n'épargne rien pour l'obtenir, & quand on l'a, on le fait relier avec magnificence; on le devore par la lecture; on le relit, on le goûte avec volupté; on le conſerve avec ſoin; on ne le prête qu'avec ménagement, de peur de le perdre; enfin, on s'applaudit dans ſa poſſeſſion, comme dans celle d'un tréſor; & cela ſans autre raiſon, que parce qu'il eſt défendu. C'eſt ce qu'on peut dire de plus favorable pour ceux qui ſont dans ce ridicule (pour ne pas dire criminel) entêtement; car on auroit ſujet de les ſoupçonner de malignité, puis qu'ils ſont ſi paſſionnez pour un ouvrage, que la condamnation doit leur faire croire être mauvais.

XX. Art. Les précautions myſterieuſes qu'on prend pour communiquer un Ouvrage, la prévention où l'on eſt de ſa rareté, les difficultez qu'il y a pour l'obtenir; tout cela impoſe beaucoup à de certaines gens; mais, quand l'impreſſion l'a rendu moins rare, & par conſéquent plus facile à trouver, l'eſprit ſe délivrant inſenſiblement de ſa prévention, devient plus diſpoſé pour en bien juger; & enfin ſouvent eſt honteux d'a-

voit montré tant d'empreſſement pour un Livre qui ne merite que du mépris On éprouve particuliérement ce que je. je viens de dire dans la lecture de ces écrits impertinens & ſatyriques, que de miſerables Auteurs mettent au jour, pour contenter l'avidité de quelques Libraires, qui s'attendent, que plus un Ouvrage aura de malignité, plus le gain qu'ils feront ſera conſiderable.

XXI. ATT. Comme N.... eſt vif, il ne ſe donne pas le temps de comprendre ce qu'il lit dans le Livre qu'il trouve ſous ſa main, il conclud ſans heſiter que c'eſt un méchant Livre. M.... n'aime que les *Hiſtoriettes*; il conclud de ſon inclination, que les autres Livres ne ſont bons à rien. C'eſt ainſi que l'on voit ſouvent vent dépeindre la réputation des Ouvrages qu'on donne au Public, de la bizarrerie de ceux qui les liſent. On a autant de Juges que de Lecteurs; & la plûpart de ces Lecteurs ſont, ou prévenus, ou ignorans, ou ennemis de la ſcience, ou inattentifs. Jugez quel ſentiment on doit porter de leurs déciſions.

XXII. ATT. Dans la plûpart des Citations dont ſe ſervent les Orateurs &

les Auteurs, la Langue Grecque ou Latine tient lieu de raiſon.

XXIII. ATT. Raporter un grand paſſage d'un Pere de l'Egliſe, ou d'un ancien Philoſophe, pour prouver une choſe dont perſonne ne doute, & que tout le monde ſçait; c'eſt employer bien du temps, pour le faire perdre aux autres, aprés en avoir bien perdu ſoi-même.

XXIV. ATT. Que de Livres ennuyeux, qui ſe débitent pourtant avec ſuccés; & cela, parce qu'une puiſſante cabale les fait valoir!

XXV. ATT. L. L. J. L. L. eſt un Ouvrage eſtimé, & dont le débit fait voir combien le public en fait cas: Cependant M.... a refuſé de l'imprimer; l'attention que j'ai faite ſur ce refus, m'a fait découvrir, que c'eſt que celui que M.... conſulte, étant fort pieux, ne lui conſeille d'imprimer que des Livres de pieté.

XXVI. ATT. Il faut qu'un Livre paraphé par l'Auteur, ait un grand merite par lui-même, s'il ſe ſoûtient; car le Libraire ne ſe mettra pas beaucoup en peine de le ſoûtenir. Le paraphe ne fait point honneur au Libraire, & fait rarement du profit à l'Auteur.

III. AT-

III.

ATTENTIONS
SUR
LA CRITIQUE & LA SATYRE.

PREMIERE ATTENTION.

IL y a de pluſieurs ſortes de gens qui critiquent les Livres ; les uns le font par envie, parce qu'ils croyent, qu'en terniſſant la gloire des autres, elle ne pourra pas obſcurcir la leur. Les autres, par vanité ; parce qu'ils préſument qu'on dira qu'ils ſont capables de faire beaucoup mieux que ceux qu'ils reprennent. Ceux-ci, par malignité, parce que, ne pratiquant point, par exemple, les regles de Morale qu'on leur donne, ils tâchent d'en diminuer le merite, quand ils les trouvent dans un Livre, pour juſtifier autant qu'ils peuvent le déreglement de leurs mœurs. Ceux-là, par un entêtement pour leur qualité ; parce qu'ils ne meſurent le merite, qu'au

niveau de leur grandeur. Quelques-uns, par imitation; parce qu'ils ont remarqué que de plus habiles qu'eux critiquoient. Quelques-autres par vengeance, parce qu'eux-mêmes ont été critiquez. D'autres, par interêt; parce qu'ils ont vû bien vendre à des Libraires quelques critiques des livres qui ſe ſont bien vendus. D'autres, par complaiſances; parce que, pour ſe ménager certaines gens qui critiquent, ils ſe font une étude d'être de leur ſentiment. D'autres, par eſprit de contradiction; parce qu'ils ſe font un plaiſir de deſapprouver les Ouvrages qui ſont generalement approuvez. D'autres enfin, par raiſon (& ceux-là ſont rares) parce qu'ayant en vûë ſeulement l'exactitude, ils s'occupent à redreſſer ce qui s'en écarte. Quel eſt l'Auteur qui ſe puiſſe mettre à l'abri de tous ces motifs, que la critique peut prendre pour l'attaquer? Auſſi les Critiques ſont-elles ſi communes, que ſouvent elles font moins d'honneur à ceux qui les compoſent, qu'à ceux contre qui elles portent leurs coups. Nous le connoiſſons par l'empreſſement que quelques Libraires ont pour voir critiquer les Livres qu'ils ont imprimez. Tel Li-

vre alloit tomber dans l'oubli, lorſqu'une critique vient obligeamment le garentir de cette chûte. Il y a tel Ouvrage qu'on ne connoîtroit pas, ſi une critique ne l'avoit fait connoître, La conſolation de la plûpart des Auteurs critiquez, c'eſt de ſe perſuader, que puis qu'on travaille à les combattre, c'eſt une marque qu'ils meritent qu'on ſe donne cette peine.

II. ATT. C'eſt en vain qu'un Livre qu'on a reſolu de critiquer, contient de bonnes choſes; le Critique ne les ſent point, ne les voit pas même; ou, s'il ne peut pas s'empêcher de les voir & de *les ſentir*, il s'efforce, en quelque maniére que ce ſoit, de les corrompre; & cela, parce qu'il n'y en veut abſolument trouver que de mauvaiſes. Il faut pourtant avoüer que tous les Critiques ne tombent pas dans cet excés; car il y en a, qui bien loin de cacher ou de gâter ce qu'il y a de bon, le relevent, le font remarquer, le loüent & lui applaudiſſent; mais par l'uſage de l'attention, on connoît, que c'eſt quelquefois, afin qu'à la vûë de cette bonne foi apparente, on reçoive plus volontiers pour veritablement condamnable ce qu'ils ont

deſſein de condamner. C'eſt une adreſſe qui ne manque guéres d'arriver à la fin qu'elle ſe propoſe, chez certains eſprits, qu'il eſt aiſé de ſurprendre ; parce qu'il eſt tres-facile de leur perſuader ce qu'on veut, & l'on trouve beaucoup d'eſprits de cette ſorte. Combien y en a-t-il en effet qui croyent toûjours ce qu'ils liſent; de ſorte qu'aprés avoir lû les Livres, leurs Critiques, les réponſes à ces Critiques, les répliques, &c. demeurent enfin dans l'opinion que contient la derniere lecture qu'ils viennent de faire !

III. Att. C'eſt quelquefois l'ignorance, ſouvent l'envie, preſque toûjours la vanité qui produit le goût difficile. L'ignorant ne pouvant rien faire qui merite approbation, s'en conſole, en approuvant rien de ce que les autres ont fait. L'envieux s'imagine qu'autant d'applaudiſſemens qu'on donne aux autres, ſont autant de biens qu'on lui enleve à lui-même. Le vain ſe flate qu'on croira qu'il a la perfection qu'il exige, & qu'il ne veut trouver dans perſonne.

IV. Att. Certaines gens qui ne peuvent ſe reſoudre à eſtimer perſonne, ne ſont pas moins mépriſables, qu'ils

ſont mépriſans. Leur ſotte vanité les rend ſi ridicules, qu'ils paroiſſent eux-mêmes pitoyables à ceux qui leur font pitié. Mais on s'en tient pas à lenr égard à la pitié & aux mépris, on pouſſe juſqu'à l'averſion contre-eux les reſſentimens qu'ils excitent; & cela, parce qu'il ne faut attendre que de la haine de l'amour propre, quand on l'attaque par le mépris. Auſſi, que l'on ſe dédommage bien du déplaiſir qu'ils font, par le plaiſir qu'on prend à relever leurs moindres défauts ! Autant de gens qu'ils cenſurent, ſont autant de Cenſeurs impitoyables qui ne leur pardonnent rien. Leur impertinente vanité pourroit-elle ſe ſoûtenir, s'ils faiſoient cette attention.

V. ATT. Il faut faire ſon profit de tout. Il faut ſe ſervir de l'attention qu'on fait ſur les défauts des autres pour corriger les ſiens propres. On ne peut pas prendre un moyen plus ſûr pour arriver à la perfection, que de détruire en ſoi ce qui eſt imparfait. Ne remarquons donc pas les défauts des ignorans pour les critiquer, mais bien plûtôt pour faire en ſorte qu'on ne les remarque point en nous; c'eſt ainſi que ce qui eſt

digne de mépris, contribuera à nous faire meriter de l'eſtime. Ce n'eſt pas que nous devions chercher à être eſtimez; mais il eſt certain que nous devons travailler à nous rendre eſtimables.

VI. Art. Ceux qui ne font aucun ouvrage aiment volontiers à amuſer leur oiſiveté des ouvrages qui ſont tout faits; & comme ils n'ont point d'inclination pour travailler, ils s'occupent à cenſurer le travail des autres. C'eſt d'ordinaire de la malignité des eſprits les plus oiſifs, que les meilleurs Livres deviennent la proye. La facilité qu'il y a de reprendre, & le plaiſir qu'on y prend, encouragent leur envie, & lui donnent tout l'eſſor qu'elle demande, pour cenſurer, pour ſatyriſer, & pour mordre. Ils ſe flatent même, qu'en détruiſant la réputation de ce qui eſt le plus eſtimé, ils établiront la leur, & qu'ils acquereront d'autant plus de gloire, que le ſujet qu'ils attaquent eſt plus glorieux; mais ils ſe trompent fort ſouvent dans leurs prétentions; car pendant que le bon Livre eſt toûjours fort recherché, la mauvaiſe critique demeure fort negligée. Mal-heureux ſuccés pour le Libraire,

qui avoit meſuré la vente de cette critique ſur la vente du Livre critiqué!

VII. Att. Autant de gens à qui l'on donne un ouvrage à examiner (je n'entens pas ceux qui examinent par ordre des Superieurs) ſont preſque autant de gens qui prétendent de paroitre aſſez habiles pour y trouver des défauts: il faut donc qu'ils en trouvent pour prouver leur habileté; &, comme les goûts ſont differens, auſſi y remarquent-ils chacun des fautes differentes; de ſorte qu'un Ouvrage étant expoſé à la merci de tant de ſortes de ſentimens, il deviendra, ſi l'Auteur ſuit leurs déciſions, ſi different de lui-même, qu'on ne le reconnoîtra plus. A dire vrai, les Auteurs ne ſont pas peu embaraſſez, quand, avant que de rendre leurs écrits publics, il les ſoûmettent au jugement de quelques particuliers. Il faudroit, pour n'être point dans ces embarras, que ceux qu'ils conſultent, fuſſent bien éclairez, qu'ils ne fiſſent aucun retour ſur eux-mêmes, & qu'ils n'euſſent en vûë que la verité, que la juſteſſe & la raiſon. Mais c'eſt beaucoup dire en peu de mots.

VIII Att. Si un Auteur met au jour

un excellent Livre de Grammaire, qui apprenne parfaitement les regles & l'uſage de la Langue dont il eſt traité, ſerions-nous raiſonnables de le rejetter pour quelques penſées morales qui ne nous paroîtroient pas tout-à-fait juſtes, & qu'il n'y auroit mêlées que comme des exemples, à propos des préceptes qu'il y donne? Pour peu qu'on faſſe une judicieuſe attention, on conviendra que ce ſeroit faire injuſtice à l'Auteur, & tort au Public de condamner ce Livre. Ce ſeroit faire injuſtice à l'Auteur, puiſqu'il a ſatisfait ce qu'il a promis, & que c'eſt tout ce qu'on a droit de prétendre de lui. Ce ſeroit faire tort au Public, puis que le Livre étant ſupprimé, il n'en tireroit pas les fruits qu'il auroit pû en recueillir. Le dommage & l'injuſtice ſeroient aſſurément bien plus conſidérables, s'il s'agiſſoit d'ouvrages qui traitaſſent des ſciences plus utiles & plus néceſſaires. Ne demandons pas aux Auteurs plus qu'ils nous promettent. Pardonnons-leur en faveur du profit que nous pouvons tirer de leurs veilles, les fautes qui leur ſont échapées dans ce qui n'eſt qu'accidentel à leur deſſein. Si

nous agissons autrement, nous nous rendrons les meilleures choses inutiles ; car il ne faut pas que nous nous attendions de trouver un Ouvrage parfaitement parfait.

IX. Att. Il faut à de certains esprits tres-peu de chose pour les mettre de mauvaise humeur contre un Auteur, & par consequent contre son Livre. Par exemple, s'ils ne sont pas consultez ; ou si, quand ils ont voulu eux-mêmes consulter, on a refusé de les entendre ; ou si un Auteur traite avant eux de la même matiere dont ils avoient dessein de traiter ; ou si le Libraire qui debite ce Traité, imprime ordinairement pour ceux qui ne sont pas de leurs amis ; ou si cet Auteur a été loüé dans quelques-uns de ces Ouvrages periodiques qui raisonnent sur les Livres qui s'impriment, & auxquels ils affectent d'être toûjours opposez ; enfin d'autres petites semblables minuties leur suffisent pour les exciter à se déchaîner contre les Ouvrages qui meritent le moins d'être attaquez. Tenons-nous donc toûjours en garde contre les critiques & les satyres, puis qu'elles peuvent être produites par de si

legers motifs ; ne comptons ſur ce que diſent les autres, qu'aprés que nous aurons nous-mêmes examiné avec attention, ſi nous avons ſujet d'y compter.

X. Art. Quand on ſeroit obligé de quitter certains commerces, parce qu'on ſent bien qu'on n'y eſt plus propre, on ſe voit comme forcé de prendre un exterieur de reforme ; on le prend enfin cet exterieur ; mais, ſans le fonder ſur un interieur reformé, on ſe contente de s'en ſervir de prétexte, de motif & de raiſon de reformer les autres ; on ſe venge, pour ainſi dire, du monde, en lui faiſant la guerre. Comme ce n'eſt pas tant par un zele contre le vice, que par envie contre les vicieux, qu'on agit, on condamne bien moins les plaiſirs, que ceux qui les prennent.

XI. Art. A la vûë des défauts d'autrui, ſongeons ſeulement à les corriger & les nôtres en même temps, & ainſi n'en faiſons que le ſujet d'une inſtruction, & non pas la matiere d'une ſatyre. Ce que peut eſperer un ſatyrique, c'eſt que ceux qu'il maltraite, recevront ſes remontrances avec les mêmes reſſentimens qu'on reçoit d'ordinaire les injures, &

qu'il ſe fera du moins autant haïr, qu'il ſe fait craindre. Comment peut-on prendre plaiſir à faire dans la ſocieté civile un perſonnage ſi odieux? La douceur de cette ſocieté, c'eſt la paix; & le ſatyrique n'y apporte que la guerre; il s'attache à tout ce qui eſt le plus capable de mettre le trouble & la diviſion; car quel autre effet ſes médiſances publiques pourroient-elles produire? C'eſt, dira-t-on, pour reformer bien des défauts: mais qui eſt-ce qui ſe peut flater d'y avoir réuſſi en gardant cette conduite? & de plus, quoi! n'y a-t-il pas d'autres moyens de réformer, que de déchirer & de mordre? quelque choſe qu'on diſe, quelque raiſon qu'on s'efforce d'apporter pour juſtifier cette maniere d'écrire, (j'entens celle qui ne tend qu'à rendre odieux & ridicules les perſonnes qu'on y dépeint) je ne crois pas qu'on prouve jamais que le caractere ſatyrique puiſſe s'accorder avec le caractere chrétien. Et, quand on nous dit que Juvenal, Horace, & d'autres Auteurs ſemblables l'ont mis en uſage; que prouve-t-on, ſinon qu'il convient aux Payens? les exemples des plus beaux eſprits ſont en

vain rapportez, quand ils sont contraires aux préceptes de la Religion.

XII. Att. Les satyriques qui s'attaquent à leurs maîtres, ne manquent jamais de s'en repentir. A peine voyent-ils leurs ouvrages répandus, que la crainte des châtimens qu'ils sçavent bien qu'ils meritent, ne leur permet plus de goûter les plaisirs qu'ils goûtoient en écrivant; & quand enfin, ils sont surpris, (ce qui ne manque guéres d'arriver) & que la punition presente paroît à leurs yeux, quels démentis ne se donnent-ils pas à eux-mêmes, pour éviter d'être punis? mais leurs retractations ne servent qu'à restituer l'honneur à ceux à qui ils l'ont enlevé, & non pas à les garantir des peines que la justice demande qu'on leur fasse souffrir. Car, quel desordre ne seroit-ce pas, si on laissoit impunis ceux, qui, sans garder le respect qu'ils doivent à leurs Superieurs, osent se révolter contre eux, & y exciter les autres par leurs écrits satyriques?

XIII. Att. Si les Satyriques écrivoient seulement pour corriger, ils travailleroient a se rendre eux mêmes aussi

parfaits, qu'ils veulent que les autres le ſoient; parce qu'ils ſçavent bien, ou du moins ils doivent ſçavoir que rien n'inſtruit mieux que l'exemple : mais, comme ſans avoir en vûë de rendre meilleurs ceux contre qui ils écrivent, ils ne travaillent qu'à les rendre odieux, ou mépriſables & ridicules, ils ne ſe mettent point du tout en peine d'autoriſer par leur bonne conduite ce qu'ils diſent contre la mauvaiſe qu'ils attaquent. Si l'on ne permettoit d'invectiver contre les autres, que quand on auroit prouvé qu'on ne donne ſoi-même aucun ſujet d'invective, on ne verroit aſſurément pas tant de diſcours ſatyriques. Il en coûteroit trop au cœur, pour donner à ſon eſprit tant de liberté de médire. Que cette Loi ſeroit judicieuſe ! car elle feroit les Satyriques plus ſages, & ils exciteroient par leurs exemples plus efficacement à être ſages, ceux qui ſeroient ſatyriſez.

XIV. Att. C'eſt la coûtume de ceux qui ont un eſprit ſatyrique, de s'accrocher à tout pour parvenir à leur fin. Non ſeulement ils s'attachent à la perſonne du Sçavant, quand ils en veulent

à ſes opinions, mais encore à ſes opinions, quand ils en veulent à ſa perſonne. Ils tâchent de rendre odieux tout ce qui part de ce qu'ils haïſſent, & de faire paroître coupable tout ce qui produit ce qu'ils n'aiment pas. Nos paſſions ſont d'ordinaire la regle de nos raiſonnemens. On haït un Mathematicien : cela ſuffit à certaines gens pour parler contre les Mathematiques.

XV. Art. Un bon mot qui vient dans l'eſprit d'un Satyrique, ſuffit pour l'exciter à faire une Satyre, & à y répandre toute la malignité de la plus cruelle médiſance. Mais rendons-lui auſſi quelque juſtice, & diſons que ſouvent ce n'eſt pas tant pour perdre celui qu'il maltraite, & pour trahir la verité, que pour débiter ſes bons mots. Il ne lui veut peut-être aucun mal, mais il veut ſeulement produire au dehors ce qu'il s'imagine avoir produit de ſubtil, de plaiſant & d'ingenieux. Il ne cherche qu'à divertir les rieurs. Voila tout ce qu'il demande. Enfin, il ſemble que, s'il pouvoit faire rire en diſant du bien, il le diroit, & que, ſi les plaiſanteries convenoient également à la verité & au

menſonge, au ſerieux & à l'enjoüement, au grave & au ridicule, aux ſentimens officieux & à ceux qui peuvent nuire, il ne prendroit pas moins de plaiſir à écrire des loüanges, que des ſatyres. Je m'imagine, que, s'il oſoit, il diroit volontiers : " Je ne me ſoucie pas " qu'on croye ce que je dis, je ſerai con- " tent ſi l'on rit de mes bons mots. " En effet, c'eſt tout au plus ce que les Lecteurs devroient accorder à ces ſortes d'écrits.

XVI. Att. Nous connoiſſons ſi peu les hommes, que nous ne pouvons être trop circonſpects dans les jugemens que nous en portons. La meſure de nos connoiſſances doit être la meſure de nos jugemens. Souvent nous devrions dire ſeulement : " Cet homme paroît méchant, plûtôt que d'aſſurer qu'il l'eſt en effet. " C'eſt une précaution que demande la difficulté où nous ſommes de penetrer au-delà des apparences.

XVII. Att. La bonne ſçience que celle qui apprend à être retenu, quand il s'agit de décider ! examinons-nous bien (& pour cela, toutes les prétentions de l'amour propre miſes à part) & nous

nous trouverons ſi differens de nous-mêmes d'un jour à l'autre que le dementi que nous donnons aujourd'hui aux ſentimens que nous avions hier ; nous le donnerons peut-être demain à ceux que nous avons aujourd'hui. La défiance de ſoi-même eſt un tres-judicieux uſage, parce qu'elle empêche de s'expoſer moins à de honteux repentirs dans les jugemens qu'on porte, & dans les déciſions qu'on donne.

XVIII. ATT. Il y a de certaines maximes generales de juſtice, qui ſont vrayes dans la ſpeculation ; mais dont certaines circonſtances diſpenſent de la pratique ; & comme ces circonſtances ne ſont pas d'ordinaire connuës de tout le monde, il ne faut pas condamner legerement ceux qui ne ſuivent pas les maximes generales.

XIX. ATT. Je juge des hommes ſelon qu'ils valent par eux-mêmes ; non comme des jettons, ſelon le rang qu'ils tiennent.

XX. ATT. Je ne juge point des autres par moi-même ; mais par ce qui me paroît être veritablement en eux. Les hommes ſont ſi differens les uns des autres,

tres, qu'ils ne doivent point ſe ſervir reciproquement de regles pour les jugemens qu'on en porte.

XXI. ATT. J'ai connu N..... fort imparfait; je ne conclus pas pour cela qu'il le ſoit encore; ne ſçais-je pas qu'il y a une grande difference entre le *moi* d'aujourd'hui, & le *moi* qui vivoit il y a vingt ans?

XXII. ATT. M... trouve plus inſupportable de voir un habit mal rangé, qu'un eſprit de travers; il regarde comment O.... fait une reverence pour juger de lui. Je lui conſeille de juger *ſeulement* de la reverence & de *l'habit.*

XXIII. ATT. Il faut tant de qualitez pour bien juger d'un Ouvrage, qu'on ne peut prendre trop de précautions là-deſſus. En effet, qui eſt-ce qui a toutes ces qualitez, je veux dire, un goût fin, une penetration que rien n'arrête, un diſcernement que rien n'ébloüiſſe, une ſolidité que rien n'ébranle, une docilité qu'aucune prévention ne détruiſe, & une étenduë d'eſprit que rien ne borne?

XXIV. ATT. Le reſpect que j'ai

IV.

ATTENTIONS

SUR

LA PHILOSOPHIE, & LES Philoſophes.

PREMIE'RE ATTENTION.

QUelle certitude peut-on établir ſur la Philoſophie humaine, pendant que ceux qui en font profeſſion, ont des ſentimens ſi differens des uns des autres? Nous trouvons cette difference dans la diverſité des ſiecles; car, ſi nous les examinons avec attention ſucceſſivement, combien l'Hiſtoire nous y fera-t-elle voir de Philoſophes auſſi diviſez dans leurs opinions qu'ils ſont ſeparez par les temps! Nous trouvons cette difference dans les païs, car chacun a ſes maximes, ſes principes fortifiez par l'uſage & autoriſez par les Loix. Nous

trouvons cette difference dans les mêmes temps ; parcourons, ſi nous pouvons toutes les écoles, & nous en ſerons convaincus. Nous trouvons cette difference même dans chacun de la plûpart des Philoſophes. En effet, combien en voyons-nous qui opinent à preſent d'une autre maniere qu'ils n'opinoient autrefois, & de tous, il n'y en a aucun, qui ne ſoûtienne que la verité eſt pour lui. Lequel croirons-nous? lequel ſuivrons-nous? de quel côté nous rangerons-nous ? Nous voila dans un grand embarras, ſi nous voulons abſolument prendre parti. Ne prenons donc point de parti, ſi nous ne voulons pas tomber dans cet embarras. Cherchons comme eux & avec eux la verité ; mais ne croyons point la voir, qu'aprés que l'évidence nous l'aura montrée. Ne nous prévenons ni pour, ni contre Epicure, Platon, Ariſtote, ou Deſcartes ; louons leur deſſein, admirons leur travail, ſervons-nous de leurs lumieres ; mais ne les croyons infaillibles, qu'autant que l'évidence nous prouve qu'ils le ſont.

II. Art. A faire attention ſur l'in-

certitude qu'il y a dans la plûpart des Sciences, particulierement dans la Phiſophie, (j'entens dans la Phyſique, la connoiſſance des choſes naturelles,) il ſemble qu'elles ſont plûtôt une occupation amuſante de l'eſprit, que l'objet d'une ſolide inſtruction. Le plaiſir que nous avons à chercher ce que notre curioſité demande, amuſe en effet plus agréablement, que ce que nous avons trouvé ne nous donne de veritable ſatisfaction (je ne parle que de ceux qui veulent l'évidence pour être convaincus, & non de ceux qui prenent aiſément pour une certitude, ce qui n'en a que l'apparence) car en cherchant, nous eſperons trouver la verité; & cette eſperance n'eſt pas ſans agrément; mais, quand nous avons fait quelque découverte, elle nous paroît encore ſi incertaine, que nous nous trouvons dans une eſpece de neceſſité de chercher toûjours. Plus la ſcience eſt dégagée & independante de nos ſens; plus nous avons lieu d'eſperer de contenter l'avidité que nous avons de ſçavoir; & c'eſt principalement dans l'étude de la Philoſophie morale, que nous ſerons dans

cette independance & dans ce dégagement; parce que, bien loin d'avoir beſoin du ſecours de ces ſeducteurs, pour nous donner la connoiſſance de ſes veritez & de ſes principes, & d'étre expoſée & ſujette à leurs tromperies; au contraire, elle nous apprend à nous en défier, à ne les point écouter, à les dompter & à les ſoûmettre. De toutes les ſciences c'eſt celle qui eſt la plus proportionnée à l'eſprit; parce qu'elle n'a rien de materiel pour objet; & la plus digne de ſes reflexions, parce que c'eſt elle qui l'inſtruit de ſes devoirs. Auſſi n'eſt-elle point mieux cultivée, que par ceux qu'un âge avancé détachant des choſes ſenſibles, attache aux choſes ſpirituelles: En effet, il n'y en a point qui moraliſent plus volontiers que les vieillards. La Philoſophie nous marque par ſon nom, qu'elle conſiſte particulierement dans la ſageſſe; & c'eſt à la ſageſſe que la morale nous conduit.

III. Att. Quand on dit publiquement que ce qui doit dégoûter de la Philoſophie de l'école, c'eſt qu'elle donne bien de la peine avant qu'on la ſçache, & tres-peu de fruit, quand on la ſçait,

fait-on attention, qu'en parlant de la ſorte, on invective contre une ſcience, dont l'uſage eſt generalement établi, & qui apprend à bien attaquer & à bien défendre? Peut-être qu'enfin ceux qui en font profeſſion, ne ſe contenteront-ils pas de bien ſoûtenir ce qu'ils ont avancé juſqu'à preſent; mais qu'ils montreront encore, qu'il eſt d'une grande utilité pour le Public, d'enſeigner ce qu'ils enſeignent, c'eſt-à-dire, que ceux qui le ſçauront bien, en deviendront plus agreables dans la converſation, plus polis dans le commerce du monde, plus complaiſans envers les autres, plus inſtruits pour la politique, plus entendus dans l'œconomie, plus diſpoſez à rendre la juſtice, plus courageux dans les combats, plus perfectionnez dans les arts, plus capables de s'acquiter de leurs devoirs, plus humbles, plus temperez, plus patiens, & enfin plus reglez dans leurs mœurs; qu'aura-t on aprés cela à dire contre les reductions du ſyllogiſme, contre les univerſaux, & contre d'autre ſujets qu'on agite dans la Philoſophie de l'Ecole avec tant de ſubtilité, d'ardeur, & de contention, ſi l'on prouve

qu'ils produiront de ſi bons effets, & ſi l'on montre par l'experience, que ceux qui ſont les plus conſommez dans cette Philoſophie, ſont en effet ceux qui poſſedent avec le plus de perfection les avantages dont nous venons de parler? C'eſt ce qu'ils auront bien de la peine à prouver, diront peut-être quelques Critiques; mais pas tant qu'on le penſe: car ils en ſçavent bien prouver d'autres. Le plus beau de leur ſcience, c'eſt de faire croire les choſes les plus incroyables, c'eſt de montrer de la poſſibilité dans les choſes les plus impoſſibles; c'eſt de réduire ceux qui les attaquent, à une *telle extrémité*, qu'ils ne ſçachent plus que répondre. Quand ils ne tireroient que ce fruit de leurs peines, n'en ſont-ils pas bien payez?

IV. Art. Il eſt vrai que l'on voit bien des gens raiſonner mieux ſans étude, que ceux qui ont appris les préceptes du raiſonnement que donne la Logique: mais ce n'eſt pas à dire pour cela que la Logique ſoit inutile, j'entens cette Logique, qui fait conſiſter toutes ſes inſtructions dans les regles neceſſaires pour tirer des juſtes conſequen-

ces, & non pas celle qui embaraſſe l'eſprit par tant de queſtions frivoles, également difficiles à réſoudre, & inutiles, quand on les a réſoluës. Il eſt certain qu'on s'égare moins avec les regles, & qu'avec elles on va plus facilement & plus ſûrement au but qu'on ſe propoſe. Si l'égarement ſe trouve dans quelques-uns de ceux qui ont appris ces regles, c'eſt que ſe contentant de les ſçavoir, ils ne s'en ſervent pas, ou que les ayant oubliés, ils ne peuvent pas s'en ſervir. Diſons encore, que ſouvent les paſſions mettant le déreglement dans leur cœur, elles déreglent auſſi leur eſprit, & ainſi les écartent de la raiſon dans le temps même qu'ils raiſonnent. On ne mépriſeroit point la veritable Logique, ſi l'on faiſoit ces attentions, & on ne s'en degoûteroit pas, quelques difficultez qui ſe trouvent à l'apprendre, ſi l'on conſideroit qu'avec l'habitude de l'exercice, on en recevra enfin bien plus de plaiſir, qu'elle n'aura donné de peine.

V. Att. L'habitude de ſouffrir diſpoſe d'ordinaire plus à la patience dans les douleurs, que toutes les réflexions qu'inſpire la Philoſophie, pour faire

mépriſer les ſouffrances ; une éducation dure, un travail penible & continué donnent au corps comme une eſpece d'inſenſibilité, que les raiſonnemens les plus juſtes du meilleur eſprit ne donnent pas. C'eſt une choſe excellente, que de faire ſes efforts pour ſe fortifier par de judicieuſes conſiderations contre les maux dont on eſt attaqué ; mais il eſt tres-avantageux pour le ſuccés de ces conſiderations, de ne point s'entretenir dans des délicateſſes, qui, parce qu'elles rendent tres-ſenſible, ne peuvent que rendre tres-impatient.

VI. Att. Je n'ai pas de peine à croire, que, pendant que l'étude & la meditation faiſoient des Philoſophes en Grece, la nature ſeule, ſans autre ſecours, en faiſoit au milieu de la Scythie parmi les Barbares. Je n'ai pas de peine, dis-je, à croire ce trait hiſtorique, quand je fais attention ſur tant de gens qui ſont ſi juſtes dans leurs raiſonnemens & ſi ſages dans leur conduite, ſans connoître les écoles de la Philoſophie, que pour les avoir vûës, ou pour en avoir entendu parler. Il faut pourtant avoüer que, comme tous les hommes ne

ſont pas également partagez de diſpoſitions au raiſonnement & à la ſageſſe, il eſt bon qu'il y ait des lieux établis, pour apprendre à raiſonner & à être ſage. Deux ſciences pourtant qui ne ſont veritablement utiles, qu'autant qu'on a deſſein de les mettre en pratique. Et c'eſt là le dévoir de ceux qui ſont inſtruits; le reſte regarde ceux qui inſtruiſent.

VII. Att. La veritable Philoſophie n'eſt pas reſponſable des ridicules opinions de quelques Philoſophes : ſes principes ne tendent qu'à faire des ſages & non pas des ridicules de ceux qui la cultivent; il n'y a point de ſcience, quelque bonne qu'elle ſoit, qui ne puiſſe produire de mauvais Sçavans, ſi l'on en abuſe. La Theologie a fait des Theologiens heretiques; la Medecine a fait des Medecins pernicieux; la Juriſprudence a fait des Juriſconſultes injuſtes. Que ceux-là ſont dangereux pour le Public, qui ne ſçavent bien, que pour faire mal! donnons nous de garde, non ſeulement du dommage, que nous peut cauſer le déreglement de leurs connoiſſances; mais encore de celui qu'ils nous

peuvent apporter en nous rendant odieuſes les ſciences qui nous peuvent être utiles : car il n'arrive que trop ſouvent, que l'on a de l'indignation contre une Science, parce que l'on eſt indigné contre ceux qui la profeſſent. Jettons plûtôt la vûë ſur ceux qui en font un bon uſage, pour nous porter à l'eſtime que nous devons en faire.

VIII. ATT. " Ce qui rend les Philoſophes plus eſtimables, c'eſt qu'ils " peuvent vivre en gens de bien, quand " même il n'y auroit plus de Loix, di- " ſoit Ariſtipe. " Cette penſée merite bien qu'on y faſſe quelque attention. En effet, pouvons-nous être ſi indépendans des Loix, que nous puiſſions être ſans en avoir quelqu'une à ſuivre ? n'avons-nous pas une Loi naturelle qui ſubſiſtera en nous, tant que nous ſubſiſterons nous-mêmes ? pouvons-nous ne pas reconnoître cette obligation où nous ſommes de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fiſt, de rendre à chacun ce qui lui appartient, de marquer de la reconnoiſſance à ceux de qui nous avons reçû des bienfaits, & d'autres principes que cette Loi

a gravez ſi profondément dans notre cœur, qu'il n'eſt pas poſſible de les effacer entierement? Eſt-ce nous qui avons fait nous-mêmes cette Loi? Eſt-il en notre liberté de la détruire? nous pouvons ne la pas écouter; mais nous ne pouvons pas empêcher qu'elle ne parle. Dire donc que l'on eſt tres-eſtimable, en pouvant vivre en gens de bien, quand même il n'y auroit plus de Loix; c'eſt comme ſi l'on diſoit, que l'on eſt tres-eſtimable de pouvoir vivre en obéiſſant aux Loix, quand même il n'y en auroit point. Car qu'eſt-ce qu'être homme de bien, ſinon obéir à la Loi naturelle, à cette Loi que la raiſon nous dicte, & en conſequence, à d'autres Loix, quand elles ſont établies? Remarquons donc à propos de l'idée de perfection, que ce Philoſophe veut faire valoir que l'on trouve quelquefois chez les anciens Philoſophes de certaines penſées qui ne paroiſſent excellentes, que parce qu'on n'en fait pas exactement l'analyſe.

IX. Art. Nous ne ſommes pas obligez de croire que la fermeté avec laquelle les Philoſophes ſoûtiennent les propoſitions qu'ils avancent, ſoit toû-

jours une preuve qu'ils les tiennent en effet eux-mêmes pour être auſſi veritables, qu'ils veulent le perſuader à ceux qui les écoutent. C'eſt quelquefois, parce qu'étant dans une place ou dans une compagnie qui demande qu'ils faſſent profeſſion d'enſeigner, par exemple, les principes d'Ariſtote, ils ſe trouvent comme contraints par l'interêt de leur réputation ou de leurs repos, de les défendre même aux dépens de leurs propres opinions; ou parce qu'ayant produit dabord au dehors leurs premiers ſentimens, ils auroient honte de les démentir dans la ſuite; ou parce que, par je ne ſçai quelle fauſſe idée qu'ils ſe font de la force de l'eſprit, ils s'imaginent en faire paroître en ſoûtenant les choſes les plus inſoûtenables; ou enfin, parce que voyant qu'ils ne peuvent trouver la verité, quelques recherches qu'ils en faſſent, ils s'en conſolent en quelque maniere, en travaillant à en faire valoir les apparences. Tel Philoſophe, aprés avoir fait publiquement dans ſon école, de ſon opinion une affaire fort ſerieuſe, s'en fait en ſon particulier dans ſon Cabinet, un objet de divertiſſe-

ment. Qui ſçait ſi Epicure, aprés s'être diverti chez lui de ſes atomes, ne s'en ſervoit pas dehors pour ſe divertir des autres; ſi Platon ne ſe moquoit pas de ceux qui donnoient dans ſes idées; & ſi Pythagore en donnant ſes nombres, ne comptoit pas comme autant de gens d'une facile credulité, ceux qui les recevoient?

X. ATT. Que de Philoſophes, qui ne ſont point d'autre uſage du raiſonnement, que pour combattre la raiſon; & qui, ſous prétexte de ſoûtenir les interêts de la verité, ne travaillent qu'à la détruire!

V.

ATTENTIONS

SUR

L'HISTOIRE, & LES HISTORIENS.

PREMIERE ATTENTION.

Rien n'eſt ſi commun que les fauſſes Hiſtoires. Un ſeul diſcours mal-entendu, ſuffit pour établir une fauſſe Hiſtoire, qui ſera reçûë pour veritable pendant pluſieurs ſiecles ; & ſi l'on en prouve dans la ſuite la fauſſeté, les preuves ſont rejettées, & l'Hiſtoire reſte. Il ne me paroît point de ſcience, où l'on ait plus ſujet de douter, que dans la Science hiſtorique. Qu'on faſſe une attention ſerieuſe ſur la facilité d'inventer & ſur la facilité de croire, & on ſe ſentira extrémement porté à être de cette opinion. Un homme raporte une fauſſe Hiſtoire ſur le recit d'un autre ; on lui

oppoſe des difficultez ſur la credulité qu'il demande; il travaille à les réfuter, afin que ne donnant aucune priſe par l'endroit, qui eſt attaqué, il puiſſe faire paſſer entierement ſon Hiſtoire, & elle paſſe en effet, qu'on me prouve qu'il y ait un Hiſtorien, qui n'ait écrit, qu'aprés avoir parfaitement connu les faits dans toutes leurs circonſtances eſſentielles, les intentions, les motifs, & qui ait écrit le tout ſans paſſion, enfin qui n'ait oſé rien dire de faux, & qui ait oſé dire ce qui eſt veritable, & je le lirai ſans défiance.

II. Arr. Ces Hiſtoires fabuleuſes, ces Fables hiſtoriques, ces Nouvelles inventées à plaiſir, ces Narrations de faits imaginaires plûtôt que réels, ces Anecdotes Romaneſques, c'eſt-à-dire, ces prétenduës Hiſtoires, mais ſecretes, & qui le ſont en effet, puiſque perſonne ne ſçait & n'a point ſçû ce qu'elles diſent, parce qu'il n'a jamais été; toutes ces productions (je les appelle ainſi; car elles ne meritent pas le nom d'Hiſtoires) ne ſervent qu'à amuſer l'imaginations de choſes inutiles; à corrompre le cœur par des exemples ſéducteurs, en

donnant de l'agrément aux paſſions dont on fait les portraits ; & à donner à l'eſprit du dégoût pour les Livres les plus inſtructifs & les plus neceſſaires. Je ſçai bien que l'on dira que ces Ouvrages ne ſont inventez qu'à plaiſir : mais eſt-ce prendre, eſt-ce donner un plaiſir legitime, que de ne s'occuper que de ce qui eſt faux, & l'accompagner de telle vrai-ſemblance, qu'elles le faſſent paſſer pour veritable ? Pernicieuſe profeſſion, que celle qui ne conſiſte qu'à divertir par le menſonge ! ſi l'on ne peut pas travailler plus utilement, que ne ſe tient-on ſans rien faire, plûtôt que de répandre par tout des écrits qui accoûtument ceux qui les liſent à en negliger tant d'autres excellens, qui n'ont pour but, que de faire aimer la verité, aprés l'avoir fait connoître ? l'eſprit devient d'ordinaire faux, quand il ſe plaît aux fauſſetez. Il eſt rare que nous aimions le contraire de ce qui nous fait plaiſir, & que nous devenions ſolides, en ne nous occupant que de bagatelles.

VI.

ATTENTIONS

SUR

L'ELOQUENCE & LES ORATEURS.

PREMIERE ATTENTION.

SI l'on n'a pas le ſens & l'eſprit bon, l'imagination vive, la memoire ſûre & fidelle, la preſence agreable, le ſon de la voix net, la prononciation correcte, le geſte noble, une aſſurance modeſte & honnête, & beaucoup de facilité de parler; ſi, dis-je, on n'a pas tous ces talens que les Maîtres de l'Eloquence exigent dans ceux qui en font profeſſion, on ne doit ſe donner pour Orateur, qu'autant que la neceſſité le demande. Si on les a, il ne faut pas attendre cette neceſſité, les utilitez qu'on peut apporter, donnent droit de ſe produire. Demander tant de choſes pour

l'Eloquence, ne ſera pas du goût de bien de gens; car qu'il y en a qui aiment à ſe montrer! il n'y a guéres de jeunes Prêtres, qui ne ſongent à ſe faire Prédicateurs. Il y a peu de jeunes Avocats, qui ne ſouhaitent de plaider les plus belles cauſes; & la plûpart ſe preſſent ſi fort, qu'ils perdent haleine, & demeurent en chemin.

II. Att. Il eſt conſtant que nous n'entendons que trop de diſcours d'Eloquence, qui, comme les inſtrumens harmonieux ont beaucoup de ſon, mais peu de ſolidité; ils ſont vuides de choſes, en même temps qu'ils font entendre beaucoup de paroles. Auſſi arrive-t-il, qu'aprés qu'ils ont été prononcez, ils laiſſent les eſprits de ceux qui les ont entendus, auſſi vuides, qu'ils le ſont eux-mêmes. Rien ne reſte aux Auditeurs, que le reſſouvenir d'avoir eu pendant une heure ou plus, les oreilles chatoüillées par le jeu de quelques mots choiſis, dont ils ne tirent point d'autre profit, que celui de ce chatoüillement. C'eſt ſe joüer de ſon Auditeur, que de l'amuſer ainſi de jeu de mots dans des ſujets auſſi ſerieux, que ceux qui ſont

d'ordinaire le objets des discours publics. Il n'est pas mauvais de plaire aux oreilles : mais on ne doit pas s'en tenir là ; on doit se servir de cet agrément, comme d'une voye pour aller plus facilement jusqu'au cœur ; car enfin c'est au cœur que l'on tend, ou du moins que l'on doit tendre.

III. Att. Servez-vous de votre doctrine pour fortifier votre discours, pour l'appuyer sur de bons principes, pour lui donner de la solidité, à la bonne heure, l'Eloquence l'exige de vous ; mais elle exige aussi que cette même doctrine puisse servir à ceux qui vous écoutent ; car vous ne leur devez parler que pour cela. S'ils ne vous comprennent pas, comment pourrez-vous les persuader ? & s'ils ne sont pas persuadez, comment pourrez-vous attendre qu'ils feront ce que vous voudrez qu'ils fassent ? Comme ils ne sçavent ce que vous dites, ils ne sçauront aussi que faire. Si vous voulez seulement passer pour docte, allez en Sorbonne y parler devant les Docteurs, & ne venez point ici faire perdre le temps à tant de gens qui pourroient mieux l'employer. Vos

Auditeurs ne peuvent monter juſqu'à vous ; deſcendez donc juſqu'à eux. C'eſt pour eux que vous parlez, ce n'eſt pas pour vous. Il ne s'agit pas ici de ſublimité, il s'agit d'inſtruction. C'eſt abuſer de l'Eloquence, que d'en faire un uſage ſi contraire au but & à l'intention de ſes regles & de ſes maximes.

IV. Att. Dans l'uſage des penſées, il faut beaucoup ſe défier de celles qui ſont brillantes ; car on y trouve ſouvent du faux, quand on les regarde de prés, quand on en fait la diſſection, quand on les examine avec exactitude ; c'eſt pour cela qu'un diſcours qui en eſt chargé, ſurprend plus qu'il ne perſuade. Ce défaut ne laiſſe pas d'être fort commun ; car le plaiſir que goûtent ceux qui ſont les inventeurs de ces penſées brillantes, & que ſentent ceux qui en écoutent les expreſſions, les fait recevoir avec autant de ſatisfaction, qu'on en a à les donner.

V. Att. Dans l'uſage des raiſons, le diſcours n'eſt fort, que ſelon qu'elles ſont ſolides. Il faut perſuader ; elles ſont des preuves ; on ne perſuade donc que foiblement, ſi elles ſont foibles. Qua-

lité bien mal-fondée, que celle d'Orateur, ſi elle n'a pas ce ſolide appui!

VI. Att. Dans l'uſage de la maniére du diſcours, elle ſe fait recevoir d'autant plus facilement, qu'elle eſt naturelle. Ce qui eſt forcé eſt d'ordinaire mal reçû; parce qu'il fait de la peine, qu'il gêne, qu'il contraint, qu'il embaraſſe. On reçoit, au contraire, ce qui eſt naturel, parce qu'il eſt proportionné aux diſpoſitions que l'on a pour le bien recevoir.

VII. Att. L'Orateur, qui neglige ſon Auditoire, merite que ſon Auditoire le neglige. Des Auditeurs qui reconnoiſſent qu'un Orateur a travaillé negligemment au diſcours qu'il leur prononce, ont ſujet de croire que c'eſt par mépris qu'il a pour eux (quoi que ce ne ſoit peut-être que par pareſſe) qu'il eſt tombé dans cette negligence; que c'eſt que ne les eſtimant pas capables de goûter les bonnes choſes, & de s'appercevoir des mauvaiſes, il ne s'eſt pas mis en peine d'en compoſer de meilleures. Quand on parle, il n'en faut pas aſſurément davantage pour déplaire extrémement à ceux qui écoutent; particu-

lierement dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, où tant de diſcours veritablement éloquens qu'on entend, ou qu'on lit, mettent dans une habitude de délicateſſe, qu'il n'eſt pas facile de contenter. J'admire comment on oſe ſe donner ainſi en ſpectacle au Public, perſuadé, comme on le doit être, qu'on ne produira aucune utilité pour les autres, ni pour ſoi-même. Que dis-je, utilité pour ſoi-même? on court plûtôt riſque de ſe cauſer du dommage par le mepris qu'on s'attire. S'il en arrivoit autrement, à quoi bon donner tant de regles d'Eloquence? pourquoi prendre tant de peines pour les ſuivre, puiſque ſans elles, on arriveroit au but qu'on s'y propoſe?

VIII. Att. On dit qu'un Prédicateur devroit, ce ſemble, faire choix dans un diſcours, d'une verité unique, mais capitale, terrible & inſtructive, la manier à fond & l'épuiſer; abandonner toutes ces diviſions ſi recherchées & ſi retournées, ſi remaniées & ſi differentiées; ne point ſuppoſer ce qui eſt faux, je veux dire, que le grand & le beau monde ſçait ſa Religion & ſes devoirs,

& ne pas apprehender de faire à ces bonnes têtes, à ces eſprits rafinez des Catechiſmes; ce temps ſi long, que l'on uſe à compoſer un long ouvrage, l'employer à ſe rendre ſi maître de ſa matiere, que le tour & les expreſſions naiſſent dans l'action & coulent de ſource; ſe livrer, aprés une certaine préparation à ſon eſprit & aux mouvemens qu'un grand ſujet peut inſpirer; qu'il pourroit enfin ces prodigieux efforts de memoire, qui reſſemblent mieux à une gageure, qu'à une affaire ſerieuſe; qui corrompent le geſte & défigurent le viſage; jetter au contraire, par un bel entouſiaſme, la perſuaſion dans les eſprits, & l'allarme dans les cœurs, & toucher les Auditeurs d'une toute autre crainte, que de celle de le voir demeurer court.

Quelque attention qu'on faſſe ſur ces ſentimens, on n'oſeroit pas trop inſiſter pour montrer l'utilité de la pratique des avis qu'ils contiennent : car cette pratique eſt ſi differente de celle que nous voyons aujourd'hui, que, parler en ſa faveur, ce ſeroit en quelque maniere faire le procez au Public dans les applau-

diſſemens qu'il donne à quelques-uns de nos plus celebres Prédicateurs. On peut dire cependant, ſans offenſer perſonne, qu'il ſeroit à ſouhaiter que quelqu'un mît en uſage cet avis, pour connoître par l'experience, ſi en effet ils produiroient de grands fruits, comme il paroît que celui qui les donne, prétend le faire eſperer.

IX. Att. Il faut toûjours, en parlant, faire ſes efforts pour inſtruire & pour plaire. Quand on inſtruit, on gagne l'eſprit, quand on plaît, on gagne le cœur. Mais on n'inſtruit point mieux l'eſprit, qu'en prouvant bien ce qu'on dit, On ne gagne point mieux le cœur, qu'en faiſant en lui l'impreſſion des mêmes affections qu'on fait paroître en ſoi. Si un Prédicateur, ſi un Avocat, ont pû obtenir, celui-là des Auditeurs, celui-ci de ſes Juges, qu'ils conviennent que ce ſont des veritez que tout ce qu'ils viennent entendre, & que ces veritez leur ſoient agréables, l'un & l'autre de ces Orateurs peuvent eſperer ſans préſomption qu'on leur accordera ce qu'ils demandent; à l'Avocat le gain de ſa cauſe; au Prédicateur la pratique de ſes avis.

X. Att. J'entens quelquefois dire: „ A quoi ſervent tous ces ornemens „ dans le diſcours? il faut aller au ſo„ lide; toutes ces parures dont on pré„ tend orner la verité, ne ſont que „ comme autant de colifichets, qui la „ défigurent, elle eſt aſſez belle d'elle„ même pour paroitre toute nuë." Mais l'attention me fait remarquer, que ceux qui parlent ainſi, ſont ou des ignorans, ou des pareſſeux; ceux-là, parce qu'ils ne ſçavent point trouver ces ornemens; ceux-ci, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de les chercher. Il eſt fort ordinaire à de certaines gens, de ne convenir de la neceſſité des choſes, qu'autant qu'elles conviennent à leur capacité, ou à leur inclination.

XI. Att. Un diſcours enflé eſt comme un ballon, *plein de vuide*, pour ainſi dire; l'élevation que lui donne l'Orateur, le fait perdre de vûë à ſes Auditeurs; mais ſi l'on y peut enfin aſſez atteindre pour le percer de la pointe de la critique, on le verra reduit à des paroles, qui étant liées enſemble, & faiſant un grand volume par leur étenduë, ne renfermoient cependant que du vent.

Comme l'Eloquence de ces ſortes d'Orateurs fait un grande dépenſe de vent, pour en remplir ce qu'ils diſent, on peut l'appeller *une Eloquence bourſouflée.* Cette expreſſion eſt ridicule, mais il eſt auſſi bien ridicule de faire des diſcours empoulez.

XII. Art. Il faut être bien hardi, pour dire que *Ciceron imité dans ſon ſtyle diffus les Cuiſiniers d'Italie, qui mettent un teſton en vingt cinq plats, & couvrent toute une table de quatre poulets.* Sans prétendre attaquer ici cet Orateur, dont l'Eloquence eſt ſi generalement approuvée, qu'on la donne pour modele à ceux qui prétendent devenir Orateurs; en faiſant une attention ſerieuſe ſur les diſcours diffus, on ne peut pas s'empêcher de reconnoître qu'ils ſont fort ennuyeux, puiſque, pour y trouver quelque choſe qui contente, on eſt obligé d'y employer trop de temps. Ce qu'il y a de plus fort, s'affoiblit par la trop grande étenduë qu'on lui donne; les bonnes choſes y deviennent inutiles, par les inutilitez qu'on y mêle; les plus agréables y déplaiſent, parce que la prolixité les fait trop languir. L'eſprit demande

que ſon attention ſoit réveillée par quelque nouveauté ; mais dans les diſcours diffus, comme on attache long-temps cette attention ſur un même objet, on l'endort bien plus qu'on ne la réveille.

XIII. ART. On ſort preſque toûjours de l'Egliſe, où l'on vient d'entendre un Prédicateur faire de beaux portraits, à peu-prés, avec les mêmes ſentimens que l'on a en ſortant du Cabinet d'un fameux Peintre. On admire de l'un & de l'autre la reſſemblance fidelle des portraits, l'agrément avec lequel ils ſont repreſentez, les proportions qui y ſont juſtement obſervées ; mais on ne dit point : " Je vais faire mes „ efforts pour ne pas reſſembler à celui-„ ci, dont la figure m'a ſemblé ſi af-„ freuſe ; pour devenir auſſi gracieux „ que celui-là, dont les traits m'ont „ paru ſi reguliers. " On loüe, on admire ; voila tout, on s'en tient là, on ne va pas plus loin. On contente le Peintre, car il n'exige que de la loüange & de l'admiration ; & ſi l'on fait bien attention ſur le diſcours du Prédicateur, on trouvera qu'il n'en exige peut-être pas davantage. Ces belles repreſenta-

tions que nos Prédicateurs Evangeliques nous expoſent, ſont comme des ſpectacles pour l'eſprit; elles le charment, elles le ſurprennent, elles l'enchantent: mais quelles utilitez en tire le cœur? il demeure toûjours le même; ce qui ne doit pas ſurprendre; car elles ne ſont pas faites pour lui. Les beaux portraits ne ſuffiſent pas pour faire haïr le vice, pour faire aimer la vertu; il faut quelque choſe de plus, il faut de fortes raiſons, qui inſpirent de l'averſion pour l'un & de l'amour pour l'autre. Ces portraits ſont pourtant fort ordinaires; auſſi eſt-il fort ordinaire de ne point profiter des Prédications.

XIV. Art. Il eſt vrai qu'il ne faut point negliger l'art de plaire, en prêchant les grandes veritez du Chriſtianiſme; mais il eſt vrai auſſi, que cet art de plaire ne doit être mis en uſage, qu'autant qu'il peut ſervir à l'art de perſuader. De certaines maniéres mignonnes, dont l'affectation eſt remarquée dans quelques Prédicateurs, ne conviennent point pour convaincre ceux qui les écoutent, qu'ils doivent renoncer à la vanité, dompter leurs paſſions, ai-

mer leurs ennemis, mépriſer les biens de la terre, mortifier leurs ſens, & enfin ſe détacher de tout ce qui peut les ſeduire, les déregler & les corrompre. Eſt-ce avec un petit air doucereux, un regard ſoûriant, un exterieur; qu'on n'oſeroit appeller du nom de galanterie, quoi qu'il lui reſſemble, qu'on excitera à la pratique ſi neceſſaire de ces grandes veritez? Ah que ceux qui veulent prêcher ainſi, aillent plûtôt dans les ruelles montrer leurs minauderies affectées, que de venir parler dans nos Egliſes, & y paroître s'étudier bien plus à donner de l'agrément au vice, qu'à en inſpirer de l'horreur.

XV. ATT. Ce Prédicateur, qui paſſe pour être un Joüeur, pourra-t-il perſuader à ſes Auditeurs de quitter le jeu, paroiſſant ſi peu perſuadé lui-même? celui-ci qu'on ſçait être attaché a ſes interêts, excitera-t-il beaucoup ſes Auditeurs à ſe détacher des biens du monde, en leur faiſant un beau diſcours, pour leur en prêcher le détachement? celui-là qu'on connoît ne parler avec tant de zele en faveur de l'abaiſſement, que pour s'élever lui-même, inſpirera-

t-il

t-il à ſes Auditeurs le mépris des élevations ? ce qui arrivera, c'eſt qu'ils penſeront tout au plus comme ces Prédicateurs ſemblent penſer, mais qu'ils agiront veritablement comme eux, qu'ils ſeront comme eux, ambitieux, intereſſez & joüeurs. Ils iront enſuite, à leur imitation, les Superieurs dans leurs Communautez, les Peres dans leurs familles, les Maîtres dans leurs écoles, debiter d'excellentes maximes ; mais, ſans en montrer l'exercice dans leur conduite. Cette imitation paſſera encore aux diſciples, aux enfans, aux inferieurs ; de ſorte que de l'un à l'autre, par une ſucceſſion continuelle on ſe contentera de bien diſcourir de la perfection, ſans ſe mettre en peine de la pratiquer. C'eſt en vain que l'on crie : Faites ce qu'ils diſent, & non pas ce qu'ils font ; l'exemple eſt trop proportionné aux inclinations, pour ne pas l'emporter ſur les paroles.

XVI. ATT. Ennuyeux diſcours pour les Auditeurs, que celui qui eſt chargé de citations en Latin, qui ne diſent rien de plus que ce qu'on vient de dire en François ! encore plus ennuyeux,

quand elles ſont beaucoup connuës : ou qu'elles ne ſignifient que des choſes fort communes ! c'eſt une étalage d'érudition, qui ne produit, ni honneur pour celui qui parle, ni inſtruction pour celui qui écoute. Ce qu'on peut dire de plus glorieux à cet égard pour l'Orateur ; c'eſt qu'il a lû beaucoup de Livres, & qu'il a eu la memoire aſſez heureuſe, pour bien retenir ce qu'il a lû.

XVII. ATT. Il y a des Prédicateurs qui ne peuvent, quelques remontrances qu'on leur faſſe, ſe mettre dans l'eſprit, qu'on puiſſe ſe laſſer de les entendre : & cela, parce que l'ardeur de leur zele les emporte au-delà des bornes que la raiſon leur preſcrit ; ou parce qu'ils préſument extrémement du merite de ce qu'ils diſent, ou parce qu'ils prennent un ſingulier plaiſir à ſe voir long-temps les objets de l'attention de pluſieurs ; mais voici ce qui arrive d'ordinaire de la longueur fatigante de leurs diſcours : leur zele eſt ſans fruit, parce qu'il eſt ſans diſcretion ; ce qu'ils diſent d'excellent n'eſt guéres mieux écouté, que s'il étoit mauvais ; & pendant

qu'ils prenent beaucoup de plaiſir à être entendus, on eſt beaucoup ennuyé de les entendre. Pour ne point tomber dans ce défaut, faiſons cette attention; que notre propre plaiſir ne fait pas toûjours la meſure du plaiſir des autres; mais, qu'au contraire, de notre propre contentement naît ſouvent le mécontentement d'autrui. Je veux cependant bien croire que ce Prédicateur ne faſſe aucune attention ſur ſoi dans la longueur de ſes Prédications, & qu'il n'ait point d'autre vûë, que l'utilité de ſes Auditeurs; mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir des deſſeins louables, il faut que les moyens de les exécuter le ſoient auſſi; & le ſont-ils, quand, au lieu de faire arriver à la fin qu'on ſe propoſe, ils en éloignent & en écartent?

XVIII. Att. Quand la memoire de l'Orateur eſt gênée, toute ſa Déclamation eſt en deſordre. Il ſonge plus à chercher ce qu'il a à dire, qu'à bien prononcer ce qu'il dit. Lui & ſes Auditeurs ont également honte de l'embarras où il eſt. Puiſque l'uſage a voulu qu'il fût honteux de demeurer court, il faut donc être attentif à ſe rendre ſi

ſûr, que l'on ne s'expoſe point à cette confuſion ; & quand même il ne s'agiroit point d'affront, pourquoi vouloir ſans neceſſité être à charge au Public, en lui parlant ſans ſçavoir ce qu'on a à lui dire ? ſi l'on n'heſite ſouvent, que parce qu'on n'a pas la memoire aſſez heureuſe, ou qu'on ne veut pas avoir aſſez d'application pour l'affermir, on n'a qu'à laiſſer la place à ceux, qui pourront & voudront mieux ſçavoir.

XIX. ART. Quand on fait peu de chemin en beaucoup de temps, on s'ennuye. Quand on fait beauconp de chemin en peu de temps, on ſe fatigue ; c'eſt pour cela qu'on reſſent de l'ennui ; quand on entend un diſcours prononcé avec trop de lenteur ; c'eſt pour cela qu'on reſſent de la fatigue, quand on entend un diſcours prononcé avec trop de précipitation. En effet, comment l'attention ne s'ennuyeroit elle pas, la prononciation lente la tenant ſuſpenduë ? comment ne ſe fatigueroit-elle pas, la prononciation précipitée la faiſant courir avec tant d'impetuoſité ? l'une & l'autre prononciation donnent à l'Au-

diteur occaſion de ſe diſtraire ; la premiere, parce qu'il croit avoir le loiſir de ſonger à autre choſe, en même temps qu'à ce qu'on lui dit ; la ſeconde, parce que ne pouvant ſuivre l'objet du diſcours qu'on lui fait, il le quitte volontiers pour s'attacher à un autre.

XX. ATT. Quels bruits ! quels vacarmes ! quelles fureurs on entend dans la Chaire où prêche N.... ! il ne reſpire pas, mais il s'eſſouffle ; il ne parle pas, mais il crie ; il ne geſticule pas, mais il combat. L'écume ſort de ſa bouche, ſes yeux ſont enflammez ; tout ſon viſage eſt terrible ; les menaces ſont ſes raiſonnemens ; les exclamations ſont ſes preuves ; les emportemens ſont ſes figures. Il traite de la douceur de l'eſprit, avec furie ; de la tranquilité du cœur, avec trouble, du repos de l'ame, avec agitation. Inſtruit-il ? non, il ne fait qu'étonner. Plaît-il ? non, il ne fait que peur. Perſuade-t-il ? non ; il ne fait qu'inquiéter. Enfin ſon diſcours n'eſt fort que par la force de ſes poûmons, par la violence de ſes mouvemens, par la vigueur de ſa conſtitution. Auſſi ſes Auditeurs ſortent-ils de l'E-

gliſe, aprés l'avoir entendu, à peu-prés, avec les mêmes ſentimens, qu'ils auroient, s'ils ſortoient d'une terrible tempête, qui les auroit long-temps agitez. Mais le Prédicateur ſort fort content, parce qu'il s'eſt fort échauffé.

XXI. Art. C'eſt riſquer de perdre un habile Prédicateur, que de lui donner abondamment de quoi vivre dans le repos & dans la molleſſe. L'exercice de la Prédication demande tant d'application pour bien compoſer, tant d'aſſiduité pour bien apprendre, tant de talens pour bien debiter, & c'eſt ainſi d'un travail ſi fatiguant, qu'il eſt bien difficile de n'être pas tenté de le quitter, quand on ſe voit en état de mener une vie plus douce, plus commode & plus tranquille. La reputation qu'on y acquiert, peut ſoûtenir dans les peines qu'on s'y donne, mais quand on la voit établie, on eſt fort excité à n'en demander pas davantage, pour joüir plus tranquillement des commoditez qu'on poſſede. Il faut avoir un zele bien ardent, & un déſintereſſement bien épuré, pour réſiſter con-

ſtamment aux attraits d'une tentation ſi flateuſe.

XXII. Att. Que m'importe, dit en ſoi-même un Prédicateur plagiaire, que je prêche les ouvrages d'un autre, pourvû qu'ils ſoient bons ? ſi-fet, il vous importe; parce que vous vous faites ainſi une habitude de faineantiſe & de pareſſe; ou parce que, par une vanité inſupportable dans le miniſtre d'un Dieu humilié, vous prétendez vout attirer une gloire qui ne vous appartient pas. Laiſſez les places que vous occupez, à ceux qui ſont plus humbles & plus laborieux que vous. L'exercice que vous leur uſurpez, les fera peut-être arriver à une perfection également utile à eux-mêmes & au Public; perfection à laquelle votre conduite vous doit empécher de prétendre, parce que vous vous en éloignez, au lieu de vous en approcher. Il eſt de l'interêt de la verité, de condamner votre pratique: car plus vous aurez de ſemblables, moins elle aura de vrais & de bons défenſeurs.

XXIII. Att. Il y a l'Eloquence de la compoſition, l'Eloquence de la

parole, & l'Eloquence de tout le corps. C'eſt dans le geſte, que conſiſte l'Eloquence de celui-ci. Les paroles doivent exprimer les penſées ; les geſtes doivent ſoûtenir les paroles. Il faut, ſur tout, qu'en même temps que le geſte convient à ce qu'on dit, il ſoit naturel, ou du moins, qu'il le paroiſſe par l'habitude de l'art qui apprend à le faire de la maniere qu'il doit être fait. Un diſcours prononcé publiquement, paroît comme monſtrueux, ſi toutes les proportions n'y ſont pas exactement obſervées. Cette perfection eſt bien difficile à trouver ; auſſi trouve-t-on peu de Prédicateurs parfaits. Il eſt à propos, pour l'utilité des Auditeurs, qu'ils ſuppléent par quelque condeſcendance, à ce qui manque à ceux, qui avec le zele charitable d'une ſincere intention, font tout ce qu'ils peuvent pour les bien inſtruire. C'eſt le devoir du Prédicateur, de faire ſon poſſible pour être profitable, c'eſt le devoir de l'Auditeur de faire ſon poſſible pour profiter.

XXIV. Art. On pourroit faire, il eſt vrai, une belle ſatyre contre quel-

ques Prédicateurs ; mais, avant que de l'entreprendre, faiſons attention ſur nous-mêmes, pour nous examiner, pour voir ſi nous pratiquons les inſtructions qu'ils nous donnent ; car ils ne prêchent que pour cela. Si ce que diſent ces Prédicateurs eſt vrai ; ſi les inſtructions qu'ils nous donnent, peuvent être utiles, impoſons ſilence à la ſatyre, par reconnoiſſance pour eux. Souvent on ne maltraite le Prédicateur, que parce qu'on n'aime point la Prédication. Ayons un fort attachement pour la verité, & nous aurons de la conſideration pour ceux qui nous la montrent. Travaillons ſérieuſement à notre converſion, & nous n'invectiverons pas volontiers contre ceux qui nous aident à y travailler.

XXV. Att. Que de gens qui apportent à la Prédication plus d'application pour critiquer, que de ſoûmiſſion pour obéir ; plus d'orgueil pour reprendre, que d'humilité pour être repris ; plus de cenſure pour examiner le Predicateur, que de deſſein de ſe corriger eux-mêmes ! quelle converſion peut on attendre de gens, qui, bien loin de venir écouter avec ſoûmiſſion les inſtructions

qu'on leur donne, n'ont point d'autre deſſein que de les critiquer? Y a-t-il diſcours aſſez parfait, pour eſtre a l'epreuve d'un pareil entêtement de critique? Entêtement ſi injuſte, que le moindre défaut fait perdre à leur égard le merite de la meilleure Prédication. Un Prédicateur, par exemple, paſſe chez certaines femmes, bien moins attentives à ce qu'elles prétendent, qu'a ce qu'elles voyent; paſſe, dis-je, chez elles pour avoir mal prêché ſi ſa barbe n'étoit pas faite; ſi ſon rabat n'étoit pas bien rangé; ſi ſes mains n'étoient pas aſſez lavées, ou ſi ſon ſurplis n'étoit pas aſſez blanc. C'eſt un grand défaut pour d'autres femmes, & auſſi pour quelques hommes non moins déraiſonnables qu'elles, s'il s'eſt tenu trop long-temps debout, s'il a eſté trop long-temps aſſis, s'il a trop frapé ſur la chaire, ou ſi, ſon marche-pied n'étant pas aſſez ferme, il eſt preſque tombé. Ceux-ci aprés avoir dormi pendant toute la Prédication, pour juſtifier leur ſommeil, diſent que c'eſt que le Prédicateur les a ennuyé. Ceux-là ne le peuvent goûter, parce qu'il eſt d'une ſocieté oppoſée à une autre ſocieté,

pour laquelle ils ſont prévenus. Les uns, parce qu'ils ont accoûtumé d'entendre un Prédicateur qu'ils croyent ſi habile, qu'ils ne penſent pas que perſonne puiſſe l'égaler; les autres, parce qu'au lieu d'entendre le Sermon auſſi à leur aiſe, que leur délicateſſe le demande; ils y ont au contraire, été fort incommodez; la plûpart, enfin, parce qu'y allant comme à un ſpectacle, c'eſt-à-dire, ſeulement pour y voir, ou y être vûs, ils le condamnent volontiers, afin de donner un prétexte de leur inattention. Et tous le cenſurent auſſi impitoyablement & avec autant de fermeté & d'aſſurance, que, ſi aprés l'avoir entendu ſans aucune diſtraction, & étant capables d'en connoître les défauts, ils y en avoient en effet trouvé de veritables.

XXVI. Att. Dire à un Prédicateur de ne point prêcher, parce qu'il n'eſt pas du premier ordre, c'eſt lui donner un conſeil qui peut avoir de fâcheuſes conſequences; car cet Eccleſiaſtique peut ſe trouver dans la ſuite revêtu d'un Emploi, d'un Benefice, d'une Place, qui demandera qu'il prêche ſouvent, qu'il faſſe des Catechiſmes, des

Prônes, des Exhortations, & alors il ſera fort embaraſſé, s'il ne s'eſt pas exercé dans ſes fonctions.

XXVII. Art. Pour juger de l'Eloquence des Orateurs, pour connoître ſi l'on eſt veritablement perſuadé par la force de leurs raiſons, il faudroit ſi cela ſe pouvoit, retrancher de leurs diſcours les figures, le brillant, la déclamation, enfin tout l'exterieur qui peut impoſer, & les reduire au ſeul raiſonnement; & enſuite nous pourrions décider ſur l'impreſſion qu'il auroit faite ſur notre eſprit & ſur notre cœur.

VII.

ATTENTIONS

SUR

LA MEDECINE, & LES Medecins.

PREMIE'RE ATTENTION.

QUoi que l'eſperance que la Medecine donne de guérir, ſoit ſouvent vaine, elle ne laiſſe pas d'être quelque fois utile; & cela par la tranquilité où elle met l'eſprit de ceux qui la reçoivent: car enfin, le deſeſpoir de n'être pas gueri pourroit jetter dans des troubles aſſez violens, pour conduire les malades à la mort, qu'ils auroient peut-être évitée, s'ils avoient été plus tranquils. En effet, nous voyons tous les jours que l'imagination produit des effets ſi ſurprenans, que nous avons ſujet de croire qu'il eſt neceſſaire de la ménager, particuliere-

ment dans un temps, où elle ſemble tirer de la force des foibleſſes du corps que les maladies affligent, & par conſequent y pouvoir faire de plus fortes impreſſions. Ceux-là d'entre les Medecins, ſont donc tres à craindre, qui, pour faire valoir leurs remedes, repreſentent les maux beaucoup plus grands qu'ils ne ſont. Dans quelles agitations ne mettent-ils pas alors un pauvre Malade qui peut tomber dans le deſeſpoir, quoi qu'il ait lieu de beaucoup eſperer! quelle cruauté de riſquer ainſi la vie des autres, pour ſatisfaire à l'avidité d'un vil intetêt!

II. ART. Les remedes, ou font violence à notre nature, ou affoibliſſent ſes forces, même dans leurs operations les plus heureuſes. Cela étant, nous n'en devons d'ordinaire attendre autre choſe, ſi nous en faiſons un trop frequent uſage, que la deſtruction de nous-mêmes, puiſqu'il n'eſt pas poſſible que nous reſiſtions toûjours à cette violence, & que nous nous ſoûtenions toûjours dans cet affoibliſſement. L'attention nous le fera remarquer par experience dans ceux qui ſe ſont abandon-

nez à l'empire de ce triſte uſage. Ils ne vivent pas, ils ſont mourans. Leur nature eſt bien moins occupée à combattre contre les maladies, que contre *les* remedes. Qu'ils ſont à plaindre dans cette ſituation ! mais ils le ſont encore *bien* plus, quand ſe donnant en proye aux contradictions de pluſieurs Medecins, cette même nature a autant de combats à ſoûtenir, qu'elle a de differens ſentimens à ſuivre, auſſi ſuccombe-t-elle enfin : car comment ne ſuccomberoit-elle pas, ſes forces étant épuiſées, & ayant à reſiſter à tant d'attaques?

III. Art. L'impatience où nous jettent d'abord nos maladies, contribuë ſouvent à nous rendre plus malades que nous ne le ſerions, ſi nous n'avions point tant d'empreſſement pour les guerir. Auſſi-tôt que nous nous ſentons attaquez de quelque incommodité, nous nous abandonnons aux remedes, & enfin nous ſuccombons. Et ce ſont peut-être plûtôt les remedes qui nous accablent, que les maladies mêmes. Nous ne nous donnons pas le temps de connoître le mal ; & ainſi ne le connoiſ-

ſant pas, comment pouvons-nous ſçavoir ce qu'il faut pour le détruire? la chaleur eſt peut-être neceſſaire pour le guérir, pendant que nous employons des rafraîchiſſemens; nous devrions peut-être nous rafraîchir, pendant que nous uſons de précautions qui nous échauffent. Laiſſons à la nature le temps d'agir par elle-même & d'eſſayer ſes forces, de crainte que, l'accablant de remedes, elle ne ſoit forcée de combattre autant contre-eux, que contre le mal, & par conſequent de s'affoiblir, parce que ce partage diminueroit trop ſa vigueur. Elle eſt aſſez portée par elle-même à éviter la deſtruction de l'union qui fait ici notre vie. Voyons donc juſques où s'étend ſon pouvoir, & enfin, nous l'aiderons ſelon ſes beſoins. J'avouë qu'il eſt bien difficile que nous nous rendions à cet avis, parce que, comme nous ſommes continuellement aſſiegez de gens qui ont toûjours autant de remedes à preſenter, qu'il y a de maux dont on ſe plaint, comment notre impatience nous permettroit-elle de refuſer des offres; dont on nous fait eſperer ce que nous ſouhaitons

haitons le plus ? défions-nous pourtant des remedes qu'on nous propoſe. L'intention eſt bonne ; mais les promeſſes ſont ſouvent hazardées. On croit bon ce qu'on conſeille ; mais ce qu'on croit bon ne l'eſt pas toûjours ; particulierement ſur cette matiere, où pluſieurs circonſtances differentes peuvent differentier les effets. Enfin, pour être plus difficiles à uſer de ces offres, armons-nous de patience ; nous riſquerons moins avec elle.

IV. ATT. Ceux qui font conſiſter particulierement leur Medecine en frequentes évacuations, doivent faire attention, qu'à force de vouloir chaſſer le ſuperflu, ils peuvent bien emporter le neceſſaire, puiſqu'ils ne connoiſſent pas parfaitement en quoi conſiſte ce ſuperflu, & s'il y en a en effet dans les ſujets qu'ils traitent. Conſiderons bien ceux, ſur qui cette Medecine travaille, & les voyant devenir d'ordinaire plus facilement malades, & ſe guérir plus difficilement que les autres, nous jugerons, & avec raiſon, qu'il faut beaucoup ſe défier de ces trop frequentes évacuations.

V. Art. Que d'incertitudes dans les promeſſes des Medecins ! ils travaillent en quelque maniére au hazard ; parce qu'ils ne connoiſſent pas parfaitement la conſtitution des hommes en general, ni le temperament du Malade en particulier ; ou parce qu'ils ne ſçavent pas quelle eſt ſa maladie ; ou parce qu'ils ignorent la nature de la maladie qu'il a en effet, ou les remedes neceſſaires pour la guerir, ou la quantité qu'on y doit employer, ou le temps auquel il convient de les donner ; toutes connoiſſances, pour agir ſûrement. Ils agiſſent pourtant, quoi qu'une partie, & peut-être toutes ces connoiſſances leurs manquent ; & ainſi, comment leurs operations ne ſeroient-elles pas hazardées ? Ils diront peut-être qu'ils ont leur experience pour leur ſûreté ; mais peut-on ſe vanter d'avoir une experience ſûre, quand on ne travaille que ſur des ſujets differens les uns des autres ; &, ſuppoſé qu'ils fuſſent tous égaux, quand on a encore tant de differentes circonſtances à connoître & à accorder ? Ces réflexions ne doivent pas pourtant deſeſperer les malades (car enfin, en

hazardant on peut réuſſir ; entre pluſieurs fléches tirées au hazard, il s'en peut trouver une qui frappe au but) mais elles doivent du moins exciter les Medecins à s'exercer avec précaution ; aprés s'être appliquez à ſe bien inſtruire, afin que, s'ils ne reuſſiſſent pas, ce ſoit ſeulement, parce qu'il eſt impoſſible d'apprendre tout ce qu'il faut, & non pas, parce qu'ils auront negligé de faire leurs efforts pour le ſçavoir.

VI. Art. C'eſt un diſcours veritablement comique, que celui que font d'ordinaire quelques Medecins ſur un remede compoſé de pluſieurs choſes qui ont chacune leurs qualitez differentes. Il ſemble que chacune de ces choſes doit entendre leurs ordres, ſans qu'elle puiſſe ſe diſpenſer de leur obéïr ; & qu'ainſi, aprés s'être détachées les unes des autres, & avoir développé & retiré auprés d'elles & à leur ſuites leurs proprietez particulieres, l'une ira ſeulement trouver le ſang pour le purifier ; & l'autre, la bile, pour l'éteindre ; l'autre, la melancolie, pour la réjoüir ; l'autre, la pituite, pour la réſoudre ; que celle-ci montera au cerveau pour le

fortifier ; que celle-là passera au foye pour le rafraîchir ; que cette autre descendra dans la vessie, pour y rompre la pierre ; & qu'aucune d'entre-elles ne prendra le même chemin que l'autre a pris ; & ne se mêlera de ses affaires ; car si, par exemple, celle qui doit réjoüir la melancolie se fourvoyoit de son chemin, & s'en alloit divertir la bile ; ou, si celle qui doit fortifier le cerveau, s'en alloit fortifier la pierre, quel *qui pro quo!* mais, selon ces Medecins, nous n'avons point cette mépriſe à craindre, ils nous en donnent leur parole, & avec autant d'assurance, que s'ils alloient eux-mêmes faire les fonctions de ces simples, de ces graines, de ces racines, de ces fleurs, de ces feuilles, de ces fruits, de ces écorces & de ces mineraux à qui ils attribuent une attention si judicieuse, & une obéissance si fidelle à suivre aveuglément leurs intentions, & à se rendre à leurs ordonnances.

VII. Att. On est si persuadé qu'il se trouve des contradictions entre les Medecins sur leurs opinions, qu'il y a des gens qui les consultent sur le regi-

me qu'ils doivent obſerver pour leur ſanté, comme il y en a qui conſultent les Caſuiſtes ſur la regle qu'ils doivent prendre pour la ſûreté de leur conſcience; je veux dire, que les uns & les autres ne ſuivent que les conſeils qui ſont conformes à leur inclination, & ils ne manquent guéres de trouver ce qu'ils cherchent : car ils ont à choiſir entre tant de ſentimens differens, qu'il eſt bien difficile qu'il n'y en ait pas quelqu'un, qui ſoit tel qu'ils le ſouhaitent. A dire vrai, cette diverſité ne laiſſe pas d'embaraſſer ceux, qui ſans écouter leur penchant, ne demandent que ce qui eſt utile & raiſonnable. En effet, quel embarras pour un malade, qui, aprés avoir conſulté un Medecin, qui lui ordonne une ſaignée pour être gueri, en entend un autre qui la lui defend ſous peine de la vie ! c'eſt ce qui arrive pourtant tous les jours. Quel remede, ſi l'on veut abſolument ſe confier à la Medecine, ſi-non de n'avoir qu'un Medecin, & de s'abandonner a ſa diſcretion, s'il en a, & ſi la ſcience & le déſintereſſement l'accompagnent?

VIII. Att. Il n'y a guéres de Pro-

feſſion, où l'on ait plus beſoin d'adreſſe pour juſtifier ſes fautes, que dans l'exercice de la Medecine; parce qu'outre qu'elles ſont de conſequence, puiſqu'il s'agit de la vie, c'eſt qu'on y en fait tres-ſouvent. Auſſi les Medecins ſont-ils fort attentifs à prendre toutes les meſures poſſibles, afin qu'ils ne paroiſſent point blâmables, quelque mauvais que ſoient les ſuccez de leurs ordonnances. Car enfin, chacun tâche de ſe tirer d'affaire comme il peut; c'eſt, ſelon eux, parce que la force du mal l'a emporté ſur celle des remedes (cela eſt d'ordinaire tres-vrai) ou parce que ceux qui étoient auprés du malade, n'ont pas obſervé exactement le temps, la quantité & d'autres circonſtances adroitement preſcrites pour l'application de ces remedes; ou parce que le malade lui-même a refuſé d'obéir à quelqu'une de leurs ordonnances. Laiſſons les faire leurs efforts, pour ſe juſtifier à l'égard des morts, car il n'y a plus de remede; les morts ſont morts; mais, du moins, qu'ils faſſent auſſi leurs efforts, pour réconnoître leurs fautes, pour s'en corriger, afin qu'elles ne retombent pas ſur ceux qui reſtent vivans.

IX. Art. Comme il faut abſolument que nous mourrions, il faut auſſi qu'il y ait un certain temps de notre vie, auquel les Medecins ne peuvent abſolument nous guerir, quelque habileté qu'ils ayent acquiſe, quelque bien intentionnez qu'ils ſoient, quelques précautions qu'ils prenent. Ne les condamnons donc pas facilement, puiſqu'ils ne ſont pas toûjours condamnables, & que le moment, auquel leurs conſeils ne peuvent nons nous ſauver de la mort, eſt peut-être celui, auquel nous devons ceſſer de vivre. C'eſt en vain qu'ils font des ordonnances, pour nous faire reſter dans le monde, ſi la Nature nous ordonne d'en partir. Diſons donc que les Malades ne doivent pas toûjours ſe plaindre des Medecins, s'ils ne leur conſervent pas la vie; mais diſons auſſi, que les Medecins doivent pourtant agir avec autant de zele, que s'ils pouvoient toûjours la leur conſerver; parce que, quoi que la neceſſité de mourir puiſſe leur ſervir de juſtification, cependant l'ignorance où ils ſont du terme que la Nature prefcrit à la vie de leurs Malades, exige qu'ils

ne negligent rien pour les ſecourir.

X. Att. La plûpart des hommes agiſſent à l'égard de la Medecine & des Medecins, à peu près de la même maniére, que la plûpart des débauchez, à l'égard des choſes de la Religion, & de ceux qui en ſont les Miniſtres. Ces débauchez joüiſſant d'une ſanté vigoureuſe, & s'abandonnant aux voluptez les plus ſenſuelles, mépriſent les choſes les plus ſaintes, en font des plaiſanteries, & inſultent ceux qui leur en parlent, mais, quand, accablez d'une maladie, ils s'imaginent voir approcher la mort, ils ont enfin un recours reſpectueux & de confiance à ces mêmes choſes & à ces mêmes perſonnes, pour leſquelles ils avoient tant montré de mépris. Auſſi, quand nous joüiſſons des douceurs de la ſanté, & que nous la croyons ſoûtenuë par la force d'un bon temperament, ou d'une vive jeuneſſe, nous invectivons volontiers contre la Medecine & tous ceux qui la pratiquent, nous prenons un ſingulier plaiſir à entendre parler contre les Medecins; nous joignons nos injures à ceux des autres; nous nous accrochons à

tout ce qui paroît pouvoir les rendre ridicules ; nous avous une pitié d'indignation pour ceux qui ſuivent leurs ordonnances ; mais enfin une maladie dangereuſe nous ſurprend-elle ? nous voila tout changez ; nous avons promptement recours à leur aſſiſtance ; nous ſommes même plus attentifs à obſerver leurs avis, que ceux qui ont accoûtumé de s'en ſervir ; nous étudions leurs diſcours, leur viſage, leurs geſtes, même leur ſilence, pour tâcher d'y découvrir ce que nous avons à craindre, ou à eſperer. Il ſemble que nous ſoyons comme autant de coupables, qui paroiſſant devant leurs Juges, implorent leur miſericorde, afin de n'en être pas condamnez. Ah que nous payons alors bien cher les railleries que nous en avons faites ! quel triomphe pour un Medecin mépriſé, quand il voit ainſi ce champion, qui lui faiſoit la guerre, ſoûmis à ſes ordres, attentifs à lui plaire, & entierement dépendans de ſes déciſions !

XI. Att. L'intemperance & l'oiſiveté ſont la ſource de la plûpart de nos maladies. L'intemperance fait beau-

coup de mauvaiſes humeurs, & l'oiſiveté les augmente & les conſerve. Nous n'en douterons pas, ſi nous faiſons attention, d'un côté ſur ceux, qui ayant abondamment toutes les commoditez de la vie, & n'étant point obligez de ſe donner aucun mouvement pour les acquerir, vivent continuellement dans le repos & dans la molleſſe; d'un autre côté, ſur ceux qui, manquant même du neceſſaire, & ne pouvant l'obtenir, que par l'aſſiduité de leur travail, paſſent toute leur vie dans la frugalité & dans les peines. La délicateſſe des premiers les rend ſuſceptibles de toutes les impreſſions des maux, & tres-ſenſibles à leurs attaques; mais la dureté des ſeconds les fortifie contre les attaques de ces mêmes maux, & leur fait ſupporter avec moins de danger & d'impatience. Auſſi ceux-là ſont-ils toûjours en proye des Medecins & de leurs remedes, au lieu que ceux-ci n'en ont beſoin que rarement & dans les dernieres extrémitez.

XII. Art. La trop grande attention ſur la conſervation de ſa ſanté,

peut contribuer à la faire perdre ; parce que l'inquiétude continuelle où l'on eſt ſur ce qui peut l'alterer ; l'impreſſion des maux qu'on craint de ſouffrir, qui ſe fait ſur l'imagination ; les remedes de précaution, qu'on prend pour éviter ces maux, dont la repreſentation donne tant de frayeur ; l'attention qu'on fait ſur ceux qui en ſont affligez & à qui l'on s'imagine reſſembler, ou par le temperament, ou par l'âge, ou par quelque autre circonſtance que ce ſoit, que l'inquiétude fait remarquer ; tout cela rend malade en apparence, & peut enfin le faire devenir en effet. Helas ! nous ne ſommes que trop ſujets à des maladies veritables, ſans nous en faire encore d'imaginaires. Songeons ſeulement à nous armer de patience & de précautions neceſſaires contre celles-là, lorſqu'elles ſeront arrivées, & non point à nous tourmenter pour celles-ci, qui n'arriveront peut-être pas.

XIII. Art. Le principal, ou plûtôt le fondement de tous les meilleurs avis qu'on puiſſe donner pour conſerver la ſanté, & pour ſe précautionner

contre les maux qui d'ordinaire l'alterent & la ruïnent, c'eſt d'éviter tout excés : tout ce qui eſt exceſſif, ou corrompt, ou violente, ou accable, ou diſſipe & enfin détruit. Etudions-nous bien, faiſons bien attention ſur notre conduite, & nous conviendrons que c'eſt le trop, de quelque choſe que ce ſoit, qui a produit la plûpart de nos maladies. Le trop eſt ſi pernicieux, qu'il rend mauvaiſes les meilleures choſes. Peu de ce qui eſt mauvais, cauſe quelquefois moins de mal, que trop de ce qui eſt bon.

XIV. Att. N.... ſe vante d'avoir un ſecret admirable & infaillible ; cependant, quand je fais attention ſur le pauvre équipage où je le vois, je me défie fort de ſon ſecret. Je m'imagine, que s'il avoit ſeulement le ſecret d'empêcher les ongles de croître, ſon équipage ſeroit aſſurément mieux conditionné. On nous vient tous les jours annoncer qu'on a des ſecrets admirables ; mais j'admire bien moins ces ſecrets, que la pauvreté de ceux qui les annoncent. Oüi, je ſuis perſuadé qu'il n'y a aucun ſecret utile, pour pe-

tit qu'il ſoit, qui ne donnât le neceſſaire à celui qui le poſſederoit, s'il étoit veritablement infaillible. Car enfin, ſi un ſeul a un ſecret, dont une infinité d'autres ont d'ordinaire beſoin, comment ſeroit-il poſſible qu'ayant tant d'occaſions de faire l'experience de ſon infaillibilité, il n'en tirât pas une utilité qui le mît à ſon aiſe? la miſere où ſont preſque toûjours ces ſortes de gens, eſt une preuve aſſez convaincante de l'inefficacité de leurs promeſſes. Ce ſont des trompeurs qui cherchent bien plus à profiter de la facile credulité de ceux à qui ils s'adreſſent, qu'*à* exécuter effectivement ce qu'ils font eſperer. Ils ne laiſſent pas cependant de trouver des dupes, parce qu'il y a des gens qui ſont tels, qu'il ne faut qu'une hardieſſe effrontée pour les ſeduire. Il y a, par exemple, des femmes, qui aprés avoir reconnu l'inutilité de certains remedes, qu'on leur avoit aſſuré avoir une efficacité immanquable pour les guerir des maux qui les inquiétent, ne laiſſent pas de ſe confier au premier venu, qui leur preſente d'autres remedes avec la même aſ-

ſurance. Tout ce qui eſt extraordinaire, a je ne ſçai quels charmes, dont il ſemble qu'il leur ſoit impoſſible de ſe défendre. On ne les ſéduit point mieux, que par les choſes les plus rares. Auſſi, ceux qui les ſéduiſent, ont-ils bien ſoin d'aller aux eſprits qu'ils connoiſſent les plus diſpoſez à ſe rendre à leurs ſéductions : c'eſt la principale étude de ces prétendus dépoſitaires de ſecrets admirables. Ils trompent quelquefois, il eſt vrai ; mais enfin, comme on s'en déſabuſe par les épreuves, ils demeurent toûjours miſerables ; parce que quelque choſe qu'ils diſent, ils n'ont pas une ſcience aſſez ſûre pour ſe tirer de la miſere.

XV. ART. Bonnes qualitez pour un Medecin, que celle de n'aller pas trop vîte, & de n'être point trop prévenu de ſes ſentimens, & par conſequent, pour ſes remedes. Comme les Medecins ſont obligez de tâtonner beaucoup ſur le corps humain (parce qu'ils n'en connoiſſent guéres les chemins,) ils doivent auſſi tâtonner beaucoup, lorſqu'ils font des démarches pour y travailler.

XVI. ATT. On ſe plaint que les Medecins ordonnent toûjours quelque choſe, bonne ou mauvaiſe ; à juger de l'impatience & de l'inquiétude des malades, je croi qu'ils s'en plaindroient davantage, s'ils n'ordonnoient rien du tout.

XVII. ATT. Si les Medecins n'ordonnoient que des remedes immanquables, les Chirurgiens & les Apoticaires mourroient bientôt de faim. Une fois, il faut que chacun vive. Il faut donc ordonner à quelque prix que ce ſoit. Les Chirurgiens & les Apoticaires alors ſemblables aux Procureurs, qui ſont reconnoiſſans envers les Avocats, donnent des pratiques à ceux qui leur font du bien.

VIII.

ATTENTIONS

SUR

LA CHYMIE, & LES CHYMISTES.

PREMIERE ATTENTION.

NE ſe laſſera-t-on point enfin de chercher cette Pierre Philoſophale, aprés tant d'exemples de gens qui ont perdu leur temps, leurs peines & leurs biens dans ſa recherche? S'il eſt vrai, comme on le dit, que le Soleil produiſe l'or; eſt-ce que les chercheurs de cette précieuſe Pierre ſe flatent d'acquerir par leur ſcience, la force de cet Aſtre? Avant que de ſe promettre d'arriver au but qu'ils ſe propoſent, que ne tâchent-ils de produire le moindre brin d'herbe ſemblable à celle de nos Prairies? je les défie d'y réuſſir, Par cet eſſai, qui ſeroit

roit ſans ſuccés, ils jugeroient de leur incapacité pour faire ſi peu de choſe, combien ils ſont temeraires d'en entreprendre une ſi grande.

II. Art. Il y a des Chymiſtes, qui, pour chercher la Pierre Philoſophale, n'en deviennent pas plus riches, cela eſt vrai; mais il eſt vrai auſſi qu'il y en a qui n'en deviennent pas plus pauvres. Ce ſont ceux, qui n'ayant pas de quoi ſubſiſter, vont en chercher chez les riches, en leur promettant de les enrichir encore davantage; mais ces promeſſes ne ſont pas ſans myſtere; ils demandent ſur tout le ſecret, & de grandes circonſpections. On travaille enſuite dans les lieux les plus retirez; on ſe cache autant qu'on peut, & l'on a en effet bien ſujet de ſe cacher: car ſouvent on ne fait que de faux or; au lieu d'en faire de veritable. Et enfin, toutes les peines de celui qui propoſe l'ouvrage, & toutes les richeſſes du Riche, employées pour l'exécuter, ſe reduiſent en fumée, en cendres & en charbons; de ſorte que l'un & l'autre ſont également reduits dans une miſerable indigence, & quelquefois devien-

nent encore plus malheureux par le dangereux uſage qu'ils font de ce qu'ils ont trouvé.

III. Art. C'eſt une plaiſanterie, que de dire qu'il n'y a ſi petite caiſſe qui ne renferme une Pierre Philoſophale. Mais cette plaiſanterie ne laiſſe pas d'être fondée ſur une verité. En effet, l'on ne voit guéres de gens qui ayant la direction & la diſpoſition d'une caiſſe, ne deviennent enfin, avec ce qu'on appelle le ſçavoir-faire, en état de donner auſſi leur caiſſe à gouverner à d'autres. Ils reſſemblent aux Chymiſtes en une choſe; c'eſt que, comme eux, ils font ſecretement leurs affaires, & ne demandent pas de témoins; mais leur ſort eſt bien different; car les riches deviennent pauvres, en ſe faiſant Chymiſtes, & les pauvres deviennent riches, en ſe faiſant Caiſſiers; ſi ce n'eſt pas toûjours, c'eſt du moins tres-ſouvent.

IX.

ATTENTIONS

SUR

LA POËSIE, & LES POËTES.

PREMIERE ATTENTION.

ON a dit que la Poëſie demande un genie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le bon ſens ; que tantôt c'eſt le langage des dieux, tantôt le langage des foux, & rarement celui d'un honnête homme ; qu'on ne croit pas que celui-là ait une tête bien ſage, qui en fait métier & marchandiſe ; que, quand on ſe met à lire un Poëme, il faut dire que c'eſt l'ouvrage d'un menteur, qui nous veut entretenir de chimeres, ou au moins de veritez ſi gatées, qu'on a bien de la peine à diſtinguer le vrai du faux ; que les Poëtes ſont pleins de fauſſes penſées, par

leſquelles, ſi l'on eſt pas trompé, on perd inſenſiblement le bon goût & la droiture d'eſprit; & que, ſi l'on met dans l'ordre de la conſtruction les plus beaux endroits des Poëtes, on n'y trouvera plus rien qui plaiſe.

Il faut bien être hardy pour parler ainſi de la Poëſie, pendant qu'on voit tant de gens qui l'exercent, & que mettant ſi volontiers les pointes en uſage, il y a lieu de craindre qu'elle ne s'en ſerve pour faire des ſatyres tres-piquantes contre ceux qui oſent l'attaquer : car les Poëtes n'entendent pas raillerie, quoi qu'ils aiment fort à railler. Ils ſont d'ordinaire tres-peu-endurans. Il eſt vrai que le langage de la Poëſie n'eſt pas naturel, parce qu'il eſt fort figuré; que la verité ne s'y connoît pas telle qu'elle eſt, parce qu'elle eſt trop envelopée de fictions; que ce qui y paroît être de plus excellent, deviendroit fort commun, ſi on lui ôtoit ſon arrangement & ſes meſures; mais enfin, il eſt vrai auſſi, que l'empire qu'elle a ſur le goût eſt ſi ancien, qu'il ne faut pas s'attendre que les plus judicieuſes remontrances puiſſent aiſément

(pour ne pas dire aucunement) le détruire. Le plus ſûr, c'eſt de ſe contenter de la regarder comme un amuſement d'eſprit; de ne la point prendre pour autre qu'elle n'eſt; & ainſi de ne prétendre pas ſe la donner pour regle du bon ſens, mais ſeulement pour un jeu de l'imagination. Avec cette précaution, quelque trompeuſe qu'elle ſoit, on n'en ſera pas trompé.

II. Art. S'il ſe trouve de bons préceptes, de ſages maximes, de judicieuſes moralitez dans la Poëſie, recevons-les, retenons-les, ſervons-nous-en, ſans examiner l'intention des Poëtes (qu'il ne nous eſt pas aiſé de connoître) pour décider ſi leur interêt étoit leur but plûtôt que notre utilité. Donnons-nous ſeulement de garde que ces bonnes choſes ne nous diſpoſent à être corrompus par les mauvaiſes, à cauſe de la bonne opinion que nous pourrions avoir de tout l'ouvrage qui contient les unes & les autres: car, ſans prétendre ici juger de l'intention des Verſificateurs, il arrive ſouvent que ceux qui l'ont méchante, ne mêlent le bien avec le mal, que pour faire recevoir plus facilement celui-ci.

III. Art. On ne peut trop ſe précautionner dans la lecture de la Poëſie ; car, comme elle plaît d'ordinaire beaucoup à l'eſprit par la beauté de ſes expreſſions, & que ſes meſures font une forte impreſſion & un juſte arrangement dans la memoire, on n'oublie pas ce qu'on y a lû, auſſi facilement que l'on voudroit. Et ainſi, dangereuſe acquiſition pour le reſſouvenir, ſi elle eſt de choſes mauvaiſes ! en effet, combien entendons-nous tous les jours de citations poëtiques de la bouche des débauchez & des libertins, qu'ils prononcent comme autant de Sentences & d'oracles de l'impureté & de l'irreligion ! & cela, parce que ne prenant des leçons que des mechans Poëtes, ils les reconnoiſſent eux ſeuls pour leurs Maîtres, & pour leurs Prédicateurs.

IV. Art. On a dit qu'il y a des gens qui aiment tant les Vers, qu'ils prenent une petite rime pour une grande raiſon. Cela étant, il ne nous doit pas paroître ſurprenant de voir que ceux qui ont imaginé ces rimes, qui charment tant les autres, en ſoient ſi charmez eux-mêmes. Il ſemble que le ſtyle

harmonieux de la Poëſie ſoit une eſpece d'enchantement pour ceux qui le compoſent : cela eſt ſi vrai, qu'il n'y a ſi petit Poëte, qui ne regarde un Madrigal qu'il aura fait, comme un chef-d'œuvre digne de l'admiration de tous ceux à qui il le raconte. Quelle joye pour lui, quand il croit qu'en effet on l'admire ! ce qu'il croit aiſément : car il eſt tres-diſpoſé à le croire. On ſe donne de cette maniére du plaiſir à bon marché; mais ce plaiſir ſe changeroit en douleur, ſi l'on penetroit par l'attention, dans l'interieur de ceux, dont on eſt ſi content; parce que ſouvent l'on eſt plûtôt l'objet de leur pitié, que de leur eſtime.

V. Att. C'eſt en vain que l'on repreſente que la Poëſie donne beaucoup de peine à ceux qui en font profeſſion, on n'en dégoûtera pas, tant qu'on ſera perſuadé que ces peines pourront devenir glorieuſes. C'eſt en vain qu'on remontre que ſes idées ſont fauſſes, & que ſes expreſſions ne ſont pas naturelles; on ne quittera point cet exercice, tant qu'on remarquera que le faux divertit du moins autant que le vrai.

C'eſt en vain qu'on aſſure qu'elle eſt inutile ; on ne le croira point, tant qu'on verra l'empreſſement qu'on a pour la compoſer & pour la lire. Qu'on ſe contente donc d'exciter ſeulement à ne la pas faire pernieuſe, & qu'on ne *s'acharne* pas à la condamner abſolument.

VI. Art. C'eſt en ſortant comme hors d'eux-mêmes par une eſpece d'enthouſiaſme, que les Poëtes font de bons Vers. C'eſt auſſi en ſortant comme hors d'eux-mêmes, par une eſpece de raviſſement, que ceux qui les liſent, les trouvent bons. Et, comme ſortir hors de ſoi-même n'eſt point l'ouvrage de la ſageſſe (ce qu'on témoigne d'ordinaire par l'expreſſion dont on ſe ſert pour parler d'un homme qui eſt hors de lui) il ne l'eſt point par conſequent de la raiſon. Auſſi les uns & les autres ne ſont-ils pas obligez de la prendre ; ceux-là, pour la regle de leur compoſition ; ceux-ci, pour le plaiſir de leur lecture. L'Art Poëtique eſt particulierement l'ouvrage de l'imagination ; on n'y écrit avec ſuccés, que, quand elle eſt conſultée ; on n'y lit avec ſa-

tisfaction, que, quand elle eſt contente. Si l'on raiſonne trop, on ne voudra que de la juſteſſe & de la realité ; mais la Poëſie ne demande que des fictions & des figures. Je demanderois volontiers, d'où vient, cela étant, que l'on voit tant de gens qui ne ſont pas raiſonnables, & qu'on trouve cependant ſi peu d'excellens Poëtes ? mais j'aime mieux dire qu'il eſt de la ſageſſe, de ne ſe faire pas une occupation trop ſerieuſe d'un exercice, où la raiſon a ſi peu de part.

VII. Art. L'exemple de tant de Poëtes qui ont vécu dans la miſere, devroit, ce me ſemble, rendre plus prudens ceux qui ont envie de le devenir. Cette profeſſion n'eſt pas aſſez neceſſaire à l'utilité publique, pour riſquer, en l'embraſſant, ſon utilité particuliere. Pourquoi faire tant de plaintes, comme en font quelques Poëtes, contre l'excés de la prétenduë ingratitude du ſiecle, pendant qu'on ne lui donne que des ouvrages, qui meritent ſi peu de reconnoiſſance ? encore, ſi ce ſiecle, contre lequel on crie tant, avoit forcé les crieurs de s'abandonner à la

Poëſie, ſans leur permettre de faire autre choſe, on leur rendroit aſſurément injuſtice, ſi, aprés cela, on ne vouloit pas les ſecourir dans leurs beſoins. Mais enfin, ce ſont eux qui ont fait le chois qui les rend miſerables, & même, malgré l'experience qu'ils ont devant les yeux, de tant d'autres Poëtes qui ſe ſont plaints, comme eux, & qu'on n'a pas plus écoutez. Amuſez-vous, ſi vous voulez, de la Poëſie, comme d'une exercice où vous pourrez vous divertir; mais ne vous y appliquez pas, comme à un métier où vous prétendez gagner de quoi vivre. Ne vous plaignez du ſiecle, que quand il ne vous donne pas ce qu'il vous doit.

VIII. Art. Comment croirons-nous que les Poëtes, qui montrent du déreglement dans leurs Vers, n'en ayent pas dans leur conduite, comme ils prétendent nous le perſuader; qu'ils ne ſoient pas auſſi libres dans leurs mœurs, que dans leurs Poëſies; & qu'enfin, les paroles étant les images des penſées, & que les penſées excitant d'ordinaire aux actions, ils faſſent ce-

pendant toûjours bien, pendant qu'ils parlent ſi mal? mais je veux qu'ils ne ſoient pas dans le deſordre, comme on a lieu de les en ſoupçonner. Pourquoi, s'ils ſont ſi ſages, écrivent-ils des choſes ſi contraires à la ſageſſe? Pourquoi, étant, comme ils le diſent, ſi reguliers, apprennent-ils aux autres à ne l'être pas? & pourquoi, en marquant tant l'eſtime qu'ils font de la vertu, par l'empreſſement qu'ils témoignent de paſſer pour vertueux, cependant employent ils leur meilleur talent à la détruire? je ne vois point du tout ce qu'ils peuvent répondre à ces queſtions pour leur juſtification.

IX. ART. C'eſt un beau champ pour les Poëtes, qu'un évenement éclatant. On les voit fourmiller de toutes parts, pour en faire, à l'envi les uns des autres, des deſcriptions; pour en tirer des conjectures, pour participer en quelque façon à ſa gloire. Mais, qu'il y en a que cet évenement accable, parce que la petiteſſe de leur genie n'en peut pas ſoûtenir la grandeur! l'élevation des choſes dont ils parlent, ne contribuë qu'à leur abaiſſement;

ils tombent dans le mépris, parce qu'ils louent mal ce qui merite de l'eſtime. L'éclat de l'objet qu'ils prenent pour matiére de leurs Vers, ne fait que les plonger dans l'obſcurité. Ils feroient bien mieux de ſe taire; l'évenement n'en ſeroit pas moins glorieux, & eux ne ſeroient pas tant humiliez. Qu'il y a des gens qui entendent mal leurs interêts, quoi qu'ils paroiſſent y être extrémement attachez! ils ne ſongent qu'à ſe mettre dans le chemin qui conduit à une bonne réputation, & ils ne prenent par leur travail, que celui qui mene à une mauvaiſe. On ne s'égareroit pas avec tant d'imprudence, ſi l'on ſe conduiſoit avec plus de précaution; & l'on auroit cette précaution, ſi l'on faiſoit bien attention ſur ſes forces pour les connoître, & ſi, en les connoiſſant, on n'entreprenoit rien au-delà de ce qu'elles peuvent ſoûtenir.

X.

ATTENTIONS

SUR

LA MUSIQUE, & LES MUSICIENS.

PREMIERE ATTENTION.

IL ſemble que l'Idolatrie & l'impureté ſe ſoient faits des retranchemens dans la Muſique & dans la Poëſie, pour ſe défendre & ſe ſoûtenir contre les efforts que la Religion & la raiſon employent afin de les détruire. On voit les Muſiciens & les Poëtes preſque toûjours occupez à nous repreſenter les Dieux du Paganiſme, & à nous décrire leurs paſſions d'une maniére tres-propre pour exciter & entretenir les nôtres. Dangereuſe profeſſion, de faire tant valoir ce que nous ne devons que déteſter & craindre!

II. ATT. Le plus grand émolument

de la plûpart des Muſiciens, c'eſt de ſe trouver ſouvent aux meilleures tables, d'être de toutes les parties les plus delicieuſes, & de traiter familierement avec les perſonnes les plus diſtinguées par leur naiſſance, ou par leur dignité, ou par leurs emplois. Le plaiſir qu'ils donnent leur procure des accez, des entrées, préferablement à ceux qui ſont d'une profeſſion plus utile & plus neceſſaire. Pendant que toutes les portes leur ſont ouvertes chez certains Grands, qu'ils y entrent hardiement par tout; qu'ils penetrent facilement dans leurs Cabinets les plus ſecrets & les plus ſerrez; qu'ils leur parlent comme à leurs pareils: ces mêmes Grands ne laiſſent entrer, qu'aprés avoir beaucoup fait attendre ceux qui viennent pour les entretenir de choſes ſerieuſes & importantes, de choſes mêmes qui regardent leurs propres interêts; ils ne les reçoivent que dans leur antichambre; ils ne leur rabattent rien ſur le reſpect qu'ils doivent à leur Grandeur; ils ne les écoutent qu'avec diſtraction; ils ne leur parlent qu'avec hauteur; & enfin, il les dépêchent le plus promptement

qu'ils peuvent, pour aller trouver les Muſiciens qui les attendent. Ceux-ci enſuite, comme ſi on leur avoit abandonné toute la fierté dont on n'a pas voulu ſe ſervir à leur égard, viennent la montrer dans des endroits moins conſiderables, & en faire uſage avec autant d'aſſurance, que s'ils étoient auſſi grands que ceux qu'ils viennent de quitter. Voila le plus grand émolument de ces Muſiciens; car, pour les richeſſes, s'ils en gagnent beaucoup, ils en dépenſent encore plus. L'habitude où ils ſont de pluſieurs differens plaiſirs, & dont ils ſemblent ne pouvoir *plus* ſe paſſer, les engageant à acheter ceux qu'on ne leur paye pas; l'obligation où ils s'imaginent être de ſoûtenir par la magnificence, leur grandeur imaginaire; la diſſipation d'eſprit où les jette leur profeſſion: tout cela ne leur permet pas d'amaſſer beaucoup de bien, ni de conſerver ceux qu'ils ont amaſſez.

III. Art. Les Chanteurs n'ont pas moins envie de chanter, que ceux qui les en prient, paroiſſent avoir envie de les entendre; mais, pour ne point riſ-

quer l'approbation, dont ils ſont extrémement avides, ils reſiſtent long-temps, ſous prétexte, par exemple, d'une petite incommodité de commende, afin que, s'ils ne réuſſiſſent pas, comme ils le ſouhaitent, on attribuë le mauvais ſuccez plûtôt à l'incommodité, qu'à leur ſçavoir-faire; ou, que s'ils réuſſiſſent, on ait ſujet de croire qu'ils peuvent encore mieux chanter; &, comme ils ſe flatent preſque toûjours ſur cette matiere, ils ſe perſuadent tres-facilement, qu'au lieu de donner de l'ennui, ils ne font que charmer & plaire; c'eſt pourquoi ils ne déchantent point; on a autant de peine pour les faire taire, qu'on en a eu pour les faire chanter. Et enfin, ceux qui les écoutent, étant fatiguez de tant de chanſons, ſe repentent d'avoir demandé avec un ſi grand empreſſement, ce que ces chanteurs accordent avec une ſi grande profuſion. L'un eſt dans une veritable colere, de ſe voir obligé de ſupprimer par bien-ſeance, un bâiller qu'il voudroit exprimer pour ſoulager ſa laſſitude. L'autre croyant qu'il a quelque choſe de meilleur à dire, que

ces

ces chanſonnettes, qui ſouvent ne diſent rien, déteſte la Muſique, à cauſe de l'obſtination du Muſicien. Celui-ci en fait autant; parce qu'étant appellé dehors par une affaire importante, il n'a pas la liberté de ſortir. Celui-là s'impatiente encore, parce qu'ayant quelques ordres à donner chez lui, il voit que de miſerables chanſons retiennent plus long-temps qu'il ne voudroit, une compagnie qu'il n'oſeroit congedier.

VI. Art. Un Muſicien, qui ne ſçait que chanter, eſt pitoyable dans la converſation. Il ne ſçait que dire, & il ne ſçait ce qu'on dit. C'eſt ſouvent bien moins par le plaiſir qu'on prenne à l'entendre, que par compaſſion pour lui, qu'on l'excite à chanter. De bonne foi, on eſt borné à bien peu de choſe, quand on n'a que ce talent.

XI.

ATTENTIONS

SUR

LES FEMMES.

PREMIERE ATTENTION.

SAns entrer dans un grand détail de comparaiſon des Hommes avec les Femmes, l'attention m'a toûjours fait paroître, que les femmes pourroient avec juſtice faire des hommes les mêmes plaintes, que les hommes font des femmes; ou que, s'il y a de la difference dans leurs raiſons, elle vient plûtôt de la differente éducation que l'uſage & les Loix ont établies pour l'un & l'autre ſexe, que des caracteres de l'eſprit & du cœur des Sujets qui l'ont reçûë; mais, comme c'eſt particulierement par rapport à la paſſion de l'amour, que la conduite des femmes eſt

attaquée & maltraitée par les hommes, j'oſe ajoûter que les uns & les autres ont raiſon de ſe faire reciproquement les mêmes reproches ſur cette matiere. Adreſſes, artifices, tromperies, foibleſſes, lâçhetez, trahiſons, emportemens, extravagances, jalouſie, folie, inconſtance, legereté, perfidie; tout cela ſe trouve également dans les hommes & dans les femmes qui aiment. Beaucoup d'attention, ſans partialité, ſur l'uſage du monde, fera avoüer, que ceux-là portent à un plus grand excés que celles-ci, quelques-uns de ces défauts. Que de gens qui ne ſe plaignent, que parce qu'ils prétendent que les autres doivent étre plus parfaits qu'eux-mêmes!

II. Att. Les haines, ou les amours ſont toutes les occupations de la plûpart des femmes; & leurs jugemens ſont toûjours favorables à ce qu'elles aiment, & contraires à ce qu'elles haïſſent. Elles ne prenent plaiſir qu'à entretenir les autres, ou à s'entretenir elles-mêmes des objets qui font impreſſion ſur leur cœur. Tout autre exercice les ennuye & les fatigue; & il eſt

rare de faire bien ce qu'on ne fait pas volontiers. Si elles vouloient n'être pas tant eſclaves de leur cœur, leur eſprit auroit plus de liberté, & ainſi, elles pourroient, auſſi-bien que les hommes, s'acquiter de pluſieurs exercices, dont elles ne ſont incapables, que parce qu'elles ne veulent pas avoir l'attention qu'ils exigent.

III. Att. Les hommes ne s'étonneroient pas tant, ce me ſemble, de voir les femmes ſi occupées à paroître belles, s'ils faiſoient réflexion, qu'elles ſçavent par l'experience de tous les ſiecles, que la beauté fait tant d'impreſſion ſur eux, que c'eſt principalement par ſon ſecours qu'elles les reduiſent facilement ſous leur empire. Avec l'agrément de quelque beauté, quel credit n'ont-elles pas ſur leur eſprit & ſur leur cœur? Elles obtiennent d'eux tout ce qu'elles veulent; elles triomphent des plus violens & des plus emportez, elles réduiſent les plus ſuperbes juſques à s'abaiſſer à leurs pieds; les plus opiniâtres, à ſe rendre à leurs deſirs; les plus avares, à faire des excez de dépenſes en leur faveur; les plus pareſ-

seux à travailler pour leur plaire ; ceux-mêmes qui disent le plus de mal d'elles, à leur faire souvent le plus de bien. Pourquoi trouvent-ils donc si étrange, qu'elles aiment tant à avoir ce qui les fait tant aimer ? Ayant tant d'amour pour les femmes, quand elles sont belles, peuvent-ils condamner l'amour qu'elles ont pour la beauté ?

IV. Art. On ne doit point trouver mauvais que les femmes fassent attention sur leurs habits, sur leurs parures, sur leur arrangement exterieur, afin d'y entretenir une propreté & une bienseance proportionnée à leur âge & à leur état. Mais il ne faut pas aussi qu'elles portent cette attention à un tel excés, qu'elles se rendent incapables de toute autre occupation que de *celle-là*. C'est pourtant ce qui n'est que trop ordinaire. Il y en a qui n'ont point d'autre objet de leur étude, de leurs réflexions, de leurs raisonnemens & de leurs discours, que les étoffes, les toiles, les dentelles, les rubans, enfin toutes les autres sortes de parures, que l'interêt invente, que la vanité établit, & que la mode autorise. Quelque es-

prit qu'elles ayent, elles ne peuvent, ou ne daignent pas en faire uſage dans les converſations, où l'on ne s'y entretient point de meubles, d'équipages, ou d'habits. Elles s'y ennuyent extrémement, & auſſi y ſont-elles extrémement ennuyeuſes. Elles ne craignent & ne mépriſent rien tant, que la compagnie de ceux qui n'ont aucune ſenſibilité pour ces bagatelles; & elles ne s'y conſolent, qu'autant qu'elles peuvent voir dans les glaces les objets dont elles n'ont pas la liberté de parler. Mais, ſi par hazard, on prononce quelque mot, qui ſignifie une parure, elles ſortent de leur l'étargie, leur attention ſe réveille, leur contenance s'anime, la parole leur revient, & elles ſe ſaiſiſſent ſi vivement de cette occaſion favorable au caractere de leur inclination, qu'elles ne déparlent point, tant elles ont peur que la laiſſant échaper, elles ne retombent dans la pitoyable ſterilité, d'où elles viennent de ſortir. Les Marchands, les Lingeres, les Coûturieres, les Coëffeuſes, voila les gens qu'il leur faut pour montrer beaucoup d'eſprit; & voila auſſi les gens avec leſ-

quels elles ſe plaiſent le plus. Quand elles quittent enfin les mains d'une Coëffeuſe, qui leur a patiné la tête pendant trois heures, elles s'imaginent ſortir d'une occupation auſſi importante, que celle d'un Miniſtre, lorſqu'il manie dans ſon Cabinet les plus groſſes affaires de l'Etat. Quel cruel chagrin pour cette Dame, ſi on lui fait remarquer qu'elle a un nœud de ruban trop long, ou que ſes engageantes ne ſont pas d'un beau blanchiſſage, ou qu'il y a ſur ſon front cinq ou ſix cheveux plus d'un côté que de l'autre ! quelles inquiétudes juſqu'à ce qu'elle y ait mis ordre ! quels emportemens contre celle qui lui a attiré cette effroyable diſgrace ! Eh, mon Dieu, comment peut-on avec de la raiſon & du jugement ſe donner de ſi grandes peines pour de ſi petites choſes?

V. Att. Quelque déſintéreſſement que les hommes s'efforcent de faire voir dans la paſſion qu'ils témoignent aux femmes, ils cherchent toûjours leur ſatisfaction propre, telle qu'elle ſoit. La poſſeſſion produit en eux la ſatieté, puis le dégoût, & enfin l'éloignement; car quand on a obtenu de quelqu'un ce

qu'on lui demandoit, on n'eſt plus ſi empreſſé à lui rendre des aſſiduitez. Comme ils changent inſenſiblement leur ardeur en froideur & en indifference, ils deviennent auſſi inſenſiblement plus libres pour refléchir ſur les fautes que les femmes ont faites, en accordant ce que leur devoir vouloit qu'elles refuſaſſent; & ils ne manquent guéres de conclure qu'elles ſont capables de faire pour d'autres ce qu'elles ont fait pour eux. Cette conduite trouve ſi peu d'exceptions, qu'elle peut paſſer pour être generale. Les femmes ne peuvent donc y faire trop d'attention, lorſqu'elles ſe voyent dans les occaſions de former quelque commerce, & de lier quelque attachement.

VI. Att. Il faut que les femmes ſe perſuadent qu'elles ne font point de petites fautes en matiére de chaſteté. Quelques legeres démarches qu'elles faſſent contre cette vertu, elles ſont toûjours conſiderables, parce qu'elles entraînent avec elles des conſequences, qu'il eſt plus facile de connoître par l'uſage du monde, qu'il ne m'eſt permis de l'exprimer ici. J'oſe ſeulement les a-

vertir, que les petits écarts qu'elles feroient à cet égard, donneroient occasion de les attaquer avec plus d'assurance, & d'être plus entreprenant pour les faire entierement égarer. Est-il bien dangereux, pendant qu'on ne se ménage pas assez, d'être fortement attaqué.

VII. Att. Les femmes ne negligent rien pour cacher les années qu'elles ont au-dela de ce qu'on appelle jeunesse, parce qu'elles veulent paroître belles, & que la beauté accompagne rarement la vieillesse; parce qu'elles souhaitent d'être aimées, & que l'usage n'est pas d'aimer les vieilles; parce qu'elles cherchent à être regardées, & qu'on ne regarde pas volontiers un vieux visage.

VIII. Att. Les femmes, il est vrai, desirent d'être aimées; mais qui est-ce qui n'a pas le même desir? est-ce que les hommes ne le souhaitent pas aussi? il est trop naturel de vouloir être aimé, pour y trouver à redire. Il s'agit seulement de se rendre aimable, puis qu'on a tant d'empressement pour se faire aimer. On voudroit être aimé de tout le monde, on voudroit être toû-

jours aime ; il faut donc voir ce qui peut meriter cette conſtance & cette univerſalité d'amour. Eſt-ce la jeuneſſe? eſt-ce la beauté? l'une & l'autre durent trop peu, & l'on n'eſt pas le maître de les faire durer autant qu'on voudroit. Eſt-ce la grandeur ? elle attire plus de reſpect que d'amour. Eſt-ce le plaiſir? l'agrément d'un nouveau plaiſir dénoue bientôt le nœud formé par l'habitude d'un ancien. Sont-ce les richeſſes? comme elles ſuppoſent l'eſprit d'interêt, elles ne ſont d'ordinaire que de faux amis & de faux amans. Mais qu'eſt-ce donc qui fait univerſellement & conſtamment aimer? ne ſeroit-ce pas le bon eſprit, le bon cœur, la droiture, la ſageſſe, la vertu ? faiſons-en l'eſſai ; ſi l'on ne nous aime pas, nous aurons du moins cette conſolation ; c'eſt que nous ſerons veritablement aimables.

IX. Art. L'impreſſion que fait un homme ſur le cœur d'une femme, eſt d'ordinaire le principal mobile des jugemens qu'elle porte de cet homme. Mais les hommes, auſſi-bien que les femmes ne jugent-ils pas auſſi tres-ſouvent de la valeur des choſes ſelon l'im-

preſſion qu'elles font ſur leur cœur ? la meſure de la paſſion qu'on a pour elles, eſt la meſure de l'eſtime qu'on en fait. Combien d'objets tres-mépriſables, dont nous faiſons cependant grand cas, parce que notre eſprit a été ſeduit par je ne ſçai quelle ſenſibilité de notre cœur ! Auſſi combien d'attachemens, qui ne durent peu, que parce qu'ils étoient formez par de tres-foibles nœuds ! Soyons toûjours dans la défiance de ce qui eſt paſſionné.

X. ART. Les femmes ſont dangereuſes pour les hommes ; parce qu'elles cherchent à plaire, & qu'il eſt bien difficile de ne ſe pas rendre à leurs attraits ; parce que leurs vertus peuvent cauſer d'une certaine maniere en nous d'auſſi grands déſordres, que leurs vices ; parce qu'elles ne bleſſent pas moins par leur modeſtie, que par leur beauté ; parce qu'elles peuvent détruire par leur ſeule preſence, les projets de perfection les plus aſſurez ; parce qu'elles peuvent triompher par un ſimple regard, des réſolutions les plus fieres ; parce qu'elles peuvent ruïner par une legere marque d'affection, les habitudes de vertu les plus inveterées.

XI. Att. La constance d'une homme à témoigner à une femme de la consideration, de l'estime, de la tendresse & de l'attachement, triomphe souvent d'elle, & la réduit jusqu'à ce point, qu'elle ne peut s'empêcher de changer les plaisanteries qu'elle faisoit de lui, en des sentimens serieux d'attachement, de tendresse, d'estime, & de consideration reciproque. L'amour est une passion, pour ainsi dire, toute pétrie d'artifices & de surprises pour s'insinuer dans un cœur & le soûmettre. Il ne faut point s'y jouer; il est si naturel d'aimer ceux qui nous aiment, qu'aprés avoir entendu dire long-temps qu'on est aimée, il faut se faire de grandes violences, pour ne pas aimer enfin à son tour. Quelque mépris qu'une femme ait pour un amant, elle ne peut se résoudre à mépriser son amour. Ces sortes de conquêtes flatent trop son amour propre, & chatoüillent trop sa vanité pour n'y pas prendre quelque plaisir. Et c'est beaucoup pour un homme, que d'avoir parlé long-temps de sa passion, & d'avoir été écouté, de quelque maniere que ce soit. Il est bien difficile que celui qui est constant à dire

des choſes qui plaiſent, ſoit ſi diſgracié, que lui-même déplaiſe toûjours.

XII. Att. Les plus diſſolus, les plus débauchez, les plus libertins, eſtiment malgré qu'ils en ayent, une femme qui montre de la pudeur, de la modeſtie, de la ſageſſe, de la vertu. En même temps qu'ils haïſſent les reſiſtances qu'elle fait à leurs attaques, ils l'aiment davantage, de ce qu'elle reſiſte. Plus elle montre de fermeté à ſe défendre, plus ils la croyent digne de leur conquête. Les difficultez qu'on trouve à gagner ſon cœur, ſont comme autant de preuves de ſon merite, & par conſequent, comme autant de raiſons de s'attacher à elle avec ſincerité & avec conſtance.

XIII. Att. De toutes les ſciences, celle qui convient le mieux aux femmes & à laquelle elles ſe devroient principalement appliquer, c'eſt la ſcience des mœurs; car elles ſont ſi ſuſceptibles des paſſions par la délicateſſe de leur temperament ou de leur éducation, & en même temps elles ont tant de combats à ſoûtenir contre les hommes, qui leur dreſſent des piéges continuels pour corrompre leus conduite afin d'en profiter,

qu'elles ne peuvent prendre trop de précautions pour s'affermir dans la vertu. Les autres ſciences leur ſont fort inutiles ; car quel beſoin en ont-elles, puiſque les Loix & l'uſage n'exigent point qu'elles s'occupent aux emplois, aux exercices, aux charges auſquelles ces ſciences ſont abſolument neceſſaires ? L'experience leur apprend, que ſi elles veulent s'attirer de l'amour, du reſpect & de la conſideration, il ne faut pas pour cela qu'elles ſoient Theologiennes, Mathematiciennes, Phyſiciennes, Rhetoriciennes, Hiſtoriennes, ni Juriſtes. Les plus inſtruites dans ces ſciences ne ſont pas celles qui plaiſent le plus.

XIV. Art. Souvent, plus une femme travaille à vouloir plaire, moins elle plaît. Quand on paroît trop vouloir plaire, on tombe dans une affectation, qui déplaît toûjours. Et d'ordinaire cet empreſſement, cette avidité de ſe montrer agréable, engage à prendre des maniéres, qui n'étant ni convenables, ni naturelles, rendent tres-deſagréables celles qui les pratiquent. Combien de femmes qui gâtent de bonnes qualitez qu'elles ont en s'occupant entierement à vouloir en mon-

trer qu'elles n'ont pas ! Il y en a qui étant déja avancées en âge, ne laiſſeroient pas de plaire, ſi elles lui proportionnoient leur conduite ; mais parce qu'elles ſe comportent, comme ſi elles étoient encore dans la plus grande jeuneſſe, elles deviennent inſupportables.

XV. Att. Que de ſoins, que de tourmens on ſe donne, pour prouver à une femme qu'on l'aime ! rien cependant n'eſt plus aiſé à prouver ; car il n'y a rien qu'elle deſire avec plus de paſſion, & qu'elle croye avec plus de facilité.

XVI. Att. La plûpart des veuves croyent être diſpenſées de garder une auſſi ſevere retenuë que les filles. Les hommes, le ſçavent, & tâchent d'en profiter.

XVII. Att. On accuſe les filles de diſſimulation & de déguiſement ; elles n'ont pas tout-à-fait tort, ſi elles en donnent ſujet. Que ſeroit-ce ſi elles découvroient leur foibleſſes, étant en tant de manieres, ſi ſouvent, & ſi fortement attaquées ?

XVIII. Att. N.... ſe plaint qu'on agit avec elle trop librement ; qu'elle ſe plaigne plûtôt de ſa conduite ; car elle eſt fort libre. *Voyez le Tome I, page 225, &c.*

IX.

ATTENTIONS

SUR

L'AMOUR.

PREMIERE ATTENTION.

RIen n'eſt plus naturel à un homme, que d'aimer une femme, & à une femme, que d'aimer un homme; & ainſi, pour peu qu'on remarque d'habitude entre l'un & l'autre, on ſe perſuade d'abord que c'eſt l'amour qui la forme. C'eſt preſque toûjours la premiere penſée qui vient à ceux qui ſont témoins de cette habitude. Rien n'eſt plus aiſé enſuite, que de connoître ſi il y a veritablement de l'amour, puiſqu'on eſt ſi diſpoſé à conclure qu'il y en a, quand même il n'y en auroit point. Que l'on prenne tant de précautions qu'on voudra, pour le cacher, cette premiere pen-

ſée le fait toûjours d'autant plus facilement deviner, qu'il eſt bien difficile qu'une paſſion auſſi ardente que celle-là, ne laiſſe pas échaper quelques démonſtrations qui la trahiſſent, & qui en donnent la connoiſſance. Tout le monde eſt extrémement penetrant dans cette paſſion, quelque déguiſée qu'elle ſoit, parce qu'il y en a tres-peu, qui n'en ayent reſſenti l'empire, qui n'en ayent ſuivi les loix, & qui, par conſequent, n'en connoiſſent par leur experience, les détours, les artifices & le déguiſemens.

II. Att. Les nœuds que forme l'amour, ſont ſi forts, qu'il eſt comme *impoſſible* de les rompre, à moins que le temps ne les ait uſez. Les violences ne ſervent qu'à les ſerrer davantage par la reſiſtance que font ceux contre qui on les *employe*. Il faut, ſi l'on en veut venir à bout, diſtraire autant qu'on peut ceux qui aiment, de l'objet pour lequel ils ont de l'attachement, ou leur donner de ſi bons avis & leur faire de ſi judicieuſes remontrances, qu'eux-mêmes entreprennent d'en faire la rupture qu'on demande, aprés avoir reconnu qu'on a raiſon de la leur demander. C'eſt

là tout ce qu'on peut eſperer d'obtenir. Reduiſons donc, s'il eſt poſſible, ceux qui ont un amour condamnable à vouloir bien eux-mêmes ce que nous voulons. Ne prétendons point forcer leur liberté, mais travaillons ſeulement à ſecourir leur raiſon. Si on leur avoit commandé d'aimer, ils n'auroient pas aimé pour cela; auſſi ne faut-il pas s'attendre qu'ils ceſſent d'aimer à cauſe qu'on leur commande de n'aimer plus.

III. Att. Qu'on ne compte jamais ſur ſon adreſſe, quand il s'agit de cacher un commerce amoureux; car c'eſt cette adreſſe même, qui fait ſonger à le découvrir, & qui fait qu'enfin on le découvre. Ceux même qui s'y fient, peuvent ſe reſſouvenir, qu'ils ont connu ce que des gens auſſi adroits qu'eux, ont tâché de dérober à leur penetration.

IV. Att. Voulez-vous abſolument rompre avec ce que vous aimez? Fuyez, car ſa preſence rappellant les idées du plaiſir que vous goûtiez dans ſa poſſeſſion, rapellera en même temps tous les empreſſemens de votre tendreſſe, & rallumera tous les feux de votre ardeur.

Ne comptez point ſur votre colere ; car en la voyant vous ne demanderez qu'à vous appaiſer. N'allez point lui faire des reproches pour la confondre ; car ſes yeux à qui vous verrez répandre des larmes, vous paroiſſant plus paſſionnez que jamais, puis qu'ils ne vous paroîtront affligez que pour l'amour de vous, contraindront les vôtres à en verſer à leur tour, & ces goutes d'eau ne feront qu'enflammer davantage votre paſſion. Vos démonſtrations d'amour augmenteront, pour reparer la rigueur de vos reproches & de vos emportemens.

V. Att. Voulez-vous rompre ? travaillez à oublier l'objet aimé ; & pour cela, n'en parlez point, & ne permettez point qu'on vous en parle.

VI. Att. Voulez-vous rompre ? ne refléchiſſez pas trop ſur votre réſolution, & ſur les raiſons que vous avez de la prendre ; car tous ces retours de l'eſprit ſont dans cette matiére tres-dangereux pour le cœur. En ſongeant à ce que vous aimez, vous vous reſſouviendrez combien il vous a paru aimable ; & ce reſſouvenir peut aiſément

renouveller votre amour. Il faut rompre, pour ainſi dire, ſans y penſer, ſi l'on veut veritablement rompre.

VII. Att. Voulez vous rompre? Occupez-vous de toute autre choſe que de ce qui a raport à ce que vous aimez. C'eſt une diverſion, qui affoibliſſant votre paſſion, vous donnera plus de forces pour la vaincre.

VIII. Att. L'amour s'introduit dans un cœur par tant de moyens, qu'on ne peut trop être ſur ſes gardes, quand on ne veut pas abſolument s'en laiſſer ſurprendre: les choſes mêmes, qui lui étant les plus contraires, comme l'indifference, le mépris & la haine, ſemblent devoir toûjours le détruire, ſervent ſouvent à le faire naître, à l'augmenter & à le pouſſer juſqu'à un excés de force, auquel on n'auroit jamais crû qu'il pût arriver. Combien de femmes, qui parce qu'elles ſe voyoient traitées par un homme avec des démonſtrations de haine, de mépris ou d'indifference, l'ont aimé à la fin éperduëment, parce qu'elles ont mis tout en uſage pour s'en faire aimer! C'eſt un artifice que les hommes n'ignorent pas; auſſi en font-ils d'ordinaire uſage,

& *ils* ne manquent guéres d'y réuſſir.

IX. ATT. On n'eſt jamais content; on eſpere, on deſire toûjours. Quand un deſir eſt ſatisfait, il en naît d'autres, qui demandent à ſe ſatisfaire, & c'eſt cela particuliérement qui produit le changement & l'inconſtance dans l'amour. On vous fera, tant que vous voûdrez, des proteſtations d'un éternel attachement, quand on attendra quelque choſe de vous; mais j'oſe vous proteſter à mon tour, qu'on ne vous tiendra pas parole, quand on attendra plus rien.

X. ATT. Chimeres que ſes idées qu'on ſe fait d'un amour conſtant & éternel! *L'experience* continuelle que nous avons devant les yeux, le prouve mieux que tous les raiſonnemens qu'on pourroit faire pour en convaincre. En même *temps* que vous vous ſentez touchée du commencement de l'amour ardent qu'on vous montre, conſiderez-en la fin, (car il eſt certain qu'il finira, de quelque maniere que ce ſoit) cette conſideration vous engagera à prendre des précautions, dont vous n'aurez pas ſujet de vous repentir.

XI. ATT. Pour faire fortune, pour

travailler avec ſuccés à ſon établiſſement, pour entretenir & conſerver celui qu'on s'eſt fait, il faut de l'aſſiduité à rechercher les moyens qui y conduiſent, ou à ſatisfaire aux devoirs qu'il exige ; & c'eſt ce qui eſt comme impoſſible à ceux qui ſe laiſſent dompter par l'amour. Comme ils ſont entierement à ce qu'ils aiment, ils lui raportent tout ce qu'ils penſent, tout ce qu'ils diſent, & tout ce qu'ils font. Le plaiſir qu'ils trouvent auprés de l'objet aimé, les touche ſi ſenſiblement, qu'il leur rend deſagréables, ennuyeuſes, fatigantes toutes les autres occupations. Auſſi s'en acquitent-ils avec tant de dégoût, de negligence & de précipitation, qu'ils les rempliſſent toûjours mal, quoi qu'ils en ayent toute l'habileté neceſſaire, pour les bien remplir : ils ſont, par tout ailleurs que chez cet objet, dans un état violent. Comment pouvoir faire beaucoup de chemin dans la carriere qui conduit à la fortune, étant agité par une paſſion, qui porte autre-part toutes les reflexions de l'eſprit, & toutes les inclinations du cœur ?

XII. Art. Puiſqu'on s'eſt donné

ſoi-même à ce qu'on aime, il n'eſt pas étonnant qu'on lui donne le reſte de ce qu'on poſſede. Rien ne coûte à un homme, pourvû que ce ſoit en faveur d'une femme, pour qui il a de l'amour. Les plus avares ſe jettent dans la prodigalité. Les pauvres ſe dépoüillent de leur neceſſaire. Que d'épouſes que l'amour de leurs maris ont reduites dans la miſere ! Que d'enfans y ont perdu leur établiſſement ! que de domeſtiques, leurs gages ! Que de creanciers, leur dû ! Mais n'a-t'on pas ſujet de faire les mêmes exclamations ſur les amours de quelques femmes ? Je dis de quelques femmes ; car ces exemples ne ſont pas ſi frequens chez elles, que chez les hommes. Elles entendent beaucoup mieux leur interêt ſur cette matiére, & ſçavent bien mieux en profiter. Il y a des femmes qui dans leur jeuneſſe ayant beaucoup fait payer aux hommes leur amour, ont enſuite de leur gain, acheté à leur tour l'amour des hommes. Ne comptez jamais ſur la fidelité d'une femme, qui reçoit volontiers autant que vous voulez lui donner, & encore moins, ſi elle vous demande. Comme elle

vous vend ſon amour, elle le vendra bientôt à un autre, qui voudra en donner plus que vous.

XIII. Att. L'Amoureux jaloux, ſe chagrine de tout ce qu'l voit, de tout ce qu'il entend, de tout ce qu'il ne voit pas, de tout ce qu'il n'entend pas. Les paroles les plus ſinceres, les actions les plus innocentes, le ſilence même de la perſonne qu'il aime, lui paroiſſent autant d'artifices, d'infidelitez, de perfidies & de trahiſons. Il s'imagine que tout travaille à le tromper, &, bien loin que les démonſtrations d'amour les plus fortes puiſſent le tranquiliſer & le guérir, il en fait de ſi malignes interpretations, qu'elles le tourmentent autant que ſi elles étoient des témoignages de la haine la plus cruelle & la plus invincible.

XIV. Att. Plus on eſt jaloux, moins on doit être curieux, ſi l'on veut ſe guérir de la jalouſie. La curioſité animée de cette paſſion, fait preſque toûjours croire que l'on voit & que lon entend ce qu'on n'a ni fait, ni dit. Il ne faut dans la jalouſie juger que ſur l'évidence; il ne faut décider que ſur ce qui ne ſouffre aucun doute.

XV. Att. On n'eſt jaloux, que parce qu'on voudroit être ſeul aimé ; & cependant, en faiſant ce qu'on fait, on s'expoſe à n'être point aimé du tout. Reproches, injures, défiances, chagrins, emportemens, coleres, fureurs, querelles, bizarreries, bruſqueries, brutalitez, mauvaiſe humeur, voila ce que le jaloux porte d'ordinaire chez l'objet dont il prétend obtenir ſeul les faveurs. Comment oſe-t-on ſe perſuader qu'avec cette conduite, on ſe rendra ſeul aimable à ſes yeux, pendant que d'autres ne lui donnent que des marques de tendreſſe, de complaiſance, d'eſtime, de reſpect & d'ardeur. Il veut plaire lui ſeul, quoi qu'il ſoit lui ſeul tout-à-fait déplaiſant. Il veut qu'on ne voye que lui ; & il n'y a que lui, qui faſſe peur à voir. Il veut qu'on n'écoute que ce qu'il dit, & lui ſeul dit des paroles injurieuſes & outrageantes.

XVI. Att. Quand on commence d'aimer, on promet toûjours d'aimer conſtament. L'objet aimé doit pourtant s'attendre qu'on ne l'aimera conſtament, qu'autant qu'il paroîtra conſtament aimable. Cette précaution le rendra moins ſenſible à l'inconſtance. *Voyez le Tome I. p. 241. &c.*

X.

ATTENTIONS

SUR

LES SPECTACLES.

PREMIE'RE ATTENTION.

SEneque, un des plus ſages Philoſophes, & Ovide un des plus galans Poëtes de l'antiquité, ont beaucoup maltraité les Spectacles. La ſageſſe de l'un l'engage d'avertir des dangers qui s'y trouvent; la galanterie de l'autre ne l'empêche pas de reconnoître ces dangers. Avons-nous des raiſons qui nous diſpenſent d'avoir les mêmes ſentimens à cet égard que ces Payens? Ou plûtôt, n'avons-nous pas des devoirs, qui étant plus étroits, nous obligent de penſer comme eux, & de profiter de notre penſée. Ne diſons point que nos ſpectacles ſont differens des leurs; car nous

ne prouverons pas qu'il y ait de la différence dans l'excés de certaines paſſions qu'on y repreſente ; dans la malignité des exemples qu'on y donne ; dans les occaſions d'engagemens auſquels on s'y expoſe ; dans la galanterie des commerces qu'on y entretient.

II. Att. A force de voir les ſpectacles, on ſe familiariſe extrémement avec la paſſion de l'amour ; on y eſt inſtruit ; mais d'une maniere tres-ſeduiſante, parce qu'elle eſt tres-agreable, de tout ce qu'elle a de plus doux, de plus tendre & de plus charmant. On trouve dans la repreſentation de ſes tranſports, de ſes chagrins & de ſes inquiétudes, un je ne ſçai quel plaiſir, qui fait qu'on ne ſeroit pas fâché d'être un amant inquiet, chagrin & tranſporté. C'eſt en vain qu'une mere veut donner à ſa fille qui frequente les ſpectacles, une idée effroyable de l'amour, lui décrire ſes dangers, lui faire horreur de ſes conſequences, lui exagerer ſes tourmens & ſes peines ; tout cela ne fait aucune impreſſion ſur ſon eſprit ; car on lui a repeté & repreſenté tant de fois à la Comedie, qu'il y a du plaiſir de ſouffrir

en aimant, qu'elle regarde comme la ſouveraine felicité de donner de l'amour & d'en prendre. C'eſt ainſi que dans ſes repreſentations publiques, cette paſſion paroît avec d'autant plus de danger, qu'elle ſe fait des paſſages agréables par les yeux & par les oreilles, pour arriver juſqu'au cœur.

III. Att. La Comedie, dit-on, corrige des défauts; mais quels défauts? Eſt-ce la galanterie criminelle? eſt-ce l'ambition démeſurée? eſt-ce l'orgueil, la vanité?

IV. Att. Eſt ce une choſe digne de la ſublimité des veritez de notre Religion, de la grandeur de ſes myſteres, de la ſainteté de ſes maximes, de voir les mêmes gens qui repreſentoient hier des valets bouffons, des maîtres débauchez, des fils libertins, des filles coquettes, des hommes occupez à employer toutes ſortes d'artifices, pour ſéduire une femme, pour tromper un pere, pour deshonorer un maty, les voir, dis-je, repreſenter aujourd'hui des Saintes & des Saints, c'eſt-à-dire, des femmes & des hommes ſi penetrez d'amour de Dieu, ſi détachez des plaiſirs du monde, ſi fideles à conſerver leur pureté, que

les ſeductions les plus artificieuſes, les établiſſemens les plus conſiderables, les tourmens les plus affreux, & les ſupplices les plus cruels ne peuvent ébranler leur vertu, & les écarter de leurs devoirs? Eſt-il honorable pour un ſaint Martyr, de ſe voir transformé dans la perſonne d'un Comedien; c'eſt-à-dire, d'un homme rejetté de l'Egliſe, mépriſé des honnêtes gens, & d'ordinaire tout occupé à prendre du plaiſir, ou à en donner? Eſt-ce une place digne d'un Saint qu'un lieu où regnent le luxe, la coquetterie, la galanterie, la vanité, & où l'on donne avec tous les agrémens qu'on peut imaginer, les plus dangereuſes paſſions en ſpectacles, pour les mieux faire ſentir?

V. Att. Comment une femme qui frequente les ſpectacles, pourroit-elle prendre plaiſir aux entretiens froids & indifferens de ſon mari, aprés avoir entendu tant de diſcours flateurs qu'elle s'imagine meriter auſſi bien que celles à qui on les adreſſoit? Comment pourroit-elle goûter la ſimplicité de ſon ménage? aprés avoir été frapée vivement du la magnificence du lieu d'où elle

vient? comment pourroit-elle ſupporter ſes enfans & ſes domeſtiques, aprés avoir été ſpectatrice de Rois, de Princes & de Princeſſes, qui ont fait de leur mieux pour lui donner du plaiſir? comment enfin pourroit-elle ſe divertir de la vie unië & triſte de ſa maiſon, aprés avoir ri de ſi bon cœur à la vûë des manieres plaiſantes & bouffonnes de ces fameux Comiques, qui n'ont qu'à paroître ſans parler, ou à parler ſans paroître, pour réjoüir les temperamens les plus ſeveres & les plus mélancoliques.

VI. Att. Une même Piéce dramatiques produit trois ſpectacles differens dans ſa repreſentation; celui du Theatre, celui des Spectateurs, & celui qui ſe joüe derriere les décorations. Celui du Theatre eſt compoſé de gens, qui ſouvent repreſentent pluſieurs paſſions, ſans en ſentir aucune, & en ont même d'ordinaire de contraires à celles qu'ils expriment; qui ſont bien moins attentifs à ce qu'ils diſent & à ce qu'ils font, qu'à conſiderer le nombre de ceux qui les écoutent, pour calculer le profit qu'ils en auront; & qui ne plaiſent, qu'autant que repreſentant bien ce qu'ils

ne ſont pas, on ne voit rien en eux de ce qu'ils ſont veritablement. Les Spectateurs donnent auſſi la comedie aux Comediens par leurs rendez-vous de débauche ou de coquetterie ; par la bizarrerie de leurs préventions ; par les cabales qu'ils y font pour ou contre les auteurs ; par leurs déciſions ſur les piéces, dont ils n'ont rien, ou tres-peu écouté ; & par les tumultes qu'ils ſeroient prêts à exciter, ſi une autorité ſuperieure n'arrêtoit leur pétulence. Autre ſpectacle derriere le Theatre, qu'on peut appeller Tragi-Comedie ; parce qu'il conſiſte dans les querelles qui s'élevent fort ſouvent entre les Acteurs ; dans les reproches qu'ils ſe font les uns aux autres ; dans les diſcutions d'interêts, de ſuperiorité ; dans les jalouſies qui regnent entre les Actrices ; dans les douceurs paſſionées de ceux qui les cauſent, & dans la ronde ou la rouë, que font autour d'elles certaines eſpeces d'hommes, à qui il ne faut qu'un exterieur éclatant, pour les rendre furieuſement amoureux.

VII. Att. J'ai vû des gens, à qui ces apparences de grandeur que les Co-

mediens portent ſur le Theâtre, impoſoient avec tant de force, qu'ils les regardoient avec veneration, lors même qu'ils en étoient dépoüillez. Un jeune homme, qui peut dire, le Comedien, N.... eſt de mes amis; je lui ai donné hier à ſouper, ſe fait un auſſi grand honneur de cette amitié, que ſi ce Comedien étoit veritablement le Prince qu'il vient de repreſenter; & c'eſt ce qui engage la plûpart des Comediens à ſe comporter auſſi fierement dans le commerce du monde, que ſur le Theâtre; & ainſi on peut dire qu'ils ſont Comediens par tout, puiſque par tout ils veulent paſſer pour autres qu'ils ne ſont. Mais s'ils s'imaginent qu'on les doit traiter comme des gens de conſideration, à cauſe qu'ils font quelquefois le perſonnage de Rois, & d'Empereurs, comment prétendent-ils donc qu'on les traite, quand ils viennent de faire ceux de Bouffons & de Faquins?

XIV. AT-

XIV.

ATTENTIONS

SUR

LA DEVOTION, & L'HYPOCRISIE.

PREMIERE ATTENTION.

NE faire injuſtice à perſonne, ne s'écarter jamais de la verité, ſe conduire toûjours par raiſon ; voila ce qui fait l'homme de bien, & voila par où il faut commencer ſa dévotion ; c'eſt ſur ces fondemens qu'il l'a faut établir. En vain frequente-t-on les Temples ; en vain fait-on de longues prieres ; en vain embraſſe-t-on pluſieurs autres exercices de pieté, ſi l'on ne remplit pas ces obligations, dont nous venons de parler. Si-non, eſt-ce qu'on prétend plaire à Dieu, en ſe preſentant à lui avec la folie, le menſonge, & l'injuſtice ? Ne flatons point ; pluſieurs ſe font plus

volontiers dévots, que gens de bien, parce qu'il eſt beaucoup plus facile de prier ſouvent que d'être toûjours juſte, vrai & raiſonnable. La dévotion ne fait pas une guerre ſi directe aux paſſions que la probité. Avec quelques pieuſes pratiques, on s'imagine être veritablement dévot; mais on reconnoît des devoirs trop difficiles à remplir, pour s'imaginer être veritablement homme de bien.

II. Att. Pour bien diſtinguer la fauſſe dévotion de la veritable, il faut étudier avec attention ceux qui paſſent pour être dévots; cependant ne leur pas faire connoître qu'on les étudie; car plus les faux dévots s'apperçoivent qu'on les remarque, plus ils tâchent de paroître ce qu'ils ne ſont pas. Cette étude ſe doit donc faire avec beaucoup de circonſpection & de prudence; & pour en tirer la connoiſſance qu'on demande, il ne faut pas tant conſiderer ceux qu'on examine dans les Temples, que dans leurs maiſons; il ne faut pas tant faire attentions ſur leurs exercices publics, que ſur leurs pratiques particuliéres; car, s'ils ſont hypocrites, ils ne peuvent pas

demeurer ſi long-temps maſquez, qu'enfin ils ne ſe démaſquent pour prendre haleine, & ne paroiſſent tels qu'ils ſont. Moins on les perd de vûë, plus on découvre leurs artifices & leurs impoſtures.

III. Att. Il y a des femmes, qui veulent abſolument toûjours faire parler d'elles; de ſorte qu'aprés avoir bien fait du bruit dans le monde par leur coquetterie, elles veulent enfin en faire auſſi par leur dévotion. Elles ſe ſont fait long-temps regarder par la magnificence de leurs parures; elles veulent auſſi ſe faire regarder par la ſimplicité de leurs habillemens, dans les mêmes Temples, où elles alloient pour gagner des cœurs, afin d'obtenir leur amour, elles y vont dans la ſuite, pour ſéduire les eſprits, afin de s'attirer leur eſtime.

IV. Att. Que de gens qui ſe font dévots, afin que la dévotion donnant un merite aux retranchemens des dépenſes que leurs excés paſſez ne leur permettent pas de ſoûtenir, ils paroiſſent modeſtes, & reglez par vertu, & non pas par neceſſité!

V. Att. Que de gens, qui avec un

tres-petit merite, étant cependant animez d'une tres-grande ambition, s'abaiſſent par les exercices les plus humilians de la pieté, pour s'élever plus facilement où ils aſpirent! L'avarice même couvre ſouvent la frugalité outrée du voile de la dévotion. Que d'autres vices qui ſe déguiſent ſous le même voile!

VI. Att. La dévotion de quelques-uns eſt ſouvent l'ouvrage de la mode. Ils ne frequentent beaucoup les Temples, que parce qu'ils les voyent beaucoup frequentez. Ce n'eſt pas tant la pieté qui les y conduit, que l'exemple qui les y attire; & c'eſt bien moins pour ſatisfaire aux devoirs de la Religion, que pour imiter ceux qui y ſatisfont. Enfin, ils ne ſeroient point dévots, ſi pluſieurs ne l'étoient pas.

VII. Att. On court riſque de reſter toûjours imparfait, quand on ſe contente de l'exterieur de la perfection. L'interieur demeure toûjours d'autant plus volontiers mauvais, qu'il croit ſe mettre par les devotes apparences à l'abri de la cenſure.

VIII. Att. Je dirois volontiers à

ces gens, qui ne ſont jamais de plus mauvaiſe humeur, que quand ils ont beaucoup prié Dieu, & qui aprés avoir demeuré long-temps aux pieds des Autels, viennent enſuite paroître avec un exterieur farouche & ſauvage dans leurs maiſons, je leur dirois volontiers: comment pouvez-vous apporter tant de troubles chez vous, aprés avoir parlé ſi long-temps à un Dieu, qui ne demande que la tranquilité? Comment pouvez-vous montrer tant de colere, après que Dieu vous a témoigné tant de patience? Montrez-nous donc, je vous prie, des fruits de ces longues prieres & de ces aſſiduitez dans les Temples. Quoi! n'en pouvez-vous produire d'autres, que du chagrin, de la hauteur & de l'emportement? Retournez donc à l'Egliſe, & n'en ſortez point, juſques à ce que vous ſoyez devenu ſi patient, ſi humble, ſi doux & ſi tranquile, que, portant toûjours la paix avec vous, tout le monde ſe reſſente de votre tranquilité, de votre douceur, de votre humilité & de votre patience. N'eſt-ce pas faire, pour ainſi dire, un affront à la pieté, que de don-

ner à votre domeſtique ſujet de s'effrayer de vous, quand il vous voit revenir du lieu de vos pieux exercices?

IX. Art. Il eſt conſtant qu'il y a des dévotions, qui, quoi qu'elles ayent un objet divin, ne doivent cependant leur établiſſement qu'à des vûës fort humaines. Mais quoi que les motifs en ſoient en quelque maniere criminels, ces dévotions n'en ſont pas pour cela condamnables. Rectifions autant qu'il dépend de nous, par la pureté de notre intention, dans l'uſage que nous en ferons, le déreglement de ceux qui les ont établies. Aſſiſtons à ces prieres avec autant d'humilité, que N.... a eu de vanité, lorſqu'il les a fondées.

X. Art. Quelque conduite déreglée, que certains dévots ayent euë, ils ne s'en inquietent point, pourvû qu'ils ſoient enfin parvenus juſqu'à la creſpir d'un exterieur de dévotion & de reforme. Ils ſont ſi occupez de ce qu'ils paroiſſent être, qu'ils oublient ce qu'ils ont été. Après avoir mené une vie effroyable, ils ſe mettent hardiment, avec une pieté apparente de quelques jours, parmi les perſonnes qui ont vieilli dans

l'exercice de la sagesse la plus reguliere ; ils parlent bien plus haut qu'eux, ils décident bien plus absolument. On peut dire en quelque maniere, que ce sont eux, qui font le plus valoir la vertu, & qui lui donnent le plus d'autorité : car ils s'imaginent que, pour peu qu'ils en montrent, ils sont en droit de se montrer eux-mêmes, sans craindre qu'on ose leur faire aucun reproche.

XI. Att. Souvent, pour donner trop dans des speculations sublimes, on neglige les pratiques communes & necessaires ; & ainsi, l'on devient bien plûtôt tres-sçavant, que veritablement dévot. Appliquons-nous bien plus à ce que nous sommes obligez de faire, qu'à ce que nous ne sommes pas obligez de connoître. La Religion ne demande pas que nous connoissions parfaitement la sublimité de ses mysteres ; mais elle veut que nous obeïssions fidelement à l'autorité de ses préceptes.

XII. Att. La veritable dévotion ne demande pas absolument que l'on exerce sur soi une austerité cruelle ; mais elle veut du moins que l'on pratique

une mortification raiſonnable. En vain ſe croit-on dévot, ſi l'on prétend ſuivre les maximes du monde, flater ſes ſens, & ne point combattre ſes paſſions. L'Evangile eſt la principale regle que doivent prendre ceux qui veulent ſe donner de bonne foi à la pieté; qu'ils conſultent donc toûjours cette regle dans toutes les démarches de leur conduite. Ils y trouveront les rélâchemens & les adouciſſemens beaucoup condamnez; par conſequent, ils jugeront qu'ils ſont dans l'obligation de les éviter.

XIII. Att. Si l'on eſt dévot, il faut bien ſe perſuader, que la dévotion étant un commerce avec Dieu, ce commerce ne lui peut être agreable, quand on y mêle l'eſprit de vengeance, puis qu'il commande d'aimer ſon prochain comme ſoi-même; commerce qui devieet encore bien plus l'objet de ſon indignation, lorſque ſous prétexte de ſoûtenir ſes interêts, on s'en ſert pour autoriſer la fureur & l'emportement.

XIV. Att. Si nous ſommes obligez d'avoir commerce avec les faux dévots delicats, ménageons avec beau-

coup de circonſpection leur ſenſibilité & leur délicateſſe : car ils s'offenſent aiſément, & ne pardonnent rien. Il ſemble, que, voulant eux ſeuls épuiſer la bonté de Dieu & de ſes miſericordes, ils ſe chargent d'être les miniſtres de toutes ſes vengeances.

XV. Att. Puiſqu'un dévot a accoûtumé de ſe preſenter ſouvent devant Dieu, de parler ſouvent de Dieu, ne doit-il pas s'être fait une habitude de conſiderer ſa petiteſſe, & la petiteſſe de toutes les choſes creées, à la vûë de la grandeur de ce Souverain de tous les êtres? On diroit cependant, lors qu'on fait attention ſur la conduite vaine, orgueilleuſe, prèſomptueuſe & ſuperbe de certains dévots, qu'en contemplant avec reſpect la gloire de Dieu, ils ſemblent en dérober une partie pour ſe l'attribuer, pour s'en revêtir, pour l'aller auſſi montrer aux hommes, afin d'attirer leur veneration ; ou, qu'à force de ſe familiariſer avec Dieu, ils trouvent les hommes indignes de ſe familiariſer avec eux ; ou que comptant pour peu de choſe l'eſtime de Dieu, ils s'empreſſent d'obtenir encore celles des hom-

mes. Qu'ils ſçachent pourtant, que, quelques pratiques de dévotion qu'ils exercent, ils ne ſeront eſtimez de Dieu, qu'autant qu'ils n'eſtimeront pas les choſes qu'il mépriſe. Hé, comment peuvent-ils faire tant de cas des vanitez mondaines, étant, à ce qu'ils diſent, ſi penetrez des veritez divines ?

XVI. Att. Que de Dévots qui, entre toutes les pratiques de pieté, ne s'attachent de bon cœur qu'à celles qu'ils s'imaginent ! Il y a bien de la préſomption dans la conduite de ces dévots ; car quel autre nom peut-on donner, que celui de préſomptueux, à des gens qui ſe croyent ſeuls capables de bien choiſir ce qui leur convient ; qui ſont comme idolâtres de leurs idées, & de leurs inventions ; qui ſe perſuadent que rien n'eſt meilleur que ce qu'ils ont inventé ; qui préferent les regles qu'ils ſe ſont eux-mêmes à celles que les plus ſages ont établies ; qui ayant deſſein d'arriver à la perfection, ne veulent point prendre d'autres voyes, pour s'y conduire, que celles que leur volonté leur a tracées ; enfin qui ne feroient rien de bien, s'ils n'étoient les auteurs

du bien qu'ils veulent faire? Si la vraye Dévotion pouvoit ſubſiſter avec un pareil entêtement, en vain auroit-on impoſé des devoirs, puiſque chacun ne ſeroit obligé de remplir, que ceux qu'il ſe ſeroit impoſez à lui même. Quel renverſement dans la morale! car, ne ſeroit-on pas en droit de tirer cette conſequence; donc on n'eſt obligé de faire que ce qu'on veut.

XVII. Art. Les Dévots trop auſteres, chagrins & ſauvages, ſont tres-propres à faire peur & à dégoûter de la dévotion, ceux qui voudroient s'y attacher & en obſerver les pratiques. Qui eſt-ce en effet, qui voudroit reſſembler à des dévots d'une ſeverité ſi outrée, & qui ne ſoupçonne qu'étant dégoûtez de la pieté, c'eſt ce dégoût qu'ils en ont, qui les rend ſi chagrins, ſi bizarres, ſi violens & ſi inſupportables? les troubles qu'ils cauſent, font juger qu'ils n'ont pas la paix chez eux; les impatiences, où les jettent les moindres défauts qu'ils remarquent; les auſteritez exceſſives qu'ils exigent de ceux, ſur qui ils ont quelque autorité, leur fermeté inexorable à refuſer, quand il s'a-

git d'accorder quelque pardon à ceux qui implorent leur miſericorde ; tout cela ne vient peut-être que de ce qu'étant eux-mêmes tourmentez par leur dévotion, ils s'en conſolent en quelque maniere, en tourmentant les autres. Comment la pourroient-ils faire aimer de ceux qui ne ſçavent pas quelle elle doit être, lorſqu'il ſemble que elle qui les rend ſi haïſſables?

XVIII. Att. Il y a des Dévots, qui étant aſſez heureux, pour n'être point ſujets à de certaines foibleſſes, qui portent toûjours avec elles la confuſion & la honte, ſe pardonnent tout en faveur de leur innocence ſur cette matiere. Ils ſe croyent en droit d'être intemperans dans leurs feſtins, trop magnifiques dans leurs habits, ſomptueux dans leurs emmeublemens, ſuperbes dans leurs équipages, orgueilleux dans leur conduite, vindicatifs, envieux, médiſans, pourvû que l'on n'ait rien à leur reprocher de ces crimes odieux, dont la modeſtie rougit, & que la pureté déteſte. Il ſemble à les voir ſi ſûrs de leur conſcience, au milieu de tant de paſſions condamnables, qu'ils ne reçon-

noiſſent point d'autres défauts que celui qu'ils n'ont pas. Ce défaut qu'ils n'ont pas, eſt en effet digne d'horreur & d'averſion; mais la vertu, qui lui eſt oppoſée & qu'ils pratiquent, juſtifie-telle pour cela les défauts qu'ils ont? Eſt-ce que cette vertu comprend ſi éminement toutes les autres, qu'on ne ſoit reſponſable que de ce qui la détruit? La vanité, l'envie, la vengeance, la médiſance ne ſeront-elles comptées pour rien; parce qu'ils ſont purs, chaſtes, & modeſtes? Où ont-ils trouvé que l'uſage d'une vertu les diſpenſe de la pratique des autres, & que les crimes ne meritent d'être condamnez, que dans ceux qui ne la poſſedent point? Ce n'eſt pas aſſurément dans la Loi naturelle, ni dans les Loix civiles, ni dans celles du Chriſtianiſme. Toutes ces Loix ne nous fixent pas de telle ſorte à un tel devoir, qu'elles nous permettent de mépriſer les autres & de les negliger. La perfection ne s'acquiert pas à ſi bon marché. Un viſage n'eſt pas beau, pour avoir un trait regulier. Un homme n'eſt pas parfait; pour être regulier en une choſe. Il faut que tous les traits con-

courent par leur regularité, pour faire la beauté d'un viſage. Il faut que toutes les vertus concourent par leur pratique, pour faire la perfection d'un homme de bien.

XIV. ART. Nous voyons tous les jours dans nos Temples une infinité de dévots aſſiſter exactement au Service divin, entendre la prédication, prononcer de longues prieres; mais ils n'en ſortent pas pour cela, ni plus humbles, ni plus patiens, ni plus détachez du monde. Leurs paſſions vont toûjours leur train: ce qui donne ſujet de croire, qu'ils ont ſeulement vû, écouté & parlé, ſans que leur cœur ait pris aucune part dans ces exercices; & qu'ainſi ils font conſiſter toute leur pieté dans leur langue, dans leurs yeux, & dans leurs oreilles. Toutes ces pratiques exterieures coûtent peu; c'eſt pourquoi ils s'en acquitent volontiers: mais il en coûte beaucoup pour vaincre les paſſions; c'eſt pourquoi ils n'entreprennent pas volontiers cette victoire; & c'eſt pourtant cette victoire que Dieu leur demande principalement. Eſt-ce qu'ils en doutent? ou eſt-ce qu'ils croyent

le tromper par la regularité de ces dehors?

XX. Att. Méchante pratique, que dénoncer le mal que font les autres, pour augmenter le merite du bien que l'on fait ! C'eſt pourtant la conduite qu'obſervent certains dévots, qui s'imaginent relever leurs vertus, en faiſant remarquer les vices d'autrui. Mais en agiſſant de cette ſorte, que font-ils autre choſe, ſinon d'avilir ces vertus qu'ils veulent tant faire valoir, & de perſuader qu'ils ne publient ainſi les imperfections de leur prochain, que parce qu'ils ne ſont ni humbles, ni charitables?

XXI Att. Il y a des femmes qui dans leur dévotion veulent toûjours des miracles. Les choſes les plus incroyables ſont celles qu'elles croyent le plus fortement. En effet, ſans s'informer ſi ces choſes ſont veritables, elles y ajoûtent foi d'autant plus volontiers, que leur eſprit n'eſt point plus content, que, quand il peut avoir un prétexte, pour attribuer à des cauſes ſurnaturelles ce qui n'eſt point & ce qui ne ſera peut-être jamais. Elles ſont ſi charmées des

choſes extraordinaires, que les communes ne les touchent point. Leur pieté languit, ſi quelque merveille ſurprenante ne la réveille. Elles défendent avec autant de zele l'incertitude d'un miracle, que ſi la certitude de toutes les veritez de la Religion en dépendoit. Enfin on croiroit, à voir leur prévention en faveur des effets qui ſont au deſſus des forces de la nature, qu'elles s'imaginent qu'on ne peut être ſaint, ſi l'on n'eſt un prodige; & c'eſt apparemment, afin de flater cet entêtement pour tout ce qui paroît miraculeux, que quelques impoſtures oſent quelquefois produire hardiement de faux miracles. Croyons qu'il y a eû de vrais miracles, qu'il y en peut avoir; mais n'en faiſons pas dépendre de telle ſorte notre foi, qu'elle ait toûjours beſoin d'en voir de nouveaux pour ſe ſoûtenir.

XXII. Att. Si vous ne veillez pas ſur la conduite de vos domeſtiques, ſi vous ne travaillez pas à donner une bonne éducation à vos enfans, vous pechez, cela eſt certain; car Dieu l'exige abſolument de vous. Si vous ne donnez pas tout votre temps à ces œuvres de

de ſurérogation qu'on vous propoſe, vous ne pechez pas ; cela eſt encore certain ; car Dieu ne l'exige pas de vous. Choiſiſſez. Mais pouvez-vous balancer ſur le choix que vous avez à faire ? Prétendez-vous être plus agréable à Dieu, en embraſſant des exercices qu'il ne demande point, qu'en ſatisfaiſant à ceux qu'il vous demande ; & que votre pieté peut davantage lui plaire, quoi qu'elle donne occaſion de l'offenſer, que votre exactitude à empêcher qu'on ne l'offenſe ? Oüi, votre prétenduë pieté donne occaſion de l'offenſer ; quand, au lieu de vous tenir chez vous avec une aſſiduité raiſonnable & vigilante, vous vous abandonnez entierement, & ſans diſcretion, à tant de pratiques, qui ne vous plaiſent, que parce qu'elles vous ſervent bien plus à vous amuſer par la diſtraction d'une dévotion ſuperficielle & apparente, qu'à vous perfectionner par l'attention d'une pieté ſolide & veritable ; & qui, par le temps qu'elles dérobent à vos devoirs eſſentiels, contribuent à entretenir dans votre maiſon des déſordres que votre preſence ne manqueroit pas de diſſiper

& de détruire : car ce ſont ces pieux exercices, qui vous tirant continuellement de chez vous, ont mis vos enfans & vos domeſtiques dans la liberté de faire ces fautes qui vous font ſoupirer & gemir aux pieds des Autels, pour obtenir un pardon, que vous ne ſeriez pas obligé de demander, ſi vous aviez été plus fidel à vos veritables obligations. Vous avez ſujet, il eſt vrai, de vous plaindre de ces déſordres ; mais ceux qui les commettent, n'ont-ils pas auſſi ſujet de ſe plaindre de vous, puiſque, par votre negligence, vous leur en avez fait naître les occaſions? Ils ſont condamnables, pour s'être déreglez; mais ne l'êtes-vous pas auſſi, pour n'avoir pas empêché leur déreglement, puiſque vous le deviez, & que vous le pouviez ? Quelques dévotes pratiques, qu'on vous excite d'entreprendre, conſiderez donc, ſi n'étant point obligé de les ſuivre, elles ne vous détourneront point de ce que vous êtes obligé de faire. Si vous ne rempliſſez pas vos devoirs, vous ne ſerez toûjours que tres-imparfait, même en vous portant vers ce qui vous pa-

roîtra être la ſublime perfection.

XXIII. Art. Les libertins & les débauchez ont d'autant plus de joye de remarquer du déreglement dans la dévotion, qu'ils ne cherchent que des raiſons pour la décrier, s'imaginant que les défauts qu'ils y trouveront, les juſtifieront en quelque maniere, de ce qu'ils de la pratiquent pas. Ils n'aiment que le déreglement; c'eſt pourquoi ils ne cherchent que ceux qui joignent le déreglement avec la pieté. Ils n'ont de paſſion que pour les creatures; c'eſt pourquoi ils ſe font un un plaiſir de voir ceux, qui animez d'une pieté mal ordonnée, veulent joindre par leur amour les creatures avec le Createur. Ils n'ont point d'autre Loi que leur paſſions; c'eſt pourquoi ils ſont bien aiſes de voir des dévots paſſionnez. Enfin ils font par leur conduite la guerre à la religion & à la ſainteté; c'eſt pourquoi ils ne demandent que des prétextes d'attaquer l'une & l'autre. Défions-nous des faux dévots, ne nous laiſſons pas ſurprendre par leurs artifices, déteſtons leur hypocriſie; tout cela eſt juſte, parce que la Religion

l'exige de nous. Mais montrons par l'horreur que nous avons pour la fauſſe dévotion, l'eſtime que nous faiſons de la veritable.

XXIV. Art. Aprés avoir fait pluſieurs attentions pour bien connoître le caractere de la veritable pieté, il me paroît qu'elle conſiſte particulierement à mediter ſouvent ſur les veritez de la Religion, pour les bien connoître, afin de les reſpecter, à en être entierement penetré, pour les bien ſentir, afin de les bien défendre; à y être conſtamment attaché, pour ne s'en point ſeparer, afin de n'en negliger jamais la pratique.

XXV. Art. Ceux qui ne prient que pour être vûs, oſent-ils ſe perſuader que Dieu leur accordera ce qu'ils demandent? Mais plus je fais attention ſur cette queſtion, plus elle me paroît inutile; car on a lieu de juger qu'ils ne demandent rien. Ils veulent ſeulement paroître prier, ſans prier en effet. Qu'ils ſont à plaindre de ſe tromper ainſi eux-mêmes beaucoup plus qu'ils ne trompent les autres! Malheureux, s'ils ne croyent pas que Dieu connoît

leur hypocriſie ; où ſi le croyant, ils ne laiſſent pas d'en continuer la pratique !

XXVI. Att. Il eſt bien difficile de détruire l'hypocriſie, puiſqu'on n'oſe pas même l'attaquer. La crainte où l'on eſt d'être ſoupçonné de vouloir combattre la vertu même, en combattant ſes apparences, fait tomber les armes des mains aux plus zelez. Le reſpect qu'on eſt obligé d'avoir pour ce que montrent de bon les hypocrites, empêche de faire la guerre à ce qu'ils cachent de mauvais ; & ainſi, tout méchans qu'ils ſont, ils triomphent des plus gens de bien ; & les foulant, pour ainſi dire, aux pieds, ils montent d'autant plus facilement aux dignitez de la Religion, qu'ils ont pris ſoin de ſe revêtir de ſes apparences. Plus ces dignitez ſont dépendantes des honnêtes gens, plus ces hypocrites ont lieu d'eſperer de les obtenir, parce que ceux qui ſont veritablement vertueux, ſont facilement ſeduits par ceux qui le paroiſſent.

XXVII. Att. Cet hypocrite reconnoit donc que la vertu eſt eſtima-

blé, puiſqu'il en prend l'apparence pour ſe faire eſtimer ; ou s'il ne la croît pas eſtimable, du moins il connoît qu'elle eſt eſtimée : mais puiſqu'il voit qu'on l'eſtime, n'a-t-il pas ſujet de croire qu'elle eſt eſtimable ? Je le défie de prouver le contraire.

XXVIII. Att. Si les hypocrites n'avoient aucune bonté, on s'en défieroit toûjours ; & par conſequent on n'en ſeroit jamais ſeduit. Mais, malheureuſement pour ceux qu'ils ont deſſein de plonger dans le vice, ils ne montrent que trop de vertu. Et ainſi, s'il arrive que cette Dame, qui eſt ſage de bonne foi, ne faiſant pas aſſez d'attention ſur tous ceux qui la frequentent, ne chaſſe pas de ſa maiſon cet hypocrite, qui ſous le voile de la pieté, ne s'eſt introduit auprés d'elle, que pour corrompre ſon innocence, & qui ne l'a accoûtumée à l'entendre parler de Dieu, qu'afin de la mieux diſpoſer à l'entendre parler pour lui-même, elle ſuccombera ; parce que, comme il a pris les moyens les plus ſûrs, pour ſe rendre maître de ſon eſprit, afin de ſe rendre dans

la ſuite plus aiſément maître de ſon cœur; il la précipitera dans les mêmes crimes, dont il avoit paru d'abord vouloir la préſerver; de ſorte qu'elle deviendra un ſcandal qu'on ne regardera qu'avec iddignation, elle qui étoit un exemple qu'on ne regardoit qu'avec reſpect.

XXIX. Att. Ce n'eſt pas aſſez pour un hypocrite ſcelerat, de s'être ſervi du voile de la dévotion, pour jetter le trouble dans la maiſon où il fréquente, & où on le comble de bienfaits, pour faire paroître les domeſtiques inſupportables & les enfans odieux, pour s'attirer un bien auquel il n'avoit aucun droit de prétendre, il entreprendra encore de ſéduire par des maximes execrables l'épouſe de celui qu'il a ſéduit par des diſcours de pieté. Plus il a paru pieux, plus il ſe croit obligé de ſe montrer impie, pour venir à bout de ſon deſſein. Voilà où en ſont reduits les hypocrites, quand, aprés avoir inſpiré de religieux ſentimens par leurs paroles ils entreprennent de les détruire par leurs actions. Comme ils voyent qu'il leur faut arracher des cœurs qu'ils veu-

lent corrompre, les sentimens religieux qu'ils y ont introduits, ils se jettent, pour agir plus sûrement dans une autre extrémité. Aussi scelerats, que ceux qui font profession publique de débauche & de libertinage, ils se joüent de la Religion, sans scrupule, pourvû qu'ils levent les scrupules qui s'opposent au succés de leurs pernicieux desseins; & ainsi ils ne parlent alors qu'avec beaucoup d'impieté des choses les plus saintes, que parce qu'auparavant ils en ont parlé avec beaucoup de veneration. Séducteurs d'autant plus dangereux, que s'étant insinuez dans les esprits, & s'en étant rendu les maîtres par l'usage de ce qu'on respecte le plus, ils sçavent par leur application continuelle à l'étude des plus subtiles artifices, les moyens de les manier, pour ainsi dire, comme ils veulent, & de leur persuader enfin que ce qu'ils craignent beaucoup, est cependant ce qu'ils doivent craindre le moins.

XXX. Art. Quelle impieté d'employer, pour fournir à un sordide interêt, pour satisfaire à son ambition, pour nourrir son orgueil, pour tromper &

pour séduire la bonne foi, d'employer, dis-je, une religion qui ne prêche que la pauvreté, l'humilité, l'abaissement, la fidelité & la droiture ! Impudens hypocrites, ferez-vous toûjours servir à vos passions criminelles ce qu'il y a de plus saint ? Mais c'est en vain qu'on leur fait cette remontrance, puisqu'il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent de la religion, & par consequent, qu'ils admettent aucune sainteté.

XXXI. Art. Les faux Dévots, toûjours severes dans leurs principes, toûjours attentifs sur la conduite des autres, pour la reprendre & la censurer, incommodent volontiers autrui ; mais ils ne veulent jamais être incommodez.

XV.

ATTENTIONS

SUR

LES ECCLESIASTIQUES.

PREMIERE ATTENTION.

DAns les établiſſemens temporels, la prudence, la raiſon, & l'interêt public demandent qu'avant que de s'y engager, on s'inſtruiſe des choſes neceſſaires pour les bien remplir, & qu'on faſſe des épreuves, qui prouvent que l'on eſt autant inſtruit, qu'on le doit doit être. On ne reçoit point un homme dans la Magiſtrature, qu'on n'ait pris des précautions pour connoître s'il eſt capable d'être Magiſtrat. On n'admet point un Peintre dans une Academie, qu'il n'ait montré des ouvrages aſſez bons, pour meriter d'y être admis. On ne donne des Lettres de maî-

trile dans les arts & les métiers, qu'après que ceux qui les demandent, ont produit des chefs-d'œuvres, comme autant de preuves de leur capacité. Cela étant, n'eſt-il pas naturel de conclure, que l'on doit s'eſſayer & être eſſayé bien davantage, quand on prétend d'entrer dans l'Etat Eccleſiaſtique, puiſque les ſuites portent avec elles des conſequences bien plus importantes, & bien plus conſiderables ? Mais à la vûë de cet état, où il faudroit avoir une vertu, une ſageſſe & une pieté conſommée, quels eſſais fait-on d'ordinaire ſur ſoi-mêmes & ſur les exercices qu'il demande, avant que de ſe charger de ſes formidables devoirs? On n'en fait que tres-peu & de tres-legers; car dans l'avidité où l'on eſt pour la molle tranquilité, pour les honneurs & pour les richeſſes qu'on ſe promet d'y trouver, on ſe preſſe tant, ou l'on eſt ſi preſſé par d'autres qui prétendent avoir part à ces faux biens, que l'on ne ſe donne pas le temps de ſçavoir ce qu'on fait, ce qu'on aura à faire, ce qu'on pourra faire; & cela, parce qu'on s'engage dans un âge, qu'à peine peut-on appel-

ler un âge veritablement de raiſon ; car ſi nous faiſons de ſerieuſes attentions ſur le temps auquel nous avons commencé d'être raiſonnables, nous le trouverons bien près de celui auquel nous ferons ces attentions. Qu'il y auroit bien plus de bons Prêtres, ſi l'on attendoit ce temps, pour examiner & pour éprouver ſa vocation!

II. Att. Redoublons les actes de notre foi ſi nous remarquons des deſordres dans quelques-uns de ceux qui nous la prêchent. Réparons par la pureté de nos mœurs, l'injure que font à la Religion, ceux, qui au lieu de ſoûtenir, comme leur profeſſion les oblige, le devoir où nous ſommes de pratiquer la ſainteté de ſes maximes, le détruiroient dans notre eſprit, ſi nous prenions pour des regles qu'elle nous donne, les mauvais exemples qu'ils nous montrent. Reſſouvenons-nous toûjours, en écoutant leurs paroles licentieuſes, ou en voyant leurs pernicieuſes actions, que cette divine Religion nous commande le contraire de ce qu'ils font & de ce qu'ils diſent. Ne faiſons point retomber ſur elle des fautes qu'elle ne

permettra & n'approuvera jamais ; &, bien loin de nous laisser séduire par ces dangereux Ecclesiastiques, concluons de l'horreur que nous en avons, celle que nous devons avoir des défauts qui les corrompent? Le vice, dans qui que ce soit qu'il se trouve, ne nous dispense point de la pratique de la vertu. Ce n'est point de la conduite des hommes que dépendent les preuves de la vérité de la Religion.

III. Art. Ce n'est pas une chose étonnante de ce que ceux qui ont si peu l'esprit de Prêtre, se font une espece de deshonneur d'en porter le nom. Cet esprit exige d'eux de la modestie, du recueillement, un détachement des honneurs, des richesses, des plaisirs & de toutes les vanitez du siecle, afin qu'ils soient plus libres pour se mettre dans les voyes qui conduisent au Seigneur, leur partage, qu'ils s'y mettent en effet, & qu'ils excitent les autres à les suivre ; mais comme le monde est le principal objet des inclinations de leur cœur, ils voudroient, s'ils le pouvoient, cacher leur profession, pour en éviter les reproches. Il y en a même entre

les plus élevez dans les dignitez Eccleſiaſtiques, qui mépriſent ceux qu'on appelle de ſimples Prêtres, comme ſi le caractere du Sacerdoce tiroit ſon merite de la vanité mondaine, dont on les voit enflez, & non pas de la ſimplicité & de la modeſtie, dont le Chriſtianiſme fait des leçons continuelles à tout le monde, & particulierement à ſes Miniſtres. Voila les deux ſources de la peine que l'on a de montrer à cet égard ce qu'on eſt. C'eſt, ou parce qu'on ne veut pas ſatisfaire aux devoirs de ſon état; ou parce qu'il y a des Superieurs de ce même état, qui ſont les premiers à le mépriſer.

IV. Att. Nous avons un amour propre qui nous excite continuellement à rechercher les plaiſirs, à nous attirer des honneurs, à éviter tout ce qui peut nous faire ſouffrir; Avec les richeſſes nous trouvons les moyens de lui accorder ce qu'il demande. Qu'il eſt donc difficile, lorſqu'on les poſſede en abondance, d'être temperant, humble & mortifié! Et c'eſt pourtant ce que le Sacerdoce exige de ceux qui en ont reçû le caractere. Il eſt vrai que quel-

ques raiſons juſtifient la poſſeſſion des richeſſes par les Eccleſiaſtiques ; mais qu'il eſt à craindre que cette juſtification ne les empêche pas d'être eux-mêmes condamnables ! parce que ſouvent, aprés les avoir acquiſes, ſous prétexte d'honorer leur état, ils ne s'en ſervent que pour entretenir leurs paſſions. Miniſtres du Seigneur, qui que vous ſoyez, faites un treſor de vertus, & vous ſerez bien plus aſſurez que vous aurez fait un treſor de gloire pour votre profeſſion, qu'avec cet amas de biens temporels, qui peut lui faire deshonneur, puiſqu'il peut vous corrompre. Si les richeſſes vous viennent legitimement, recevez-les ; mais ſeulement comme des inſtrumens de zele, pour ſoûtenir les interêts de votre Religion ; & de charité, pour ſoulager les miſeres de votre prochain.

V. Art. On ne feroit pas tant de reproches qu'on en fait à de certains courtiſans Eccleſiaſtiques, s'ils ne ſe rendoient pas eſclaves de l'avarice, & de l'ambition ; deux paſſions qui jettent ſans ceſſe le trouble dans le Chriſtianiſme ; qui font une guerre continuelle à

deux des plus excellentes vertus, qu'il nous inſpire, je veux dire, l'humiliation & la pauvreté; & qui les combattent d'autant plus dangereuſement, qu'elles rendent avares & ambitieux ceux qui devroient prêcher aux autres ces deux vertus, & en montrer la pratique dans leurs exemples. Quelle foi ont donc ces Eccléſiaſtiques, eux qui ſont deſtinez pour en être les dépoſitaires, & pour la faire paſſer aux peuples qui ſont ſous leur conduite; quelle foi, dis-je, ont-ils, paroiſſant, par exemple aux pieds des Autels, bien moins attentifs aux ſacrez myſteres qui s'y celebrent, qu'à la preſence & aux regards du Prince qui y prie; & bien plus avides des biens temporels, qu'il peut leur accorder, que des graces du Seigneur, qu'ils pourroient recevoir? Comment peuvent-ils ſoûtenir ſans trouble, ſans honte, ſans remords, les reproches interieurs de leur conſcience, lorſqu'étant de ſi proches témoins de la pieté ſincere de leur Prince, ils font par quelques réflexions, des retours ſur les déguiſemens de leur hypocriſie?

VI. Act. Que diroient les Apôtres,

tres, s'ils vous voyoient, vous Eccleſiaſtiques mondains, toûjours attentifs à vous jetter dans une magnificence outrée, dans un étalage ſuperbe, dans une ſomptuoſité exceſſive ? Se retrouveroient-ils en vous ? Vous reconnoîtroient-ils pour être leurs legitimes ſucceſſeurs, vous voyant animez d'un eſprit ſi different du leur, & vos ſentimens ſi oppoſez à ceux, d'humilité, de temperance, de pauvreté, de modeſtie, & de mortification ? ſentimens qui ſont vos regles & ſur leſquels ils ont toûjours établi & entretenu leur conduite. Que diroient ceux qui ont donné à l'Egliſe ces biens, dont on a bien voulu vous accorder l'uſage, & que vous diſſipez d'une maniere ſi contraire à leurs intentions, & bien plus propre à corrompre les autres, en vous corrompant vous-mêmes, qu'à vous ſanctifier, & à les ſanctifier avec vous, comme ces anciens & zelez bien-faiteurs l'ont ſouhaité, l'ont voulu, & l'ont prétendu par leurs pieuſes liberalitez.

VII. ATT. Peut-il y avoir une plus belle, plus noble & plus utile profeſ-

ſion que celle des Eccleſiaſtiques, puis que leur principal devoir, & celui où tendent tous les autres, c'eſt de perfectionner les peuples, & de ſe perfectionner eux-mêmes? C'eſt pour cela qu'ils doivent être édifians, ſçavans & charitables. Avec leurs bons exemples, ils pratiquent la vertu, & excitent à la pratiquer. Avec leur doctrine, ils apprennent à ſe bien conduire, & ſont en état de l'apprendre à ceux qui ſont confiez à leurs ſoins. Avec leur charité envers le prochain, en le ſecourant dans ſes beſoins, pour le tirer de la miſére, ils meritent que Dieu les ſecoure de ſes graces, pour les faire triompher de leurs défauts. S'ils n'ont pas de charité, ils n'aiment pas leurs freres, & par conſequent ils ne meritent pas d'être aimez de Dieu. S'ils n'ont point de doctrine, ils s'égarent, & on s'égare avec eux. S'ils ne donnent point de bons exemples, ils ſe perdent enfin & perdent les autres.

VIII. Att. Les gens les plus déreglez, ſont ceux qui ont le plus d'attention & d'empreſſement à rechercher du déreglement dans les Eccleſiaſtiques

& à en parler. Comme s'ils trouvoient dans cette decouverte des défauts des autres, une eſpece de juſtification pour les leurs propres, ils ont continuellement les yeux attachez ſur toutes les démarches de leurs Paſteurs ; non pas pour profiter des bons exemples qu'ils donnent, mais pour groſſir les moindres imperfections qu'ils font paroître. Ils ne leur pardonnent rien. Ils les veulent tout & en tout parfaits. Et cela, afin, que ces Eccleſiaſtiques ſe trouvant au deſſous de l'élevation de perfection, où ils prétendent qu'ils ſont obligez de monter, quoi qu'il ſoit comme impoſſible d'y atteindre, ils ne puiſſent jamais manquer de raiſons & de prétextes, pour cenſurer leur conduite, & pour noircir leur reputation. Les précautions de veneration apparente, qu'ils prenent en faveur de la dignité & de la ſainteté de leur état, lors même qu'ils lancent les traits cruels de leurs médiſances & de leurs ſatyres, ſont bien moins pour honorer ſincerement le miniſtere, que pour perſecuter impunément les Miniſtres.

IX. Att. Quelqu'un veut-il parler

contre la pluralité des Benefices dans un même ſujet ? on lui ferme la bouche, en produiſant les exemples de tant d'Eccleſiaſtiques, qui paſſent pour être tres-pieux, tres-reglez, tres-habiles dans la connoiſſance des devoirs de leur état, & qui en même temps, ſont doublement, triplement, & même davantage, gros Beneficiers. Je voudrois ſeulement faire ces queſtions. Eſt-ce pour vivre en Eccleſiaſtiques, qu'ils poſſedent tant de Benefices ? Mais il n'en faut pas tant pour vivre modeſtement, comme leur profeſſion les y engage. Eſt-ce pour ſoûtenir pompeuſement la grandeur de leur naiſſance ? mais nous n'apprenons point que ce ſoit là l'intention des Fondateurs. Eſt-ce pour avoir de quoi faire de plus grandes aumônes ? mais que ne laiſſent-ils donner ces Benefices à tant de pauvres Prêtres qui travaillent beaucoup, & ont à peine de quoi vivre ? Eſt-ce pour être en état de rendre de plus grands ſervices à l'Egliſe ? mais faut-il de ſi grands biens pour lui être utile, à elle qui nous prêche l'amour de la pauvreté ? Eſt-ce pour travailler plus en repos ? pour le

repos & la moleſſe, on les trouve avec ces biens ; Mais l'experience nous apprend que la plûpart de ces gros Beneficiers ne ſont pas ceux qui travaillent le plus ; à moins qu'on appelle travail les mouvemens qu'ils ſe donnent pour recueillir leurs revenus & les dépenſer pour leurs plaiſirs & pour leur magnificence. Eſt-ce pour faire honneur à leur caractere ? La pauvreté Evangelique fait donc ſelon eux bien du deshonneur ! Eſt-ce pour avoir une recompenſe de leurs ſervices ? Mais eſt-ce que l'or & l'argent ſont la recompenſe qu'ils prétendent ? Eſt-ce pour cela qu'ils ont dû travailler ? Diront-ils que c'eſt pour bâtir des Egliſes, pour établir des Seminaires, pour faire de pieuſes Fondations ? Tous ces projets ſont excellens par eux-mêmes ; mais ont-ils demandé pour cela tous ces Benefices ? Les leur a-t-on accordé ſous cette condition ? N'en employent-ils les gros revenus qu'à ces uſages ! Eſt-ce à eux à prendre ce ſoin ? La vanité n'y a-t-elle point de part ?

X. ATT. Que l'on auroit de portraits à faire, mais qui ne plairoient

peut-être pas, ſi l'on vouloit repreſenter certains courtiſans Eccléſiaſtiques, qui également avides, compoſez & importuns dans leurs viſites, demandent plus de graces qu'on n'en peut accorder, à cauſe du nombre exceſſif des aſpirans, & ainſi ſortent d'ordinaire mécontens; parce que, pour des raiſons tres juſtes, quoi qu'ils ne puiſſent ſe reſoudre à les reconnoître pour legitimes, on ne peut pas répondre à l'empreſſement de leurs deſirs & de leurs ſolicitations! Mais il eſt plus à propos de renvoyer les curieux à cette Audiance Eccleſiaſtique pour y voir les originaux, que d'entreprendre d'en faire les Portraits. On y connoîtra bien mieux les ménagemens étudiez d'un venerable & ſaint Religieux, pour ne point jetter dans le deſeſpoir ceux qui le ſupplient; & les repreſentations reſpectueuſes de ces ſupplians pour obtenir des faveurs qu'on ne leur accordera peut-être jamais.

XI. Art. Une longue reſidence n'eſt ſouvent à charge, que parce qu'on ſe voit trop éclairé. Comme on eſt beaucoup regardé dans l'élevation des

premières places, la violence que le devoir oblige de se faire, pour cacher des passions, qu'on n'oseroit faire paroître, engage à chercher & à prendre toutes les occasions & tous les prétextes de s'échaper aux yeux de tant de surveillans, d'autant plus incommodes, qu'ils ne pardonnent aucune des imperfections qu'ils remarquent. On va se mêler dans la foule d'un grand monde, où l'on se persuade n'avoir pas tant à répondre de sa conduite; & quoi que les honneurs qu'on reçoit dans le lieu où l'on prime, flatent extrémement l'orgueil; cependant on y devient enfin insensible; parce qu'on sent de violens penchans pour goûter d'autres plaisirs, si ce n'est pas pour s'élever encore davantage. C'est ainsi que par des raisons secretes d'ambition ou de volupté, on se dispense du travail de sa profession, quoi qu'on en tire aussi regulierement les fruits, que si l'on en rempliſſoit tres-exactement les devoirs. Sacrileges usurpateurs, qui abusez si indignement des biens de l'état le plus sacré pour contenter vos attachemens les plus profanes, ne concevrez-vous jamais, si

vous connoiſſez la Religion, & ſi vous en avez, que, ſi vous ne travaillez ſans ceſſe dans la place que vous occupez, à vous ſanctifier, & à ſanctifier ceux qui vous ſont confiez, vous êtes obligez de la quitter pour la laiſſer à des Paſteurs, qui ſoient capables de la remplir mieux que vous? Croyez-vous n'être les Miniſtres du Seigneur, que pour être plus commodément les miniſtres de vos paſſions; & que vous ne retirez des revenus de votre dignité, qu'afin de la rendre inutile à ceux, au profit de qui elle a été établie par l'Egliſe?

XII. Att. Faiſons à preſent attention, ſur les Eccleſiaſtiques Directeurs. Toute direction, pour être bien faite, c'eſt-à-dire, pour produire d'heureux effets ſur ceux qui ſont dirigez, ſuppoſe, à mon avis, ces qualitez, ces talens, ces vertus dans ceux qui dirigent. 1. Des lumieres pour connoître les chemins qui conduiſent le plus ſûrement à la perfection. Si on les ignore, on ne guide pas, on égare. 2. De la charité, pour vouloir bien conduire dans ces chemins, de ſorte que les interêts de l'a-

mour propre du Directeur ne détruiſent point ceux de l'amour qu'il doit avoir pour le prochain, qui ſe confie à ſa direction. Quand on ſonge trop à ſoi, on a peu de ſoin des autres. 3. De la prudence pour prévenir les dangers qui ſe trouvent & les embûches qui ſont continuellement dreſſées, afin de ſurprendre la bonne foi, la probité & la droiture. 4. De l'adreſſe, pour les faire éviter, & pour apprendre à ſe dérober à ces ſurpriſes. 5. De la force, pour relever ceux qui ſont tombez dans ces dangers, & pour détromper efficacement ceux qui, par trop de foibleſſe, ſe ſont laiſſez ſeduire. 6. De la fermeté pour les ſoûtenir contre les nouvelles attaques que les ennemis du ſalut tâchent de rendre encore plus fortes, que les anciennes, afin de triompher plus aiſément de la conſtance qu'on ſouhaite & qu'on ſe promet. 7. De la vigilance, afin que cette fermeté ne coure point riſque de s'affoiblir. 8. Du déſintereſſement; car un Directeur intereſſé cherche bien moins à établir le bien de ceux qu'il dirige, qu'à faire ſon propre profit. 9. Du zele. On trouve rarement de

la negligence dans ceux qui ſont veritablement zelez. 10. De la diſcretion. Sans elle on peut des meilleures choſes en faire de bien mauvaiſes. 11. De la patience, en écoutant autant qu'il eſt neceſſaire le recit des differens combats qu'on a à ſoûtenir, des fautes qu'on a à reprendre, des foibleſſes qu'on a à détruire. 12. Du diſcernement ſur ce qu'il convient de faire, afin qu'on ſçache prendre les voyes les plus ſûres, pour arriver au but qu'on ſe propoſe. 13. De la Défiance qui met en garde contre les artifices de l'amour propre, qui tâchant ſouvent de déguiſer les défauts de ceux qui ſont dirigez, les peut ſéduire, & ſéduire le Directeur avec eux. 14. De la prévoyance pour ſoi-même, puiſqu'on peut devenir imparfait, lors même qu'on travaille à perfectionner les autres. Que le Directeur craigne donc de ſuccomber à certaines tentations ſecretes d'orgueil, d'interêt, de reſpect humain & d'autres défauts, qui pour être plus ſenſuels, n'en ſont pas moins délicatement inſinuez. 15. L'attention ſur les tentations qu'on peut avoir de montrer plûtôt de l'eſprit que

de toucher le cœur. Il n'eſt que trop vrai, qu'il arrive ſouvent, qu'afin de montrer qu'on eſt capable de diriger, on fait des diſcours plus ſubtils qu'inſtructifs, & que l'on ſe met bien plus en peine de s'attirer de la gloire par les preuves d'un grand ſçavoir, que d'apprendre à faire le bien par les efforts d'un veritable zele. 16. Une connoiſſance du monde qui ſoit telle, que l'on ſçache proportionner les regles & les avis qu'on donne, aux differens états & aux differentes profeſſions qui s'y trouvent. 17. De la douceur. On s'attire avec elle la confiance; on fait goûter plus agréablement les détachemens qu'on demande, & les violences qu'on exige. 18. De la ſeverité; mais il en faut faire uſage bien à propos. Il faut que celui même, contre qui on s'en ſert, ſoit obligé d'avoüer qu'elle eſt raiſonnable; que ce n'eſt ni le temperament, ni l'humeur, ni l'impatience, ni aucune paſſion violente qui la produit; mais qu'elle vient ſeulement du zele qu'on a pour le rendre tel, que ſes propres interêts demandent qu'il ſoit. 19. De bons exemples; ils autoriſent tout ce qu'on

dit, ils entraînent le conſentement; enfin, en conduiſant ceux qu'on dirige, par le même chemin, qu'on prend, on s'en fait plus aiſément ſuivre.

XIII Att. Directeurs, allez principalement aux vertus eſſentielles. Inſpirez à cette Dame plus de patience dans ſa maiſon, que de méditations dans l'Egliſe; plus d'aſſiduité dans ſon domeſtique, pour le regler, que dans les Egliſes pour y prier; plus d'eſprit de mortification & de ſouffrance, que d'oraiſon & de lecture. Je voudrois que les Directeurs & les Penitentes convînſſent enſemble de s'entretenir particuliérement de ces avis. S'ils ne le font pas, n'eſt-ce point que ſouvent les Directeurs prenant le ſoin de gouverner les maiſons de leurs penitentes, ils ne ſe mettent pas en peine de les en charger?

XIV. Att. Quelque ſincere que ſoit le zele dont vous êtes animé, quelque droite que ſoit l'intention qui vous fait agir, quelque inveterées que ſoient vos habitudes de vertu, quelque fermes reſolutions que vous ayez priſes de ne point trahir vos devoirs; quelque pieux que ſoient les ſujets de

vos diſcours; reſſouvenez-vous toûjours que vous êtes homme, & qu'ainſi il y a du danger pour vous d'avoir de longs, de frequens & de ſecrets entretiens avec une perſonne d'un ſexe different du vôtre. Cette Dame que vous dirigez, a paſſé inſenſiblement à votre égard, de l'eſtime à la confiance; de la confiance, à la reconnoiſſance; de la reconnoiſſance, à l'amitié; de l'amitié, à la tendreſſe; de la tendreſſe, enfin, à un veritable attachement. Etudiez-vous bien, & vous trouverez que vous ſentez un plaiſir interieur de lui voir ces ſentimens pour vous. Ce plaiſir peut vous porter à en avoir de ſemblables pour elle; & quelque ſpirituels qu'ils ſoient, ils peuvent tres-facilement changer de nature; car vous êtes homme, & elle eſt femme. Les liaiſons profanes ſe forment par les mêmes degrez.

XV. Att. N.... dirige M.... il lui conſeille de ſe défaire de ſon ſuperflu. Elle eſt ſi contente de ſes inſtructions, que, pour lui en marquer ſa reconnoiſſance, elle vient de lui faire un preſent conſiderable. Auſſi s'y attendoit-il bien; il l'en a remercié d'une

maniere, qui lui fait eſperer qu'il augmentera ſes ſoins & ſes afliduitez pour la conduire. M.... aprés cela ne peut s'empêcher d'eſtimer ſon ſuperflu, puis qu'il augmente le zele de ſon Directeur.

XVI. Art. Il ſe forme d'ordinaire, des entretiens trop frequens, trop longs & trop particuliers du Directeur avec la perſonne qu'il dirige, une certaine familiarité qui diminuë de beaucoup l'autorité de celui-là, & qui ne ſert à celle-ci, qu'à lui donner occaſion de tomber dans des détails bien plus amuſans, qu'utiles; & bien plus propres à la diſtraire de ſes devoirs, qu'à les lui faire remplir. Comme il y a dans celui qui écoute beaucoup de curioſité, & dans celle qui parle, beaucoup d'envie de diſcourir, tout le fruit de ces converſations, c'eſt qu'ils en ſortent, l'un inſtruit de quantité de choſes qu'il ne devroit point ſçavoir, & l'autre tres-contente d'avoir dit ce qu'elle ne devroit pas dire. Une maxime qui me paroît generale, c'eſt que les diſcours fort longs, ſont preſque toûjours mêlez de beaucoup d'inutilitez, s'il ne s'y trouve pas quelque choſe de

pire. On peut ſoupçonner qu'une femme n'auroit pas volontiers des entretiens ſi longs & ſi reïterez, ſi elle ne trouvoit pas quelque agrément à parler ; par exemple, ſi elle ne croyoit pas montrer beaucoup d'eſprit, ou ſi elle ne travailloit pas du moins autant à juſtifier ſes défauts, qu'à s'en accuſer ; où ſi elle ne diſcouroit pas de ceux d'autrui plus que des ſiens propres ; ou enfin, ſi quelque complaiſance pour elle ne ſoûtenoit pas ſa converſation.

XVII. Att. L'excés de ſeverité dans les Directeurs, rebute beaucoup plus, qu'il ne convertit, ils exigent tant de choſes onereuſes, qu'on ſe perſuade enfin, qu'ils n'ont pas droit de les exiger. Ne devroient-ils pas faire reflexion que ceux qui ont recours à eux, ſe reconnoiſſant pour des criminels, ne demandent qu'à reſſentir des effets de la miſericorde de Dieu, & non pas les vengeances de ſa juſtice? Si l'on ne leur fait eſperer que de la rigueur, n'eſt-ce pas vouloir les reduire au déſeſpoir ? ils avoüent qu'ils ſont coupables ; donnez-leur donc l'eſperance de quelque pardon. A la vûë des crimes

qu'ils vous confeſſent, reſſouvenez-vous de leurs foibleſſes. Prenez pour la meſure de votre compaſſion celle de la ſincerité de leur repentir. Et, ſi vous connoiſſez bien votre Dieu, vous devez ſçavoir que ſa juſtice voyant que les pecheurs s'abaiſſent devant lui, ſa miſericorde ne lui permet pas de les écraſer.

XVIII. Att. Pour ne point douter de la ſincerité & de la bonne foi de votre Directeur, faites en ſorte qu'il ne croye pas avoir aucune choſe à eſperer, ni à craindre de vous.

XIX. Att. Votre Directeur ne vous a pas conſeillé juſte. Ce n'eſt peut-être pas ſa faute. N'eſt-ce point que vous-même ne lui avez pas parlé juſte? N'eſt-ce point que vous ne l'avez pas inſtruit de la veritable ſituation de votre cœur?

XX. Att. Nous n'avons rien dans ce monde, que nous devions plus ſouhaiter & plus rechercher pour nous & pour les autres, que de travailler à aſſurer notre conſcience, & à tranquiliſer notre eſprit. Pourquoi donc ne termine-t-on pas tant de diſputes, qui ne ſont

ſont propres qu'à nous jetter dans des troubles & dans des incertitudes que la foi rejette, & que le Seigneur n'approuve point? On décide abſolument ſur les choſes temporelles, on fait des Edits, on prononce des Arrêts; de ſorte que l'on n'a aucun lieu de douter de ce que l'on doit éviter; & de ce que l'on doit faire. Que ne prononce-t-on enfin auſſi des déciſions ſur les choſes ſpirituelles? Ne ſont-elles pas aſſez de conſequence pour que l'on ſe donne ces ſoins? N'a-t-on pas toute l'autorité neceſſaire pour réſoudre, pour commander, pour défendre? Quelle raiſon peut-on avoir de nous tenir ainſi ſuſpendus entre l'eſperance & la crainte, ſans vouloir nous montrer en quoi conſiſtent abſolument nos devoirs? Et, ſi ceux qui ont le pouvoir en main, ſe tranquiliſent à cet égard, parce qu'ils ont de legitimes raiſons de leurs indeciſions; que ne nous les apprennent-ils, afin que nous nous tranquiliſons auſſi dans nos doutes? Ce ſeroit pour nous une eſpece de déciſion, que de nous apprendre qu'on ne peut pas décider; le pour & le contre ne nous allarmeroient pas tant;

nous ne ſerions pas en danger de pecher, en faiſant ce qui ne ſeroit pas peché. Nous prendrions parti, ſans craindre, parce que nous croirions ne pas deſobeïr. A la vûë de l'incertitude qu'on nous aſſureroit être dans le commandement, nous aurions recours à la raiſon, pour y chercher un ſupplément déciſif, afin de nous aſſurer dans les démarches de notre conduite.

XXI. ATT. M'eſt-il permis d'aller aux Spectacles, d'aller au bal, de faire un tel commerce de mon argent ? Conſiderez bien ſi vous pouvez offrir ces actions à Dieu, & ſi vous êtes aſſuré qu'elles lui ſeront agréables.

XIV.

ATTENTIONS

SUR

LES PERSONNES RELIGIEUSES.

PREMIÈRE ATTENTION.

L'Etat des perſonnes Religieuſes, ſi elles en rempliſſent bien les devoirs, eſt de tous les états le plus heureux pour ce monde-ci & pour l'autre. Il exige d'eux un détachement de toutes les vanitez mondaines; quelle ſource de tranquilité, ſi elles ont en effet ce détachement! Il exige qu'elles s'attachent uniquement à Dieu; quel bonheur, puiſque ce n'eſt qu'en lui qu'on trouve la parfaite felicité! avoüons de bonne foi, que nous n'aurions point tant de troubles & d'inquiétudes, ſi nous n'avions que de l'indifference pour ce monde, & de l'amour pour Dieu.

La profeſſion Religieuſe donne cette indifference & inſpire cet amour. Elle rend donc dès à preſent heureux, & diſpoſe à l'être pour toûjours.

II. Att. On n'a point veritablement l'eſprit de Religion, ſi l'on n'a point l'eſprit de ſolitude. Qui dit un Religieux, dit un homme qui s'eſt ſeparé du monde. Qui dit un homme qui n'a point l'eſprit ſolitaire, dit un homme qui ne cherche qu'à retourner dans le monde. Sans cet eſprit, on n'aime point à rentrer en ſoi-même; & ainſi, comment pouvoir ſe bien connoître? &, ſi l'on ne ſe connoît pas, comment pouvoir corriger ſes défauts? ſans cet eſprit, on eſt dans une diſſipation continuelle; & ainſi, comment pouvoir remplir exactement ſes devoirs? & ſi on ne les remplit pas, n'eſt-ce pas une marque qu'on fait toute autre choſe, que ce que l'on devroit faire? ſi l'on n'a pas cet eſprit, on eſt dans un trouble continuel, & on trouble continuellement les autres; & ainſi, ce n'eſt de part & d'autre qu'un perpetuel & reciproque mécontentement; comment donc pouvoir entretenir la charité fraternelle,

dont on a tant de beſoin dans les Communautez ? ſi l'on n'a pas cet eſprit, on ſe donne en proye à tout ce qui eſt capable de réveiller les paſſions, de les nourrir & de les accroître ; & ainſi, au lieu de ſuivre les regles, à l'obſervation deſquelles on s'eſt engagé, on ſe jette dans les plus affreux déreglemens.

III. Att. Enfer anticipé, que de ne point croire une autre vie, & cependant être obligé de s'occuper des mêmes travaux, que ſi on la croyoit; regarder comme une choſe inutile de dompter ſes paſſions, & cependant ſe voir contraint de leur faire une continuelle guerre ; ſe perſuader qu'il eſt permis de goûter tous les plaiſirs ; & cependant paſſer toute ſa vie dans des mortifications qu'on ne fait qu'avec reſiſtance ; enfin, ne reconnoitre point d'autre felicité, que celle qu'on trouve dans ce monde ; & cependant au lieu d'avoir la liberté de la chercher, ſe voir dans la neceſſité de la fuir ! voila le funeſte état des perſonnes qui ſont Religieuſes, ſans avoir de religion. Déplorable ſituation, dont la vûë doit

faire trembler ceux qui s'engagent, ou qui engagent les autres dans cette profeſſion, ſans les précautions & les épreuves que ſa perfection demande!

IV. ATT. Ces larmes que l'on voit répandre à la pieuſe ceremonie d'une Profeſſion religieuſe, ſont ſouvent ſemblables à celles que répand un heritier à la ceremonie funebre d'un parent qui lui laiſſe la poſſeſſion aſſurée de biens conſiderables, qu'il deſiroit depuis long-temps, & qu'enfin il voit ne lui pouvoir plus échaper. Peut-on douter que ce ne ſoit la joye qui fait verſer des larmes à cette fille bien-aimée, qui tire de l'engagement de ſa ſœur dans un Cloître, le moyen de ſe faire un riche établiſſement dans le monde; de ſorte qu'elle ſonge du moins autant au réjoüiſſant appareil de ſes nôces, qu'à celui de cette ſerieuſe ceremonie, où elle paroît ſi affligée? Heureuſe celle qui s'engage aujourd'hui, ſi elle eſt auſſi contente que celle qui projette de s'engager bientôt; heureuſe, dis-je, ſi le parti qu'elle prend, vient autant de ſon chois, que le parti que ſa ſœur va prendre, viendra de ſon inclination.

V. Att. Souvent, en même temps qu'une fille ſe preſente pour entrer dans une Maiſon Religieuſe, où elle apprenne à ſe détacher des biens du monde, on lui donne avant que de la recevoir, un exemple d'attachement à ces mêmes biens. Elle veut embraſſer une profeſſion; où elle puiſſe librement ſe confier uniquement à la divine Providence; & on lui demande de quoi ſe ſoûtenir, comme ſi cette même Providence ne pouvoit pas lui ſuffire par elle-même. Enfin, on ne meſure ſa vocation au Service de Dieu, que ſur la ſomme d'argent qu'elle peut emporter du monde. Si elle ne montre des richeſſes, elle ne prouve point qu'elle ſoit veritablement appellée à la pauvreté; & ainſi, ces perſonnes Religieuſes, parmi leſquelles elle voudroit prendre place, ſont, auſſi-bien que les perſonnes mondaines, dans une ſi grande crainte de manquer du neceſſaire, qu'elles ne negligent rien pour ſe procurer le ſuperflu.

VI. Att. Faites attention ſur cet homme chargé d'une groſſe famille, & en même temps, poſſedé de la paſſion du jeu; voyez-le paſſer les jours & les

nuits au milieu d'un nombre d'excroc, qui lui ſentant des richeſſes, employent toutes ſortes d'artifices pour le ſurprendre. S'il gagne, il établira bientôt ſon fils, il mariera bien ſa fille, il les placera dans le monde ſelon leur condition; ſi-non, il les obligera de renoncer à ces prétentions, ſans pouvoir leur en donner d'autre raiſon, que parce qu'il a été déraiſonnable. C'eſt ainſi qu'avec des cartes & des dez, il diſpoſe de la vocation de ſes enfans. J'ai dit, que s'il gagne, il les établira bien; mais combien faudra-t-il qu'il gagne pour cela? il eſt difficile de fixer ce gain; car, comme il veut toûjours joüer, il craindra toûjours de perdre, & par conſequent, il ne croira jamais avoir aſſez gagné. Ils languiront cependant dans leur attente, & enfin, ils ne ſeront que ce que la miſére, produite par le jeu de leur pere, les obligera d'être. Il portera ſa fureur du jeu juſques ſur le bord de ſon tombeau, & le plus grand avantage qui leur puiſſe arriver, c'eſt qu'il ait aſſez de force pour enlever à cette fureur quelque moyen de leur donner une retraite, où

ils puiſſent être à couvert de l'extrémité de l'indigence. Cruel pere, qui ſe fait un divertiſſement de s'ôter à ſoi-même ſon repos, & de reduire ſes enfans à n'en avoir peut-être jamais !

VII. Art. Il eſt bien difficile qu'un Moine, qui ne ſçait rien, & qui n'aime a rien faire de ce qui regarde ſa profeſſion, ne cherche pas dans le monde de quoi s'occuper. On l'y voit en effet plus agité & plus intriguant, que pluſieurs de ceux qu'il appelle ſéculiers & mondains. Mais avec quels yeux l'y regarde-t-on? avec les mêmes yeux dont on regarde les perſonnes qui ſe ſont déguiſées, pour divertir, en joüant des rôles qu'ils n'oſeroient pas ſoûtenir ſans leur déguiſement. Eſt-il poſſible qu'il pourroit joüer long-temps un pareil perſonnage, s'il connoiſſoit parfaitement les ſentimens de mépris qu'on a pour lui? Mais, oüi, cela eſt tres-poſſible ; car ſon Convent lui eſt ſi odieux, qu'il eſt toûjours content, pourvû qu'il en ſoit dehors : auſſi ne voit-on point de gens plus importuns, que les Moines de ce caractere.

VIII. Art. Bien des gens ne par-

donnent rien aux Religieux ; ils les regardent même comme criminels, s'ils ne ſe mortifient pas toûjours. N..... au milieu de l'abondance de toutes les commoditez de la vie, trouve à redire de ce qu'un bon Religieux qu'il a convié de manger à ſa table, ne s'eſt pas mortifié ; & moi je trouve que N... ne ſe mortifie pas lui-même, à proportion des plaiſirs & des douceurs qu'il goûte continuellement & en tant de manieres ; au lieu que ce pauvre Religieux eſt preſque toûjours dans les ſouffrances & dans les mortifications.

IX. ATT. Un Religieux fait une faute ; donc tous ceux de ſon Ordre ſont criminels : c'eſt ainſi que bien des gens tirent d'injuſtes concluſions.

XVII.

ATTENTIONS

SUR

LA MAGISTRATURE,

ET

LES MAGISTRATS.

PREMIE'RE ATTENTION.

LE principal devoir du Magiſtrat, & celui auquel ſe reduiſent tous les autres, c'eſt de ſçavoir rendre, & rendre en effet à un chacun ce qui lui appartient. Pour ſçavoir rendre la juſtice, il faut être bien inſtruit; pour rendre la juſtice, il faut être bien dégagé des paſſions. Si l'on eſt ignorant, on eſt injuſte, ſans le vouloir être. Si l'on eſt paſſionné, on eſt injuſte, parce qu'on veut bien l'être. Et l'une & l'autre injuſtice ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles s'exercent impunément, & qu'il

n'eſt pas permis d'y reſiſter. Quel malheur pour le Public, d'être obligé de faire dépendre ſes biens, ſon honneur & ſa vie, d'un homme qui ne ſçait ce qu'il fait, ou qui ne fait que ce qu'il ſçait bien qu'il ne devroit pas faire; & cependant n'oſer ſe défendre, & n'avoir pas même la liberté de ſe plaindre!

II. Att. C'eſt mal ſoûtenir la dignité, la majeſté & l'autorité du tribunal de la Juſtice, que de faire dépendre ſes Arrêts de la qualité des perſonnes, pour qui, ou contre qui on les prononce. Le Magiſtrat eſt indigne du caractere qu'il porte, lors qu'il ſe rend eſclave des impreſſions que peuvent faire la grandeur ou la baſſeſſe, la richeſſe ou la pauvreté. Sa fonction, c'eſt de juger, & non pas de reſpecter, de mépriſer, & de craindre. Les pauvres & les petits ont le même droit ſur ſes déciſions, que les riches & les grands. Et, s'il lui étoit permis d'avoir quelques égards, la compaſſion que l'on doit aux malheureux, les demanderoit pour ceux-là plûtôt que pour ceux-ci.

III. Att. On eſt ſi perſuadé que quelques Magiſtrats cachent ſous leurs

longues robbes beaucoup de ſenſibilité pour les femmes, que c'eſt à elles que l'on confie d'ordinaire le ſoin de les ſoliciter. Le mari envoye ſa femme, la mere mene ſa fille pour faire écouter plus favorablement le détail d'un procés qui ennuyroit extrémement le Juge, ſi l'on n'amuſoit pas agréablement ſes yeux. Quelle joye pour un Plaideur, lors qu'il a enfin trouvé le ſecret de mettre dans ſes interêts la Maîtreſſe de ſon Juge ! il ſe promet les déciſions les plus favorables ; parce que l'expérience lui apprend qu'il eſt bien difficile, qu'un homme, qui a de la foibleſſe pour une femme, ait aſſez de force pour lui refuſer ce qu'elle demande, afin d'accorder à la Juſtice ce qu'elle exige. En vain fait-il attention ſur ſes devoirs ; la femme qui connoît l'empire qu'elle a ſur ſon cœur, ſçaura prendre tôt ou tard, le temps propre pour les faire oublier.

IV. Art. Que peut-on penſer d'un Magiſtrat, qui fait le petit maître, ſinon, qu'aprés avoir forcé le matin ſon naturel, pour paroître publiquement avec gravité & avec ſageſſe, il ſe dé-

dommage l'après-diné, en lui donnant l'eſſort, & en l'abandonnant aux diſſipations de la plus imprudente jeuneſſe ? Comment peut-il ſoûtenir deux perſonnages ſi differens ? ou plûtôt, comment les ſoûtient-il ? L'après-dîné il ſe fait railler, mépriſer, berner, & ſe livre ſans honte aux emportemens & à la petulance des jeunes gens qui par une averſion qu'ils ont pour la ſageſſe & pour la retenuë, & par conſequent pour la profeſſion des gens de robes, ſe font un ſenſible plaiſir d'en trouver d'auſſi foux qu'eux ; & prétendent ainſi avoir droit de mépriſer la Magiſtrature, à cauſe qu'il y a quelques Magiſtrats mépriſables. Le matin il n'eſt guéres plus conſideré, quelque morgue de gravité qu'il faſſe paroître, quelques reſpects exterieurs qu'on lui rende. On rapelle l'idée odieuſe qu'il a donnée hier de lui-même, on ne compte point ſur ſon attention, on ſe défie de ſes jugemens, & on aimeroit beaucoup mieux qu'il reſtât toûjours avec les petits Maîtres, que de venir ſe placer parmi de ſi ſages Magiſtrats. Hé, mon Dieu, verrons-nous toûjours des gens qui n'ai-

ment rien moins à faire que leur métier ? S'en trouvera-t-il toûjours, qui ſans refléchir ſur ce qu'ils ſont obligez de faire, ſur ce qu'on attend de leur conduite, ſe jetteront dans des écarts & dans des égaremens qui ne ſont propres qu'à les rendre des objets d'indignation & de mépris, pendant qu'ils pourroient ſi facilement, s'attirer de la veneration & de l'eſtime, puiſque les places qu'ils occupent ſont ſi venerables, & ſi reſpectables par elles-mêmes ?

V. Art. Il ſe peut faire que la plûpart des Plaideurs ne ſolicitent leurs Juges, que parce qu'ils ſe défient de leurs lumieres, ou même de leur probité ; ou parce qu'ils cherchent à les prévenir, ou à leur demander une injuſtice ; mais il y en a auſſi, qui connoiſſant par l'uſage du monde, le peu d'effet que produiſent d'ordinaire les ſolicitations, ne les font, que pour ſatisfaire à la coûtume, qui demande que l'on faſſe ces démarches.

VI. Art. C'eſt le moins que nous puiſſions faire, que de rendre quelques viſites de reſpect & de reconnoiſſance à

des gens qui conſument la plus grande partie de leur temps, de leurs ſoins & de leur travail, à examiner nos quereles, nos diviſions, nos interêts, afin qu'on ne nous ôte point ce qui nous appartient, qu'on ne nous attaque pas impunément, & que nous ſoyons à couvert des perſecutions; & cela ſans aucune retribution, qui ſoit veritablement proportionnée aux peines qu'ils ſe donnent & aux ſervices qu'ils rendent au Public. Car ſi l'on a bien voulu leur attribuer quelques émolumens, ils ſont ſi legers, qu'ils ne paroiſſent que comme un rien, en comparaiſon de ce que leur coûte en étude, en application, en aſſiduité & en argent la place qu'ils occupent pour nous faire juſtice.

VII. ATT. Vous rendrez, dites-vous, juſtice à ce Plaideur; vous l'en aſſurez depuis long-temps; je veux croire que vous en avez ſincerement le deſſein; mais permettez-moi de vous repreſenter que vous lui rendez bien des injuſtices, avant que de lui rendre cette juſtice que vous lui faites eſperer, puis que vous épuiſez ſon argent, ſon repos, ſa ſanté, par des retardemens que vous

vous n'apportez, que parce que votre oiſiveté ou vos plaiſirs, ou quelques reſpects humains vous empêchent de le juger. Pendant que, couché ſur un canapé, vous y repoſez votre fainéantiſe, juſques à ce que quelque partie de plaiſir la vienne réveiller : il y a dans votre anti-chambre ce malheureux que vous tireriez de la miſere, à qui vous rendriez la vie, ſi vous vouliez faire un pas pour entrer dans votre cabinet, & y paſſer quelque temps à examiner ſes demandes, & à decider ſur ce que la juſtice permet de lui accorder. Pour vous y engager, je ne demande pas ſeulement, que vous conſideriez le devoir de votre profeſſion, je vous prie encore de refléchir ſur ce qu'exige l'humanité.

VIII. Act. Quelles déciſions, que celles de ce Magiſtrat fatigué des plaiſirs qu'il a pris, attentif ſeulement à ceux qu'il projette de prendre, & par conſequent peu inſtruit de tout ce qu'on lui vient de dire, pour l'engager à porter ſon jugement ! ce qu'on peut attendre de lui, c'eſt qu'il décidera au hazard, ou, tout au plus, qu'il le re-

glera sur la décision d'un autre ; qu'il aura bien voulu, au milieu de ses imaginations voluptueuses, se donner le temps d'écouter, pour donner la sienne.

IX. Att. Dangereuses gens que les Juges intereſſez ; qui étant les Administrateurs de la Justice qui demande qu'on rende à un chacun ce qui lui appartient, se servent d'elle pour accorder à ceux qui les interressent, ce qui ne leur appartient pas ; qui, par les retardemens qu'ils apportent à l'administrer, la regardent comme la matiere d'un commerce propre à les enrichir ; qui enfin ne songent qu'à gagner en détail l'argent qu'ils ont dépensé en gros, pour arriver aux places qu'ils occupent ! Si l'innocence dépend de leur arrêts, elle devient coupable, pourvû qu'un coupable ait assez d'argent pour les acheter. En satisfaisant à l'esprit interressé de ces indignes Magistrats, on peut exercer impunément les larcins, les calomnies, les meurtres, les impietez, les plus affreuses justices & les plus cruelles persecutions.

X. Att. La gravité convient par-

faitement bien aux Magiſtrats; elle leur eſt même neceſſaire; parce qu'elle autoriſe, & qu'elle rend reſpectable la ſageſſe, dont ils doivent faire profeſſion. Etant expoſez publiquement à la vûë de tant de gens, qui les examinent & qui étudient leurs démarches, ils ne doivent rien negliger pour joüer leur rôle le mieux qu'ils peuvent; mais comme ſouvent, quelques uns, quittant leur robe, ſe dépoüillent trop de cette gravité, nous ne ſommes pas abſolument obligez de croire qu'ils ſoient tous tels qu'ils le paroiſſent. Défions-nous toûjours des choſes exterieures, afin que nous n'en ſoyons pas ſurpris. Il y a des gravitez affectées, des gravitez d'humeur, de temperament, de chagrin. La gravité affectée eſt une machine, qui ne doit faire peur qu'aux petits enfans, ou à ceux, à qui les dehors peuvent facilement impoſer. La gravité d'humeur, de temperament, de chagrin, fait ſouvent plus craindre, que reſpecter ceux qui en ſont revêtus. En tout cas, on ne doit point trouver à redire, qu'un Magiſtrat prenne un air grave & ſerieux; parce qu'il doit du moins ſe mon-

trer ſage, s'il ne l'eſt pas en effet.

XI. Att. La meſure de l'autorité des Magiſtrats ignorans, fait la meſure du crime de leur ignorance.

XII. Att. Les affaires font les hommes, diſent quelquefois les ignorans, quand ils entrent dans la Magiſtrature. C'eſt, comme ſi un Pilote diſoit; j'apprendrai à gouverner mon vaiſſeau, quand il ſera expoſé aux dangers d'une grande tempête. Qu'arrivera-t-il? le Pilote & le Magiſtrat periront & en feront perir pluſieurs autres avec eux.

XIII. Att. En vous revêtant de la robe de la Magiſtrature, dépoüillez-vous de tous vos interêts particuliers. Agiſſez; mais n'agiſſez que par raport aux autres, & non par raport à vous.

XVIII.

ATTENTIONS

SUR

LA GUERRE, & LES GUERRIERS.

PREMIERE ATTENTION.

IL eſt de l'interêt des Princes, qui entreprenent les Guerres, que l'on ferme les yeux aux dangers, aux peines & aux fatigues qui les accompagnent. C'eſt une profeſſion qui ne demande pas que ceux qui l'embraſſent, l'examinent à la rigueur. Il ſemble que la Providence la permette en partie, pour occuper beaucoup de gens, qui ne peuvent, ou qui ne veulent rien faire de mieux. Ils font aſſez en s'acquitant bien de leur métier, s'ils ne l'entreprennent pas avec attention & avec prudence. L'équité & la raiſon du Prince (particulierement d'un Prince ſage, qui ne fait

la guerre, que parce que la juſtice le force, pour ainſi dire, à la faire) ſuppléent à ce qui leur manque. Leur devoir, c'eſt d'obéïr, ils ne ſont point reſponſables du reſte.

II. Art. C'eſt l'ordinaire du monde, que de tres-petites choſes, y donnent de grans mouvemens. Une jalouſie, l'intrigue d'une femme, l'interêt d'un Miniſtre, une parole offenſante, une inſulte reçûë, tout cela eſt capable de mettre des Royaumes à feu & à ſang, de ruïner des regions entieres, d'en accabler tous les peuples, de faire perir par la miſere & par le carnage, une infinité de gens, qui n'ont point d'autre part au ſujet de plainte qu'un Prince prétend avoir, que parce qu'ils ſont les ſujets, ou les alliez de celui, ſur qui il veut faire tomber les reſſentimens de ſa vengeance. A la vûë des déſordres effroyables de la guerre, ceux qui ont le pouvoir en main, ne devroient-ils pas ſacrifier de ſi legers ſujets d'impatience & de colere, pour faire joüir leurs peuples & joüir eux-mêmes des doux fruits & des tranquils plaiſirs de la paix? Reconnoiſſons, que

ſi nous ne goûtons pas ces plaiſirs, ce n'eſt point pour de legeres raiſons, puis que ce n'eſt que parce que nos ennemis, bien loin de vouloir rendre à notre Prince ce qu'ils lui doivent, ils voudroient même lui ôter ce qui lui appartient. Quelque affreux que ſoient les déſordres des guerres en general, ſur leſquels nous allons faire attention, animons nous, excitons-nous à ſoûtenir ſes droits : car ils ſont étroitement liez avec les nôtres.

III. Art. Dans les guerres, les Rois ne joüiſſent pas tranquilement de la proſperité de leur élevation. Les inquiétudes continuelles que leur donnent les differens mouvemens qu'ils ſont obligez de faire ; les moyens qu'il leur faut chercher, pour ſoûtenir les dépenſes neceſſaires à l'entretien de leurs armées ; les craintes où ils ſont de recevoir des nouvelles qui leur apprennent de mauvais ſuccez ? l'attention qu'ils ne peuvent ſe diſpenſer d'apporter pour veiller ſur les démarches de leurs ennemis ; tout cela leur ôte le repos, & répand de l'amertume ſur tout ce qu'on leur peut preſenter de plus doux. Et comme ils ſont extrêmement partagez dans

leurs ſoins & dans leurs occupations, à peine peuvent-ils trouver aſſez de temps pour gouverner leurs peuples, tant ils ſont contraints d'en employer pour les défendre, & pour ſe défendre eux-mêmes.

IV. Att. Dans les guerres, les Loix courent des riſques continuelles de perdre beaucoup de leur autorité & de leur force. Le grand bruit des armes empêche ſouvent de les entendre; ou du moins ſi on les entend, il eſt bien difficile de n'en pas faire ſouvent des interpretations, qui ſont bien moins propres à les ſoûtenir, qu'à les affoiblir, & à les détruire; & c'eſt aſſurément alors, que l'on donne le plus de cours à la maxime qui dit, que la neceſſité n'a point de loi.

V. Att. Dans les guerres, la politique s'écarte ſouvent de l'équité; parce que celle-ci ne peut ſouffrir les ſurpriſes, les déguiſemens, les tromperies, dont celle-là paroît avoir ſouvent beſoin.

VI. Att. Dans les guerres, les paſſions d'ambition & d'avarice établiſſent ſi impunément leur regne, que

ce qu'elles font faire de mauvais, ſemble être legitime? on s'éleve, en foulant les autres aux pieds; on s'enrichit, en réduiſant les autres dans la derniere pauvreté; ſans que les malheureux oſent ſe plaindre; ou, s'ils l'oſent, on les punit de la juſtice qu'ils demandent; ou on ne ſe donne pas le temps de les écouter.

VII. Att. Dans les guerres, les peres ſemblent ne reconnoître plus leurs enfans, les enfans ſemblent ne reconnoître plus leurs peres, puiſqu'ils s'arrachent les uns aux autres les biens, les prétenſions, les droits, avec autant de violence, que s'ils avoient affaire avec des étrangers ennemis. Bien loin d'écouter les voix de la nature, on en efface les impreſſions, on en étouffe les ſentimens.

VIII. Att. Dans les guerres, le peuple poſſedant beaucoup de biens, ne peut pas s'aſſurer d'en avoir aucun; tant il court de frequens & de prochains dangers de perdre, ou d'être obligé de donner ce qu'il a.

IX. Att. Dans les guerres, les Magiſtrats ſont ſouvent mépriſés; parce

qu'alors, comme la vie tumultueuſe, eſt eſtimée la plus neceſſaire à l'Etat, & qu'on fait bien plus de cas de la violence, que de la juſtice, on n'a de conſideration, que pour ceux qui ſont les plus tumultueux & les plus emportez.

X. Art. Dans les guerres, de toutes les ſciences, on n'eſtime veritablement que celle qui apprend à attaquer des ennemis, & à ſe défendre contre leurs attaques, auſſi ceux, que nous appellons ſçavans, font-ils alors une tres-pauvre & tres-triſte figure.

XI. Art. Dans les guerres, les métiers & les arts, bien loin d'être aſſez cultivez, pour augmenter en perfection & en découvertes, deviennent en quelque maniere abandonnez par la déſertion de pluſieurs ouvriers, qui, pour éviter l'aſſiduité & le travail qu'ils exigent, ſe jettent dans l'exercice militaire, ſe flatant d'avoir plus de liberté, quoi qu'en effet, ils ayent dans la ſuite beaucoup moins de repos.

XII. Art. Dans les guerres, le commerce, qui fait un des principaux fondement des richeſſes d'un Etat, lan-

guit, ou plûtôt, eſt tout à-fait éteint; de ſorte que les Marchands ne pouvant plus être payez de ce qu'on leur doit, ni payer ce qu'ils doivent, tombent dans des banqueroutes qui déſolent une infinité de familles; parce qu'elles les privent des effets, ſur leſquelles elles fondoient leur entretien, leur ſubſiſtance & leurs établiſſemens.

XIII. Att. Dans les guerres, l'agriculture ſe reſſent beaucoup de leurs déſordres en ce qu'à peine trouve-t-on aſſez de Laboureurs pour cultiver les terres, afin de leur faire produire des fruits; ou que, ſi elles en produiſent, ils ſervent ſouvent bien moins de nourriture pour ceux qui les ont ſemez, que d'objets de la fureur des troupes ennemies, qui n'en pouvant faire aucun uſage les détruiſent, ſans en tirer d'autre utilité, que de les rendre inutiles à ceux, à qui ils appartiennent.

XIV. Att. Dans les guerres, que de nouveaux Nobles, qui ſont bien moins redevables de leur nobleſſe à leur merite, qu'à leur argent, dont on a beſoin.

XV. Art. Dans les guerres, que d'anciens Nobles, qui sont reduits à vivre en Roturiers, parce qu'ils ont épuisé leurs biens au service!

XVI. Art. Dans les guerres, que de débiteurs, qui à la faveur de leur engagement militaire, frustrent impunément leurs creanciers!

XVII. Art. Dans les guerres, que de criminels, qui prenent parti dans les Troupes du Prince, pour éviter les châtimens de la justice!

XVIII. Art. Dans les guerres, que de brigans, qui portant les armes pour le service de l'Etat, ne s'en servent cependant, que pour piller & ruiner ceux qui le composent!

XIX. Art. Dans les guerres, que d'enfans de famille, qui, pour avoir le plaisir de porter une épée, & de se donner des airs de petits-maîtres, perdent de tranquilles établissemens, auxquels ils étoient destinez, & font bien plus la guerre à leurs parens, qu'aux ennemis de la Republique!

XX. Art. Dans les guerres, que de femmes qui deshonorent leurs maris, pendant qu'étant éloignez d'el-

les, ils riſquent leur vie, pour acquerir de l'honneur dans les combats !

XXI. Att. Dans les guerres, que d'ennemis cachez, qui dans une action, ſongent bien plus à ſe venger de leurs compatriotes, que de ceux contre qui on les a armez!

XXII. Att. Dans les guerres, que de prétendus braves, qui n'ont point d'autre courage, que la cruauté, la brutalité & l'extravagance!

XXIII. Att. Dans les guerres, que de familles conſiderables ſont éteintes dans le ſang que répandent des fils uniques, qui en faiſoient tout l'appui, & toute l'eſperance!

XXIV. Att. Dans les guerres, quelle diſette d'hommes produite par la perte de ceux que le carnage & les maladies font perir; & par conſequent, dans quel danger ne ſe trouve pas un Etat de n'en avoir pas aſſez, pour le conſerver, l'entretenir & le défendre !

XXV. Att. Dans les guerres, que de pillages ! que de cruautez ! que de viols ! que d'injuſtices ! que d'excez

que l'on ſouffre, parce qu'on ne peut les empêcher !

XXVI. ART. Dans les guerres, la Religion même eſt expoſée aux fureurs, aux violences & aux inſultes. Les Autels ſont briſez, les Temples ſont profanez, les Sacremens ſont negligez, les abſtinences, les jeûnes de commandement ſont rarement obſervez; &, pour comble de malheur, combien de gens meurent furieux, enragez, déſeſperez, impénitens !

XIX.

ATTENTIONS

SUR

LA COUR, & LES COURTISANS.

PREMIE'RE ATTENTION.

IL y a long-temps qu'on parle des chagrins & des inconſtances qu'on éprouve dans la Cour des Rois ; & apparemment on en parlera encore long-temps ; parce que les hommes ne ſe gueriront pas ſi-tôt de l'ambition & de l'avarice. Comme c'eſt là, où l'on trouve la ſource des élevations & des richeſſes, que n'y ſeroit-on pas pour s'élever & s'enrichir, quand l'on eſt poſſedé de l'une & de l'autre paſſion ? Et comment n'y ſeroit-on pas poſſedé de ces deux paſſions, ayant toûjours devant les yeux tout ce qu'il y a de plus ſomptueux & de plus grand, & voyant

continuellement les reſpects qu'on y porte à la grandeur, & le pouvoir que produit l'abondance ? Les mêmes déguiſemens, les mêmes troubles, la même ſervitude, les mêmes ſoins ne ſe trouvent-ils pas à proportion ailleurs; quand on croit y pouvoir devenir plus riches & plus grand qu'on n'eſt? Nous ne ferions pas tant de plaintes de la Cour, ni d'autres lieux tels qu'ils ſoient, ſi nous avions un cœur moins attaché aux vanitez du monde. C'eſt ſouvent, pour rendre les autres nos eſclaves, que nous le devenons nous-mêmes. C'eſt preſque toûjours par notre faute, que nous ſommes malheureux.

II. Att. Tous les hommes ſouhaitent naturellement d'être heureux; & c'eſt aſſurément dans les Cours des Rois, que l'on trouve le moins cette felicité qu'on deſire; puiſque c'eſt là, où il y a plus de troubles, moins de tranquilité, de plus frequentes traverſes, & une plus étroite dépendance. On y eſt dans des agitations continuelles; on ne s'y repoſe, pour ainſi dire, que debout; on eſt obligé de s'y tenir toûjours en garde contre l'envie, la ja-

louſie, la diſſimulation, & la mauvaiſe foi; on y a de la peine à n'être pas ſoi-même injuſte, diſſimulé, jaloux, envieux; on n'y eſt maître d'aucune de ſes démarches, parce qu'on y eſt contraint de ſe regler continuellement ſur les démarches d'autrui. S'expoſeroit-on à tant de peines, de chagrins & d'inquiétudes, ſi l'on connoiſſoit en quoi conſiſte le vrai bonheur, & ſi l'on vouloit veritablement en joüir.

III. ART. Comme la Cour eſt le Theatre de l'ambition, ſi l'on n'eſt ambitieux, on n'y joüe point de rôle qui y convienne aſſez pour plaire à tout le monde; c'eſt pourquoi on court riſque d'y paroître plûtôt ridicule, que raiſonnable, quelque raiſon qu'on ait de n'avoir aucun empreſſement pour les élevations où tendent les autres. Etre tranquile au milieu de tant de gens inquiéts; & indifferent pour les biens de la fortune, au milieu de tant de gens qui ſont tous occupez à rechercher ſes faveurs; c'eſt faire un perſonnage ſi contraire à tous les autres, qu'on ne le pourroit approuver ſans les reconnoître tous pour être condamnables. Auſſi y a-t-il

peu de gens qui l'approuvent, parce qu'il y en a peu qui voudroient le repreſenter. Cette tranquilité & cette indifference y paſſent bien moins pour être des vertus, que pour des effets de foibleſſe, de fainéantiſe & de lâcheté. Porter des vertus repoſées dans un lieu de grands mouvemens, c'eſt ſe mettre en danger de les perdre, ou de les expoſer au mépris, ſi l'on veut abſolument les conſerver.

IV. Att. Le principal mérite de quelques Courtiſans, c'eſt ſeulement de paroître en avoir; & on le paroît aiſément à la Cour; parce qu'on y fait une étude continuelle des apparences; on y ſçait impoſer par la politeſſe des paroles, par l'éclat de la magnificence, par l'adreſſe des ménagemens, par la bienſéance des manieres, & par la hardieſſe des déciſions. Et on y impoſe d'autant plus facilement, qu'on y eſt aidé par la foibleſſe des regardans & des écoutans, qui ſont d'ordinaire dans une telle prévention à cet égard, que tout ce qui eſt brillant, ou grand, ou riche, attire leur admiration & leur eſtime.

V. ART. Embraſſemens étroits, proteſtations de ſervices, careſſes affectueuſes, paroles obligeantes; tout cela eſt commun à la Cour. A voir les démonſtrations d'amitié qu'on s'y donne les uns aux autres, on diroit que l'on ſe va, pour ainſi dire, mettre en piéces, pour ſe rendre reciproquement de bons offices; mais vient-on en demander des effets? on ne trouve que froideur, indifference, inſenſibilité. Il ſemble que ce ne ſoient plus les mêmes hommes, il ſemble qu'ils ne ſe connoiſſent pas. Tout ce qu'on peut le plus eſperer, c'eſt, que pour ſoûtenir en apparence ce qu'on a tant de fois réellement promis, on s'offrira de ſeconder, ſi quelqu'un veut commencer de ſoliciter, pour obtenir ce qu'on demande. Mais qui eſt-ce qui commencera, puiſqu'il n'y a pas plus d'ardeur de ſervir dans les uns que dans les autres? On ne laiſſe pas pourtant de vouloir faire croire qu'on eſt diſpoſé à rendre de grands ſervices, quoi qu'il ſoit conſtant qu'on ne ſe propoſe d'être le ſecond à ſervir, que parce qu'on ſçait bien que perſonne ne voudra être le

premier. Que les étrangers, les nouveaux venus dans ce pays y ſont facilement trompez par ces apparences!

VI. Att. Il ne faut point perdre de vûë le Prince, en jettant les yeux ſur ſes favoris, il faut le reſpecter en eux, s'ils ne meritent pas d'être reſpectez par eux-mêmes.

VII. Att. Si les favoris du Prince nous maltraitent avec injuſtice; comme ils ont ſon autorité, ne faiſons pas tant attention au mal qu'ils nous font, que nous oublions le mal qu'ils nous peuvent faire.

XX.

ATTENTIONS.

SUR

LES PUBLICAINS.

PREMIERE ATTENTION.

DE tout temps la profeſſion des Publicains a été odieuſe ; parce que la plûpart de ceux qui l'embraſſent, ſous prétexte de ſecourir le Prince, employent toutes les vexations imaginables, pour accabler le peuple. Ils ne ſont riches, que parce qu'ils font pluſieurs pauvres ; ils ne ſe rendent conſiderables, que parce qu'ils ſe rendent dangereux. Les temps les plus amers ſont les plus doux pour eux : car c'eſt alors que leur avarice ſçait inventer les plus ſûrs moyens pour ſe ſatisfaire ; &

que, comme autant d'ennemis publics, ils s'emparent, à la faveur des beſoins de l'Etat, des biens des particuliers. Les droits du Prince les plus juſtes paroiſſent en quelque maniére injuſtes, quand ils paſſent par leurs mains; puis que les étendant au-delà de ſes intentions, ils ſe ſervent cependant de ſa puiſſance, pour autoriſer les oppreſſions qu'ils exercent. Auſſi arrive-t il ſouvent qu'étant inſtruit de leurs injuſtices, il les punit du cruel uſage qu'ils ont oſé faire de ſon pouvoir.

II. Art. Il faut toûjours être en garde contre les ſurpriſes des Publicains. Le Prince & le Peuple ſont continuellement en but à tous les artifices, à tous les ſtratagêmes & à toutes les tromperies que peut ſuggerer la plus avide & la plus inſatiable convoitiſe des richeſſes. Ils ſe plaignent toûjours. Sous prétexte de ne pas retirer des peuples autant qu'ils prétendent leur être dû; ils ne tâchent qu'à ruiner le Prince, afin qu'étant toûjours dans le beſoin, ils ſoient toûjours en état de s'enrichir. Et ſous prétexte des droits du Prince, dont

on les fait dépoſitaires, ils ſont tout occupez des moyens de les faire valoir, en ruïnant les peuples, bien plus pour leur interêt, que pour le ſien. Ils metttent au nombre de leurs pertes les gains immenſes qu'ils ne font pas, & que leur avarice s'étoit promiſe; & ils prétendent qu'autant d'injuſtices qu'on ne leur permet pas de faire, ſont autant d'injuſtices qu'on leur fait.

XXI.

ATTENTIONS

SUR

LE MARIAGE, & LES GENS MARIEZ.

PREMIERE ATTENTION.

SI la raiſon regle la ſuperiorité de l'homme & la dépendance de la femme cette ſubordination ne produira, ni fierté dans celui-là, ni chagrin dans celle-ci. Mais comme il eſt particulierement du devoir de la femme de ſe conformer aux volontez de ſon mari, il doit être fort attentif à ne vouloir rien, qui ne ſoit bien raiſonnable. Sans cette précaution quel déſordre dans une famille, puiſqu'on y ſera obligé de faire ce que le raiſon condamne! Dans tous les états, dans toutes les profeſſions, rien n'eſt plus dangereux, qu'une autorité miſe entre les mains de gens, qui

n'en sçavent pas faire un usage, tel que la raison le demande.

II. Art. Sans la paix entre le mari & la femme, tout est en trouble dans leur maison. Les enfans, les domestiques, les voisins mêmes souffrent de leurs divisions. Mais l'un & l'autre sont ceux qui en souffrent le plus. Leurs biens periſſent, parce qu'ils ne s'accordent pas pour les conserver; les infidelitez s'ensuivent, parce que leurs cœurs étant separez, ils prenent d'ordinaire parti ailleurs. Ils deviennent la fable de la Ville, parce qu'ils y donnent de continuelles Comedies, où ils joüent des rôles des plus ridicules. Ils négligent les devoirs de leur état & de leur religion, parce qu'ils n'ont point d'autre occupation, que de se tourmenter reciproquement l'un l'autre. Ils n'ont que des enfans mal élevez, parce qu'outre qu'ils ne prenent aucun soin de leur éducation, ils corrompent par leurs mauvais exemples, les dispositions qu'ils peuvent avoir pour faire le bien. Enfin, ils n'ont aucun repos, parce qu'ils sont sans ceſſe dans des défiances, dans des craintes, dans des soup-

çons, dans toutes les agitations & dans tous les emportemens de la colere, de la fureur, & de la vengeance. Quelle effroyable situation!

III. ART. Quelques invectives qu'on ait sujet de faire contre les richesses, quelque raison qu'on apporte pour les décrier, quelques descriptions pratiques que l'on fasse des dangers, où l'on s'expose pour les acquerir, des inquiétudes que l'on a, quand on les possede; de l'affliction où l'on tombe lorsqu'on les perd; il est bien difficile de s'empêcher de reconnoître dans la pratique, qu'elles peuvent contribuer à procurer quelque tranquilité dans un ménage, quand on en a autant qu'il en faut pour ne pas manquer du necessaire. Car, comment être en repos, si non seulement on se voit soy-même, mais encore, si l'on voit avec soy une femme & des enfans, pour qui l'on a une extrême tendresse, plongez dans des extrez de miseres, d'où l'on ne peut trouver aucun moyen de sortir? Mais il faut aussi avoüer que ces mêmes richesses ne peuvent pas faire seules le bonheur des gens mariez. Et-

les ſont ſujettes à trop d'accidens, pour prétendre y établir la felicité de cet état. Et c'eſt particulierement du bon eſprit, que cette felicité dépend; ſans lui tous les autres biens ne peuvent contenter; avec lui, on en goûte agréablement les utilitez; & même l'on eſt plus capables de conſolation, ſi on les perd, ou ſi on ne les peut acquerir. En vain vante-t-on comme des partis avantageux, un riche heritier, une riche heritiere, s'ils n'apportent pas ce bon eſprit avec leurs grandes richeſſes. Que d'exemples qui nous apprennent que ces mariages ne ſont pas les plus heureux!

IV. ART. Il y a des filles qui ne ſe veulent mettre ſous le joug du mariage, que pour n'être plus ſous le joug de leurs parens. Elles ſe dédommagent bien, étant mariées, du peu de liberté qu'elles avoient étant filles. Elles ſongent plus à ſe donner aux divertiſſemens, qu'aux ſoins de leur ménage. Un mari, qui trouve une épouſe de ce caractere, & à qui l'on avoit vanté ſa vie retirée, eſt bien ſurpris, lorſqu'elle ſe jette dans cette diſſipation. Alors il

ſe voit dans la neceſſité de lui impoſer un joug, qui lui devient d'autant plus inſupportable, qu'elle ne s'y attendoit pas. Il ne faut pas beaucoup compter ſur une ſageſſe contrainte; car elle ſe dément ſouvent, quand elle ſe trouve en liberté. Ce qu'on n'avoit pas connu, & ce qu'on ſouhaitoit extrêmement de connoître, jette quelquefois dans d'étranges dérangemens, lorſqu'on eſt plus retenu par aucune conſideration. Dans la contrainte, on ſe forme des idées avantageuſes de ce qu'on deſire, & hors de la contrainte on ſe paſſionne ſelon ces idées; c'eſt pourquoi on ſe porte à des excez qu'il n'eſt pas aiſé d'arrêter. Quel tourment pour un époux, qui ſe voit dans la cruelle neceſſité de faire continuellement cette violence à ce qu'il aime le plus tendrement!

Vi ATT. C'eſt preſque toûjours une marque de déreglement & de diſſipation, que de n'aimer pas ſon chez-ſoi, que de n'y s'y plaire pas. Si l'on avoit du goût pour la vie unie, pour la vie égale; ſi l'on étoit attentif à ſes affaires; ſi l'on avoit à cœur l'éducation

de ſes enfans ; ſi l'on conſervoit de l'attachement pour ſon épouſe, on ne ſe trouveroit point mieux que dans ſa maiſon. Quand on ſe déplaît en un lieu, on y fait mal tout ce qu'on a à y faire. Quelle paix ! quelle tranquilité ! quelle douceur dans une famille, quand celui qui en eſt le chef, ſe fait un plaiſir d'y demeurer ! il eſt difficile, que, pendant qu'il trouve de l'agrément dans cette aſſiduité, les autres n'en trouvent pas auſſi avec lui ; au lieu, que s'il y reſte chagrin, il fait autant ſouffrir, qu'il ſouffre lui-même.

VI. Att. La vie ſedentaire, que la bien ſéance exige des femmes, convient parfaitement aux ſoins qu'on leur abandonne du ménage ; mais il faut quelque choſe de plus, il faut qu'elles ayent une attention, qui les faſſe entrer dans le détail de tout ce qui s'y doit faire : car c'eſt particulierement cette attention ſur le détail, qui fait le fondement de la bonne économie. Examiner ſeulement en gros, c'eſt être groſſierement ménagere, & par conſequent peu en état de bien connoître ſi la dépenſe eſt telle

en effet, qu'on la veut faire croire. Qu'il y en a qui s'imaginent entendre parfaitement le ménage, parce qu'elles crient beaucoup, quand on leur demande de l'argent ! elles le donnent pourtant enfin ; &, comme c'eſt ſans connoiſſance de cauſe, on les laiſſe volontiers crier ; parce qu'on le reçoit, & qu'on ſe venge des injures qu'elles disent, ſur le profit qu'on a fait, ou qu'on s'attend encore de faire.

VII. Art. La raiſon pourquoi quelques, (j'ai penſé dire pluſieurs) maris ferment les yeux à la mauvaiſe conduite de leurs femmes, c'eſt ou parce qu'ils ſacrifient volontiers l'honneur à l'intérêt ; ou parce qu'ils en ont plus de liberté pour ſe donner à leurs plaiſirs ; celui-ci pour faire des maîtreſſes, celui-là pour courir la ville ne pouvant ſe tenir long-temps en une place ; l'un pour aller librement au cabaret ; l'autre pour s'abandonner entierement au jeu ; ou parce qu'étant d'humeur fort pacifique, ils aiment mieux leur laiſſer faire ce qu'elles veulent, que de s'expoſer à des troubles continuelles, en réſiſtant à leurs volontez ; ou enfin, parce qu'ils

leur ont laiſſé prendre un empire ſi abſolu, qu'ils n'en ſont point du tout les maîtres.

VIII. Art. Il eſt-juſte qu'un mari exige de ſa femme qu'elle ſoit chaſte; mais n'eſt-il pas juſte auſſi qu'il exige, qu'elle ſoit, par exemple, humble, charitable, & pieuſe? Quand on ſe contente d'une ſeule vertu, ſans ſe ſoucier des autres, on court riſque de n'en avoir point du tout. On paſſe ſi aiſément d'un déreglement à un autre, qu'il eſt bien difficile de s'arrêter en chemin. Si votre femme n'a point de pieté qui lui faſſe reſpecter la preſence de Dieu, qui eſt-ce qui la retiendra de faire mal quand elle pourra ſe cacher aux yeux des hommes? Si elle eſt avare, quelle tentation pour elle, lorſqu'un profit conſiderable attaquera ſa pudeur! ſi elle a de la vanité, elle voudra paroître aimable, & par conſequent ſe faire aimer. Pouvez-vous aſſurer qu'alors enfin, elle n'aimera pas à ſon tour?

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

XXII.

ATTENTIONS

SUR

LA NOBLESSE, & LES NOBLES.

PREMIERE ATTENTION.

ON ſoûtiendra toûjours, & avec raiſon, que la vertu & le merite fait la veritable nobleſſe. On rend à la Nobleſſe du reſpect, on lui porte honneur, on lui marque de l'eſtime, on lui donne des loüanges: mais qui eſt-ce qui merite plus d'être loüé, eſtimé, honoré & reſpecté que la vertu? Les premieres places ſont deſtinées peur les nobles; mais qui ſont ceux qui ſont plus dignes de les occuper, que les perſonnes qui n'y donneroient que de bons exemples, par leur vertueuſe conduite; L'autorité eſt d'ordinaire donnée aux nobles, préferablement à ceux qui ne le ſont pas; mais à qui

qui eſt-ce que convient mieux cette autorité, qu'à ceux que la vertu empêcheroit d'en abuſer? Les nobles veulent toûjours avoir raiſon; mais qui eſt-ce qui a plus de raiſon qu'un homme vertueux, qui en ſuit regulierement les regles & qui en pratique exactement les maximes? On ne montrera aucun privilege, aucune prérogative raiſonnable de la nobleſſe, dont la vertu n'ait droit de joüir.

II. ATT. Vous tirez votre origine d'illuſtres ancêtres, qui par de loüables actions, ſe ſont acquis une gloire, qui doit durer auſſi long-temps, que la vertu meritera d'être glorifiée; &, comme ils ne ſont plus, il eſt juſte, que nous les honorions en vous puiſque leur ſang coulant dans vos veines, vous nous les repreſentez, en nous en rapellant le ſouvenir. Nous vous honorerons auſſi vous-même, lorſque, comme eux, vous vous rendrez par votre loüable conduite, digne de la veneration que nous avons pour leur memoire; car enfin, vous leur feriez injure, ſi vous vous ſerviez de leur perfection, pour faire reſpecter vos défauts, & ſi, vous prévalant de leur

merite, pour vous abandonner impunément à des excez criminels, vous prétendiez avoir droit d'être extravagant, parce qu'ils ont été raiſonnables. A la vûë des reſpects que nous leur rendons, reſpectez-les donc auſſi vous-même, en continuant d'annoblir leur ſang. Nous y ſommes obligez par raiſon; mais vous y êtes encore obligé par reconnoiſſance; puiſque vous avez plus de part à leur gloire, que nous.

III. Art. Plus les hommes penetreront dans l'antiquité par leurs curieuſes recherches, plus ils trouveront de l'égalité entre eux-tous. Vous gardez précieuſement des titres qui prouvent que votre nobleſſe eſt tres-ancienne; allez plus loin, vous trouverez dans l'hiſtoire d'autres titres qui vous prouveront qu'il ſe trouve pour vous au-delà une antiquité de roture. Vous pouſſez autant qu'il vous eſt poſſible dans les temps paſſez, le point où a commencé cette noble origine, qui vous donne tant de fierté; croyez-moi, faites encore un pas, & vous tomberez dans une baſſeſſe ſi roturiere, que vous ſerez forcé de vous reconnoître dans

cette ſource plus avancée, auſſi mépriſable, que ceux que vous mépriſez à cauſe qu'ils ne paroiſſent pas auſſi nobles que vous. Quelques titres que vous apportiez, il vous faudra toûjours produire de votre part un merite ſolide, pour obtenir ſans reproche une diſtinction veritablement honorable. Vous n'êtes à l'égard de ce qui a été fait de loüable par ces illuſtres ancêtres, que vous citez & que vous voulez ſeulement avoüer pour vos peres, & non pas pour vos modeles, vous n'êtes, dis-je, que comme un canal, qui ne ſert qu'à faire paſſer leur gloire juſqu'à nous, afin que nous en ſoyons les ſpectateurs. Ce n'eſt rien dire de veritablement glorieux, pour vous, que d'aſſurer qu'ils ont pratiqué d'excellentes vertus, ſi vous ne nous en faites auſſi voir la pratique. Plus vous vous efforcez de les faire paroître éloignez de vous, plus vous devez faire des efforts pour renouveller par vous-mêmes la memoire de leurs grandes actions, que la revolution de tant d'années pourroit enfin diminuer, même jetter dans l'oubli, & par conſequent, ne vous faire

pas autant d'honneur, que vous vous en promettez. Si vous voulez abſolument vous élever au deſſus des autres, formez par votre propre travail, le pied d'eſtale de votre élevation, proportionnez-le à votre ſtature; car ſi, lors que vous êtes tres-petits, vous vous établiſſez ſur celui de vos ancêtres, que vous nous repreſentez ſi grand; comme vous choquerez extrémement la vûë par cette diſproportion, vous ne paroîtrez que ridicule aux yeux de ceux qui vous y verront.

IV. Att. Comme les ſages ne font point conſiſter le merite d'un homme dans ce qui n'eſt pas de lui, dans ce qu'il n'a que par emprunt, dans ce qu'il n'a ni fait, ni dit, ni penſé, ils ſe mettent fort peu en peine d'examiner s'il eſt d'une noble naiſſance, ou non, pour lui donner leur eſtime, ou leur mépris. C'eſt ſur ce qu'il a de ſageſſe, qu'ils jugent de ce qu'il vaut. Et ils croiroient faire injuſtice à ceux qui aiment cette ſageſſe, qui l'étudient, qui la cultivent, qui la pratiquent, s'ils eſtimoient ceux, qui tirant vanité des grandes actions qu'ils n'ont pas faites, negligent d'être

ſages, parce que leurs ancêtres l'ont été.

V. Att. En parlant ſi ſouvent de votre nobleſſe, vous donnez ſujet de croire que vous n'êtes pas recommandable par vous-même.

VI. Att. Puiſque vous eſtimez tant ce que le hazard a mis en vous par votre naiſſance, vous devez auſſi beaucoup eſtimer ce qui l'a produit dans ceux de qui vous la tenez; & ſi vous l'eſtimez beaucoup, pourquoi ne le pratiquez-vous pas? Avez-vous quelque raiſon qui vous en diſpenſe? Eſt-ce la vertu de vos ancêtres, qui vous exempte de cette pratique? Vous donnez aſſurément ſujet de croire que vous le penſez ainſi; puiſque, faiſant le contraire de ce qu'ils ont fait, vous prétendez cependant que ce ſeroit vous rendre injuſtice, que de ne vous pas donner part à leur gloire. Mais ne vous attendez point du tout que cette part vous ſoit accordée, quelques démonſtrations exterieures qu'on vous donne de veneration & de reſpect. On ne vous regarde que comme un ſujet digne d'opprobre, en même temps qu'on vous honore; on ne reconnoît en vous qu'une ame baſſe, en même temps

qu'on s'abaiſſe devant vous. Tout cet éclat de nobleſſe dont vous vous tarquez tant, ne produit point d'autre effet à votre égard, que de faire paroître davantages vos vices, vos déreglemens & vos extravagances. Il ſemble que vos ancêtres ne vous ont mis dans cette élevation, où vous vous montrez avec tant d'orgueil, de préſomption & de vanité, que pour vous attirer des mépris, afin de vous punir de l'injure que vous leur faites par le honteux uſage que vous faites de leur ſang.

VII. ART. Il eſt ridicule de tirer vanité d'une nobleſſe qu'on a trouvée heureuſement dans ſes titres, auſquels on n'a point d'autre part, que d'être dans la ſuite d'une poſterité qui peut montrer une tige annoblie. Mais il eſt encore bien plus ridicule de méconnoître ſes propres peres, pour s'introduire dans cette poſterité. C'eſt en vain qu'on ſe promet de la gloire de cette uſurpation. On impoſe rarement ſur cette matiere. La curioſité des hommes eſt trop attentive ſur ceux qui s'élevent, pour ne pas découvrir leur impoſture; & comme on ne pardonne rien

ſur cette matiere, les impoſteurs ſe deshonorent par les choſes mêmes, qu'ils produiſent pour ſe faire honorer.

VIII. Att. Certains nobles, c'eſt-à-dire, la plûpart de ceux qui ſe ſont trouvez nobles en naiſſant, ſans avoir travaillé eux-mêmes dans la ſuite à ſoûtenir leur nobleſſe par les mêmes qualitez qui l'ont produite; ces nobles, dis-je, ſont d'ordinaire mépriſans & ſuperbes. Qu'ils diſent donc enfin ce qu'ils ont fait de plus loüable, que ceux qu'ils mépriſent, à cauſe qu'ils ne ſont pas nobles comme eux. Montreront-ils plus de ſageſſe, plus de prudence & de droiture? Mais ce n'eſt pas ſur leurs propres vertus qu'ils fondent leur merite; ce n'eſt que ſur la droiture, la prudence & la ſageſſe des autres. Ces gens, pour qui ils ont tant de mépris, en peuvent auſſi montrer autant qui ne leur appartient pas.

IX. Att. Le plus grand avantage qui me paroît dans la nobleſſe, c'eſt l'obligation qu'elle impoſe d'imiter ceux de qui on la tient. C'eſt à ce prix qu'on doit ſouhaiter & ſe réjoüir d'être noble. Quel bonheur de ſe trou-

ver dans un état, où l'on eſt excité à la vertu par de grands exemples qu'on trouve chez ſoi, & où l'on ſe voit dans une heureuſe neceſſité de ſe regler ſur ces illuſtres modeles ! quand les nobles ſe reglent ainſi, il n'eſt pas neceſſaire qu'ils vantent la nobleſſe de leur naiſſance, pour ſe faire valoir; leur merite parle aſſez pour eux.

X. ATT. Avoir un eſprit de roturier ; & cependant ſe glorifier des vertus de ſes ancêtres, eſt auſſi ridicule que le ſeroit un gueux, qui ſeroit vain, parce que ſes peres auroient été riches.

XI. ATT. Ce noble vous mépriſe, parce que vous êtes roturier, c'eſt-à-dire, parce que vous ne pouvez pas montrer par écrit, que ceux, dont vous ſortez ont eû du courage, de la ſageſſe, de l'équité, de la prudence, de la vertu. Hé bien, faites en ſorte par votre conduite, que vos enfans, que ceux qui vous connoiſſent, ayent ſujet d'écrire, ou de dire de vous ce que ce noble dit de ces peres. S'il vous mépriſe encore, il ſera aſſurément plus mépriſable que vous. *Voyez le Tome I. p. 349. &c.*

XXIII.

ATTENTIONS

SUR

L'ORGUEIL

PREMIERE ATTENTION.

SI l'orgueilleux nous eſt inſupportable, ſouvent ce n'eſt pas tant, parce que l'orgueil eſt odieux par lui-même, que parce que celui qui en eſt enflé, ſemble vouloir nous abaiſſer à proportion qu'il s'éleve ; nous mépriſer en s'eſtimant ; nous dédaigner, en s'applaudiſſant ; & par une vanité fort mortifiante pour notre amour propre, ne vouloir faire aucune comparaiſon avec nous. Et comme nous nous eſtimons toûjours aſſez, pour croire que nous meritons qu'on ait pour nous, quelque conſideration, nous repouſſons l'orgueil par l'orgueil, de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible qu'on ſe puiſſe ſouffrir l'un l'autre, car deux montagnes ne ſe peuvent unir.

II. Art. Etant dans l'élevation, n'oubliez pas de telle ſorte l'abaiſſement où vous avez été, que vous laiſſiez aux autres le ſoin de s'en reſſouvenir. Si vous l'oubliez, vous ſerez orgueilleux; s'ils s'en reſſouviennent, vous ſerez mépriſé; & aſſurément ils s'en reſſouviendront : car plus quelqu'un paroît ſuperbe, plus on cherche les occaſions de l'humilier. La vanité eſt trop odieuſe, pour la laiſſer en repos. On ne lui pardonne rien. A peine même peut-on ſe reſoudre à eſtimer ce qu'il y a de bon dans celui qu'elle anime. Ce changement de fortune qui vous fait grand, de petit que vous étiez, n'impoſe pas ſi aiſément, que votre préſomption vous le fait imaginer. Les choſes ſurprenantes & extraordinaires ſont fort examinées; & elles le ſont bien plus ſeverement quand ceux qui les voyent, croyent, qu'il eſt de leur interêt d'y remarquer des défauts : ce qu'on ſe perſuade aiſément, lorſqu'on fait attention ſur ceux, qui s'en faiſant accroire, ſemblent nous regarder du haut en bas.

III. Art. Les actions éclatantes ſont plus agréables à l'orgueilleux,

que les vertueuſes. L'orgueil eſt une enflure, qui demande ſeulement de la grandeur, de l'amplitude, de l'étenduë, & non pas de la ſolidité. Faire des actions qui ébloüiſſent par leur éclat ; qui ſurprennent par leur grandeur ; qui étourdiſſent, pour ainſi dire, par leur bruit ; voila tout l'objet de l'étude, de l'application & de toutes les démarches de l'orgueilleux. Il ne fait volontiers que ce qu'il croit que les autres ne peuvent faire ; & cela afin d'être toûjours dans une élevation, où ils ne puiſſent atteindre. Les vertus communes qui font peu de bruit, ne ſont point de ſon goût ; car tous les hommes peuvent être vertueux de cette maniere. Une temerité qu'on appelle courageuſe, a bien plus de charmes pour lui, qu'une moderation prudente ; il aime bien mieux être prodigue, que ſimplement liberal ; ce ſont-là ſes ſentimens ; mais, parce que tout le monde ne penſe pas ainſi que lui, il demeure bien au deſſous de l'eſtime que ſa vanité lui promet. Comme l'ordinaire du peuple, ne jugeant de ce que valent les hommes, que par les choſes qui frapent ſes yeux, ſe laiſſent

aiſément ſéduire, quand on attire ſon admiration, il ſe peut faire que l'orgueilleux lui impoſe ; mais il ne trompera pas les ſages ; & c'eſt pourtant de l'approbation des ſages, que dépend la veritable gloire.

IV. Att. Trop d'attention ſur les bonnes actions qu'on fait, donne de grandes tentations d'orgueil. A force de refléchir ſur les vertus qu'on pratique, on peut enfin ſe croire plus vertueux que les autres, & ainſi être fort tenté de s'élever au deſſus d'eux, par une comparaiſon qu'il eſt bien difficile que cette reflexion ne produiſe pas. Toutes les vertus ont chacune leur ennemi particulier, qui n'en triomphe, qu'en les détruiſant ; mais l'orgueil eſt un ennemi general, qui, les combattant toutes, & leur faiſant la guerre, en devient victorieux, en les laiſſant, pour ainſi dire, maîtreſſes du champ de bataille : car on peut être ſobre, moderé, deſintereſſé, chaſte, patient, & en même temps orgueilleux. On devient même ſuperbe, en conſiderant trop qu'on eſt humble. Reſſouvenons-nous dans toutes nos meilleures pratiques, que la perfection conſiſte à bien faire, & non pas à connoî-

tre qu'on fait bien. Trop de consideration sur le merite de ce qu'on fait, peut arrêter en chemin; & souvent quand il s'agit de devenir parfait, si l'on n'avance, on recule; & enfin, on descend si bas, que l'on ne peut plus aller jusques au point, où l'on étoit monté.

V. Att. Nous sommes bien à plaindre, si ayant quelque talent digne d'estime, nous en perdons le merite par une sotte vanité. Il est certain que le merite du bien que nous faisons, ne dépend que de nous; que les autres l'estiment, ou le mépriſent; qu'ils le voyent, ou qu'ils ne le voyent pas; qu'ils le défigurent, ou qu'ils l'obscurciſſent, il ne se fera pour cela aucune veritable diminution ou augmentation de ce qu'il vaut. Nous en diminuerons au contraire beaucoup la valeur, si nous ne le faisons, que pour le montrer, & si l'orgueil nous fait souhaiter qu'on nous en loue, & qu'on nous en applaudisse. Et, comme on n'en fera peut-être rien, nous sommes bien déraisonnables de nous le rendre inutile pour des choses si incertaines! Faisons serieusement attention sur l'envie, sur l'inconstance, sur l'inatten-

tion & ſur la maſignité de la plûpart des hommes que nous avons pour ſpectateurs, & nous ſerons tres-peu portez à la recherche de leurs loüanges & de leurs applaudiſſemens. Si nous pouvions penetrer dans leur eſprit, & connoître ce qui s'y paſſe à notre égard ; nous y trouverions par cette connoiſſance beaucoup plus de ſujets d'humilité, que d'orgueil.

VI. Att. Un homme énorgueilli de ſa naiſſance, de ſon élevation, de la dignité de ſon emploi, fait ſentir ſa grandeur à ceux qui l'approchent, juſques dans ſes moindres démarches, juſques dans ſes plus communes occupations, juſques dans ſes fonctions les plus naturelles. Il ſemble qu'il voudroit avoir une autre vûë, un autre ouïe, un autre odorat, enfin d'autres ſens, que ceux qu'ont les autres hommes. Ces reſpects qu'on porte à ſa grandeur, ces honneurs qu'on lui rend, ces ſoûmiſſions qu'on lui marque, ces complaiſances qu'on lui témoigne, le rendent ſi méconnoiſſable à lui même, qu'on diroit qu'il s'imagine que tous ceux qui ſont ainſi à ſes pieds, ne ſont pas faits comme lui. Et il eſt ſi peu perſuadé que c'eſt ſeulement la place

qu'il occupe, qui eſt l'objet de toutes ces venerations, qu'en quelque lieu qu'il ſoit, quelque parole qn'il diſe, quelque choſe qu'il faſſe, quelques ſentimens qu'il propoſe, quelques jugemens qu'il prononce. il prétend être toûjours reſpectable & reſpecté. Si l'on manque à quelque ceremonie à ſon égard, on l'injurie; ſi l'on ne tremble pas devant lui, on le mépriſe; ſi l'on parle un peu haut en ſa preſence, on l'inſulte; ſi on ne lui montre pas une contenance humiliée, on brave ſon élevation; enfin, pour peu que qui que ce ſoit de ceux qui ſont dans ſa dépendance, de ceux même, à qui le ſang ou quelque alliance donne droit de familiarité, vienne à manquer à quelqu'une des formalitez que ſon orgueil exige, il le regarde comme un criminel digne des reſſentimens de ſa colere & de ſon indignation. Cet homme, ſi ſuperbe, ſi fier, ſi rempli de lui-même, eſt pourtant ſemblable à tous les autres, il eſt ſujet aux mêmes foibleſſes, aux mêmes infirmitez, aux mêmes imperfections, aux mêmes égaremens, & peut-être à de plus conſiderables; parce que ſa préſomption les peut produire. Ce n'eſt point lui

qui eſt grand; c'eſt ſa dignité, c'eſt ſa charge qui eſt grande, c'eſt ſon train qui eſt grand, ce ſont ſes maiſons qui ſont grandes; ou plûtôt c'eſt la petiteſſe apparente de ces hommes dont il eſt reſpecté, qui le fait paroître grand. S'il n'étoit point étourdi par tout cet exterieur bruyant de domeſtiques qui l'entourent, s'il pouvoit rentrer en lui-même, s'étudier avec attention, penetrer ſon interieur, ſe voir à nud, ne conſiderer que ſon eſprit & ſon corps: (car enfin, il n'y a que cela qui ſoit lui, il n'eſt que cela, il n'y a que cela qui lui appartienne veritablement, il n'eſt autre choſe que ce corps, que cet eſprit, qu'on lui conſeille de conſiderer;) & s'il pouvoit auſſi conſiderer & connoître parfaitement les corps & les eſprits de toutes ces gens qu'il traite avec tant de hauteur & de fierté, quels reproches, l'égalité qu'il trouveroit ne feroit-elle pas à ces airs de diſtinction exceſſive que ſes ſentimens orgueilleux lui font prendre; ſi même plûtôt une égalité, qui ne lui ſeroit point favorable, ne l'accabloit pas de confuſion, à la vûë des vanitez ridicules de ſa conduite! que les grands

ſoû-

tiennent noblement & raiſonnablement les honneurs qui ſont dûs à leur qualité, à la bonne heure; mais qu'ils n'affectent point une morgue, qui faſſe paroître que ſe transformant en cette qualité, ils s'attribuent à eux ſeuls ces mêmes honneurs, ſans ſe mettre en peine de les meriter. Nous devons, il eſt vrai, des reſpects à leur élevation; qu'ils n'oublient pas qu'ils lui doivent auſſi les qualitez neceſſaires pour la ſoûtenir honorablement.

VII. ATT. Une homme, que l'orgueil dompte, riſque tout pour le contenter; il perd ſon repos, il hazarde ſes richeſſes, ſa ſanté, ſa vie même, s'il croit pouvoir obtenir, je ne ſçai quelle gloire imaginaire, aux dépens de la realité de tous ces biens. Il ſe conſole même de ſa deſtruction, pourvû qu'il eſpere que ſa memoire ſera honorée, quand il ne ſera plus. Mais rendons quelque juſtice à ces malheureuſes victimes de la vanité; en avoüant de bonne foi, que c'eſt un faux raiſonnement du monde qui les nourrit dans cette erreur. Les loix de la ſuperbe & de l'orgueil ont pris un tel aſcendant ſur celles de la juſtice & de la raiſon, que l'on paroît mépriſable

à la plûpart des eſprits, ſi, negligeant celles-là, on s'attache entierement à celles-ci. On donne même des noms odieux à ceux qui mépriſant les honneurs mondains, ſont tres-indifferens à les rechercher, on les appelle lâches, faîneans, indolens, poltrons, puſillanimes, caſanniers; enfin ils paſſent pour être auſſi deshonorable, qu'ils ſe ſoucient peu d'être honorez.

VIII. Att. Qu'eſt-ce que peuvent prétendre de certains monſtres intraitables par leur fierté, & par leurs morgues affreuſes, ſinon de ſe rendre formidables, en même temps qu'ils ſe font reſpecter? Peut-on, ayant commerce avec les hommes, agir ainſi ſans humanité? C'eſt pourtant la conduite ordinaire de bien des gens, qui ſe trouvant dans l'élevation, croyent qu'ils ne peuvent pas mieux ſe diſtinguer de ceux, avec qui ils traitent, qu'en ſe montrant intraitables. Ils ſont, à la verité, diſtinguez; mais c'eſt par une brutale fierté, qui les fait paroître bien moins des hommes, que des bêtes farouches & ſauvages. Certes, ils ſeroient bien plus raiſonnables, s'ils uſoient d'une affabilité gracieuſe, pour donner un facile accés auprés d'eux;

avec elle, ils gagneroient les cœurs, ils manieroient, pour ainſi dire, les eſprits comme ils voudroient, & plairoient même en refuſant ce qu'on leur demande; au lieu qu'avec une fierté dédaigneuſe, ils rendent deſagréable le bien qu'ils font, & renvoyent toûjours mécontens de leurs manieres, ceux qui ſortent de leur preſence contens des graces qu'ils viennent de recevoir. Quelle bizarrerie dans ces hommes rogues, de vouloir s'attirer de la haine, par les choſes mêmes qui pourroient leur procurer de l'amour, & de n'être point ſatisfaits, qu'on ne leur arrache ce qu'ils ont ſouvent deſſein de donner!

IX. ATT. Ceux-là ſont d'un charmant commerce, de qui l'on peut dire, que plus ils ont de merite, moins ils ont de fierté. Auſſi leur affabilité les rend-t elle autant aimables, que ce qu'ils ont d'excellens, les fait eſtimer. S'ils étoient fiers; comme ils deviendroient inacceſſibles, on les fuiroit, & par conſequent, ils donneroient moins à connoître ce qu'ils valent. Et, quand même on les connoîtroit, leur exterieur rebutant les rendroit auſſi deſagréables, avec leur

faire tout ce qui leur plaît, parce qu'ils en ont le pouvoir; & que s'imaginant être élevez au-deſſus des autres autant par leur ſageſſe, que par leur dignité, ils croiroient s'abaiſſer, s'ils ſe laiſſoient conduire par d'autres lumieres, que par les leurs propres.

IV. AT. Un Grand demande quelque fois conſeil, non pas pour s'inſtruire; mais pour juſtifier ſes mauvaiſes démarches.

V. AT. Les bienfaits ne ſont pas pour les Grands; car quelque bien qu'on leur faſſe, ils croyent que c'eſt une dette qu'on leur paye, & non pas une grace qu'on leur fait. Ils vont même juſqu'à ſe perſuader qu'on leur a obligation, quand ils daignent recevoir.

VI. AT. Avez-vous obligé un Grand? Vous le déſobligerez, ſi vous paroiſſez trop devant lui; votre preſence ſemblera lui reprocher continuellement ſon défaut de pouvoir & ſa foibleſſe. Les hauteurs des Grands ne s'accommodent point du tout de ces reproches.

VII. AT. Comment voudrions-nous qu'un Grand ne ſe perſuadât pas avoir beaucoup d'eſprit, pendant qu'il voit tant de gens d'eſprit le loüer, le flater, & lui faire la cour?

VIII. Ar. En jettant les yeux ſur votre grandeur, qui vous met au deſſus des autres hommes, ne perdez jamais de vûë votre humanité, qui vous rend égal à eux par les miſeres qui l'accompagnent.

IX. Ar. Vous voila bien haut monté au-deſſus de moi ; montez encore plus haut, ſi vous le pouvez ; il faudra enfin que vous & moi nous deſcendions ſous cette terre, que nous foulons aux pieds. Reflexion bien humiliante pour les Grands !

X. Ar. Quelque diſtinction que vous donne votre grandeur, vous allez être bien-tôt égal à ceux dont vous vous croyez être diſtingué.

XI. Ar. Que de gens dont les Grands ont beſoin ! mais eſt-ce qu'ils ſont plus foibles que les autres hommes ? Non, dit-on ; c'eſt la grandeur qui les met dans cette ſituation. La grandeur eſt donc ſujette à de grandes neceſſitez.

XII. Ar. Si les Grands pouvoient pour une bonne fois ſe perſuader, que les ſentimens qu'on a d'eux, ſont bien differens de ceux qu'on leur fait paroître, la plûpart ſeroient-ils auſſi fiers & auſſi mépriſans qu'ils le ſont.

XIII. AT. Que les grands hommes paroiſſent petits, quand on les regarde de bien près!

XIV. AT. Vous êtes petits, & vous avez affaire à un grand qui vous témoigne un deſir; regardez ce témoignage comme un commandement: Ne negligez rien pour y ſatisfaire autant qu'il dépend de vous, & que la raiſon le permet. Les Grands croyent d'ordinaire que les petits ſont faits pour eux; l'obeïſſance à leur égard, n'exige pas toûjours un commandement abſolu. Il faut entendre leurs volontez à demi-mot.

XV. AT. Pendant que le Grand s'éleve au-deſſus du petit par ſa naiſſance, par ſes dignitez, par ſon autorité, par ſes richeſſes; le petit s'approche du grand par la reſſemblance de l'excellence de ſon ame, & de la foibleſſe de ſon corps. Ils ſont égaux parce qui les fait eux mêmes, par ce qui leur appartient; ils ne ſont diſtinguez que par ce qui n'eſt pas abſolument à eux, par ce qui ne dépend pas d'eux.

XVI. AT. Les choſes mortelles ne ſont grandes que par comparaiſon.

XVII. AT. Quelque choſe que vous

faſſiez, vous aurez de la peine dans l'élevation; auſſi-bien que vous en avez eû pour y monter.

XVIII. Ar. On vous fait honneur, on vous donne des loüanges, on vous accueille d'applaudiſſemens; mais qu'eſt-ce que tout cela vous fait, vous rend-t-on meilleur? vous rend-t-on plus ſage, plus juſte, plus raiſonnable? vous donne-t-on plus d'eſprit, plus d'attention, plus de jugement, plus de talens pour vous acquiter de vos devoirs? Montrez-moi donc un bien réel dans ces honneurs qui vous charment & qui vous enchantent.

XIX. Ar. Se porter aux grandes choſes, loüable ambition! mais ambition pernicieuſe, quand on ne ſe porte à ces grandes choſes, qu'aux dépens de ſon propre repos & du repos des autres.

XX. Ar. Vous briguez un emploi? Commencez par fonder votre brigue ſur les diſpoſitions neceſſaires pour vous en bien acquiter. Vous marcherez plus ferme, en faiſant vos démarches, vous encouragerez vos amis, vos protecteurs & vos patrons; vous écarterez plus ſûrement vos competiteurs. C'eſt une

grande avance pour obtenir ce qu'on demande, que d'avoir droit de le demander.

XXI. AT. Il m'a toûjours paru, qu'il eſt dangereux de ne ſe ſoucier pas de ſa reputation; parce qu'il ne ſuffit pas que nous ſoyons ſages, il faut encore que nous le paroiſſions : car nous devons le bon exemple aux autres.

XXII. AT. L'approbation ne met point en nous la vertu, elle la ſuppoſe. Le plaiſir de la pratiquer en eſt ici la plus ſûre recompenſe. Etre gens de bien, voila notre devoir; être approuvez, voila le devoir des autres; qu'ils s'en acquitent, ou non; nous n'en ſerons, ni meilleurs, ni plus méchans.

XXIII. AT. Vous mépriſez la plus grande partie de ces hommes dont vous ſouhaitez d'être eſtimé. Mais, quoi! n'avez-vous pas autant ſujet de mépriſer leur eſtime, que vous prétendez en avoir de les mépriſer eux-mêmes? *Voyez le Tome I. p. 299.*

XXV.

ATTENTIONS

SUR

LA SUPERIORITÉ, & LA DÉPENDANCE.

PREMIERE ATTENTION.

IL n'y a aucun homme, quelque élevé qu'il ſoit, qui n'ait un maître au deſſus de lui. N'oubliez donc point, étant ſuperieur, que vous êtes inferieur à quelqu'un, afin que l'exemple du traitement que vous ſouhaitez qu'on vous faſſe dans votre dépendance, vous engage à traiter de la même maniere ceux, qui dépendent de vous. N'affectez point de faire ſentir ſans raiſon la peſanteur de votre empire; adouciſſez-en l'amertume; banniſſez-en la rigueur, & vous mettant en la place de vos ſu-

jets & de vos domeſtiques, jugez, par l'averſion que vous auriez pour un maître, qui vous ſeroit cruel, combien vous leur ſerez odieux, ſi vous les traitez avec trop de ſeverité.

II. Ar. La ſource de tous les chagrins que donne la dépendance, c'eſt de faire ce qu'on ne voudroit pas. Il n'y a donc qu'à le vouloir bien. Ce remede eſt également ſûr & facile.

III. Ar. Ceux qui ſervent, qui dépendent, ſentent aſſez leurs peines, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'affecter de les leur faire ſentir.

IV. Ar. On gâte, dit N.... les ſerviteurs, en les traitant avec douceur; a-t-il des raiſons qui lui prouvent que la cruauté qu'il exerce ſur eux, les rendra meilleurs?

V. Ar. Il y a entre les domeſtiques & les maîtres des devoirs reciproques. Il eſt vrai que l'état d'élevation & de proſperité des maîtres exige des ſerviteurs de l'obeïſſance & des reſpects; mais il eſt vrai auſſi que l'état de baſſeſſe & de miſere des ſerviteurs exige des maîtres de la pitié & du ſoulagement.

VI. A 1. Ces ſerviteurs, & autres perſonnes qui dépendent de vous, pour qui vous avez tant de mépris, que vous traitez avec tant de hauteur, que vous regardez avec tant d'indignation, contre qui vous exercez tant de ſeverité, contribuent pourtant beaucoup aux douceurs, à l'agrément & aux commoditez de votre vie; c'eſt leur travail, qui fait votre oiſiveté tranquille; c'eſt leur aſſiduité qui vous fait trouver promptement tant de choſes, dont vous avez continuellement beſoin, & qui vous détourneroient de l'application à ce qui vous ſemble le plus important, ſi vous étiez obligé de le chercher vous-même. Ils vous rendent même honorable, puiſque vous vous faites honneur d'en avoir un grand nombre à votre ſuite. Vous les habillez, vous les nourriſſez, vous les logez, cela eſt vrai; mais comparez la petiteſſe du bien qu'il reçoivent de vous avec l'abondance des commoditez qu'ils vous procurent, & vous conviendrez que ce qu'ils ont pour vous, vaut du moins autant que ce que vous faites pour eux: car ſi vous leur donnez leur ne-

ceſſitez, leur ſecours ne vous aide-t-il pas, non ſeulement à avoir les vôtres, mais encore à les pouſſer juſqu'au ſuperflu, & à en joüir agréablement.

VII. Art. Ces pauvres gens ſont tout à vous, ſoyez donc à eux plus que vous n'êtes; ils vous ſacrifient leurs peines, leurs ſoins, leurs liberté, leur vie, enfin tout ce qu'ils ont de plus cher; montrez-leur donc quelque reconnoiſſance, en les payant de traitemens plus doux. N'augmentez pas par votre cruauté la dureté de leur infortune. Agiſſez de telle ſorte à leur égard, qu'ils aiment mieux être eſclaves chez vous, que libres chez les autres.

VIII. Art. Souvent les ſerviteurs ne ſont ennemis, que parce que les maîtres ſe rendent envers eux fort haïſſables. Car qu'eſt-ce qui peut plus faire haïr, que ce que ceux-ci mettent en uſage contre ceux-là, je veux dire, l'indignation, la dureté, la fierté, la colere, le mépris & les injures? Mais diſons la verité; la plûpart des maîtres ne demandent pas d'être aimez de leurs domeſtiques, ils veulent ſeulement

s'en faire craindre. Ils ſe perſuadent qu'ils ne feroient pas aſſez valoir leur domination, leur autorité, s'ils ne ſe montroient formidables.

IX. AT. Pendant que ce ſerviteur eſt traité de vous comme un eſclave, il vous regarde lui-même comme un autre eſclave; car vous l'êtes en effet ou de l'argent, ou des femmes, ou de l'ambition. Et ce qui doit augmenter votre honte, c'eſt qu'étant un témoin continuel de votre eſclavage, & vous aidant même de ſon ſecours pour l'entretenir, il ſe divertit en ſecret de votre honteuſe conduite. De bonne foi, lequel eſt le plus digne de mépris, ou un domeſtique qui ſert malgré-lui un maître, à qui la fortune contraint d'obeïr, ou un maître qui ſert volontiers de honteuſes paſſions qui l'ont reduit ſous leur empire?

X. AT. Les gens de bonne foi ſont continuellement aſſiegez de faux dévots qui n'étant pauvres, que parce qu'ils ſont toûjours oiſifs, les ſéduiſent en montrant une pauvreté, que leur hypocriſie fait paroître innocente, & ſurprenant ainſi leur charité, en tirent des

ſecours, qu'ils leur devroient refuſer par juſtice. Cependant de miſerables domeſtiques, travaillant ſans relâche, toûjours aſſidus à obeïr exactement & promptement à leurs volontez, demeurent, ſans autre recompenſe, que de vivre toûjours dans la peine, & de mourir enfin dans la pauvreté. Soyons charitables; mais avec une ſi équitable ſubordination, que ceux qui meritent le plus reſſentir les effets de notre charité, ne ſoient pas ceux qui les reſſentent le moins. On dira peut-être (& on ne le dit en effet que trop ſouvent) mes domeſtiques ont reçû de moi ce que j'étois convenu de leur donner, qu'ont-ils à ſe plaindre? Ils ont à ſe plaindre de ce que vous faites de votre ſuperflu un uſage contraire aux loix de la nature, de la juſtice & de la raiſon. Ils ont à ſe plaindre de ce que pendant qu'ils ſont dans les ſouffrances, vous les laiſſez ſouffrir ſans pitié, après les avoir tourmentez vous-même par votre mauvaiſe humeur, par vos impatiences, par vos mauvais traitemens, & par les travaux que vous exigiez d'eux, & qui les ont épuiſez pour vous.

Ils ont à ſe plaindre de ce qu'après vous avoir rendu de longs ſervices, ils n'ont pû gagner avec vous de quoi ſubſiſter, lorſqu'ils ne peuvent plus ſervir, & que pendant que vous les abandonnez, vous ſecourez des gens qui n'ont point d'autre merite auprés de vous, que celui de ſçavoir bien vous tromper, pour continuer de vivre commodément dans la pareſſe, où ils ont toûjours vêcu. Qui eſt-ce qui voudroit s'occuper au travail, ſi tout le monde recompenſoit, comme vous, l'oiſiveté?

XI. A T. Tel dit d'un domeſtique, qu'il mépriſe, que *ce n'eſt qu'un malheureux qui n'eſt fait que pour ſervir*; en attendant que dans la ſuite ce domeſtique dira peut-être la même choſe des enfans de ſon maître. Ne nous laiſſons pas tellement ébloüir par l'état preſent de notre fortune, que perdant de vûë ſon inconſtance & ſes révolutions, nous ne faſſions aucune attention ſur l'avenir. Il n'eſt pas même neceſſaire, pour être convaincus de ſes bizarreries, que nous les allions chercher dans les temps qui nous ſuivront, nous en avons aſſez d'exemples devant les yeux. Combien

voyons-nous de ſerviteurs, dont les peres ont été maîtres ! combien de maîtres, dont les peres ont été ſerviteurs ! Ces peres auroient ils oſé aſſurer que les enfans qu'ils mettoient au jour, n'étoient faits que pour être ce qu'ils ſont devenus?

XII. A T. Il eſt autant de l'interêt des domeſtiques de travailler, que de l'interêt de leurs maîtres; car s'ils s'entretiennent dans la faineantiſe, ils ne ſe tireront jamais de la miſere, parce qu'ils fuiront toûjours le travail. Un ſerviteur, qui ne fait rien pendant quelque temps, voudra dans la ſuite toûjours ne rien faire. Un ſerviteur ſans travail, eſt en danger de devenir un ſerviteur ſans fidelité. Que ces reflexions ne vous engagent pourtant pas à exiger d'eux des travaux exceſſifs; car, par ces excez, vous les reduiriez dans une telle extrémité, qu'ils ne pourroient plus travailler pour vous, ni pour eux-mêmes. Ménagez leurs forces de telle ſorte, que, quand vous n'aurez plus affaire d'eux, ils en ayent aſſez pour en ſervir d'autres. Ne prenez pas l'avidité de vos paſſions pour

la meſure de ce qu'ils doivent faire. Enfin, reglez-vous ſur la loi de l'humanité, qui demande que vous les traitiez comme des hommes, & non pas comme des aſnes, des bœufs & des chevaux.

XIII. Art. Je ne vois point de gens qui ſe faſſent plus promptement & plus exactement obeïr, que ceux qui accompagnent leurs commandemens de peu de paroles. Les maîtres qui parlent trop, ſe rendent mépriſables, & en même temps attirent ſur les ordres qu'ils donnent, je ne ſçai quel mépris qui les fait negliger. Il ſemble que ce qu'on dit, ne paroît pas de conſequence, quand on l'exprime avec des paroles inutiles & ſuperfluës; c'eſt pourquoi on l'écoute legérement, & on ne s'en met pas beaucoup en peine. La diſtraction même, que cauſe l'excés du parler, empêche de prêter aux circonſtances l'attention neceſſaire pour bien exécuter; & ainſi on obeït mal, parce qu'on a mal entendu. En parlant peu, le commandement eſt plus reſpecté, mieux compris, & moins oublié.

XIV. Art. Les maîtres qui ont ac-

coûtumé de crier, n'étonnent pas plus leurs domeſtiques, que le ſon des cloches ceux qui demeurent auprés des Egliſes, ou que le bruit des caroſſes, ceux qui logent dans les ruës, où il en paſſe continuellement. C'eſt quelquefois une choſe réjoüiſſante, que de voir la tranquilité d'un valet, pendant que ſon maître crie contre lui, s'emporte & ſe tourmente par les mouvemens les plus impetueux. L'habitude où il eſt de le voir dans ces convulſions, le rend ſi peu ſenſible à ce qu'il entend & à ce qu'il voit, qu'on diroit qu'il n'y a aucune part. Certes, un homme qui uſe de ces violences extravagantes envers ceux qui le ſervent, ſe rend bien ridicule, puiſqu'il leur donne tant d'occaſions de paroître ſages aux dépens de ſa folie!

XV. Art. Les maîtres ſont dans une ſi grande dépendance de la fidelité & de la probité de leurs domeſtiques, qu'ils ne peuvent prendre trop de précautions pour en avoir de fideles & de gens de bien. Vous avez donc trop à riſquer avec un mauvais ſerviteur, pour negliger de connoître par vous-même, ou par d'autres les allures, les commer-

ces & les habitudes de ceux qui vous ſervent. Mais la même attention, dont vous devez uſer pour découvrir leur conduite, doit auſſi vous ſervir pour leur cacher la votre; & il eſt d'autant plus neceſſaire que vous ſoyez attentif là-deſſus, qu'ils ſont toûjours avec vous, que vous les avez pour des témoins continuels de vos actions, qu'ils devinent à demi-mot, qu'ils ſont d'ordinaire fort curieux, que le peu d'occupation qu'ils ont, leur donne le temps de s'occuper de vos affaires; enfin, qu'ils ſont fort ſouvent tentez de ſe venger de vos diſcours de hauteur à leur égard, par des paroles de médiſance contre vous; & du mépris que vous marquez faire d'eux, par des découvertes qui puiſſent vous rendre vous-même mépriſable. Combien de diviſions dans les familles; parce qu'un maître ayant mal parlé par inadvertance d'une perſonne en preſence d'un valet; celui-ci eſt allé dire au valet de cette perſonne; ce valet, à la femme de chambre; la femme de chambre, à ſa maîtreſſe; de ſorte que cette médiſance étant raportée de bouche en bouche, eſt parvenuë enfin juſqu'au maſ-

tre, contre qui elle a été faite, & a produit une inimitié qu'on n'a jamais pû détruire !

XVI. AT. Nous nous rendons ſi ſouvent de mauvais ſervices à nous-mêmes, que nous ne devons pas être ſurpris ſi nos domeſtiques ne nous ſervent pas bien.

XVII. AT. Si vous mépriſez ces valets, à cauſe que leur pauvreté les engage à vous ſervir ; prétendez-vous qu'on vous eſtime à cauſe que votre foibleſſe vous force à avoir beſoin de leurs ſervices ?

XVIII. AT. En obeïſſant malgré moi, je trouverai un dégoût fatiguant, dans ce que je ſerai obligé de faire ; je n'exécuterai qu'imparfaitement ce qu'on exige de moi ; j'irriterai ceux qui me commandent ; je paſſerai pour un eſprit rebelle & mutin ; je jetterai autant de trouble parmi les autres, que j'en ſentirai moy-même ; je ſerai toûjours dans un état violent, qui m'accablera de chagrin ; je déplairai du moins autant que me déplairont les choſes que je ferai avec reſiſtance. Et enfin, ce ſera inutilement que je montrerai de la

mauvaiſe humeur, que j'aurai du dépit, que je m'impatienterai, que je m'affligerai : car il faudra que j'obeïſſe. Eſt-il neceſſaire qu'on m'en diſe davantage pour me prouver que je dois pour mon repos me ſoûmettre volontiers & obeïr de bon gré ? *faire de neceſſité vertu* ; bonne maxime pour ceux qui ſont dépendans d'une autorité, dont il ne leur eſt pas permis de ſe ſouſtraire.

XIX. A T. Il ſeroit à ſouhaiter qu'un homme qui n'eſt pas ſage, ne fiſt rien de lui-même, ne fiſt rien de ſon propre mouvement, que toutes ſes démarches ne fuſſent que comme autant d'actes d'obeïſſance envers ceux qui ſont plus ſages, plus prudens & plus éclairez que lui. C'eſt agir ſagement, c'eſt, pour ainſi dire, être ſage, ſans ſageſſe, que de ſe ſervir de la ſageſſe des autres, pour ſe mettre dans les voyes qu'on ne peut pas trouver ſoy-même. Que deviendroient les jeunes gens, par exemple, ſi l'on n'avoit aſſez d'empire ſur eux, pour les forcer de ſuivre les chemins de vertu qu'on leur trace & qu'on leur montre ? Ne nous flatons point, tout le monde a beſoin

de quelque violence pour empêcher qu'on ne s'égare. Les gens mêmes les plus raiſonnables, ne doivent pas s'impatienter, quand ils ſont dans l'obligation d'obeïr, c'eſt un frein qui les retient dans leur devoir, & qui ſurmonte bien des obſtacles qui s'oppoſent à leur perfection. Avec trop de liberté, on eſt ſouvent en danger de devenir libertin.

XX. A T. En obeïſſant, on remplir ſon obligation, on fait ce qu'on doit, & l'on n'eſt point reſponſable du reſte. Quand on eſt conduit, c'eſt à ceux qui conduiſent, de répondre des évenemens. La plûpart des choſes ont deux faces; l'obeïſſance a d'un côté des chagrins; mais d'un autre côté elle a ſes utilitez. Regardons toûjours du bon côté ce qu'il ne nous eſt pas poſſible d'éviter.

XXI. A T. Quoi que ceux qui nous commandent ayent des défauts, nous ne ſommes pas diſpenſez pour cela de leur obeïr. Notre obeïſſance demande ſeulement en eux, à notre égard, une autorité pour ſoûtenir & faire obſerver les loix, qui ont été établies par la

juſtice & la raiſon. Voila tout ce que nous devons exiger d'eux, pour qu'ils ayent droit de nous ſoûmettre. Quelques imperfections qu'ayent les Magiſtrats, les loix n'en ſont pas moins parfaites ; & ainſi nous ne ſommes pas moins obligez de nous rendre à leurs commandemens, quand ils ont rapport à ces mêmes Loix. Ce n'eſt pas tant à eux que nous obéïſſons, qu'à ces Loix qui nous ſont ſignifiées par eux. C'eſt chicaner contre notre devoir, que de faire tant de reflexions ſur les défauts de ceux qui nous le preſcrivent, à moins que ce ne ſoit pour ſouhaiter, qu'ils autoriſent par leur ſageſſe, celle que leur autorité leur fait demander de nous. *Voyez le Tome I. p. 349. &c.*

XXVI.

ATTENTIONS

SUR

LES RICHESSES, & LA PAUVRETÉ.

PREMIERE ATTENTION.

RECevoir les biens, quand ils nous viennent; les rendre, quand nous ne pouvons les garder; voila ce qui dépend de nous; c'eſt en cela principalement que nous pouvons montrer de la raiſon & de la vertu; mais quand il s'agit de les acquerir & de les conſerver, nous n'en ſommes pas les maîtres; car nous ne les acquerons pas, quand nous le voulons; nous ne les conſervons par autant qu'il nous plaît.

II. AT. C'eſt en vain qu'on eſtime tant les richeſſes; car enfin, il faudra qu'elles nous échapent, ou que nous leur échapions.

III. A T. Quel bonheur, dit le " pauvre, de joüir de cet or & de " cet argent, que ce riche tient dans ſes " coffres! rien ne lui manque; il a tout " ce qu'il veut. " Rien ne lui manque, dit-on? Je gagerois pourtant, qu'il manque du plus neceſſaire; je veux dire, de la tranquilité de l'eſprit. Il a autant de deſirs que le pauvre. Celui-ci deſire le neceſſaire; celui-là deſire le ſuperflu.

IV. A T. Il eſt certain, qu'en augmentant vos ſuperfluitez, vous avez augmenté vos ſoins & vos inquiétudes. Conſiderez que vous avez à preſent beaucoup plus de peine pour l'entretien de l'enfilade de vos appartemens, & de vos vingt domeſtiques, que vous n'en aviez, lorſque vous vous contentiez d'un laquais, & d'une chambre accompagné ſeulement d'un cabinet.

V. A T. Je regarde la magnificence exceſſive de certains riches comme une tres-belle decoration deſtinée pour la repreſentation d'une nouvelle Comedie, & que l'on détruit bientôt, ſi la Comedie ne fournit pas aſſez de gain pour continuer de s'en ſervir.

VI. AT. Quoi ! rougirois je d'avoir des parens pauvres ? Eſt-ce ma faute ? eſt-ce par mon imprudence ? eſt-ce par mes crimes ? Mais on m'en mépriſera. Que ceux-là rougiſſent plûtôt, qui ſeront aſſez déraiſonnables pour me mépriſer ſous ce prétexte.

VII. AT. Bien des gens craignent la pauvreté, non pas dans la crainte où ils ſoient de manquer du neceſſaire ; mais parce qu'ils apprehendent de n'avoir pas aſſez pour fournir à leur vanité, à leur ambition, à leur délicateſſe, à l'opinion ridicule qui n'excite à avoir de la conſideration, que pour ceux qui ont des ſuperfluitez. *Voyez le Tome I. p. 369, &c.*

XXVII.

ATTENTIONS

SUR

LES AMIS, & LES ENNEMIS.

PREMIERE ATTENTION.

DAns quelque élevation, dans quelque abondance, dans quelque proſperité que vous ſoyez ; croyez-moi, faites des amis ; & pour cela ne conſiderez pas tant ce que vous êtes devenu, que ce que vous pouvez devenir. La roue pourra enfin tourner ; & comme vous pourrez deſcendre bien bas de l'élevation où vous êtes ; ſi cela arrive, qui eſt-ce qui vous relevera, ſi vous ne vous faites aimer de perſonne ; Craignez, que parce que vous avez mépriſé l'amitié de tout le monde, tout le monde ne s'oppoſe à votre rétabliſſement. Faites reflexion que cette

rouë, dont on vient de parler, ſera peut-être même miſe en mouvement par ceux que vous negligez d'avoir pour amis, quoi qu'ils meritent de l'être. Nous avons toûjours beſoin les uns des autres : cela eſt conſtant ; & qu'y a-t-il, qui ſoit plus propre pour exciter à ſurvenir à ces beſoins reciproques, que le zele d'une ſincere amitié ?

II. Art. Salutaire précaution, que celle de ne rien faire, qu'il ſoit dangereux de confier ! quelque éloge qu'on faſſe de la confiance qu'on doit avoir en ſes amis, faiſons toûjours tout ce qui nous eſt poſſible pour prendre cette précaution. C'eſt une choſe excellente, ſi l'on veut de ſe confier ; mais c'eſt une grande ſûreté, de ne s'expoſer point au danger de s'en repentir. On dit tant de belles choſes en faveur de cette confiance, pour exciter à en faire uſage ; & en même temps on voit tant de difficultez, pour que ceux, à qui on l'a fait, lui ſoient toûjours fideles, qu'il me paroît beaucoup plus de prudence à déliberer long-temps, qu'à prendre promptement parti ſur cette matiere.

III. At. Regardons nos amis dans le même eſprit, que nous nous regardons nous mêmes, afin que nous prévenions leurs beſoins avec le même empreſſement, que nous ſouhaiterions qu'ils vouluſſent prévenir les nôtres. Epargnons-leur cette confuſion, dont on eſt agité, lorſqu'on eſt obligé de faire le perſonnage de ſuppliant. Allons à eux dans ces occaſions, n'attendons pas qu'ils viennent à nous. On aime veritablement, quand on ſouffre, en voyant ſouffrir ce qu'on aime.

IV. At. Aimez à conſerver vos vieux amis. Si d'un côté, ils ſont moins parfaits que les nouveaux qui ſe preſentent; d'un autre côté ils vous ſont plus propres, & vous conviennent mieux; parce que vous êtes accoûtumé à leurs manieres. Il n'y a point d'habit neuf, qui ne gêne le corps, quand on commence à le porter. Les nouvelles amitiez demandent des réſerves & des ceremonies, qui les empêchent d'être auſſi agreables que les anciennes.

V. At. La conduite de votre ami eſt-elle attaquée? Coupable ou non, ne l'abandonnez point pour cela, dans la

crainte qu'on ait mauvaiſe opinion de vous. Ayez plûtôt ſoin d'établir ſi ſagement la vôtre, qu'elle vous affermiſſe dans le deſſein que vous avez de reſter avec lui, afin de lui être utile. Peut-être qu'en ne le quittant point, votre compagnie le juſtifiera, ou le corrigera.

VI. Ar. Votre ami a ſuivi votre conſeil, & il s'en eſt tres-bien trouvé. N'en dites rien à perſonne, afin de ne point diminuer la gloire de l'action qu'il a faite. Gardez même le ſilence; ſi ayant negligé de vous croire, il n'a pas bien réuſſi, afin de ne pas augmenter ſa confuſion.

VII. Ar. Ne vouloir aimer perſonne, qu'à condition qu'on ſera ſans aucun défaut, c'eſt ne vouloir point être aimé ſoi-même : car qui eſt-ce qui eſt parfait? Contentons-nous d'exiger abſolument de nos amis, qu'ils n'ayent point de ces défauts qui rendent inſociables ceux dans qui ils ſe trouvent, & qui ſont bien plus capables de rompre le nœud de l'amitié, que de le former & de l'eſtraindre. Une amitié veritable merite bien que nous pardonnions en ſa faveur quelques fautes à ceux qui nous la por-

tent & qui nous la témoignent. Bien loin de nous rendre nos amis insupportables pour quelques imperfections, elle doit au contraire exciter notre patience à les supporter; c'est en cela que nous leur donnerons les plus fortes preuves de la force & de la sincerité de notre attachement; puisque nous ne nous separerons point d'eux, malgré ces prétextes, qui pourroient suffire à des amis plus foibles, pour les détacher.

VIII. At. Quel contentement d'avoir un fidel ami, à qui nous puissions faire part de notre bonheur & de notre prosperité, sans craindre d'exciter en lui aucune envie; mais plûtôt avec assurance qu'il en sera aussi content que nous! C'est multiplier la joye, que de la voir goûter par ceux qu'on aime; que de connoître qu'ils la goûtent avec nous, afin de nous la faire goûter mieux; qu'ils y sont sensibles, afin d'augmenter notre sensibilité; & qu'ils sont si touchez de ce qui nous peut faire plaisir, que s'ils étoient dans l'adversité, & qu'elle pût nous être avantageuse, ils en seroient beaucoup moins affligez; car c'est ainsi que l'on prouve à ses amis,

que, ſi l'on ſe réjoüit de leur proſperité, c'eſt ſans aucun retour intereſſé ſur ſoi-même.

IX. Ar. Quelle conſolation, lorſqu'étant abbatu par quelques mépris, accablé par quelque perſecution, penetré de quelque chagrin, affligé de quelque perte, on va ſe refugier chez un ami, également tendre & habile, qui prend part à notre douleur, & qui ſçait en même temps les moyens de la temperer! Nous la ſentons diminuer par l'empreſſement qu'il marque pour la partager avec nous. La force de ſon zele nous releve de notre abattement; la tendreſſe de ſes avis amollit la dureté de nos perſecutions; la douceur de ſes manieres adoucit l'amertume de nos chagrins; enfin nous nous imaginons trouver en lui un treſor qui nous conſole de nos pertes. Quel bonheur d'avoir de tels amis, puis qu'ils ne ſont pas moins rares que precieux!

X. Ar. L'amitié demande que nous ſupportions notre ami, & que nous ne l'abandonnions point, quoi qu'il ait des défauts; mais elle n'exige pas pour cela, que nous ayons une lâche complaiſance

pour ſes paſſions, & que nous flations ſes vices. En même temps que nous ſommes attachez à lui, ne negligeons rien pour le détacher de ce qui eſt condamnable. Ce ſeroit le haïr plûtôt que l'aimer, que de contribuer à l'entretenir dans une conduite, qui étant odieuſe, ne pourroit le rendre que haïſſable. Rendons-lui autant que nous pourrons, les ſervices qu'il nous demande; de telle ſorte pourtant qu'ils ne ſoient ni pernicieux pour lui, ni honteux pour nous-mêmes: enfin faiſons violence à notre tendreſſe, pour le reprendre avec ſeverité, quand il en eſt abſolument beſoin; afin que ne le traitant point alors avec une douceur dangereuſe, il ne ſe perd pas, & ne deshonore point notre amitié; ce qui arriveroit, ſi nous la faiſions ſervir à des déreglemens. Reglons cependant ſi prudemment nos remontrances; ménageons-les ſi bien, qu'elles n'aillent point au-delà des bornes, que la confiance, le ſecret & la diſcretion preſcrivent entre les amis. Cachons aux autres ce que nous découvrons en lui de mauvais, & n'en parlons, que pour tâcher de le juſtifier, ſi on nous en parle.

XI. Art. Mettez à l'épreuve ces donneurs de demonſtrations patetiques d'amitié ; ces faiſeurs de proteſtations continnelles de ſervices ; ces diſcoureurs officieux & obligeans ; ces hommes affectueux qui étouffent d'embraſſemens trop ſerrez, qui importunent de baiſers trop frequens, mettez-les, dis-je, à l'épreuve de quelque interêt, de ſorte qu'ils ayent lieu de ſoupçonner que vous aurez beſoin de leur ſecours, de leur credit, de leur protection, vous les trouverez auſſi froids pour vous aider, qu'ils avoient paru échauffez pour vous ſéduire ; mais, que dis-je, vous les trouverez ? Je dois plûtôt dire, que vous ne les trouverez point du tout : car ils ne paroîtront plus devant vous ; votre preſence leur ſera ſi importune & ſi ônereuſe, qu'ils prendront toutes les précautions poſſibles pour vous éviter. D'ardens amis qu'ils ſembloient être, ils deviendront même vos ennemis, pour juſtifier leur froideur, leur indifference & leur changement à votre égard, s'ils ſe croyent obligez par la bienſeance de l'amitié, dont ils vous ont donné des témoignages plus exterieurs & éclatans,

que réels & veritables de vous ſoulager, de vous ſecourir & de vous défendre. Voila l'ordinaire pratique de l'amitié bannale. Voila ce qu'on doit eſperer de ces amis, qui pour paroître trop amis, ne le ſont point du tout; voila à quoi ſe reduiſent les inclinations intereſſées. Voila enfin, à quelques circonſtances près, plus ou moins conſiderables le caractere de la plûpart des amis.

XII. AT. Ce ne ſont pas des amis que N.... demande, il ne cherche que des compagnons de ſes débauches, à qui il puiſſe donner le nom d'amis, avec ſes ſortes d'amis il ſera plus inſenſible aux remords de ſa conſcience, & plus ſenſibles aux plaiſirs qu'il goûtera avec eux.

XIII. AT. C'eſt bien de l'ouvrage pour la complaiſance & pour la conformité, que d'avoir pluſieurs amis. Si ces amis ſont deſunis entre eux, comment unir ſon amitié au milieu de cette diviſion; ſi l'un eſt gay, l'autre melancolique, celui-ci lent, celui-là vif, comment ſe conformer à des humeurs ſi oppoſées?

XIV. AT. Cet accord qui ſe doit trouver entre deux amis, doit engager à n'en avoir que de ſages; car s'ils ne

le ſont pas, on ſe trouve dans une eſpece de neceſſité de ne l'être pas auſſi.

XV AT. Comme la ſageſſe oblige d'attaquer le vice, le ſage ne peut manquer d'avoir les vicieux pour ennemis.

XVI. AT. Ou nous nous faiſons ſouffrir nous-mêmes, ou nous avons à ſouffrir des autres.

XVII. AT. Faire attention ſur ſoy-même, reformer ſes défauts, fortifier ſa vertu; voila les ramparts qu'il ſe faut faire pour reſiſter à ſes ennemis.

XVIII. AT. Quand on haït beaucoup, bien loin d'être fâché de recevoir quelque dommage de l'objet de ſon averſion, on le ſouhaite, au contraire, afin d'en tirer un pretexte pour autoriſer & pour augmenter la haine qu'on lui porte. On n'aime rien tant alors que ce qui donne une raiſon, telle qu'elle ſoit, de haïr davantage. Les maniéres obligeantes ſont du moins auſſi mal-reçûës, que des injures, parce qu'elles devroient détruire les reſſentimens que l'on veut abſolument conſerver. Enfin, le fiel que l'on conſerve dans le cœur, change en amertume toutes les douceurs qu'on reçoit de celui contre qui

l'on eſt animé. Fureur déteſtable, qui ne laiſſe, ni lieu de repos à celui qu'elle poſſede, ni retour de bien-veillance, ni de pardon pour celui qu'on haït!

XIX. Art. Il ſe peut faire qu'il y ait des eſprits d'un caractere aſſez doux & aſſez bien-faiſant, pour oublier une injure, pour ne conſerver aucun reſſentiment vindicatif, pour faire le bien contre le mal; mais comme l'experience nous apprend qu'ils ſont rares, il eſt de notre prudence de ne nous abandonner pas ſi fort aux démonſtrations d'amitié qu'on nous donne, que nous oublions entierement les ſujets que nous avons donnez de nous haïr. Mais pour ne nous rendre point coupables par cette défiance, ſervons-nous-en, pour nous porter à prouver la ſincerité de notre amitié, par tant de ſervices & de bienfaits, que ceux, qui ſe plaignent de nous, ſoient eux-mêmes coupables, s'ils ne ſont pas ſinceres dans les marques qu'ils nous donnent de leur reconciliation; que le mal que nous leur avons fait, ſoit beaucoup au deſſous du bien que nous leur faiſons. Nous ſerons de cette maniere dans notre devoir,

& enfin nous les obligerons peut-être de rentrer de bonne foi dans le leur.

XX. AT G.... ne m'aime pas ; n'eſt-ce point que je ne ſçai pas me faire aimer? Quoi qu'il en ſoit, je ne marquerai point de reſſentiment contre lui ; la vengeance ne l'engageroit point du tout à m'accorder l'amitié qu'il me refuſe.

XXI. AT. Il n'eſt jamais bon de haïr, mais il l'eſt encore moins de haïr ſans pouvoir dire pourquoi : ſi vous vous trouvez de l'antipatie contre quelqu'un, particulierement contre un homme de merite, & reconnu pour tel, appliquez-vous à la ſurmonter, afin de lui accorder l'eſtime qu'il a droit d'exiger de vous. Aimez-le par raiſon, pour corriger la nature ; & par prudence, pour ne vous pas attirer l'indignation des ſages.

XXII. AT. " Je lui pardonne de " tout mon cœur ; je n'ai aucun reſſen- " timent contre lui, j'ai oublié tout ce " qu'il a fait contre moi ; je ne lui " veux aucun mal. " C'eſt ainſi que l'on parle d'ordinaire, pour faire paroître une ſincere reconciliation. " Voyez-

le donc pour l'assurer de ce que vous " *dites*, " répondent ceux qui travaillent à racommoder les divisions. " Ah, pour cela, je n'en ferai rien, j'ai mes rai- " sons pour n'en rien faire, " ajoûte cet homme, qui proteste qu'il pardonne de si bonne foi. Il est vrai qu'il a ses raisons, c'est-à-dire, qu'il ne peut soufrir celui à qui il assure ne vouloir aucun mal; que ses ressentimens n'étant que tres-legerement assoupis, sa presence ne manqueroit pas de les réveiller & de les faire paroître; & qu'il ne le veut point voir, que parce qu'on ne voit pas volontiers ce qui déplaît.

XXII. A T. Pourquoi haïrois-je cet homme, parce que je sens de l'antipatie contre lui? Cette antipatie vient peut-être de ce que je merite qu'il me haïsse. Car enfin, je ne puis apporter aucune raison qui prouve que j'ai sujet de le haïr.

XXIV. A T. La tranquilité est le plus doux bien de la vie; rien n'est plus capable de la détruire que l'esprit de division; c'est pourquoi je crains également d'être divisé, & de diviser les autres.

XXVIII.

ATTENTIONS

SUR

LA CREDULITÉ.

PREMIERE ATTENTION.

L'Attachement que j'ai pour la verité, rend mon eſprit incapable d'une credulité trop facile. Si je croyois legerement, je ne tiendrois jamais ferme pour le parti de la verité; parce que je ſerois ſuſceptible de toutes les impreſſions qu'on me voudroit donner contre elle. On ne doit attendre aucune fermeté de ceux qui ſe laiſſent emporter à tout vent.

II. ATT. Je ne regle pas toûjours ma credulité ſur l'étenduë de ma conception; je ne prétens pas qu'une choſe ne puiſſe point être, parce qu'il ne m'eſt pas poſſible de concevoir com-

ment elle eſt. Eſt-ce que je ſerois aſſez préſomptueux pour m'imaginer ſçavoir juſqu'où va la poſſibilité ? Si je ne voulois croire que ce que je connois parfaitement, je ne croirois pas l'exiſtence du la moindre petite fleur, du plus petit brin d'herbe, puiſque je ne connois point du tout ſa production. Dans mon ignorance, je prens la toute-puiſſance de Dieu pour mon guide & pour mon appui.

III. Ar. N.... ſe met en colere pour me faire croire ce qu'il dit : je l'en crois moins. Je me défie toûjours de ce qui ſent la paſſion. Elle aveugle, elle prévient, elle précipite ; c'eſt pour cela que je ne m'y fie point.

IV. Ar. Que de choſes, que l'on ne croiroit pas, ſi l'on n'y étoit point accoûtumé ! On les croit, non par connoiſſance, mais par habitude, par éducation. Ces motifs de credulité me ſont ſuſpects.

V. Ar. Les Livres imprimez ſont pour de certaines gens de fortes raiſons de credulité ; pour moi, qui remarque depuis long-temps, qu'on écrit avec autant d'indiſcretion & de prévention

que l'on parle, je ne crois pas plus facilement ce que je lis, que ce que j'entens dire.

VI. Art. Lors qu'on me veut engager à croire quelque choſe qui me paroît être de conſequence, j'examine ſi celui qui me la propoſe, a du moins ces trois qualitez. 1. S'il eſt habile. 2. S'il eſt prudent. 3. S'il eſt homme de bien. Car, ſi je vois qu'il ne ſoit ni habile, ni prudent, j'ai ſujet de croire qu'il ſe peut tromper; & s'il n'eſt pas homme de bien, qu'il peut me tromper.

VII. Art. Quand on a été trop facile pour croire, on a la même facilité pour ſoûtenir ce qu'on croit. Les foibles eſprits n'ont de la force que pour ſoûtenir leur foibleſſe. Il faut peu de choſe pour les convaincre; mais il en faut beaucoup pour les diſſuader. Ils ont ſi peu d'étenduë de lumieres, que ne voyant pas bien loin, ils ſe tiennent cantonnez ſi fortement dans cette petite étenduë, qu'ils n'en veulent point ſortir; parce que ne ſe repreſentant que des tenebres & des obſcuritez au-delà, il ſemble qu'il s'imaginent qu'on ne

peut que s'y égarer. Plus un eſprit eſt capable de connoiſſances, plus il a de reſſources pour le tirer de l'erreur.

VIII. AT. Quelle joye pour N.... qnand on lui conte l'hiſtoire d'une apparition ! Elle y prend trop de plaiſir, pour ne la pas croire ; auſſi s'adreſſe-t-on particulierement à elle pour faire ces contes. Et comment ne les croiroit-elle pas, puiſqu'elle eſt d'une facile credulité, & que c'eſt à elle à qui on les recite avec plus d'aſſurance.

IX. AT. L'incredulité vient auſſi quelquefois d'une petite étenduë de genie, qui croit d'autant moins de choſes, qu'il en conçoit tres-peu.

XXIX.

ATTENTIONS

SUR

L'OPINION, & LA COUTUME.

PREMIE'RE ATTENTION.

QU'il y a de choſes, qui ne nous paroîtroient point des maux, & par conſequent, qui ne nous tourmenteroient pas, ſi nous ne nous laiſſions pas ſeduire par l'opinion, ſi nous nous appliquions à les bien connoître telles qu'elles ſont ! nous donnerions-nous tant d'agitations, tant de peines, tant d'inquiétudes, pour acquerir de grandes richeſſes, pour obtenir des emplois élevez & des dignitez conſiderables, pour nous faire honorer, loüer & eſtimer, afin d'être heureux; ſi nous connoiſſions, comme il eſt tres-vrai, que tous ces biens ne peuvent nous former un

veritable bonheur; ſi nous faiſions une ſerieuſe attention ſur leur vanité, leur fragilité & leur inconſtance; & ſi nous conſiderions bien que ceux qui ſont les plus reſpectez, les plus élevez, les plus riches, bien loin d'être contens, trouvent des troubles, des chagrins, des tourmens dans ces mêmes choſes, dont ils croyoient ſe contenter parfaitement? Nous affligerions nous tant des accidens, qui ne dépendent point de nous, & que nous ne pouvons éviter? Et ne reconnoîtrons-nous pas enfin, que la plûpart des maux, dont nous nous plaignons, ſont bien moins des maux réels, que des maux imaginaires? On nous mépriſe, par exemple; quel mal cela nous fait-il, ſi ce n'eſt parce que nous nous chagrinons d'être mépriſez? Ce mépris produit-il par lui-même quelque mal, quelque douleur dans notre ame? N'eſt-ce pas nous-mêmes, qui la faiſons ſouffrir par nos réflexions, fondées ſur ce que l'opinion veut, que l'on ait du reſſentiment pour un mépris? car ce mépris rend-t il par lui-même notre ame moins éclairée, moins ſage, moins prudente,

moins raiſonnable, moins immortelle? Met-il autre choſe en elle, que ce que nous voulons bien y mettre?

II. Art. Mauvaiſe regle pour notre conduite, que la ſeule opinion! elle eſt ſujette à tant de changemens & de revolutions, par toutes les differentrs impreſſions, dont elle eſt ſuſceptible, qu'on ne peut rien y établir, qui ſoit ferme, ſolide & conſtant. La difference des âges, des paſſions, des temps, des lieux & d'une infinité d'autres circonſtances, la forme, la détruit, la rétablit ſouvent dans un même ſujet. Mais la raiſon eſt de tous les lieux, de tous les temps, de tous les âges, & ne dépend point de la bizarrerie des humeurs, ni de l'agitation des paſſions. Ses principes, ſes regles, ſes maximes ſont invariables. Elle fait connoître toûjours le vrai, & le fait toûjours ſuivre. Avec elle, on penſe toûjours comme on doit penſer; on parle, comme on doit parler; on agit, comme on doit agir. Les penſées, les paroles, les actions qu'elle dirige, ſont toûjours loüables par elles-mêmes, quoi que l'opinion ne les approuve pas, & l'opinion n'a point de legitime credit,

dit, qu'autant que la raiſon l'autoriſe. Avec l'opinion, on peut tomber dans l'erreur ; avec la raiſon, on n'y tombe jamais. Dans toutes les opinions, prenons donc la raiſon pour guide ; & ſi nous ſommes obligez de les ſuivre ſans elle, que notre obeïſſance nous tienne du moins lieu de raiſon.

III. A T. Les plus ridicules opinions s'établiſſent dans le monde, & ont beaucoup plus de cours, que les veritez les plus ſolides, & les plus inconteſtables. Il y a ſi peu de gens, qui prenent la peine de raiſonner, d'examiner & de donner attention à tout ce qu'on leur preſente, qu'il ne faut qu'un homme, qui ait quelque ſuffiſance, quelque adreſſe, ou quelque autorité, pour faire croire tout ce qu'il avance, & attirer une credulité, à laquelle les perſonnes les plus judicieuſes & les plus raiſonnables n'oſeroient même reſiſter, ſans ſe mettre en danger de paſſer pour des gens qui ont perdu le jugement & la raiſon. La pareſſe, ou la prévention produit d'ordinaire ce pernicieux effet ; la pareſſe. parce qu'il en coûte une application trop penible, pour exercer le juge-

ment, & qu'il n'y a rien qui ſoit ſi aiſé, que de croire ſans raiſonner ; la prévention, parce que l'on a été élevé dans l'erreur ; & qu'on n'a ni aſſez de force, ni aſſez de capacité, pour la démentir. Puiſque nous ſommes raiſonnables, raiſonnons donc, connoiſſons ce qui demande notre conſentement, avant que de conſentir. Ce n'eſt pas dans les choſes humaines qu'on exige des actes de foi, il nous ſuffit de les donner pour les choſes de la religion ; & cependant l'on peut dire, qu'on les accorde ſouvent plus volontiers à celle-là, qu'à celle-ci. Quand on prétend nous convaincre d'une propoſition, parce qu'un tel l'a avancé, examinons donc s'il a avancé vrai, avant que de nous donner pour convaincus. A quoi nous ſerviroit notre raiſon, ſi nous voulions toûjours la laiſſer dans l'inaction, & dans l'oiſiveté? Cette raiſon eſt ce que nous avons de plus precieux ; faiſons-en donc un uſage digne de ſon prix.

IV. A-t-ce par raiſon, qu'on s'empreſſe pour avoir une étoffe d'une nouvelle invention ; qu'on ſe congratule ſoy-même de la poſſeſſion d'une medaille unique ; qu'on n'eſtime plus ce qui vient

des pays étrangeres, que ce qui ſe trouve dans le nôtre; qu'on fait tant de cas de ce qui ne s'acquiert qu'avec bien des peines & des difficultez à ſurmonter? Non; ce n'eſt pas par raiſon; mais c'eſt par une opinion, qui voudroit attribuer à ces circonſtances, un merite, qu'on ſeroit aſſurément bien en peine d'expliquer. En effet, je défie l'eſprit le plus ſubtil de prouver qu'une choſe eſt bonne, qu'une choſe eſt eſtimable, ſeulement parce qu'elle eſt nouvelle, ou parce qu'elle eſt rare, ou parce qu'elle eſt étrangere, ou parce qu'elle s'obtient difficilement, c'eſt cependant à cauſe de la difficulté, ou à cauſe de l'*étrangeté*, ou à cauſe de la rareté, ou à cauſe de la nouveauté, que nous voyons tant de curieux goûter un ſingulier plaiſir, & ſe faire même honneur, lors qu'ils montrent les curioſitez de leur cabinet. Toutes les louanges qu'on peut pourtant donner à un homme de ce goût, ſe reduiſent d'ordinaire à dire qu'il a des choſes nouvelles, rares, étrangeres, & difficiles à trouver. Qu'y a-t-il là de ſi glorieux pour lui? qu'il s'en tienne ſeulement au plaiſir que lui donne ſon imagi-

nation, que l'opinion a ſeduite; car pour l'honneur, il n'a pas droit d'y prétendre, s'il n'a pas d'autre merite que celui-là.

V. At. Quelque choſe que diſe l'opinion, n'eſtimons jamais un homme, qu'autant que ce qu'il penſe, que ce qu'il dit, que ce qu'il fait eſt eſtimable, ne conſiderons donc que lui, que ce qui eſt en lui, que ce qui vient de lui, que ce qui dépend de lui, que ce qui le fait, qui le forme, qui le compoſe. Les grandeurs, les richeſſes, les dignitez, les élevations ſont des biens exterieurs, qui ſont ſi peu veritablement à lui, & dont il eſt ſi peu le maître, qu'il ne lui eſt pas poſſible de les retenir autant qu'il veut.

VI. At. La coûtume impoſe tellement au goût de la plûpart des hommes, qu'ils regardent comme mépriſable par ſoy-même tout ce que leur uſage n'autoriſe point. Ne rendons point ainſi notre raiſon dépendante des opinions. Faiſons ce qu'on fait chez nous; mais ne condamnons point pour cela ce qui ſe fait chez les autres, à moins que de ſerieuſes reflexions, pour bien connoître les choſes telles qu'elles ſont, ſans nous laiſſer emporter par les apparences, ne

nous convainquent qu'il eſt veritablement condamnable. N'allons pas, comme quelques-uns, nous imaginer que la même bizarrerie qui nous paroît dans les habits des Siamois, des Maroquins & des Moſcovites, ſoit réellement dans les eſprits de ces peuples, & que nous ſoyons plus capables de bien raiſonner qu'eux, parce qu'ils ne ſont pas habillez comme nous. Ils ſe perſuadent avoir raiſon dans leurs manieres, comme nous nous perſuadons l'avoir dans les nôtres. Qui eſt ce qui décidera leſquels d'eux ou de nous raiſonnent le mieux? Un troiſiéme, dont les uſages ſont differens de ceux de ces peuples, ne jugera avantageuſement ni pour eux, ni pour nous; mais ſeulement pour lui, à cauſe que nous trouvons ridicules les longs chapeaux pointus, qu'on portoit autrefois chez nous; Eſt-ce que nous prétendons appeller auſſi ridicules ceux qui les portoient? Que jugera-t on donc de nous, ſi dans la ſuite on quitte les nôtres, pour reprendre ceux-là

VII. A T. Quoi qu'il y ait de certaines coûtumes établies, qui vous paroiſſent être contraire au bon ſens, ne laiſſez pas cependant de vous y confor-

mer, pour ne point exciter par un exemple de singularité à troubler la societé publique; car cette societé n'a que faire de vos réflexions; c'est à vous à suivre ses usages, & non à elle à suivre vos sentimens. Observer la loi du lieu où l'on est, regle qu'il faut suivre, ou n'y point rester. On doit s'accommoder avec le public, il n'y faut rien remuer; en ne vous conformant point à ses usages, vous lui faites croire que vous les condamnez; & il n'en faut pas davantage pour le choquer, & lui être insupportable.

VIII. A t La profession, que la necessité, ou quelque autre raison, vous engagera d'embrasser, exigera de vous plusieurs choses penibles & difficiles à faire. Vous vous troublez, vous vous allarmez, à la vûë de ces difficultez & de ces peines. Patience pour quelque temps; car l'habitude, l'usage & la coûtume vous les rendront dans la suite si aisées, que vous vous en acquiterez sans effort. L'esprit & le corps se fortifient également par l'exercice: c'est le plus souvent l'oisiveté, qui causant leur foiblesse, produit en même temps ces frayeurs, que donne la seule imagination du travail.

XXX.

ATTENTIONS

SUR

LA PRÉVENTION.

PREMIERE ATTENTION.

QUand je rappelle dans mon eſprit tant de ſurpriſes, tant d'égaremens auſquels j'ai été ſujet, je ne me rends pas facilement aux impreſſions qu'on veut faire ſur mon eſprit.

II A T. J'attens confirmation, avant que de me déterminer ſur la premiere idée, ſur la premiere impreſſion qu'on veut me donner; & ainſi, on ne gagne rien avec moi de prendre les devans, ſi l'on ne ſoûtient pas ſans diſcontinuation ce qu'on a commencé. Je retiens toûjours dans mon eſprit une place pour la reviſion.

III. Ar. Je ſuis fort porté à me défier de ceux qui veulent me prévenir; cette défiance n'eſt pas ſans fondement; je l'ai éprouvé bien des fois.

IV. Ar. Un air hardi, des maniéres de ſuffiſance, des démarches myſterieuſes, un ſilence étudié, une grande fortune, tout cela impoſe, quand on ſe contente de faire attention ſur les dehors.

V. Ar. Les nouveautez, quelque juſtes, quelque raiſonnables qu'elles ſoient, ſont tres-mal reçûës de ceux qui ſont entêtez de l'antiquité.

VI. Ar. Demander l'avis à un homme ſur une opinion, pour laquelle il eſt prévenu, c'eſt le faire en même temps juge & partie.

VII. Ar. Dans un homme, qui ſe rend à la premierr impreſſion, c'eſt foibleſſe. Dans un ſoldat, qui ſe rend à la premiere attaque, c'eſt lâcheté; celui-ci n'eſt pas plus mépriſable que celui-là.

VIII. Ar. Perſonne ne décide ſi-tôt que ceux qui ſont prévenus. Leur parti eſt pris par leurs préjugez,

avant même qu'on ait pensé à demander leur sentiment.

IX. Art. On peut tomber dans une partialité blâmable, quand on soûtient un bon parti ; c'est lors que l'entêtement y a plus de part que la raison.

XXXI.

ATTENTIONS

SUR

LA SUPERSTITION.

PREMIERE ATTENTION.

LEs ſuperſtitieux en fait de Religion, ont des ſentimens tres-indignes de Dieu. Ils s'imaginent que ce Souverain de tous les êtres eſt toûjours appliqué à exiger d'eux des minuties, dont l'inéxecution n'eſt condamnable, que parce qu'ils veulent bien ſe le perſuader; & qu'il eſt auſſi formaliſte à l'égard des hommes, que les hommes le ſont d'ordinaire les uns envers les autres. Comme de tous ſes attributs, ils ſemblent ne reconnoître que ſa juſtice, c'eſt en vain qu'on leur parle de ſa clemence, de ſa bonté, & de ſa miſericorde.

II. At. Tous les effets dont les cauſes ſont inconnuës à un ſuperſtitieux, paſſent dans ſon eſprit pour autant de miracles, que la providence de Dieu opere, afin qu'il admire, ou comme autant de prodiges qu'il permet exprés pour l'intimider, l'épouventer, l'effrayer, & le faire craindre.

III. Des bagatelles troublent un ſuperſtitieux, du moins autant que les choſes les plus conſiderables.

IV. Le ſuperſtitieux eſt plus attentif à s'acquiter de vaines & ridicules obſervances que ſon imagination invente, ou que des gens artificieux lui ſuggerent, qu'à remplir ſes plus eſſentiels devoirs.

V. At. La ſuperſtition offenſe la grandeur de Dieu, & ôte le repos aux hommes.

VI. At. Les eſprits les plus foibles ſont les plus craintifs, auſſi ſont-ils les plus ſuperſtitieux; étant facilement épouventez par les dangers imaginaires, auſſi-bien que par les réels, ils croyent ne pouvoir jamais prendre aſſez de précautions. Ils ne peuvent ſe réſoudre à interpreter aucune choſe favorablement;

c'eſt pour cela que tout leur fait peur, & que dans les agitations & les défiances continuelles où ils ſont, on les voit ſans ceſſe vouloir faire uſage de tout ce qu'ils peuvent imaginer, ridicule ou non, pour leur ſûreté; de ſorte que cet uſage continuel de ſuperſtition entretenant & ſoûtenant la crainte qui la fait naître, ils reſtent toûjours ſuperſtitieux; car bien loin que la vieilleſſe puiſſe détruire la ſuperſtition, elle eſt tres-propre par ſa foibleſſe & par ſa timidité, pour la fortifier, & pour l'accroître.

VII. Art. Les libertins font volontiers la guerre aux obſervations ſuperſtitieuſes; mais c'eſt, parce qu'ils prennent de-là occaſion, pour condamner celles que la Religion demande & autoriſe. Ce n'eſt pas tant contre la ſuperſtition qu'ils invectivent, que contre la Religion. Il faut extrêmement ſe défier de leur zele ſur cette matiere; car d'ordinaire ils mettent au même rang de leurs cenſures, tout ce qu'on fait, parce qu'ils ne cherchent qu'a trouver à redire à ce qu'on doit faire. A la vûë des ſuperſtitieux, apprenons

donc à bien diſtinguer ce que le devoir exige, d'avec ce que leur imagination leur ſuggere, afin que ne confondant point l'un avec l'autre, nous condamnions ſeulement ce qui eſt veritablement condamnable. Inſtruiſons-nous parfaitement des devoirs que la Religion a établis, & attachons-nous de bonne foi à les remplir. Avec cette conduite, quelque averſion que nous ayons pour tout ce que la ſuperſtition a inventé, nous n'en prendrons point occaſion de nous écarter des obligations que la Religion nous a impoſées.

VIII. At. Preſque toûjours l'interêt, tel qu'il ſoit, invente & imagine les ſuperſtitions; l'adreſſe les établit; la foibleſſe de ceux qui les reçoivent, leur donne cours, & la puiſſance les autoriſe. Qu'on liſe ſans prévention ſuperſtitieuſe, les Hiſtoires, & l'on en verra un grand nombre d'exemples dans l'uſage de l'Aſtrologie judiciaire, de la Chyromancie, de l'art des Augures & des Aruſpices, de la Magie, des Oracles, de l'interpretation des Songes, des Taliſmans, & de je ne ſçai combien de ſortes de divinations, dont

on s'eſt ſervi pour ſe joüer de la credulité des foibles. On ne laiſſe pas de raporter d'autres exemples, pour donner des raiſons de ces uſages, & pour prouver la prétenduë verité des faits qu'ils produiſent. Mais prenons toûjours ces trois maximes pour regles de l'examen que nous en ferons. La premiere, c'eſt que tout homme peut tromper. La ſeconde, c'eſt que tout homme peut être trompé. La troiſiéme, c'eſt que ſouvent bien des choſes s'attribuent à la ſcience, à l'intelligence, à la prudence, au raiſonnement, qui cependant ne ſont produits que par le hazard.

IX. At. Je ne demande pas qu'on me prédiſe ce qui m'arrivera; car on pourra me tromper; mais je demande ſeulement qu'on m'apprenne bien à faire un bon uſage de ce qui me ſera arrivé; mais plûtôt, je tâcherai de trouver en moy le moyen de faire ce bon uſage.

XXXII.

ATTENTIONS

Sur

LA RETRAITE, & LA SOLITUDE.

Premiere Attention.

COmme rien ne nous eſt plus neceſſaire que l'attention ſur nous-mêmes, pour nous regler & pour nous bien conduire, rien auſſi ne peut plus ſûrement nous mettre en état d'avoir cette attention que la ſolitude. Dans le grand monde nous nous livrons à tant d'objets differens, qui nous diſſipent, qu'il eſt comme impoſſible que nous ſoyons à nous. Comment pouvoir nous regarder pendant que nous les regardons, & que nous voulons en être regardez? Comment pouvoir rentrer dans notre interieur, pendant que nous ſommes partagez entre mille choſes exte-

tericures, qui nous enlevent nos idées, nos penſées & nos réflexions ? Auſſi tous ceux, qui aprés avoir demeuré dans le monde, tendent veritablement à la perfection, ſont-ils ſi convaincus, que, pour y arriver, la ſolitude leur eſt neceſſaire, que le premier projet qu'ils font, c'eſt de ſonger à la retraite ; & ſi leur état, leurs affaires, ou d'autres circonſtances de leur ſituation ne leur permettent pas de devenir entierement ſolitaires, du moins ils ſe tirent le plus qu'ils peuvent de la preſſe, par de frequens retours qu'ils font ſur eux-mêmes, afin de mieux connoître leurs défauts, pour les détruire ; les perfections qui leur manquent pour les rechercher ; celles qu'ils font pour les accroître ; & les devoirs qui leur ſont impoſez, pour les remplir.

III. A T. Nous ne prouvons point mieux que nous avons quitté le monde de bonne foi, que quand nous refuſons d'en entendre parler, & que nous ne demandons pas qu'on y parle de nous. Retirons-nous, ſans vouloir même, qu'on ſçache, ſi cela ſe peut que nous nous ſommes retirez. Si c'eſt pour notre per-

perfection, que nous nous ſommes jetté dans la ſolitude, ces retours indirects vers le monde, c'eſt-à-dire, ces deſirs d'y faire parler de nous, d'y jouer quelques rôles; ſans y paroître, nous jetteront dans des diſtractions, qui diſſipant & partageant notre eſprit, l'empêcheront de s'appliquer autant qu'il eſt neceſſaire, pour être auſſi parfaits, que nous diſons le ſouhaiter. Au lieu de nous retirer en nous, nous en ſortirons ſi ſouvent, qu'enfin, nous ſerons fort tentez d'en ſortir pour toûjours. Eſt-on veritablement dans un lieu, lors que le cœur & l'eſprit n'y ſont pas? & l'eſprit & le cœur y ſont-ils, quand l'un & l'autre ſont occupez de ce qui en eſt dehors?

III. AT. Le monde vous plaît; c'eſt pour cela que vous y demeurez; mais ce n'eſt pas pour cela ſeul, que vous devez y demeurer. Il eſt de votre prudence, & même de votre interét, de conſiderer en même temps ſi vous plaiſez au monde. Vous êtes vieux, & cependant vous voulez frequenter les compagnies, où il n'y a que la jeuneſſe qui y puiſſe faire plaiſir;

croyez-moi, retirez-vous; car bien loin d'y plaire, vous y jetterez la triſteſſe & le dégoût. Ce dégoût que vous donneriez de vous-même, ne doit-il pas vous dégoûter du lieu, où vous le donneriez?

IV. A T. Que l'on hazarde ſon repos, quand, ſans attention & ſans prudence, on s'engage dans une ſolitude, d'où il ne ſera pas permis de ſortir!

V. A T. Je vais, dit-on en ſoi-même, me retirer dans une ſolitude, pour étouffer mes chagrins. Souvent on ſe trompe; car les triſtes reflexions que l'on n'a que trop le temps de faire, réveillent ces chagrins, les nourriſſent, les entretiennent, & en font naître des nouveaux.

VI. A T. Etant chagrin, irai-je me jetter dans la ſolitude? Ce ſera donc pour entretenir ma triſteſſe; car qui eſt-ce qui me la diſſipera, puis que je n'y trouverai que moi qui ſuis triſte?

VII. A T. Si je me jette par caprice dans la ſolitude; comme ce caprice ne durera pas long-temps, je ſerai bientôt fâché d'être ſolitaire.

VIII. Art. La devotion m'excite à me jetter dans la ſolitude ; cela eſt bon ; mais ſi cette dévotion n'eſt bien éprouvée & bien ferme, elle pourra me quitter, pendant qu'il ne me ſera pas permis de quitter la ſolitude.

IX. Art. Dans quelques lieux ſolitaires que je me puiſſe retirer, je ne ſerai pas moy-même ſolitaire, ſi j'y porte de l'inquiétude & de l'agitation.

X. Art. Dans la ſolitude, on paſſe aiſément du repos qu'elle procure, à la pareſſe, à l'oiſiveté, & enfin à bien des imperfections. *Voyez le Tome I. p. 541. &c.*

XXXIII.

ATTENTIONS

SUR

LA CONNOISSANCE de ſoy même.

PREMIERE ATTENTION.

CE qui contribuë le plus à notre imperfection, c'eſt que nous ne ſommes pas aſſez chez nous, nous ne rentrons pas aſſez dans notre interieur, pour connoître ce qui nous manque, afin de nous perfectionner. Nous ſommes trop répandus au dehors. Dans nos études nous ſongeons bien moins à notre inſtruction, qu'à montrer que nous ſommes capables d'inſtruire les autres; comme s'il étoit plus de notre interêt de rendre les autres parfaits, que nous-mêmes. De bonne foi, nous trahiſſons bien notre amour propre, quand nous

ſommes ſi peu attentifs ſur notre perfection ! Si nous nous aimons, rendons-nous dignes d'être aimez. Il n'y a que ce qui eſt parfait qui le merite. Jugeons-en par l'averſion que nous avons naturellement pour ceux qui nous paroiſſent imparfaits. N'ayons donc point d'autre but dans l'étude des ſciences, que la perfection de notre eſprit & de notre cœur.

II. A T. Quelques recherches que nous faſſions par nos applications, nos réflexions & nos études, dans tous les êtres de la nature, nous n'y trouverons que corps ou eſprit ; nous ſommes compoſez de l'un & de l'autre ; l'un & l'autre ſont ce que nous appellons *nous-mêmes*. Cependant la connoiſſance que nous en avons eſt ſi foible & ſi legere, que nous confondons ſouvent le corps avec l'eſprit, l'eſprit avec le corps. Si nous ſommes ſi ignorans de ce qui eſt ſi à la portée de notre connoiſſance, qu'eſt-ce que nous pouvons mieux connoître ? On me répondra peut-être que l'ignorance où nous ſommes de nous-mêmes, n'eſt pas une preuve qui doive faire conclure que nous ſoyons dans la même

ignorance des autres objets, puisque nous en sommes bien plus occupez. Il est vrai qu'ils nous occupent beaucoup, mais avoüons qu'ils ne nous sont gueres moins inconnus. L'intervalle qui est entre eux & nous, interrompt trop la suite des attentions que nous pouvons faire sur eux; rien n'est si facile, que de nous distraire à leur égard. Cette suite d'attentions seroit plus compatible avec l'étude de nous-mêmes; car nous nous trouvons toûjours, nous sommes toûjours avec nous. Essayons cette étude, & je suis bien trompé, si aprés en avoir fait l'essai long-temps, & sans interruption, nous n'y trouvons plus de satisfaction, que dans quelque autre étude que ce soit que nous puissions faire. Nous en tirerons du moins ce fruit, c'est que nous nous accoûtumerons avec nous mêmes, nous ne nous égarerons pas de nous, & nous connoîtrons mieux ce qui nous est contraire & ce qui nous convient. Pour nous aider lisons souvent quelque bon Livre où il est traité de cette matiere.

III. A r. D'où vient que, quelque instance qu'on nous fasse, pour nous ex-

citer à bien connoître, nous negligeons cependant si constament cette étude ? C'est qu'au lieu de nous en montrer la necessité pendant notre jeunesse, & de nous en inspirer la pratique, on nous a fait, pour ainsi dire, sortir hors de nous-mêmes, pour nous répandre dans des exercices qui ne nous avoient point du tout pour objet; car qui est est-ce qui parle aux jeunes gens de la connoissance d'eux-mêmes ?) Ensuite, à mesure, que nos années se sont augmentées, nous nous sommes livrez par differens motifs à tout ce qui nous entouroit. Et ainsi nous nous connoissons enfin si peu, que, s'il étoit possible, que nous pûssions pendant quelque temps être separez de nous-mêmes, nous ne nous reconnoîtrions plus, quand nous viendrions à nous rejoindre aprés cette separation. Déplorable ignorance, puis que c'est elle qui est presque toûjours la cause de nos écarts & de nos égaremens !

IV. At. C'est à cause de l'attention continuelle que nous faisons sur tant de choses qui ne nous regardent pas, que nous devenons les esclaves, de tant de

paſſions qui nous tourmentent. Nous ne ſommes point chez-nous, nous en ſortons continuellement; comment ne ſerions-nous pas ſurpris par une infinité d'objets exterieurs, qui excitent ces paſſions & qui les allument. A force de vouloir ſçavoir ce qui ſe fait dans le monde, nous ne ſçavons point ce que nous devons faire, à peine même ſçavons-nous ce que nous faiſons. Ne nous étonnons donc pas, ſi nous connoiſſant ſi peu, nous faiſons tant de fauſſes démarches dans ce même monde, que nous avons tant d'avidité de connoître.

V. At. Par la connoiſſance de moi-même, je connoîtrai ce que j'ai de bon & de mauvais; je me mettrai mieux en état de conſerver & de perfectionner ce que j'ai de bon, d'affoiblir & de détruire ce que j'ai de mauvais. Tout cela me fera cultiver les talens que j'ai, & m'empêchera d'entreprendre ce qui ne convient qu'aux talens que je n'ai pas.

VI. At. Appliquez-vous à connoître votre foible, afin de le fortifier; mais donnez-vous de garde de le montrer aux autres; car tout le monde voudra y fraper; vos ennemis ne vous attaqueront que par-là.

VII. At. Connoissez bien votre caractere ; cultivez-le, reglez-le ; parce que c'est celui qui vous sera le mieux.

VIII. At. En m'appliquant à me connoître, je trouve en moi assez de défauts, pour me défendre contre la vanité ; assez de foiblesses, pour m'empêcher de me laisser surprendre par la présomption ; assez d'imperfections, pour n'être pas porté à mépriser les autres ; assez de miseres, pour être excité à traiter les miserables avec compassion & avec douceur.

IX. At. Qu'on rende tant qu'on voudra des honneurs aux autres, même à mes plus cruels ennemis, la jalousie n'excite en moi aucun mouvement ; car à force de m'appliquer à me connoître, je ne me suis pas trouvé assez de perfection, pour croire que je merite les mêmes honneurs. Je n'examine pas s'ils le meritent moins que moi, parce que cet examen ne justifieroit point mes défauts.

X. At. Pour vous bien connoître, ne vous contentez pas de vous bien regarder, de vous examiner avec attention ; mais étudiez encore les regards,

que les autres jettent ſur vous, l'examen qu'ils font de votre conduite, les ſentimens qu'ils ont de vos démarches, & donnez-leur la liberté de vous montrer & de vous dire, tout ce qu'ils penſent de vous.

XI. Av. On ne ſe connoît jamais bien ſoy-même, quand on prend trop de ſoin de ſe faire connoître des autres; parce qu'on eſt ſi fort occupé de l'apparence, qu'on ſe met tres-peu en peine de la réalité.

XII. Av. Ne comptez point ſur ceux qui ne ſont que ſuperficiels. Comme ils ne rentrent jamais en eux-mêmes, pour connoître ce qu'ils peuvent, on peut dire que tout ce qu'ils font eſt hazardé.

XIII. Av. Etendez la connoiſſance de vous-même, non ſeulement ſur les talens & ſur les défauts de votre eſprit & de votre corps; mais encore, ſur votre âge, ſur votre profeſſion, ſur la place que vous tenez dans le monde, ſur le commerce que vous êtes obligé d'avoir dans la vie civile, enfin ſur tout ce qui a quelque relation à votre interieur. Tout cela eſt neceſſai-

re, pour ne point faire de faux pas.

XIV. At. Imaginez-vous, si vous voulez, qu'on fait de grandes attentions sur vous, qu'on se met en peine de vous étudier, qu'on vous examine, qu'on se fait une affaire de penetrer vos intentions, qu'on s'entretient de votre conduite, comme si vous étiez une personne de consequence; mais ne vous permettez à vous-même cette imagination, qu'à condition que vous commencerez le premier à faire ces attentions sur vous. On se trompe souvent quand on croit être tant regardé; & on se trompe bien davantage, quand, se persuadant qu'on n'a rien d'indigne de ces regards, on s'en tient à ce qu'on est.

XV. At. Plus vous vous occuperez à connoître vos défauts, moins vous vous plaindrez des jugemens desavantageux qu'on fera de vous.

XVI. At. Ce que j'estime le plus en moi, c'est la connoissance que j'ai du peu que je vaux. Cette connoissance me mettra peut-être dans un état, qui me fera valoir davantage.

XVII. At. La science, l'habileté,

les projets éclatans, qui nous font connoître aux autres, nous font ſouvent méconnoître à nous-mêmes. On eſt ſi occupé des choſes exterieures, qu'on ne connoît point les ſecrets de ſon interieur. Si bien des gens rentroient en eux-mêmes, ils ſe trouveroient ſouvent tout autres, que ce qu'ils ont paru être au dehors.

XVIII. A T. C'eſt une perfection que de connoître ſes imperfections; parce que c'eſt un acheminement pour les détruire. C'eſt une ſageſſe que de connoître ſa folie, parce que c'eſt une diſpoſition pour n'y pas reſter long-temps.

XIX. A T. Soyez attentif ſur vous-même, particulierement, lorſque vous vous ſentez agité de quelque violente paſſion; de peur que la violence des mouvemens interieurs que vous ſentez en vous, ne vous faſſe dire ou faire des choſes, dont vous auriez honte dans la tranquilité, dans le ſang froid. Sauvez-vous de ce danger par le ſilence ou par la retraite.

XX. A T. J'aime mieux à preſent m'étudier, que les Livres, je ſçai aſſez mes devoirs, il s'agit de les remplir. Il

est facile de les apprendre, & tres difficile de s'en acquiter. On enrichit son esprit par les Livres; mais on regle son cœur par la pratique de ce qu'on a appris dans ces mêmes Livres. On ne doit point avoir d'autre but, que cette pratique, dans l'acquisition de ces richesses; autrement on sçaura seulement bien *jaser*; & l'on ne se mettra pas en peine de bien agir.

XXI. AT. J'aime à m'établir & à me contenir tout en moi. Etant moi seul avec moi seul, je m'entretiens, je m'examine, je me dis mes veritez, je me reprimende, je me donne des avis, je m'instruis, & tout cela, afin que j'en tire encore de l'utilité, quand je serai avec les autres.

XXII. AT. Je voudrois bien avoir de grandes qualitez; mais je voudrois en même temps en avoir l'économie. J'ai souvent remarqué, que de grands esprits n'ayant pas cette économie, sont tombez dans de si lourdes fautes, dans des travers si odieux, & ont eû une conduite si déreglée, qu'ils se sont rendus ridicules, par les mêmes talens, qui devoient les rendre estimables. On ne

regle bien ces grandes qualitez, qu'en s'appliquant à ſe bien connoître. Par cette application, on connoît certains défauts qui dérangent & défigurent extrémement ce qu'on a de meilleur.

XXIII. AT. Il arrive rarement qu'on ſe corrige; parce qu'il eſt rare qu'on ſe reconnoiſſe auſſi imparfait qu'on eſt, & qu'on ait aſſez de courage pour détruire des défauts qui plaiſent.

XXIV. AT. N.... me vante beaucoup ſon amandement. Que ne me laiſſe-t-il le deviner, ſans m'en avertir?

XXV. AT. Nous ſommes en proye à tant de paſſions, de mauvais exemples, de pernicieux conſeils, que nous ne pouvons être trop dans la défiance de nous mêmes.

XXVI. AT. Que de fautes l'on a faites, parce que l'on ne ſe croyoit pas capable de les pouvoir faire! Que d'eſprits forts j'ai vû entraînez par une vaine paſſion dans des foibleſſes criminelles, parce qu'ils ſe flatoient d'avoir des forces inſurmontables! Que de gens ſages, à qui la preſence d'un objet foible, il eſt vrai, mais dangereux, fait faire de ridicules folies!

XXXIV.

ATTENTIONS

SUR

LA LIBERTÉ.

PREMIERE ATTENTION.

NOus ſommes extrémement jaloux de notre liberté; car elle paſſe pour être le plus grand & le fondement de tous les biens; cependant il y a peu de choſes que nous donnions à ſi bon marché. Une paſſion pour un leger interêt, pour un petit plaiſir, pour une apparence d'honneur eſt capable de nous faire livrer nous-mêmes, ſans reſerve, à l'objet où elle nous porte. Les ſerviteurs, les eſclaves, ne ſont pas aſſurément ſi dépendans qu'un homme paſſionné. Leurs maîtres ne diſpoſent pas abſolument de leurs volontez, de leur imagination, de leur cœur; mais celui que

quelque paſſion a reduit ſous ſon empire, lui abandonne tout ce qu'il eſt. Faites attention ſur un homme ſoûmis, par exemple, au joug de l'amour, & vous le verrez ſi hors de lui-même, pour ſervir à l'objet aimé, que toutes ſes démarches vous paroîtront comme autant d'obéïſſances à la domination du plus ſevere eſclavage.

II. A T. C'eſt être eſclave d'une choſe, que de s'y abandonner ſans reſerve, de ne pouvoir s'en paſſer, & faire dépendre ſon repos de ſa poſſeſſion, & ſon inquiétude de ſa fuite. Souhaitons les choſes neceſſaires, travaillons à les acquerir, conſervons-les ſans negligence, ne ſoyons pas à elles, ayons ſeulement en vûë de faire en ſorte qu'elles ſoient à nous. Elles ſont faites pour notre uſage, & nous ne ſommes pas faits pour les ſervir. Si nous ne ſuivons pas cet avis, nous deviendrons les eſclaves de ces mêmes choſes, dont nous devrions être les maîtres; & dans cette dépendance, où nous ſerons de leur empire ſur notre eſprit & ſur notre cœur, nous ferons également le bien & le mal pour leur obeïr.

III. A T. Si nous ſommes bien à nous,

nous, si nous sommes veritablement nos maîtres, sous quelque empire que nous soyons, nous ne nous donnerons à personne ; nous ne dépendrons point des choses exterieures ; nous ne craindrons point les bizarreries de la fortune ; nous ne nous livrerons point aux vanitez du monde, nous nous conformerons à ce qui arrive, lorsque nous ne pouvons pas empêcher qu'il arrive autrement ; nous ne serons ; ni facilement surpris, ni facilement troublez ; nous demeurerons fermes au milieu des mouvemens qui s'efforceront de nous ébranler ; nous ferons tout ce que nous voudrons, parce que nous ne voudrons que ce que nous pourrons faire ; Enfin nous n'aurons, ni aucune ardeur pour commander, ni aucun chagrin, pour être obligé d'obeïr. Ne nous rendre point dépendans des autres ; n'exiger point que les autres soient dépendans de nous ; quelle charmante liberté !

IV. A T. Vous rechercherez tant que vous voudrez la liberté ; mais vous ne la trouverez point, tant que vous ferez dépendre votre tranquilité de vos desirs. *Voyez le Tome I. p. 361. &c.*

XXXV.

ATTENTIONS

SUR

LES AFFLICTIONS.

PREMIERE ATTENTION.

SI un homme accablé d'adverſitez me venoit demander ! avant que de s'affliger, ſi je lui conſeille de s'inquiéter, de s'impatienter, de ſe deſeſperer ? je lui demanderois à mon tour, quels avantages il eſpereroit tirer de l'inquiétude, de l'impatience, du deſeſpoir ? Que me pourroit-il répondre ? pourroit-il me montrer quelque utilité dans ces nouvelles peines qu'il ſe feroit à lui-même ?

II. AT. Que de choſes affligeantes dans ce monde ! s'écrie-t-on ; mais que de peines on ſe fait à ſoy-même ! & cependant on ne s'en plaint pas : com-

bien de tourmens se donne cet avare, cet ambitieux, ce voluptueux, pour joüir de l'objet de sa passion !

III. Ar. Vous venez de perdre un procés, un parent, un ami; une maladie vous tourmente, un mépris vous abaisse, une médisance vous deshonore; tout cela, dites-vous, est affligeant; mais vous pouvez encore dire, qu'il est en votre pouvoir de ne vous en pas affliger.

IV. Ar. S'il m'arrive quelque disgrace, avant que de me plaindre de la fortune, je voudrois bien connoître cette fortune; car enfin, il est bon que je sçache à qui j'ai affaire. Jusqu'à ce qu'on m'ait bien expliqué son être, je juge à propos, dans mes plaintes, de m'en prendre à quelqu'autre, ou à moi-même.

V. Ar. Que gagnez-vous par votre impatience dans les accidens qui vous arrivent, si non de vous troubler l'esprit de telle sorte, que vous êtes incapable de l'application necessaire pour vous en tirer, & de rebuter ceux qui pourroient vous y aider?

VI. Ar. Un ton continuellement

plaintif, eſt une muſique auſſi ennuyeuſe pour ceux qui l'entendent, qu'inutile pour ceux qui la chantent.

VII. At. Moins on ſe croit affermi dans la faveur ; moins on s'expoſe à tomber dans des diſgraces.

VII. At. Ce qui cauſe particulierement de la douleur pour un affront reçû, c'eſt qu'on ſort de ſoy-même pour jetter toute ſon attention ſur les ſentimens des autres. Cette attention ſur les choſes exterieures fait d'ordinaire le mal de l'opinion, quand on ne les approfondit pas.

IX. At. Avant que de me plaindre de l'injure qu'on vient de me faire, je devrois me plaindre de moi-même ; car je m'apperçois que j'en ai donné l'occaſion.

X. At. Dites, tant que vous voudrez, des injures à cet homme endormi, à cet animal, à cet arbre, à cette pierre ; ils n'en marqueront aucun reſſentiment, ils ne s'en fâcheront pas. Je le crois bien, me répondrez-vous ; car ce ſont des êtres qui ne ſont aucun uſage de la raiſon. Quoi ! parce que vous avez de la raiſon, vous voulez vous

tourmenter, & être déraiſonnable?

XI. A T. Craignez beaucoup ceux qui s'offenſent tres-aiſément. Ils ne veulent rien pardonner aux autres; & veulent que les autres leur pardonnent tout. Pour vivre en paix avec eux, ne les offenſez pas, & paroiſſez ne vous offenſer de rien.

XII. A T. Il ne m'eſt pas défendu de parler en ma faveur, pour me défendre contre la médiſance; mais c'eſt ſuppoſé, que ma propre conſcience ne me condamne point.

XIII. A T. Faiſons ſouvent réflexion, que, quand nous nous plaignons des autres de ce qu'ils ne font aucun compte de nous, nous avons du moins autant de ſujet de nous plaindre de nous-mêmes à cet égard. On nous mépriſe, parce qu'on voit nos défauts, & n'eſt-ce pas nous-mêmes qui nous faiſons défectueux?

XIV. A T. On vous a exilé de votre patrie; qu'il y en a bien d'autres, que le caprice, ou la curioſité, ou la dévotion, ou le dépit ont exilez du leur, ſans qu'ils en ſoient affligez!

XV. A T. Aimez la ſolitude; &

l'exil ne vous ſera plus à charge. Si vous aimez à être ſeul, qu'importe-t-il où vous ſoyez, pourvû que vous n'ayez perſonne avec vous?

XVI. AT. On vous a exilé. Si vous aimez vos richeſſes, voila le moyen de les conſerver.

XVII. AT. Vous vous trouvez malheureux d'être obligé de reſter dans le lieu, où l'on vous a exilé! faites attention que ceux de ce pays s'eſtimeroient auſſi malheureux, s'ils étoient obligez de vivre dans le vôtre! Maux d'opinion! Maux d'imagination!

XVIII. AT. Vous êtes dans l'affliction, parce qu'on vous a ordonné de ſortir de votre pays, & de n'y jamais rentrer. Vous ſeriez dans la même affliction, ſi l'on vous avoit défendu d'en ſortir jamais.

XIX. AT. Dire que la douleur ne fait point de mal au ſage, c'eſt lui ôter la ſenſibilité, & par conſequent, l'humanité! diſons plûtôt que le ſage n'y ſuccombe point.

XX. AT. Le pis-aller des maladies, c'eſt la mort. Rendons-nous donc par la méditation, autant qu'il eſt poſſible,

celle-ci familiére, afin que nous ne ſoyons point troublez par celles-là.

XXI. AT. Attendons-nous de perdre tout ce que nous poſſedons, afin que nous ſoyons moins affligez dans nos pertes.

XXII. AT. Quoi ! à cauſe de la perte que vous venez de faire, voulez-vous vous abandonner à une telle affliction, qu'elle vous ôte votre raiſon, votre repos & l'attention neceſſaire pour la reparer, autant qu'elle eſt reparable ?

XXIII. AT. Vous venez de perdre vos biens ; mais vous perdez inſenſiblement votre vie, & bien-tôt vous n'aurez plus beſoin de ces biens dont la perte vous tourmente.

XXIV. AT. Ces biens que vous venez de perdre, n'étoient point pour reſter continuellement avec vous ; vous deviez vous attendre que la fortune, ou la violence, ou l'injuſtice, ou enfin la mort vous les enlevroit.

XXV. AT. Quand je me tourmenterai beaucoup, à cauſe que je dois mourir, éviterai-je pour cela la mort ? Non, certes ; mais je vivrai affligé, & je mourrai de même.

XXVI. Ar. Que je crains la crainte de la mort !

XXVII. Ar. Vous mourrez. Non, je ne mourrai point veritablement ; le *moi*, c'eſt-à-dire, mon ame reſtera vivante. Je quitterai mes rentes, mes maiſons, mes habits, mon corps ; mais le vrai *moi*, me reſtera toûjours.

XXVIII. Ar. On vient de me prier d'annoncer à N.... une nouvelle affligeante ; je me ferai violence pour la lui annoncer, ſi je croyois pouvoir en même temps apporter un remede à ſa douleur.

XXIX. Ar. Ah ! mon Dieu, dit N.... que M.... ſera affligée, quand elle ſçaura cette nouvelle ! Je m'en vais vîtes la lui dire. N.... n'aime pas à faire de mal, cela eſt certain ; mais elle aime à dire des choſes ſurprenantes. C'eſt, ainſi que faute d'attention, on fait ce qu'on ne voudroit pas faire.

Voyez le Tome I. p. 327. &c. juſqu'à la fin.

XXXVI.

ATTENTIONS

SUR

LA JEUNESSE,

& LES JEUNES-GENS.

PREMIERE ATTENTION.

LEs jeunes gens ſont ceux qui croyent avoir le plus grand nombre d'amis; parce que, ſans ſçavoir & ſans ſe mettre en peine de diſtinguer les fauſſes démonſtrations d'amitié de celles qui ſont veritables, ils s'imaginent qu'on les aime, quand on leur fournit des plaiſirs, quand on leur fait quelques careſſes, quand on entre dans leurs paſſions. Mais ils ſont ſur tout extrémement charmez de l'amitié prétenduë des gens qui ſont beaucoup au-deſſus d'eux; quoi que cette amitié n'ait d'or-

dinaire point d'autre vûë, que de donner occaſion à ces grands de ſe divertir aux dépens de ces petits. Quelle ſatisfaction d'eſprit pour le fils d'un Bourgeois, de pouvoir appeller un grand Seigneur, ſon ami, de faire avec lui le petit-maître, de traiter familiérement avec lui, de ſe montrer avec lui dans ſon équipage, de paroître avec lui aux ſpectacles, dans les promenades publiques, & autres lieux, où l'on eſt vû de pluſieurs!

II. Art. A voir la conduite de la plûpart des jeunes gens, on diroit qu'ils n'eſperent point du tout arriver juſqu'à un âge d'hommes, tant ils ſont peu attentifs à ſe munir des choſes neceſſaires, pour remplir les devoirs de cet âge, & ſe procurer les établiſſemens qui y conviennent. Auſſi, qu'il y en a peu, qui ſoient veritablement hommes, lors qu'ils y ſont arrivez! Il me paroît, que dans l'éducation, qu'on donne aux enfans; on ne les accoûtume pas aſſez à faire des attentions ſur le temps à venir, pour les exciter à ſe précautionner par avance, afin d'y penſer, d'y parler & d'y agir, autrement qu'on n'a-

git, qu'on ne parle & qu'on ne penſe d'ordinaire quand on eſt jeune. On eſt ſi prévenu de foibleſſe à leur égard, qu'on ne ſonge qu'à s'y conformer; au lieu qu'on ne devroit travailler, qu'à détruire cette foibleſſe, & à leur donner des forces, qui leur puiſſent ſervir, lorſqu'ils en auront abſolument beſoin. Que d'hommes, qui ne ſont foibles, que parce qu'on ne s'eſt pas mis en peine de les rendre forts, quand ils n'étoient qu'enfans!

III. Art. Il eſt difficile d'être jeune & diſcret; parce qu'il eſt difficile d'être jeune & attentif. Il faut être attentif, pour être diſcret; il faut, pour parler avec diſcretion, réflechir ſur ce qu'on doit dire. Ce qu'on dit ſans réflexion, eſt fort hazardé; & ce qui eſt hazardé, n'eſt conduit, ni par la regle, ni par l'ordre, ni par la prudence; auſſi eſt-il ſujet à bien des écarts, des travers & des égaremens. Or, comme il eſt rare de trouver cette réflexion dans les jeunes gens, parce qu'elle eſt incompatible avec les emportemens & les vivacitez de leur âge, il eſt rare auſſi de trouver dans leurs paroles de la moderation & de la ſageſſe.

IV. A T. Les jeunes gens décident avec beaucoup de ſuffiſance & de legereté. Ils donnent hardiment des concluſions, quoi qu'ils connoiſſent peu les conſequences.

V. A T. Les jeunes gens (la plûpart; ce qui ſe doit entendre dans les autres attentions) ne demandent conſeil à perſonne, & ſont encore moins diſpoſez à le ſuivre, ſi on leur en donne, ſans qu'ils l'ayent demandé.

VI. A T. Il ſemble que les jeunes gens ſe rendent incredules exprés pour ſe rendre incorrigibles.

VII. A T. Les jeunes gens pouſſent leurs déſordres juſqu'à cet égarement & à cette erreur, que de vouloir les faire paſſer pour des crimes de leur âge, pour des bien-ſeances qui lui conviennent. Auſſi ſe font-ils honneur de leurs débauches, & deshonneur de bien faire.

VIII. A T. Auſſi-tôt que la plûpart des jeunes gens entrent dans le monde, ils travaillent à oublier tout le bien qu'ils ont appris, & à apprendre tout le mal qu'ils ne ſçavent pas. Ils affectent, comme une qualité glorieuſe

de paroître plus méchans, qu'ils ne ſont.

IX. A T. Les jeunes gens s'imagineroient paſſer pour être encore enfans, s'ils ne mépriſoient pas ceux qui ont eu ſoin de leur enfance, & s'ils ne faiſoient pas tout le contraire de ce qu'ils leur conſeillent.

X. A T. Les jeunes gens outrent tout, pouſſent tout à l'excés. La moderation eſt de toutes les vertus celle qu'ils connoiſſent le moins.

XI. A T. Les femmes coquettes ne manquent gueres de duper les jeunes gens, ſi elles l'entreprennent. La bonne *trouvaille* pour ces ſortes de femmes, qu'un jeune homme qui a de quoi faire grande dépenſe!

XII. A T. Les jeunes gens donnent avec toute la facilité poſſible dans tous les piéges, que leur tendent certains Chevalliers d'induſtrie, qui n'ont point d'autre métier, que de profiter des plaiſirs qu'ils procurent, & des paſſions qu'ils flatent.

XIII. A T. Les plaiſirs & la liberté ſont les regles de la vocation des jeunes gens. L'établiſſement, qui leur

plaît le plus, eſt celui, où il leur paroît qu'ils ne ſeront gênez par aucune application, ni inquietez par ceux à qui la nature a donné de l'autorité ſur leur conduite.

XIV. A T. Le premier pas qu'un jeune homme fait dans le monde, décide preſque toûjours de tous les autres; c'eſt un fondement de ſa reputation & un préſage de ſa fortune. Tous les hommes ayant les yeux ſur lui, pour l'examiner & faire attention ſur ſes premieres démarches, il tombe d'ordinaire, ſans pouvoir ſe relever, s'il fait un faux pas.

XXXVII.

ATTENTIONS

SUR

LA VIEILLESSE,

& LES VIEILLARDS.

PREMIERE ATTENTION.

QU'il y a de vieillards, qui peuvent paſſer pour être toûjours jeunes ; parce qu'ils ont fait ſi peu de choſe pendant leur vie, qu'il ſemble qu'ils ayent tres-peu vêcu ! Quel remede à cela, ſinon de faire du peu de temps qui reſte à vivre, un meilleur uſage que celui qu'on a fait de tant d'années, qu'on peut appeller vuides, puiſqu'on ne les a remplies que d'inutilitez ? Il faut du moins tâcher de faire à l'avenir ce qu'on devoit faire auparavant ; & puiſqu'une longue experience a dû con-

vaincre des vanitez du monde, d'où l'on va bientôt ſortir ; il faut donc le mépriſer, s'en détacher, & le quitter ſans peine & ſans chagrin. Enfin, il faut traiter l'affaire de ſa mort, plus ſerieuſement, qu'on n'a traité celle de ſa vie. Ne ſongez plus à vivre que pour bien mourir.

II. Art. Les jeunes gens mépriſent les vieillards ; parce que la vieilleſſe ne demande qu'une vie tranquille & repoſée ; au lieu que la jeuneſſe eſt toûjours dans l'agitation & dans le mouvement. Mais, ſi les vieux ſont mépriſez par les jeunes, les jeunes ne le ſont pas moins par les vieux. Ils ſe font pitié reciproquement les uns aux autres ; ils ne ſe peuvent ſouffrir. Les vieux ſont inſupportables, à cauſe qu'ils ont peu d'action ; les jeunes, à cauſe qu'ils en ont trop ; ceux-là, parce qu'ils réflechiſſent beaucoup ; ceux-ci, parce qu'ils ne réflechiſſent preſque point. Qui eſt-ce qui a raiſon ? Pour le décider, il ne faut que conſiderer laquelle de ces deux conduites convient le mieux à la ſageſſe, à la prudence, & à la vertu.

III. Art. On eſt dans la vieilleſſe déja

déja aſſez inſupportable par les infirmitez qui l'accompagnent, ſans ſe le rendre encore davantage par des affectations d'empire, d'autorité & de mauvaiſe humeur. Ces reſpects, ces dépendances, ces obeïſſances que la plûpart des vieillards exigent avec rigueur & avec ſeverité, ne leur font que des ennemis, qui s'occupent continuellement à les tromper & à les ſurprendre. Leur preſence devient ſi odieuſe, qu'on les fuit autant qu'on peut, & qu'enfin l'on pouſſe l'averſion qu'on a pour eux, juſqu'à cet excés, que de ſouhaiter de les perdre pour toûjours. Pendant que l'interêt engage à s'efforcer de leur donner des marques ſeulement apparentes & exterieures d'amitié & d'attachement, on compte tous les jours leurs années, pour ſe conſoler dans l'eſperance, que la derniere arrivera bientôt. Que les vieux ſe perſuadent pour une bonne fois, que bien des gens étant extrémement portez à ſouhaiter qu'ils ne ſoient plus, ils doivent du moins tâcher de ſe rendre, autant qu'ils peuvent, ſupportables pendant qu'ils ſont.

IV. Art. Faiſons-y bien attention; la plûpart des gens âgez n'ont plus certaines imperfections, que parce qu'ils ne les peuvent plus avoir, mais ils conſervent toutes celles qu'il leur eſt facile de ne laiſſer pas échaper. Ils évitent, il eſt vrai, les aſſemblées de plaiſir; mais, c'eſt parce qu'ils y font une ſi triſte figure, qu'ils n'oſent pas s'y trouver. Ils ne font plus paroître d'ambition, parce qu'elle demande beaucoup plus d'action, qu'ils n'en peuvent donner. Les emportemens des voluptez leur ſont odieux; parce qu'ils ne les peuvent ſoûtenir. Mais comme il leur eſt tres-facile d'être fiers, orgueilleux, injuſtes, envieux, avarés, ils le ſont d'ordinaire juſqu'à ce qu'ils ne le puiſſent plus être, c'eſt-à-dire, juſqu'à la mort. Ils ne vanteroient aſſurément pas tant le merite de leur grand âge, s'ils faiſoient moins d'attention ſur les défauts, qui les ont quittez, que ſur ceux qu'ils ont retenus.

V. Art. Les vieillards aiment à parler du temps, auquel ils étoient jeunes, particulierement pour deux raiſons; la premiere, c'eſt que, comme ils étoient

alors fort ſenſibles à tout ce qui ſe paſſoit, & qu'ils y prenoient bien plus de plaiſir qu'à ce qui ſe paſſe dans leur vieilleſſe, ils en entretiennent volontiers les autres, & s'en entretiennent volontiers eux-mêmes; la ſeconde, c'eſt qu'ils ont ſi peu de part dans ce qui ſe fait pendant qu'ils ſont vieux, qu'ils ne cherchent qu'à s'en conſoler, en rappellant ce qui ſe faiſoit dans un temps, où ils joüoient de bien plus agreables rôles, & où ils étoient bien plus conſiderez.

VI. Aᴛ. Les perſonnes agées ſont d'ordinaire avares; parce que leurs beſoins augmentent tous les jours avec leurs infirmitez; parce que l'experience leur a appris, qu'on peut perdre par une infinité de moyens, les richeſſes qu'on croit poſſeder avec le plus d'aſſurance; parce que ce qu'ils ont acquis, leur a coûté tant de ſoins, d'inquiétudes & de travaux, qu'il leur eſt naturel de l'eſtimer, & de craindre de le perdre.

VII. Aᴛ. On a fait dans le dernier ſiecle un Livre intitulé, *L'Homme ſans paſſions*; mais il me paroît que cet hom-

me eſt auſſi rare, que l'original d'un *Portrait*, qu'un bel Eſprit de notre temps a fait, *de la Femme qui ne ſe trouve point*. En effet, l'homme n'eſt point ſans avoir quelque paſſion, telle qu'elle ſoit; &, comme s'il étoit abſolument neceſſaire, qu'il n'en manquât point, il y en a qui ſont proportionnées aux differens âges, qui forment tout le cours de la vie. Dans ſa jeuneſſe, l'amour eſt ſa paſſion favorite; Dans l'âge virile, c'eſt particulierement l'ambition qui le dompte; quand il eſt vieux, l'avarice eſt ſa derniere reſſource, & l'on peut dire qu'il ſemble, qu'il n'eſt extrémement avare, étant vieux, que pour reparer l'excés de prodigalité, auquel il étoit ſujet étant jeune.

VIII. A T. Ne devroit-on pas regler la meſure de ſon atrachement pour les richeſſes, ſur la meſure des années qu'on a à vivre? Si l'on prenoit cette regle, les vieillards ſeroient beaucoup moins avares, que les jeunes gens.

IX. A T. Pour bien ſentir les avantages de la vieilleſſe, il faut bien concevoir les avantages de la ſageſſe & de la vertu; puiſque, quand l'on eſt vieux,

on a une entiere liberté d'être vertueux & ſage, autant qu'on le veut ; on n'a point là-deſſus à ménager les reſpects humains ; car on n'attend point autre choſe des vieillards, que des pratiques ſages, prudentes & reglées ; on n'exige que cela d'eux. On les mépriſe même beaucoup plus que les jeunes, ſi, dans leur conduite, ils s'écartent de ces devoirs.

X. At. Si les infirmitez, qui ſont preſque toûjours inſeparables de la vieilleſſe, inquiétent & tourmentent les vieillards, elles leur procurent en même temps un repos & une douceur qui les doivent conſoler, en ce qu'elles les diſpenſent d'obſerver pluſieurs formalitez gênantes, que la bien-ſeance a établies, que la coûtume entretient, & que l'opinion autoriſe.

XI. At. Dans la vieilleſſe ne ſongeons à vivre, que pour apprendre à bien mourir ; commençons donc à nous détacher, à nous retirer du monde, par raiſon, puis qu'il faudra bien-tôt que nous le faſſions par neceſſité. Le monde nous mépriſe ; auſſi ne ſommes-nous plus bon pour lui. Nous ne pouvons plus joüir du monde ; auſſi n'eſt-il

plus bon pour nous. Que prétendons-nous faire de ſes biens, ayant ſi peu de temps de reſte pour en uſer? que nous reſte t-il des honneurs que nous avons reçûs, des plaiſirs que nous avons goûtez, des richeſſes que nous avons acquiſes, pendant pluſieurs années que nous avons vêcu? rien, qui nous rende veritablement contens. Hé quoi! croyons-nous avoir plus de ſatisfaction, en les prolongeant pour quelques jours? Nous prétendons faire valoir beaucoup notre experience; mais en quoi pouvons-nous mieux en marquer l'utilité? qu'en montrant qu'elle nous a aſſez inſtruits de la vanité des choſes que nous aimons, pour nous engager à n'y avoir plus aucun attachement?

XXXVIII.

ATTENTIONS

SUR

LE COMMERCE

DE LA VIE CIVILE.

PREMIERE ATTENTION.

PRéferez toûjours le bon cœur au grand eſprit, dans le commerce de la vie civile. Le bon cœur a toûjours de la droiture. Le grand eſprit a ſouvent trop de fineſſe.

II. ATT. Moins vous aurez de complaiſance pour vous-même, plus vous ſerez commode dans le commerce du monde. Quand on s'aime trop, on eſt à charge à bien des gens, & on n'eſt utile à perſonne.

III. ATT. Etudiez-vous à bien connoître le caractere des eſprits, avec qui

vous êtes en quelque commerçe, tel qu'il soit.

IV. At. A force d'examiner ce qui rend les autres desagréables & déplaisans, on apprend à plaire, & à ne déplaire pas. Cet examen fait ce qu'on appelle l'étude du monde. Il ne faut étudier que pour s'instruire, & pratiquer selon ses instructions. Se contenter de connoître, sans rechercher l'instruction & la pratique, n'est bon qu'à amuser & même à faire un critique dangereux.

V. At. Il y a entre les hommes une certaine societé naturelle, qui les unit ensemble, & qui les engage comme les parties d'un même corps, à entrer dans les interêts les uns des autres. Fondez sur tous les devoirs du commerce de la vie civile, particulierement sur ce devoir general de cette societé.

VI. At. En vous persuadant que vous êtes moins que ceux avec qui votre profession vous oblige de vivre, vous contribuerez, sans vous contraindre à la paix de la societé. L'orgueil est tres-contraire à cette paix.

VII. At. On vit volontiers avec

N.... parce qu'il eſt doux, humble, humain, honnête, poli & complaiſant. Il n'eſt porté à chagriner perſonne; auſſi ne voit on perſonne, qui ſemble vouloir le chagriner.

VIII. AT. C'eſt un bon fond pour plaire dans la ſocieté civile, que de s'y conduire avec capacité, avec probité & avec droiture; mais ſi l'on ne travaille ſur ce fonds avec de certaines manieres agreables & engageantes, on défigure beaucoup ſon ouvrage. Je remarque tous les jours que c'eſt une maxime tres-veritable, que celle qui dit, que ce n'eſt pas aſſez d'avoir du merite; mais qu'il faut encore ſçavoir le mettre en œuvre, lui donner de l'agrément pour plaire avec lui; & que l'art de ſe faire valoir, donne ſouvent plus de reputation que ce qu'on vaut. La raiſon pourquoi de certains vertueux dégoûtent de la vertu, c'eſt qu'ils ſont ſi farouches, qu'ils gâtent tout ce qu'ils font de meilleur. N.... eſt tres-ſçavant, il eſt vrai; mais ſes maniéres ſont ſi pedantes, qu'il ſe rend mépriſable, & les ſciences avec lui.

IX. AT. Il faut dans la vie civile

beaucoup de prudence, pour s'y bien conduire; & cette prudence conſiſte autant à cacher ſes deſſeins, qu'à penetrer ceux des autres.

X. Art. Si vous dites ſans deſſein & ſans attention ce que vous voulez faire, vous vous mettez en danger de ne pouvoir faire ce que vous aurez dit.

XI. Art. N'aimez point à vous faire trop voir; & pour cela ne préſumez pas aſſez de vous, pour vous imaginer que vous faſſiez bien plaiſir à ceux, à qui vous vous montrez. A force de vous accoûtumer à ne vous pas eſtimer, vous croirez toûjours que les autres ont ſujet de vous mépriſer.

XII. Art. Vous êtes de qualité, vous êtes habile, vous êtes riche; mais, croyez-moi, n'allez point cependant aujourd'hui dans cette compagnie; car vous y embaraſſeriez.

XIII. Art. Plus on veut voir de compagnies, plus on a de ménagemens à prendre & d'attentions à faire; car on ſe trouve aux priſes avec bien des ſortes differentes d'eſprits.

XIV. Art. Si vous voulez réuſſir

dans les compagnies, connoiſſez votre humeur pour la regler, & celle des autres, pour leur complaire, ou pour vous en défendre.

XV. Av. Accoûtumez-vous à vivre avec des gens de mechante humeur, comme à voir des viſages difformes. Cette accoûtumance contribuera beaucoup à votre repos; avec elle, vous ne ſerez ſurpris, ni épouvanté, ni affligé, ni intimidé dans de certaines occaſions.

XVI. Av. N'affectez point de montrer que vous penetrez les deſſeins de ceux de qui vous avez tout à craindre, quand vous voyez qu'ils prenent grand ſoin de les déguiſer; parce que ſouvent ces ſortes de gens ſont plus dangereux quand ils remarquent qu'on les ſoupçonne, & qu'on les penetre, que, quand ils s'imaginent en effet ſe bien cacher.

XVII. Av. Afin qu'on ſoit content de vous, paroiſſez l'étre des autres; je dis, paroiſſez; parce que, quoi qu'en effet vous ſoyez quelquefois choqué de la bizarrerie & des travers des eſprits de certaines gens, ne laiſſez pas de ca-

cher votre dégoût, & de ſembler les prendre, ſans chagrin, pour tels qu'ils ſont; & cela afin de vivre tranquilement avec eux, & d'entretenir la douceur de votre commerce, qui ſe changeroit bien-tôt en amertume, ſi vous ne mettiez pas en uſage cette complaiſance.

XVII. AT. Plus on frequente de gens de ſon âge, de ſon état, & de ſa profeſſion, moins ſe met-on en danger de déplaire.

XIX. AT. Fuyez ces gens avec qui il faut faire des injuſtices, ou en ſouffrir; être coupable, ou malheureux; ſervir d'inſtrument, ou d'objet à la cruauté; enfin qui vous perſecuteront, ſi vous ne voulez pas perſecuter avec eux.

XX. AT. Aimez à connoître les ſçavans & à les frequenter; mais, que ce ſoit, pour profiter de leurs lumieres & de leurs inſtructions; & non pas pour tirer vanité du commerce que vous aurez avec eux. Si l'on a cette vanité, on les importune beaucoup, & l'on n'en devient pas plus habile. Il ſe faut attacher particulierement à

certains bons eſprits, & ſe nourrir avec eux.

XXI. Art. Je ne me ſens jamais plus de beſoin de me retirer en moi, que, quand je ſuis obligé d'être en compagnie, parce qu'il me faut alors répondre aux autres, & répondre de moi-même.

XXII. Art. Il ne vous eſt jamais permis à vous, qui êtes foible, de vous trouver dans de certaines aſſemblées, quelque innocentes qu'elles vous paroiſſent; parce que l'experience vous a appris que vous y perdrez votre innocence, par la facilité affectueuſe de votre temperament.

XXIII. Art. Vous ſerez tel que les méchans que vous frequenterez; parce que vous aurez honte d'être innocent parmi les coupables, parce que vous ne rougirez point d'un crime que vous verrez couronné par l'exemple; parce que dans les mauvaiſes compagnies; la tentation s'augmente, la force diminuë, la pudeur s'efface, l'habitude ſe forme; la volouté s'endurcit; enfin, en voulant bien voir ce qui peut vous faire pecher, vous voudrez bientôt le peché même.

XXIV. AT. Pourquoi voulez vous voir ce jeune homme ? C'eſt, dites-vous, qu'il vous réjoüit par l'enjoüement de ſon entretien ; que ſera-ce donc, quand il vous parlera de ſa paſſion ?

XXV. AT. Pourquoi allez-vous dans cette aſſemblée ? C'eſt parce qu'il y a des charmes qui vous y attirent. Que ſera-ce donc, quand ils ſeront preſens ?

XXVI. AT. Si vous prétendez ſoûtenir ces entretiens & ſes converſations, où l'on ſe donne la liberté de tout dire, ſans ménager la modeſtie & la pudeur, vous y ſuccomberez, parce que, comme on y réveillera dans votre eſprit les plus ſenſuelles idées, vous voudrez donner à vos ſens les plaiſirs qu'on aura repreſentez à votre imagination.

XXVII. AT. N.... eſt un débauché ; il voit cependant le plus qu'il peut M.... homme fort reglé ; & cela, afin de rendre ſon déreglement moins odieux & plus ſupportable.

XXVIII. AT. Si je ſuis triſte dans les compagnies ; ou il faudra que les autres s'attriſtent avec moi, ou, s'ils ne

laiſſent pas d'être gays, ils m'attriſteront davantage. *Voyez le Tome I. p. 288. &c.*

XXIX. AT. L'innocence eſt fort honteuſe, quand elle ſe trouve dans une mauvaiſe compagnie; il lui faut bien de la force, pour s'y ſoûtenir.

XXX. AT. Il y a peu d'union, dit-on, dans les Communautez; c'eſt qu'il eſt bien difficile, que tant de gens qui ſont toûjours ſi près les uns des autres, ne ſe choquent, & ne s'échauffent.

XXXI. AT. Il y a des gens, qui n'aiment pas à ſcandaliſer les autres; mais qui ne ſont pas fâchez d'être ſcandaliſez. On juge bien, que ce ſont ceux, qui dans le deſſein qu'ils ont de faire le mal, demandent d'être autoriſez par quelques exemples.

XXXII. AT. Que de gens, qui ignoroient le mal, qui en avoient horreur, & qui le craignoient, à qui un mauvais exemple l'apprend, le perſuade & le facilite!

XXXIII. AT. Fortifiez votre conduite ſur de ſolides principes de juſtice & de raiſon, avant que de vous laiſſer guider par aucuns exemples. Les hom-

mes ſont ſi ſujets à l'erreur, qu'on ne peut s'armer de trop de précautions, quand on veut prendre pour guides leurs démarches. Si vous ne vous rempliſſez pas de bonnes maximes, craignez toûjours (à cauſe du mélange d'imperfections qui ſe trouvent ſouvent dans les plus grandes vertus) craignez, dis-je, d'imiter l'exemple par ſon endroit le plus foible, & par ſon mauvais côté.

XXXIV. Art. Quand on eſt tel, qu'on ſe fait ſouhaiter de toutes les perſonnes de bon goût, on eſt aſſurément d'un excellent commerce. On a cet avantage, ſi l'on a du merite, & ſi l'on ſçait en faire un uſage qui plaiſe.

XXXV. Art. Qui pourroit ne rien dire, qui ne fût agréable, & ne rien faire, qui ne fût utile, auroit trouvé le plus ſûr moyen de plaire à tout le monde, & de s'en faire aimer. Il eſt difficile, pour ne pas dire, impoſſible d'arriver à cette perfection. Cette difficulté eſt fondée ſur la diverſité des goûts & ſur nos paſſions, qui ne s'accordent pas toûjours avec celles des autres. Il ne faut pas cependant laiſſer

de

de ſe mettre dans la voye, qui conduit à cette perfection, quelque inacceſſible, qu'elle paroiſſe; afin de s'en éloigner moins & de déplaire à moins de gens.

XXXVI. Ar. N. dit qu'il ne ſe ſoucie point de plaire à qui que ce ſoit. Cette indifference ne paſſe point du tout dans mon eſprit pour une grandeur d'ame; ni pour un loüable détachement, comme il ſe l'imagine; mais plûtôt, pour un orgueil, qui lui inſpirant du mépris pour les autres, lui fait negliger leur eſtime & leur amour.

XXXVII. Ar. Aimez à plaire; mais de telle ſorte, que vous vous plaiſiez auſſi à vous-même; c'eſt-à-dire, qu'il n'y ait rien en vous, qui vous faſſe des reproches interieurs ſur l'envie que vous avez de plaire aux autres. Ne croyez jamais pouvoir plaire long-temps, ſi vous ne vous reglez pas ſur l'équité, la raiſon & la vertu.

XXXVIII. Ar. Aimez à plaire; mais n'aimez point à faire profeſſion de donner toûjours dequoi rire aux autres; pour peu que l'on ait de nobleſſe, de generoſité, & d'élevation dans ſes ſentimens, on ne peut ſe réſoudre à mettre en uſage un

ſi riſible exercice, qui rend auſſi mépriſable, que plaiſant.

XXIX. AT. Selon N.... les ceremonies continuelles & les manieres étudiées ſont l'eſſence de la politeſſe. Celui-là, ce me ſemble, eſt poli, qui montre un certain air ouvert, libre, agréable, accompagné de diſcretion, de civilité, de complaiſance, & d'une circonſpection aiſée & naturelle, qui paroiſſe dans tout ce qu'il dit, & dans tout ce qu'il fait.

XL. AT. S.... a un rare talent; L.... & Y.... & d'autres envieux affectent de n'en parler jamais en ſa preſence. L'homme poli, quand il le juge à propos, lui donne occaſion de le montrer; & il prend autant de plaiſir à procurer cette occaſion à S.... que S.... en a d'en profiter.

XLI. AT. La vanité ne peut ſubſiſter avec la politeſſe; celle-ci veut qu'on ménage tout le monde; celle-là veut qu'on rapporte tout à ſoi-même.

XLII. AT. Pour montrer de la politeſſe, cachez le peu d'eſtime que vous faites de quelqu'un. Ce quelqu'un ne vous fuira point; quelquefois il voudra bien vous croire; & ſa credulité ne lui ſera pas inutile.

XLIII At. Les actions, quelque bonnes qu'elles ſoient, qui pechent contre la bienſeance, ſont d'ordinaire auſſi mal reçûës dans une compagnie, que d'excellentes penſées qu'on éxprime avec des termes que l'uſage condamne.

XLIV. At. Je ne riſque rien en faiſant civilité. Celui à qui je la fais, tel qu'il ſoit, m'en ſçait bon gré, il eſt perſuadé ou que je croi qu'il la merite, ou du moins que je veux le faire croire aux autres. Il n'y a rien, ce me ſemble, en cela, qui puiſſe lui déplaire.

XLV. At. Le renom d'être civile, eſt une eſpece qui charme, qui gagne les cœurs les plus feroces. La civilité montre une certaine humilité délicate & honnête, qui plaît à tout le monde. Rien ne coûte moins dans le commerce de la vie, & rien ne vaut davantage pour y trouver de l'agrément. On s'attire ſouvent du reſpect en reſpectant les autres. Il faut pourtant, dans l'uſage de cette belle perfection, obſerver certaines proportions ſelon les perſonnes. C'eſt une attention que nous devons faire, plus par raport à ceux qui

ſont au-deſſus des autres, que par rapport à nous-mêmes.

XLVI. Art. L'eſprit trop formaliſte eſt toûjours foible. Il eſt plus ſenſible aux petites choſes, que l'eſprit fort ne l'eſt aux grandes. Quand je fais réflexion ſur les foibleſſes de l'humanité, je trouve, que ceux-là ſont bien à plaindre, qui ont trop de ſenſibilité & de délicateſſe.

XLVII. Art. Souvent les civilitez gâtent ceux a qui on les rend, de telle ſorte, qu'elles engagent à préferer ceux de qui on les reçoit, à des gens qui ont des qualitez bien plus dignes de notre eſtime & de nos faveurs. Il faut prendre les civilitez pour ce qu'elles valent, ſans en faire dépendre le veritable merite.

XLVIII. Art. Il ne faut pas toûjours appeller incivils ceux qui manquent quelquefois à faire civilité, quand ils le doivent. Une diſtraction, une inapplication peut cauſer une incivilité.

XLIX. Art. Il n'y a pas de mal de faire un peu plus de civilité qu'on ne doit, il vaut mieux en cela pecher par l'excés, que par le défaut.

L. Art. Il eſt vrai que l'eſprit de

ſincerité ne s'accommode pas de l'uſage des complimens ; mais enfin, c'eſt un uſage, & un uſage, qui ne fait pas grand tort, s'il en fait. Ne ſçait-on pas que les ſentimens ne reſſemblent point du tout aux paroles ? de plus, quand il ne ſerviroit qu'à remplir le vuide des converſations, ou à les mettre en train, c'eſt toûjours quelque choſe.

LI. AT. Si vous ne pouvez vous empêcher de déplaire par votre ſituation, ou par les fonctions & les devoirs que vous êtes obligé de remplir, pour vous acquitter de votre emploi ; adouciſſez autant que vous pourrez, par vos paroles & par vos manieres, le chagrin que vous êtes forcé de donner. Tâchez de montrer que c'eſt par devoir, & non pas par paſſion, que vous faites ce qui ne plaît pas.

LII. AT. Si l'on s'emporte contre moi, je trouve plus mon compte dans une parole douce, dans un exterieur humilié ; quelque injuſtice qu'on me faſſe, que, ſi je répondois à l'emportement, par des reſſentimens violens pour ma juſtification. Avec le temps, l'emporté devient tranquile ; & dans

cette tranquilité, le reſſouvenir de mon humiliation & de ma douceur, lui donne plus de confuſion, qu'il ne m'en a donné.

LIII. AT. Dans les remontrances, on gagne l'eſprit, ſi l'on raiſonne bien; on gagne le cœur, ſi l'on parle avec douceur & avec bonté. *Voyez le Tome I. p. 182. &c.*

LIV. AT. Il eſt vrai que ce n'eſt point par les manieres qu'on acquiert un merite ſolide; mais il eſt conſtant, que c'eſt par elles qu'on paroît l'avoir acquis.

LV. AT. On peut appeller l'adreſſe, l'habileté de l'habileté.

LVI. AT. La propreté eſt loüable; mais l'excés la rend pernicieuſe; parce qu'elle la conduit juſqu'au luxe & à la molleſſe.

LVII. AT. Prenez l'équité & la prudence pour regles, dans l'uſage que vous ferez de la complaiſance, de la ſincerité & de la franchiſe; afin d'éviter deux extrémitez également blâmables; je veux dire; la baſſeſſe, que trop de complaiſance peut inſpirer; & l'indiſcretion que trop de ſincerité peut produire.

LVIII. AT. Ne prétendez pas regler l'humeur des autres ſur la vôtre; mais plûtôt tâchez de regler, autant qu'il vous eſt permis, la vôtre ſur celle des autres. C'eſt ce qui vous accoûtumera à vous accommoder avec tout le monde; cette conduite vous ſera, à vous & à eux, un égal agrément dans votre commerce. J'aimerois mieux me retirer dans les déſerts les plus ſolitaires, que de vouloir vivre en ſocieté, & n'être pas ſociable.

LIX. AT. Souffrez patiemment les emportemens, les mauvaiſes humeurs, & les bizareries de ceux avec qui vous vous trouverez, plûtôt que de leur marquer quelque impatience. Ils pouſſeroient aſſurément plus loin leurs extravagances, ſi vous les aigriſſiez. S'il arrive que vous ne les réduiſiez pas à la raiſon avec votre douceur; du moins n'en deviendront-ils pas plus déraiſonnables. Je voudrois que chacun pût trouver en moi ſon humeur, ſans y trouver ſes défauts.

LX. AT. Que de faux raiſonnemens dans les hommes! que de travers! que de déguiſemens! que ceux-là ſont à

plaindre, qui ne peuvent vivre & s'accommoder avec ces mêmes hommes, dont ils connoiſſent les défauts!

LXI. A T. Il ſemble qu'il ſoit néceſſaire qu'il y ait du bas & du haut, du faux & du vrai, du grand, & du petit, pour l'enchaînement & la liaiſon du commerce de la vie; c'eſt être ſage, que de faire un bon uſage de ces contrarietés.

LXII. A T. N...., voudroit que, par complaiſance, je perdiſſe mon argent avec elle. M.... voudroit que je quittaſſe mon devoir, pour aller avec lui paſſer quelques jours à la campagne. Je refuſe. L'un & l'autre m'accuſent d'impoliteſſe à cauſe de mon refus; j'appelle de leur accuſation, à ceux qui ſçavent parfaitement les regles de la veritable complaiſance. Ils diront, ſans doute, qu'il faut être accommodant, ſans être ſervile; complaiſant, ſans être déreglé.

LXIII. A T. Comment avec des qualitez eſtimables, peut-on cependant ſe faire mépriſer? On n'a qu'à affecter de les avoir.

LXIV. A T. La ſingularité n'eſt

point du tout du goût des gens ſages. La vertu même leur paroît ſuſpecte, quand elle ſe trouve avec la ſingularité. Toutes les actions hors les bornes ordinaires ſont ſujettes à ſiniſtre interprétation.

LXV. Au t. Ce qui vous doit donner particulierement de l'averſion pour la ſingularité, pour l'affectation, & pour les manieres extraordinaires, c'eſt que vous ne remarquerez tout cela, que chez des gens, qui ont du travers dans l'eſprit, ou du mauvais goût, ou une ignorance des bien-ſeances, ou une vanité qui les excite à ſe diſtinguer des autres, à quelque prix que ce ſoit. Ne vous détournez des grands chemins, que pour éviter les mauvais pas.

LXVI. Au t. Se donner des airs, c'eſt à proprement parler, vouloir ſe diſtinguer par une ſingularité affectée, mais qui ne donne pourtant point d'autre diſtinction, que celle d'un ridicule, qui rend tres mépriſable.

LXVII. Au t. On craint beaucoup dans les compagnies, & en effet, on a ſujet de craindre les eſprits pointilleux, vetillards, épluchans, formaliſtes.

LXVIII. A T. L'affabilité fait paroître un air ſi ouvert, que les cœurs les plus ſerrez ne font point difficulté de s'ouvrir à ceux qui la montrent. Souvent avec un exterieur qui plaît, on penetre dans l'interieur des autres.

LXIX. A T. Il y a des gens, qui ſont ſi naturellement careſſans, qu'il ne faut pas plus compter ſur les ſentimens de leur coeur, à cette égard, que s'ils mangeoient ou bûvoient, ou faiſoient quelque autre fonction naturelle.

LXX. A T. Les gens affectueux prenent aiſément de l'affection; mais ils la quittent de même.

LXXI. A T. Heureuſe gayeté, que celle que le temperament produit, que le contentement d'eſprit anime, & que la raiſon regle!

LXXII. A T. Attriſtans perſonnages, que ces rieurs perpetuels! ils rient de ce qu'eux & les autres vont dire, de ce qu'ils ont dit, & même de ce qu'on n'a pas dit & qu'on ne dira pas. Ces gens-là, à force de rire, deviennent extrémement riſibles.

LXXIII. A T. Le plaiſant de profeſſion devient du moins auſſi riſible,

que tout ce qu'il dit & ce qu'il fait, pour faire rire. *Voyez le Tome I. p. 56. &c.*

LXXIV. AT. Il faut être regardé de loin, & du moins n'être pas vû souvent de près, pour conserver une grande réputation; car elle échoüe presque toûjours dans la familiarité. L'habitude de voir d'excellentes qualitez, y rend insensible, & donne le temps d'y trouver des défauts.

LXXV. AT. C'est le rôle d'un sot, d'être importun : un homme habile sent s'il ennuye, ou s'il convient; il sçait disparoître au moment qui precede celui, où il seroit de trop quelque part.

LXXVI. AT. Que mes amis ne craignent pas que j'aille leur parler de mes propres affaires, pendant que je les verrai accablez des leurs. Les contretemps me paroissent trop insupportables, pour tomber dans cette indiscretion. Je me serois à charge moy-même, si je croyois l'être aux autres.

LXXVII. AT. Si l'homme accariâtre, l'homme revêche fait bien quelque chose, il en est assurément redevable à lui seul; car qui est ce qui oseroit le conduire? c'est un heriſſon,

on ne sçait par où le prendre.

LXXVIII. Art. Appliquez-vous à bien discerner & connoître le loisir de vos amis, afin de ne les pas embarrasser par votre presence. Faites plûtôt attention sur eux que sur vous pour les visites que vous voudrez leur rendre, & pour les conversations que vous chercherez à lier avec eux. Ne vous plaisez à demeurer en leur compagnie, qu'autant que vous croirez qu'ils se plairont à demeurer en la vôtre, & prenez leur commodité pour regle de cette croyance.

LXXIX. Art. Il y a des gens qui par les visites qu'ils rendent, marquent plus leur oisiveté, que leur amitié.

LXXX. Art. Spectacle bien amusant pour un homme attentif, que les promenades publiques ! parce que son attention lui fait remarquer une infinité de rôles ridicules, dont les Acteurs rougiroient, s'ils étoient aussi attentifs sur eux-mêmes, que l'homme attentif l'est sur eux.

LXXXI. Art. Il faut faire dépense de beaucoup d'attention, si l'on veut être discret. Il n'y a qu'un pas à faire

pour paſſer de la diſtraction à l'indiſcretion; ou plûtôt l'une & l'autre ſont de plein pied.

LXXXII. A T. En vous accoûtumant à reſpecter les autres, vous vous accoûtumerez à ne les point choquer. La veneration n'eſt à charge à perſonne. On plaît d'ordinaire à ceux, à qui on marque avoir envie de plaire.

LXXXIII. A T. Ceux qui ont de l'empreſſement pour ſçavoir les affaires des autres, ont rarement aſſez de diſcretion, pour en garder le ſecret.

LXXXIV. A T. Celui que la curioſité porte à ſe mêler des affaires des autres, eſt d'ordinaire fort negligent à mettre ordre aux ſiennes.

LXXXV. A T. Rien n'eſt ſi curieux qu'un homme oiſif; quand on ne ſçait que faire chez ſoy, on eſt bien tenté d'aller furter chez autrui.

LXXXVI. A T. Je ſuis moins curieux de ſçavoir ce qui ſe fait, que ce qui ſe devroit faire; parce que j'aime mieux apprendre comment il faut vivre, que comment on vit.

LXXXVII. A T. Je n'aime à me mêler des autres, qu'autant que le de-

voir, m'y oblige. La peine que j'ai à bien regler les miennes, me dégoûte d'entreprendre de regler celles d'autrui. Ce dégoût me fait écarter de moi les confidences qu'on me veut faire.

LXXXVIII. A T. Je n'aime point à me méler ſans neceſſité & ſans obligations des querelles qui s'élevent entre un mari & une femme, parce qu'il arrive ſouvent, que ſe raccommodant enſemble, ils ſe brouillent avec le *raccommodeur*.

LXXXIX. A T. Rien ne m'excite tant à ſupporter patiement les infirmitez des autres, comme la reflexion que je fais ſur la patience, que les autres ſont obligez d'avoir pour ſupporter les miennes.

LXXXX. A T. Bien loin d'aimer, comme il y en a, à voir des défauts dans les autres, je voudrois pouvoir me perſuader fortement, que tous les hommes ſont ſans défaut, l'idée du vice me paroîtroit plus affreuſe. Seroit-il poſſible, que me croyant ſeul vicieux dans le monde, je pûſſe l'être longtemps?

LXXXXI. A T. Voir quelque dé-

faut dans une perſonne de grande réputation, n'eſt point pour moi un exemple qui autoriſe ce défaut ; ne ſçai-je pas bien, que, ce n'eſt pas pour ce défaut qu'on l'eſtime?

LXXXXII. AT. Je ne prens aucun plaiſir à voir des gens auſſi imparfaits que moi ; au contraire, comme ils me paroiſſent mépriſables par leurs imperfections, je me trouve extrémement humilié, me voyant moi-même un objet digne d'un pareil mépris.

LXXXXIII. AT. Rien ne ſe connoît ſi bien, que les défauts des autres ; je tire cette conſequence, que les miens ne ſont point inconnus. Grande mortification pour la vanité!

LXXXXIV. AT. N.... & M.... ne peuvent vivre enſemble ; c'eſt que l'un eſt tres-bruſque, & l'autre tres-formaliſte.

LXXXXV. AT. Comme N.... eſt fort diſtrait, je m'attens que ſes réponſes ne ſeront point juſtes aux queſtions qu'on lui aura faites, qu'il interrompra une hiſtoire, dont le recit ſera près d'être fini, parce qu'il n'aura pas été attentif au commencement.

LXXXXVI. Art. Parler d'attention à un étourdi, c'eſt de tous les langages celui qu'il entend le moins; auſſi ſera-t-il le premier à rejetter cet Ouvrage, s'il tombe entre ſes mains, ou à le cenſurer, s'il le lit.

LXXXXVII. Art. L'opiniâtre eſt également incapable de recevoir & de donner conſeil; parce qu'il ne ſe laiſſe conduire que par ſes entêtemens.

LXXXXVIII. Art. On ne gagne rien ſur un opiniâtre, en ſe roidiſſant d'abord contre ſon ſentiment; au contraire, il faut paroître d'abord penſer comme lui, & enſuite, inſenſiblement le ramener à la raiſon. *Voyez le Tome I. p. 87. &c.*

LXXXXIX. Art. Je compte tres-peu ſur la ſageſſe d'un homme qui eſt entêté. Le moindre petit grain d'obſtination dans la tête, eſt capable de gâter ce qu'il y a de meilleur.

C. Art. Toutes les raiſons que l'on donne à un opiniâtre, pour l'exciter à changer de ſentimens, ſont, ſelon lui, autant d'injures qu'on lui dit.

CI. Art. Il y a des fautes, qu'on ne fait plus, depuis qu'on a paru les avoir

avoir faites. Le contraire arrive pour l'entêtement ; on le conſerve, parce qu'on a paru être entêté.

CII. At. L'eſprit de docilité, ſans la vûë de ſes devoirs, devient eſprit de facilité dangereuſe.

CIII. At. La crainte eſt la raiſon de l'indocile ; car c'eſt elle ſeule, qui le puiſſe rendre raiſonnable.

CIV. At. Je me mets volontiers en garde contre les gens affirmatifs ; car d'ordinaire, ce n'eſt pas tant pour dire vrai, qu'ils parlent, que pour faire croire qu'ils le diſent.

CV. At. S'étudier à ſauver les apparences, & à cacher ſa vie, ſi elle eſt déreglée, ſuppoſé, il eſt vrai, beaucoup d'imperfection ; mais enfin, au pis aller, cette étude à quelque choſe de bon pour les autres, & pour celui qui s'y applique : pour les autres, parce que du moins on ne les corrompt pas par de mauvais exemples ; pour celui qui s'y applique, parce qu'à force de paroître ſage, & de voir qu'on eſt approuvé en le paroiſſant, on peut enfin vouloir le devenir tout de bon.

CVI. At. C'eſt ſouvent plûtôt par

force de paſſion, que par foibleſſe d'eſprit, que l'on devient dupe; nous en voyons des preuves frequentes dans ceux, qui ſont dupez par les femmes.

CVII. AT. N.... eſt toûjours effrayante, ou effrayée. Quand on la voit paroître, il faut s'attendre qu'elle va annoncer une mauvaiſe nouvelle; elle croit la même choſe de ceux qui la viennent trouver.

CVIII. AT. Pauvre étude pour la converſation, que celle de ſe fournir de lieux communs, afin de la ſoûtenir! Ne feroit-on pas mieux de ſe taire, que de ne donner, que des choſes, que preſque tout le monde ſçait?

CIX. AT. Souvent on n'eſt dans la converſation, de tous les avis qu'on y propoſe, que parce qu'on n'en a entendu aucun. La complaiſance alors n'a point d'autre fondement, que l'ignorance ou la diſtraction.

CX. AT. Je voudrois pouvoir toûjours converſer avec moi-même en même temps que je converſe avec les autres, afin de ne rien dire, dont je puiſſe me repentir.

CXI. AT. Deux grandes regles

pour les converſations, c'eſt d'y bien écouter, & d'y bien répondre. *Voyez le Tome I. p. 2. &c.*

CXII. AT. Les Médecins regardent la langue, pour juger des diſpoſitions du corps; elle peut auſſi beaucoup contribuer à faire connoître les diſpoſitions de l'eſprit.

CXIII. AT. On n'eſt pas toûjours fort condamnable, en diſant des paroles criminelles; parce que ſouvent on parle avec ſi peu de reflexion, qu'on ne ſçait ce que l'on dit. On eſt plus blâmable, pour n'avoir pas fait attention, que pour ce qu'on vient de dire.

CXIV. AT. Je ne crois pas qu'il y ait perſonne, qui oſe prétendre qu'on doit affecter de déplaire; on ſe met cependant en état de tomber dans cette affectation, ſi on néglige exprés le chois des mots, que non ſeulement les penſées demandent pour être bien exprimées; mais auſſi que l'uſage exige pour être bien reçûs. Comme il n'eſt pas aiſé, en choquant par cette negligence, de perſuader en même temps l'eſprit, & de toucher le cœur, il arrive ſouvent, que d'excellentes choſes, qu'on

aura dites, ne produiront neanmoins aucun effet, parce qu'étant exprimées en termes deſagréables, on n'aura point pris plaiſir à les lire, ou à les entendre. Le ſtyle negligé peut autant nuire aux meilleures choſes, que le ſtyle correct peut faire valoir les mauvaiſes.

CXV. AT. On ne voit que trop de gens dans la converſation (& auſſi dans leurs écrits) plus attentifs à placer un nouveau mot, qu'une juſte penſée; ils ſont auſſi ardens à le produire, que les nouvelliſtes, à debiter une nouvelle qu'ils viennent d'apprendre; ils le mettent, pour ainſi dire, à toutes ſaulces; ils ſont toûjours au guet, pour lui donner paſſage à propos; leur empreſſement n'attend pas même toûjours l'à *propos* & la convenance; ils travaillent bien moins à exprimer leur penſée, qu'à annoncer le nouveau mot: ils ne penſent & ils voudroient que les autres ne penſaſſent qu'à donner occaſion de le dire. Il eſt vrai qu'il n'y a pas de mal d'enrichir notre langue; mais du moins, attendons que l'uſage ait rendu de bonne alloi les expreſſions dont nous voulons nous ſervir. Laiſſons à ceux qui

ſont avides des nouveautez, le ſoin d'introduire de nouvelles modes dans le langage. Si elles ſont reçûës, ſuivons-les, afin de ne pas donner dans le ridicule que produit d'ordinaire la ſingularité. Enfin, parlons & écrivons, comme les gens ſages & polis parlent & écrivent. Reglons-nous comme eux, ſur la coûtume; on n'aura rien à nous reprocher, quand elle nous autoriſera, & que nous la donnerons pour notre juſtification.

CXVI. AT. N.... a autant de peine à garder un bon mot, quelque offenſant qu'il ſoit, qu'il en auroit à retenir dans ſa bouche un charbon allumé; il faut qu'il le mette dehors, quand même il devroit brûler celui ſur qui il le jette, *Voyez le Tome* I. *p.* 48. *&c.*

CXVII. AT. Dans les diſputes, ce n'eſt pas toûjours la verité, que les diſputans veulent ſoûtenir; c'eſt ſeulement leur ſentiment qu'ils s'efforcent de faire valoir. Si la verité s'y trouve, c'eſt plûtôt par hazard que par deſſein.

CXVIII. AT. C'eſt une belle adreſſe, que celle de ſçavoir, comme Ciceron, accommoder des diſputes gram-

matica'es avec la moitié d'un mot (c'eſt *ſert* pour *tertiò*, ou *tertiùm*) & de trouver comme lui, ſon compte dans cet accommodement. Si cette adreſſe étoit bien commune parmi nous, elle rendroit du grand ſervice à la Republique des Lettres, en la délivrant d'une inondation de Livres qu'on debite ſi ſouvent ſur des minuties, qui ne ſont conſiderables, que par les agitations qu'on ſe donne pour les attaquer & pour les défendre. Ne fera-t-on jamais attention, que le temps étant ſi précieux, on ſe fait bien du tort à ſoi-même, que de s'étudier ainſi à le perdre?

CXIX. AT. Ces grands bruits qu'on entend, ces mouvemens convulſifs qu'on remarque dans les diſputes, ſe font bien moins pour la verité, que pour l'orgueil.

CXX. AT. Comment pouvoir faire entendre les raiſons d'une propoſition qu'on avance, à un entêté dans une diſpute, puis que lui-même ſouvent n'entend pas celle de ſon entêtement & de ſa prévention?

CXXI. AT. Tel dans une diſpute ne s'eſt pas rendu à la verité, qui crie

cependant pour elle victoire plus haut, que celui qui l'a soûtenuë. *Voyez le Tome I. p. 72. &c.*

CXX. AT. Les loüanges sont deshonneur, quand elles sortent de la bouche d'un homme deshonoré. *Voyez le Tome I. p. 96. &c.*

CXXIII. AT. Vous dites que vous ne flatez pas ce malihonnête homme, que vous loüez, avoüez-le-moi de bonne foi; voudriez-vous que votre fils meritât des loüanges au même prix, que vous en donnez à cet homme?

CXXIV. AT. Vous vous fâchez contre un homme, qui vient de vous tromper par un mensonge. Avez-vous plus sujet d'être content de celui-ci, qui vient de tâcher de vous seduire par une flaterie? *Voyez le Tome I. p. 115. &c.*

CXXV. AT. N.... m'a approuvé, je conclus seulement que j'ai été approuvé par N.... mais je me donne bien de garde de croire que tous les autres m'approuvent, ou me doivent approuver.

CXXVI. AT. Quelque chose qu'on puisse dire en faveur de la raillerie, il est certain qu'elle cause tres-souvent du

dommage au railleur, & qu'elle ne lui apporte jamais d'utilité.

CXXVII. AT. La vilaine reputation, que de paſſer pour menteur ! elle rend également haïſſable, mépriſable, dangereux & inutile dans la ſocieté. *Voyez le Tome I. p. 128. &c.*

CXXVIII. AT. N..... vient de me faire un rapport ; n'eſt-il point babillard, paſſionné, étourdi, vindicatif, trop credule ? *Voyez le Tome I. p. 163. &c.*

CXXIX. AT. Si un Medecin me donne des avis pour me guerir d'une maladie dangereuſe, je ne m'en fâche point. Pourquoi me fâcherois-je, ſi un ami me fait quelques reprimendes pour me corriger de mes défauts?

CXXX. AT. C'eſt une rémontrance bien hazardée, que celle qu'on fait en public à un Grand. Les Grands ne croyent pas aiſément avoir tort ; mais ils veulent encore moins qu'on croye qu'ils l'ayent.

CXXXI. AT. N.... eſt mon intime ami. Lui dirai-je mon ſecret? mais il eſt certain, qu'il ne lui eſt pas d'un auſſi grand interêt qu'à moi, de le taire. Que puis-je donc plus eſperer de

ſa diſcretion, que de la mienne. *Voyez le Tome I. p. 212. &c.*

CXXXII. AT. Je compte peu ſur les ſermens de ceux qui en font ſouvent & volontiers. De l'habitude de jurer, on paſſe aiſément au parjure.

CXXXIII. AT. On diſpenſe volontiers de faire des ſermens ceux, dont la conduite eſt reconnuë pour n'être pas reprehenſible.

CXXXIV. AT. Comme N.... jure auſſi facilement qu'il parle; ſi je me défie de lui, je ne compte pas plus ſur ſes juremens, que ſur ſes autres paroles.

CXXXV. AT. Quand on s'abandonne à la colere, on dit des paroles qui ne conviennent point à la ſageſſe, & l'on fait croire à ceux qui les entendent, que l'on penſe, étant tranquile, ce que l'on penſe, étant irrité. Le ſilence me paroît le plus ſûr dans les mouvemens de cette paſſion.

CXXXVI. AT. Je m'attens à trouver de la mauvaiſe humeur, de la bizarrerie, des injuſtices, des fourberies, des trahiſons, enfin, tout ce qui peut exciter à la colere; & cela, afin de n'en

en colere contre l'hyver, quelque incommode qu'il ſoit, contre les tempêtes qui s'élevent ſur la mer, quelque dangereuſes qu'elles ſoient, parce que je me ſuis attendu à ces incommoditez.

CXXXVII. A T. Plus je me ſens en colere, plus je me veux faire une loi de pardonner; afin que, pour mieux combattre cette paſſion, & la vaincre, mon emportement ſoit une eſpece de titre pour exiger pardon.

CXXXVIII. A T. Tout étoit dérangé en moi dans la colere; je ne penſois, je ne parlois, je n'agiſſois, que de travers, tant il eſt vrai que la colere eſt trop étourdie, pour faire quelque choſe de bien & de raiſonnable.

CXXXIX. A T. La colere rend la paix ſemblable à la guerre; elle trouble tout.

CXL. A T. Comme je n'eſtime pas trop les petites choſes, je ne m'expoſe pas ſouvent à la colere. Je ſerois bien déraiſonnable, de me mettre en danger de perdre la raiſon pour des bagatelles!

CXLI. A T. Il ne faut beaucoup at-

tendre de fruit des corrections qu'on fait avec emportement. Elles irritent ceux qu'on veut corriger, voila leur fruit; mais fruit bien amer. En verité, il faut bien peu connoître le cœur de l'homme, pour prétendre le guerir avec des moyens ſi contraires à ſa gueriſon! Je n'ai jamais vû de Medecin ſe mettre en colere contre un malade, pour lui procurer la ſanté; ni les Loix ſe mettre en colere contre les criminels. Le châtiment, qui vient d'un homme irrité, eſt plûtôt regardé comme une vengeance furieuſe, que comme une correction charitable.

CXLII. A T. La ſincerité de bien des gens eſt, ou une envie de parler; ou une adreſſe, que leur ſuggere leur amour propre; pour ſe rendre un ſujet de converſation; ou pour faire voir leurs défauts ſeulement du côté qu'ils veulent bien les montrer; ou enfin, pour s'attirer la confiance de ceux à qui ils paroiſſent confier ſincerement leurs penſées & leurs deſſeins.

CXLIII. A T. N.... dit ſouvent, qu'il eſt franc. Il parleroit plus franchement à cet égard, s'il diſoit qu'il

dont il parle ſi ſouvent, n'eſt qu'une leurre, pour faire mieux paſſer ſa diſſimulation.

CXLIV. At. C'eſt avoir fait un grand pas dans la fineſſe, que de faire penſer de ſoi, que l'on n'eſt pas fin. Dès qu'on a la réputation d'être fin, on perd preſque toutes ſes fineſſes. On les rend inutiles par la défiance, où l'on met les eſprits, lors qu'on a cette réputation.

CXLV. At. Ce qui nous donne tant d'aigreur & de reſſentiment contre ceux qui nous font des fineſſes, c'eſt que nous nous perſuadons, qu'ils croyent être plus habiles que nous.

CXLVI. At. Le plus habile a beſoin de conſeil, quand il joint quelque paſſion à ſon habileté!

CXLVII. At. Cet homme a un tres-bon ſens, il eſt tres-habile; mais les lumieres de ſon eſprit ne me ſuffiſent pas, pour le conſulter, j'examine les diſpoſitions de ſon cœur.

CXLVIII. At. Que de gens, qui donnent conſeil plûtôt par raport aux interêts de la paſſion & de la fortune

de ceux qui les conſultent, que pour ſoûtenir ceux de la juſtice & de la raiſon. *Voyez le Tome I. p. 169. &c.*

CXLIX. AT. Défiez vous des faux raiſonnemens, n'ajoûtez point de foi au menſonge. Ces conſeils ſont bons; mais, pour en profiter, il faut auparavant connoître la verité & la raiſon.

CL. AT. La crainte où je ſuis de me charger des évenemens d'une affaire, me rend fort retenu, quand il s'agit de donner conſeil..

CLI. AT. Dans les feſtins, on ne reſpire que la joye; il nous importe donc beaucoup de ne manger qu'avec des gens, qui la puiſſent regler.

CLII. AT. Aimez principalement les viandes qu'on apprête facilement, qu'on peut trouver ſans peine, & qui ne ſont à charge, ni à votre bien, ni à votre ſanté.

CLIII. AT. N'allez qu'aux tables, où l'on n'eſt point forcé à manger & à boire par complaiſance, plus qu'il ne convient, & où la prudence & la diſcretion ne courent aucun riſque.

CLIV. AT. L'excés du jeu jette preſque toûjours dans la pauvreté les

pauvreté, à la roture, il y a tres-peu de chemin à faire : c'eſt par ce malheureux commerce, que pluſieurs familles éclatantes ſont tombées dans l'obſcurité ; parce que celui qui en étoit le chef, ayant par ſon jeu immoderé, reduit ſes enfans, & par conſequent, leurs ſucceſſeurs dans la miſere, ils n'ont pû ſoûtenir leur dignité, ni leur naiſſance. Maudite occupation, que celle de ſe faire un divertiſſement de la perte des élevations & des richeſſes, deux ſortes de biens que l'on a tant de peine à acquerir ! Quel penetrant chagrin pour un joüeur, qui aprés s'être vû dans l'abondance de tous les avantages de la proſperité, avoir autour de lui une femme & des enfans accablez de miſeres, ſans qu'il puiſſe les ſoulager ! Quelle confuſion pour lui, lors qu'il paroît devant tant de gens, qui, aprés avoir été témoins de l'éclatante figure qu'il faiſoit dans le monde, le regardent alors comme un coupable de ſon malheur !

CLV. Art. Il eſt bien difficile, quand on eſt paſſionné pour le jeu, &

qu'on commence de ſe voir hors d
de contenter ſa paſſion, à cauſe
pertes conſidérables qu'on y a fa
il eſt bien difficile, dis je, de n'êtr
tenté de tromper ſoy-même, apré
voir été trompé par les autres, &
ne pas ſuccomber à cette tenta
Des ſurpriſes, dont il eſt permis d
ſervir dans ce commerce, on paſſe
ment aux tromperies. Pouvoir ga
trois ou quatre cens Louis, en fa
prendre ſûrément à une carte la f
tion, que le hazard ne lui donn
peut-être pas, quelle tentation pc
bonne foi ! Quelle épreuve de pr
pour un homme, qui pourroit fi
lement gagner une ſomme confi
ble, que le hazard lui feroit peut
perdre !

CLVI. AT. Le jeu ne vous
vient point du tout à vous, qui
y laiſſez emporter par des fureurs
extravagances qui vous démon
l'eſprit, & qui font de vous un
également affreux & riſible pour
qui ſont témoins de vos folies f
ſes. Quelque habile que vous ſ
le dérangement, où la colere met

uſage de vos lumieres, de votre habileté, de votre adreſſe, & de votre experience. Fuyez cet exercice, ſi vous y êtes naturellement emporté; car vous y perdrez également votre repos & vos biens. Fuyez même les joüeurs, & les lieux où l'on joüe, parce que vous ſuccomberez enfin à ce danger, ſi vous vous y expoſez. En effet, pourquoi chercheriez-vous ſes joüeurs, reconnoiſſant que le jeu vous eſt pernicieux en tant de manieres? C'eſt, direz vous peut-être, ſeulement pour voir joüer. Hé, que deviendra votre reſolution, lorſqu'on aura beſoin d'un troiſiéme en votre preſence, ou que vous vous imaginerez être bien plus habile, que celui qui marquera ſouhaiter de joüer avec vous

CLVII. A T. Quelle joye pour un homme bien faiſant de ſe trouver en une place, où il peut ſans ceſſe obliger & faire plaiſir.

CLVIII. A T. Y a-t-il rien de plus aimable, que celui qui aime à faire du bien à tout le monde?

CLIX. A T. Ayez un tres-ſenſible plai-

sir à donner ; soyez-y tout porté, & donnez en effet. Moderez & reglez pourtant cette forte inclination sur ces trois maximes, qui me paroissent necessaires pour rendre une liberalité raisonnable. La premiere, c'est de prendre garde que, dans l'ardeur où vous êtes de faire du bien aux autres, vous ne leur apportiez plus de dommage que d'utilité. La seconde, c'est de proportionner vos dons à votre pouvoir. La troisiéme, c'est d'observer une espece de justice, en reglant vos liberalitez sur le merite de ceux à qui vous en voulez faire, & sur l'ordre de liaison que vous avez avec eux.

CLX. Ar. Je ne vois point de personnes plus dignes de loüanges & d'amour, que celles qui semblent être nées pour le bien general du monde; qui font consister leur plus grande felicité à pouvoir rendre les autres heureux; qui ne brûlent que du desir de faire cesser les peines des affligez. Aimer à faire du bien, est l'essentiel de l'amabilité.

CLXI. Ar. Si l'ingratitude empêche de faire du bien aux autres, on court risque de n'être presque jamais

que des ingrats.

CLXII. AT. Vous promettez, pour vous délivrer de cet importun qui trouble votre repos ; mais ne voyez-vous pas que, par vos promeſſes, vous prolongez vos inquiétudes ? refuſſez dès à preſent, ſi vous ne voulez pas abſolument donner. *Voyez le Tome I. p. 152. &c.*

CLXIII. AT. On vient à bout de bien de choſes, quand on eſt habile dans l'art d'adoucir.

CLXIV. AT. Je ne me reſſouviens point de m'être trompé, quand voyant un homme ſans compaſſion, j'ai conclû qu'il étoit mal-faiſant.

CLXV. AT. Pluſieurs ont pardonné à leurs ennemis. Hé quoi ! je ne pardonnerois pas à un pareſſeux, à un negligent, à un babillard, à un étourdi ! Pour pardonner avec raiſon, je m'accroche à tout ce que je puis trouver, afin de m'y exciter. J'excuſe dans celui-ci l'enfance ; dans celui-là, l'inadvertance ou l'étourderie ; dans cet autre la mauvaiſe-humeur ; dans celle-ci, la fragilité de ſon ſexe. Si je ſuis fort, ne dois-je pas me ſervir de ma force,

plûtôt pour aider ceux qui ſont foibles, que pour les terraſſer ? c'eſt un commencement d'excuſe à mon égard, que l'attention que je fais ſur l'humanité.

CLXVI. Art. Que la reconnoiſſance paroît une belle vertu à N.... quand il va recevoir un bienfait ! que l'ingratitude lui paroît un foible défaut, quand il l'a reçû !

CLXVII. Art. Enfin N... a été ſi prodigue, qu'il ne peut à preſent faire du bien, ni aux autres, ni à ſoi-même.

CLXVIII. Art. N... a du moins autant de plaiſir à prêter, que ceux à qui il prête ; car toutes les occaſions où il peut paroître riche, contentent beaucoup ſa vanité.

CLIX. Art. Celui qui emprunte facilement, ne ſe met pas beaucoup en peine de rendre.

CLXX. Art. Quand je vois une Vente, je m'imagine voir un Combat. L'acheteur attaque, le Vendeur ſe défend ; & enfin, aprés s'être repouſſez l'un l'autre de leur mieux, l'Acheteur ſe rend, & comme il a été l'Aggreſſeur,

fit du Vendeur.

CLXXI. At. N... eſt toûjours prêt à acheter ce qu'on lui preſente; & cela ſeulement, par le plaiſir qu'il a d'acheter. Je n'en vois pas d'autre raiſon.

CLXXII. At. Un homme ſans économie, ſans connoiſſance de ce qu'il doit, & de ce qui lui eſt dû, ſans attention ſur ſes dépenſes, eſt un homme tout dérangé. Et il arrive enfin, qu'il n'a plus rien, parce qu'il n'a pas été aſſez attentif ſur ce qu'il avoit.

CLXXIII. At. A force de faire des dépenſes ſuperfluës, on ſe met enfin hors d'état de pouvoir faire celles qui ſont neceſſaires.

CLXXIV. At. Ce qui ruïne le plus ordinairement les familles, c'eſt qu'elles reglent leurs dépenſes ſur leur ambition & leur vanité, & non pas ſur leur bien.

CLXXV. At. Il ne m'eſt pas ſi penible de manquer d'argent, que d'en devoir.

CLXXVI. At. Je ſerai auſſi attentif à choiſir ceux à qui je voudrois de-

voir, que ceux à qui je voudrois prêter.

CLXXVII. A T. On pourroit devenir fort pauvre, à force de faire achat des choſes qui ſont à bon marché, mais inutiles. Que de choſes neceſſaires, & qui coûtent peu, dont certaines gens ſe privent, pour acheter des bijoux ſuperflus, & qui coûtent beaucoup!

CLXXVIII. AT. Les dépenſes vont bien loin, quand ce n'eſt que la vanité qui les conduit.

CLXXIX. AT. Je ne cherche point la confiance des autres, parce qu'elle peut me charger de ſecrets, dont la garde eſt dangereuſe, & qu'elle exigeroit de moi une confiance reciproque.

CLXXX. A T. La confiance de mon Superieur dans une choſe blâmable, me ſeroit fort à charge. Je craindrois beaucoup qu'elle ne ſe changeât en averſion; car qui eſt-ce qui aime toûjours volontiers à voir ceux qui connoiſſent ſes défauts?

CLXXXI. A T. Se confier beaucoup, ſans bien connoître ceux à qui on ſe confie, vient ſouvent de legere-

de vanité, & toujours d'imprudence.

CLXXXII. Art. C'eſt une injuſtice outrée, que de ne vouloir ſe fier à perſonne, parce qu'on doit ſe défier de pluſieurs.

CLXXXIII. Art. Ceux qui m'aiment aujourd'hui, ne m'aimeront peut-être pas toûjours. Je ne ſerai peut-être pas toûjours haï de ceux qui me haïſſent à preſent. Je veux donc m'armer ſecretement de précaution dans ma conduite envers mes amis. Je veux donc laiſſer toûjours une porte ouverte a la renonciation pour mes ennemis.

CLXXXIV. Art. Soyez en garde contre la réputation de celui qui vous parle. La qualité, l'air du viſage, la maniere de parler, le tems, le lieu, l'autorité tout cela peut impoſer.

CLXXXV. Art. N.... me fait des proteſtations d'amitié & de fidelité. Je ne m'y fierai cependant point, tant que je le verrai dans le déreglement. Je ne compte jamais ſur ceux qui ne ſe font point de ſcrupule d'être infideles à Dieu & à leur religion. S'ils ne ſe ſoucient point de celui, de qui ils ont ſujet de

tout eſperer & de tout craindre, que puis-je attendre de leur affection & de leurs promeſſes?

CLXXXVI. AT. S... ſe défie beaucoup de N... parce qu'il ſçait que N.... croit avoir ſujet de ſe défier de lui. Il eſt de la prudence de ſe précautionner par la défiance contre celui qui ſe défie.

CLXXXVII. AT. Je me défie de N.... mais je ne confie pas ma défiance à P.... car je le connois aſſez pour croire qu'il n'en demeureroit pas à la défiance; mais qu'il iroit juſqu'à la condamnation, & qu'il la communiqueroit aux autres.

CLXXXVIII. AT. Ce n'eſt pas la faute qu'on reproche à N.... qui lui donne de la confuſion, c'eſt le reproche qu'on lui en fait. S'amendera-t il? Oui, en une maniere; c'eſt-à-dire, qu'il vivra, il eſt vrai, toûjours comme il a fait, mais qu'il va s'étudier à paroître vivre autrement.

CLXXXIX. AT. C'eſt quelque choſe de bon, d'avoir honte de paroître criminel. Mais ce ſeroit quelque choſe de bien meilleur d'avoir honte de l'être.

& n'avoir point honte de paroître les avoir faites, c'eſt le comble de l'inſenſibilité au mal ; & voila où en ſont reduits ceux, qui ſe ſont enfin dépouillez de la pudeur.

CLXXXXI. Art. La modeſtie ſied bien à tout le monde ; mais particulierement à ceux, qui nez dans l'abaiſſement, ſe trouvent dans l'élevation. Car ils ont autant de cenſeurs impitoyables de leur conduite, qu'ils ont de ſpectateurs de leur grandeur.

CLXXXXII. Art. Les bals ſont des divertiſſemens, où ſous le voile d'un déguiſement extravagant & ridicule, on ſe donne toute la liberté de dire & de faire des ridiculitez & des extravagances ; où l'on ſe croit en droit d'attaquer la pureté par des paroles équivoques, parce qu'on a maſqué la bouche qui les prononce ; où les âges, les profeſſions, les rangs, & l'un & l'autre ſexe ſont ſi confondus par toutes les ſortes de déguiſemens, dont on affecte de ſe couvrir, que l'on n'y diſtingue ni pudeur dans les jeunes filles, ni ménagement dans les femmes mariées, ni gra-

vité dans les Magistrats, ni dignité dans les Grands, ni respect dans les Petits; enfin, ou parmi les sons de l'harmonie, les mouvemens differens des Conviez, les bruits tumultueux des spectateurs, & les fureurs des mécontens, tous les esprits se donnent en proye à une dissipation si effroyable, que ces assemblées ne paroissent qu'un amas confus d'insensez, qui se font un devoir & un merite d'être & de paroître déraisonnables.

CLXXXXIII. AT. Il est bien difficile de garder la modestie dans la frequentation des gens dissolus, ou du moins, de conserver la réputation de modeste.

CLXXXXIV. AT. Avoir toûjours l'esprit égal, belle maxime! mais il ne faut pas croire qu'elle exige, qu'on observe toûjours les mêmes démarches. Une conduite uniforme est bonne, pourvû qu'elle se puisse accorder avec la raison & la societé civile. Je crains fort d'avoir commerce avec des gens, qui ne veulent jamais changer la suite de leurs coûtumes & de leurs usages, pour qui, & pour quelque sujet que ce soit. L'amour propre les conduit plus que la raison.

exact, on devient ſouvent *vetillard* & formaliſte.

CLXXXXVI. Art. Un parent, qui en oblige un autre, ne doit eſperer gueres plus de reconnoiſſance, que s'il obligeoit un Grand; car il s'imagine, comme le Grand, qu'on ne lui donne que ce qu'on lui doit donner.

CLXXXXVII. Art. N.... ſe moque de moi, en me voyant faire une bonne action. Quelque choſe qu'il diſe, je ſuis aſſuré qu'il eſtime ce qu'il raille, & qu'il avoüe interieurement que j'ai plus de raiſon que lui. Il ſe moqueroit aſſurément davantage de moi, ſi la raillerie me faiſoit écarter de mon devoir. Les jugemens des hommes ne me rendront ni plus heureux, ni plus malheureux. Le reſpect que l'on doit avoir pour la vertu, doit l'emporter toûjours ſur les reſpects humains, à l'égard de ceux qui ne l'approuvent pas.

CLXXXX. Art. N.... eſt un Orateur celebre; il me prie d'une choſe injuſte; je le prie en même temps de parler en public d'une maniere ridicule; il me refuſe, & il a raiſon; mais

n'ai-je pas auſſi raiſon de le refuſer?

CLXXXXIX. At. Je ne trouve pas mauvais que N.... me contrediſe, quand j'avance certaines opinions, que j'ai ſur la Phyſique, la Medecine, l'Eloquence. Je ne quitte pas ces opinions, quoi que ces ſentimens ſoient contraires aux miens. Je veux du moins être auſſi ferme à ſoûtenir le parti de la Religion, de la raiſon, & de la juſtice, quelques ſentimens contraires, que puiſſent m'oppoſer les reſpects humains.

CC. At. Il n'y a qu'un tres-petit pas à faire, pour devenir méchant, quand on n'eſt bon, que parce qu'on eſt vû. Comme ce n'eſt pas la vertu que l'on reſpecte, mais ſeulement ceux, dont on eſt regardé, on ceſſe de la ſuivre auſſi-tôt qu'on n'a plus de témoins.

XXXIX.

ATTENTIONS

SUR

DIFFERENS SUJETS.

PREMIE'RE ATTENTION.

IL y a des gens ſi difficiles à contenter & ſi inconſtans en matiere d'architecture, qu'à les voir continuellemens abattre & rebâtir; il ſemble qu'ils ne bâtiſſent pas pour bâtir, mais ſeulement pour occuper les Architectes, les Maſſons, les Charpentiers & les Couvreurs. Quoi qu'ils ayent fait conſtruire pluſieurs maiſons, on ne peut pas dire qu'ile en ayent une. Ils ſont toûjours logez chez autrui, parce qu'ils n'ont pas eu la patience de ſe faire un logement pour eux-mêmes. Les nouveaux deſſeins, que des gens toûjours attentifs à profiter de leur inconſtance,

leur preſentent, les dégoûtent ſi fort des anciens, qu'ils n'ont point de repos juſqu'es à ce qu'ils ayent vû la deſtruction de ceux-ci. Et en cela, comme en autre choſe, la mode leur fait trouver ridicule un édifice qui leur avoit paru d'abord admirable. Autant de fois qu'ils entrent dans une anti-chambre à qui il manque un demi pied de hauteur, pour être dans la proportion que l'uſage des grands Palais demande, ſont autant de ſujets de chagrin qui ne les inquietent pas moins, qu'un dérangement dans leurs affaires les plus importantes. En verité, l'homme eſt bien induſtrieux à ſe tourmenter! Ces grands bâtiſſeurs ont-ils un corps plus grand à loger, que ces bons Religieux, qui ſont ſi contens de leurs petites cellules? Non, leurs corps ont à peu près, la même grandeur; mais leurs eſprits ſont bien differens. Ceux-ci ſe contentent du neceſſaire; ceux-là ne ſe peuvent pas même contenter du ſuperflu.

II. At. Une experience funeſte ne nous montre tous les jours que trop de gens, qui, d'une tres mediocre maiſon, qu'ils ont d'abord fait bâtir, ſe ſont in-

énormes, & ainſi dans des dépenſes, ſi exceſſives & ſi ruïneuſes, qu'eux, ou leurs ſucceſſeurs étant preſſez par la neceſſité, ont été obligez de donner preſque pour rien ce qui avoit coûté des ſommes immenſes. Tel achete aujourd'hui vingt mille écus une maiſon, qui en avoit coûté plus de trois cens mille. Exemple ſur lequel on doit bien faire attention, quand on ſe ſent chatouillé de la démangeaiſon de bâtir.

III. Art. Le vrai merite conſiſte particulierement dans une étenduë d'eſprit qui faſſe connoître ce qu'on doit penſer, dire & faire de plus juſte & de plus raiſonnable; & dans une bonté de cœur, qui faſſe vouloir & exécuter ce que l'eſprit a connu.

IV. Art. On n'eſt jamais veritablement homme de merite quand on ne l'eſt qu'autant, que l'on eſt vû & remarqué.

V. Art. Ne décidez point du merite d'un homme par l'emploi qu'il poſſede, ni par la place où il eſt, mais bien par la maniere, avec laquelle il remplit cet emploi, & par la conduite qu'il obſerve dans cette place.

VI. AT. Plus vous vous appliquerez à acquerir la sageſſe, plus vous ſentirez le merite des ſages. On rendroit plus de juſtice aux honnêtes gens, ſi l'on aimoit davantage la probité & la vertu.

VII. AT. C'eſt du déreglement de notre amour propre, que viennent tous les déreglemens, qui nous rendent imparfaits & condamnables.

VIII. AT. Le repos loüable, c'eſt celui qui a la ſeule inquiétude d'eſprit pour contraire, & non pas celui qu'on peut appeller pareſſe, langueur, indolence, engourdiſſement.

IX. AT. L'eſprit de ſuffiſance fait le caractere du petit-maître, & le fondement de tout le ridicule qu'on remarque en lui. Il veut faire le grand eſprit en tout; & cependant rien de plus petit, rien de plus mal diſcipliné; il meriteroit plûtôt d'être appellé grand écolier, que petit-maître.

X. AT. Craignons la peur comme une paſſion etourdie, qui preſque toûjours empêche de ſçavoir ce qu'on fait & ce qu'on a à faire. *Voyez le Tome I. p. 360. &c.*

XI. AT. Pourquoi deshériteriez-vous

apprendre à s'acquiter de son devoir. Je mets en fait, qu'il n'y a aucun ennemi, qui ne puisse dire la même chose, pour justifier ses ressentimens vindicatifs, si tant est que cela suffise, pour les justifier.

XII. At. Si vous ne ménagez votre suffisance, vous vous exposerez. Il ne faut pas employer toutes les forces sans necessité, si l'on ne veut pas se mettre en danger de mal réüssir, lors qu'on en a le plus de besoin.

XIII. At. Sous prétexte d'une grande simplicité qu'on affecte dans les habits, on tombe quelquefois jusques dans une mal-propreté, qui approche fort de la saleté & de l'ordure.

XIV. At. Pour ne me point laisser seduire par les loüanges, dont on me flate en ma presence, l'attention sur mon absence, m'est d'un grand secours; car je me persuade qu'on y parlera un autre langage.

XV. At. Il est bon quelquefois pour de certaines expeditions, d'y laisser agir d'abord des temeraires; mais c'est supposé qu'ils soient suivis de bien près par des gens sages.

XVI.

XVI. At. N.... eſt l'homme du monde le plus avide de donner des inſtructions; ce n'eſt pas qu'il cherche à inſtruire; mais c'eſt ſeulement, pour montrer qu'il eſt inſtruit. *Voyez le Tome I. p. 185. &c.*

XVII. At. M.... a prévû un danger; il y a pourtant ſuccombé, non pas tant par la force du danger, que parce qu'une paſſion l'a rendu trop foible, pour pouvoir s'en retirer.

XVIII. At. La précipitation m'eſt toûjours fort ſuſpecte; parce que rien ne me paroît plus contraire à l'attention.

XIX. At. N.... quoi que tres-coquette, eſt tres attentive ſur les mœurs de ſa fille; elle ne neglige rien, pour lui donner une bonne éducation. Eſt-ce pour l'amour de la ſageſſe? Non, mais c'eſt parce que la fille pourroit enlever, ou du moins partager les conquêtes de la mere.

XX. At. Sans travail le pauvre ne devient point riche; & le riche devient bientôt pauvre. *Voyez le Tome I. p. 346. &c.*

XXI. At. Qu'ai-je affaire de travailler, diſent quelques gens, j'ai aſſez de bien pour m'en paſſer. " Mais,

vailleroient, ce seroit-du moins pour conserver la santé de leurs corps & la tranquilité de leur esprit. Que de mauvaises humeurs l'oisiveté produit, conserve, & enfin fait degenerer en de dangereuses maladies! que de pensées importunes & chagrinantes elle nourrit! N'est-ce point à cause de cette oisiveté, que la plûpart des riches ont l'esprit moins content & le corps moins sains que les pauvres?

XXII. A T. Le travail occupe, l'oisiveté ennuye. Lequel choisir? l'homme raisonnable peut-il hesiter?

XXIII. „ A T. Je suis si occupé de „ travail, dit-on, que je ne suis point „ à moi." Mais je ne vois pas que les gens oisifs soient plus à eux. A qui sont ils donc? à l'ennui, à l'inquiétude, & souvent à la malignité.

XXIV. A T. Donner à juste titre le surnom de moderé à un homme, c'est dire en un seul mot, qu'il a le jugement & les qualitez necessaires pour se tranquiliser soi-même, & pour ne point troubler les autres.

XXV. A T. Je crois qu'on n'a ap-

pellé les plaiſirs divertiſſemens, que parce qu'il n'y a rien qui ſoit capable de nous divertir, & de nous détourner de nos devoirs.

XXVI. Art. Mauvaiſe marque pour le corps & pour l'eſprit, que de ne prendre goût à rien.

XXVII. Art. Mon pere & ma mere m'ont fourni mes beſoins dans le temps que je n'étois pas en état de me les donner moi-même, & que je ne pouvois pas même les marquer; n'en dois-je pas faire autant pour eux, lors que je les vois reduits dans la même miſere par leur vieilleſſe?

XXVIII. Art. On vante beaucoup l'experience, mais elle meriteroit bien davantage d'être vantée, ſi elle étoit toûjours accompagnée d'attention. Combien de vieillards ſont experimentez, qui ne ſont pas ſi ſages que de certains jeunes, parce qu'ils n'ont jamais été attentifs!

XXIX. Art. La belle ſcience, l'utile ſcience, que de ſçavoir bien s'abſtenir!

XXX. Art. Ne craindre rien, ou craindre tout, deux excez également dangereux. Le premier eſt d'ordinaire

accompagné d'imprudence, & le second de lâcheté.

XXXI. Art. Bien employer son temps; source, principe, fondement de tous les profits, de toutes les utilitez, & de toute la perfection.

XXXII. Art. Il est bon de faire de grandes actions; mais l'on diminuë beaucoup de leur excellence, si on les promet avant que de les faire, & si on les publie, quand elles sont faites.

XXXIII. Art. Agir toûjours comme homme, & comme tel homme; comme homme, c'est-à-dire, avec attention, avec raison, & avec fin: comme tel homme, c'est-à-dire, par raport à son âge, à son sexe, à son état, à la situation & à sa profession.

XXXIV. Art. On pardonne volontiers à un jeune homme qui fait paroître trop de vivacité; son âge est pour lui une espece de justification: mais je ne vois rien qui puisse justifier un vieillard, lorsqu'il se montre trop vif.

» XXXV. Art. Point de crainte, » point de châtimens pour les enfans, » quand on a soin de leur éducation; » il faut leur apprendre tout en joüant.

C'eſt ainſi que parloit N..., qui croyoit que cela étoit poſſible, parce que de temps en temps il voyoit un jeune enfant fort attentif aux contes qu'il lui faiſoit; mais s'il avoit été tous les jours depuis le matin juſqu'au ſoir dans l'exercice de l'éducation, je doute qu'il eût toûjours été dans l'opinion, qu'on en pût faire un exercice ſi riant. Comment pouvoir dire que l'on peut reduire les enfans à leur devoir, ſans leur donner de la crainte; pendant que tant d'hommes faits, & qui par conſequent ont plus de jugement & plus de raiſon, ne ſe reduiroient pas cependant à leurs obligations, ſi la crainte ne les excitoit.

XXXVI. AT. Si vous avez ſoin de l'éducation des enfans, ne vous laſſez point de leur donner de ſolides inſtructions pour la conduite de leurs mœurs, afin de les fortifier contre tant d'exemples dangereux, tant de maximes pernicieuſes, tant de flateries, tant d'intrigues, & tant d'artifices, qui ne tendent qu'à les ſeduire. Ne vous faites point une occupation de les réjoüir, de les divertir; ce n'eſt pas la votre affai-

re ; ils ont d'eux-mêmes assez d'inclination & assez d'adresse pour se donner du plaisir, & ils ne trouveront que trop de gens qui seconderont leur adresse & leur inclination, & qui leur en donneront même, s'ils n'en ont pas. Il faut, dit-on, que la jeunesse se divertisse ; cela est vrai : mais ce n'est pas à vous à les divertir ; vous pouvez seulement le leur permettre ; mais avec mesure, avec regle, avec prudence, ménagement & circonspection. Ne prenez point d'autre soin à cet égard ; que de regler leurs plaisirs ; car ils n'en prendront que trop pour se les procurer.

XXXVII. Art. N..... précepteur s'accorde avec son disciple, pour tromper le pere. Il doit s'attendre que, quand le disciple sera pere, il aura pour lui le mépris que son pere auroit eu, s'il avoit sçû la conspiration.

XXXVIII. Art. Tout le monde fait l'éloge de la raison ; on n'y trouve que justice, droiture, & verité ; mais souvent on s'en tient à l'éloge, sans vouloir suivre ce qui la fait tant estimer. Suivre ses maximes, c'est la louer de la meilleure maniere. L'obéissance à

ſes loix, eſt le plus bel éloge qu'on en puiſſe faire. Faites plûtôt parler pour elle vos actions, que votre bouche. Il y a plus d'avantage à être raiſonnable, qu'à loüer la raiſon.

XXXIX. AT. Que la raiſon vous ſoit toûjours agréable; dès qu'elle vous paroît; rendez-vous à elle, ſans faire attention ſur celui qui vous la montre. Qu'elle ſoit toûjours la même pour vous, ſoit qu'elle vienne d'un lieu élevé, ſoit qu'elle vienne d'un lieu bas. Que les Grands ni les riches ne vous impoſent point pour vous la faire trouver meilleure; que les petits, les pauvres ne lui faſſent pas perdre à votre égard aucun trait de ſa beauté, ni rien du poids de ſa valeur.

XL. AT. Ecartons, détruiſons les paſſions, ſi nous voulons que la raiſon agiſſe. Elle nous eſt naturelle, il n'y a que le déreglement qui l'étrange en nous. Le plus méchant homme lui rend juſtice, ſi on le conſulte, ſans intereſſer ſes défauts.

XLI. AT. La prudence conſiſte à bien conſulter & déliberer; à bien juger & réſoudre; à bien conduire &

exécuter. Et, pour réuſſir en tout cela, il faut être habile & homme de bien. Avec l'habileté, on ne ſe trompe point; avec la probité, on ne trompe point les autres.

XLII. A T. La ſpéculation, ſans prudence, produit bien des erreurs; la pratique ſans prudence fait bien de fauſſes démarches.

XLIII. A T. Rien de plus dangereux, que de vouloir demeurer dans le monde, & cependant, ne le pas connoître, & ne le pas ſçavoir. Avec cette ignorance, on donne ſouvent ou dans le ridicule, ou dans le criminel.

XLIV. A T. N.... eſt un artiſan habile, mais, comme ſa réputation ne répond pas à ſon habileté, tout ce qu'il peut faire pour ſubſiſter, c'eſt d'envoyer ſes ouvrages a O.... qui a cette réputation. Ces mêmes ouvrages qui enrichiſſent celui-ci, à peine font-ils vivre celui-là.

XLV. A T. Quelque méchant qu'on ſoit, on ne peut s'empêcher de reconnoître, qu'en prenant un plaiſir criminel, ce plaiſir paſſe, & la honte ou le remords reſte; & qu'en faiſant une

action pénible, mais vertueuse, la peine passe, & le plaisir de l'avoir faite, ne passe point.

XLVI. AT. Esprits trop difficultueux, gens timides, incertains, d'ordinaire paresseux, & presque toûjours peu propres pour terminer & conclure.

XLVII. AT. N... au milieu de ses affaires, ne laisse pas de se donner bien du plaisir. Mais examinons le bien, nous trouverons, ou qu'il a peu d'affaires, ou qu'il les fait mal, ou qu'il se dérobe son repos, pour les faire bien; & qu'enfin, qu'à force d'avoir pris du plaisir, il ne pourra bien-tôt plus s'occuper d'affaires.

XLVIII. AT. Il est rare dans de certaines passions, d'avoir constamment de la constance.

XLIX. AT. Etant homme de bien, vous imposez aux autres deux obligations de vous aimer. Ces deux obligations se tirent de votre humanité & de votre vertu.

L. AT. Un homme dérangé n'embarasse pas moins les autres, qu'il est embarassé lui-même; car, ou il faut être dérangé comme lui, ou il faut être continuellement occupé à l'arranger.

LII. AT. Rarement les présomptueux, les paresseux, les opiniâtres ont-ils part aux faveurs de l'occasion.

LIII. AT. C'est rendre une grande injustice aux hommes, que de juger toûjours de leur merite par le succés de ce qu'ils entreprennent. La prudence la plus exacte succombe souvent au hazard & à la fortune.

LIII. AT. Allons par notre prévoyance, autant qu'il nous est possible au-devant de l'avenir. Car, quand il sera present, il passera si vîte, que nous n'aurons pas le temps de pourvoir à tout ce qui lui convient.

LIV. AT. Heureux nom, que celui d'évaporé! si l'on a de la sagesse, elle se reduira bientôt en folie.

LV. AT. Ceux qui sçavent beaucoup, admirent peu; & ceux qui sçachant moins, ont un assez bon esprit, pour se persuader qu'on ne peut pas tout sçavoir, n'admirent gueres plus.

LVI. AT. La sagesse est une beauté, qui demande une exacte regularité dans tous les traits qui la composent.

LVII. AT. L'esprit incertain peut faire aussi aisément le mal que le bien.

Comme il est toûjours flotant, rien n'est si aisé, que de le mener où l'on veut.

LVIII. At. Mon corps est à moi, seulement comme l'argent, les maisons, les habits, les meubles; mais il ne fait point, non plus que ces biens exterieurs & autres semblables, ce que j'appelle *moi*.

LIX. At. Que de terres on rend inutiles, pour contenter la vûë, pendant qu'on en pourroit tirer tant d'utilitez pour les necessitez & les commoditez de la vie! Le petit Bourgeois, pour imiter la magnificence des Grands, réduit tout son jardin en parterres & en allées. Il croiroit recevoir un deshonneur, s'il y paroissoit une poire & un artichau.

LX. At. Si l'on vouloit se mettre dans la tête de bons principes, & ne s'en point écarter, on ne croiroit pas si facilement tout ce qu'on dit d'esprits folets, d'apparitions, de devins, d'horoscopes, de chyromance, & de prognostics, &c.

LXI. At. On s'écarte, ou ne fait que des démarches hazardées, si l'on ne prend pour sa conduite une regle

juste & fidelement tirée sur l'alignement de ses devoirs.

LXII. At. S'étudier à approfondir; cela est bon; mais il ne faut pas toûjours trop paroître s'appliquer à cette étude; car on craint fort les *approfondisseurs*.

LXIII. At. Un des plus grands avantages de la force de l'esprit, c'est de regarder les maux présens, sans émotion; les maux à venir sans crainte.

LXIV. At. La force de l'esprit ne demande pas que nous n'évitions point les maux, lors que nous le pouvons; mais que nous les souffrions patiemment, lors qu'il ne nous est pas facile de les éviter. S'ils sont inévitables, l'esprit fort les attend, pour ainsi dire, de pied ferme, afin de se fortifier, pour les soûtenir. S'il ne peut s'empêcher d'être troublé & agité, il employe toute sa raison, pour moderer du moins ses agitations & ses troubles.

LXV. At. Avoir une volonté ferme, constante & invariable, quand aucun devoir ne demande un changement, est une des preuves de la force de l'esprit; ce qui est ferme, fixe & bien fondé, ne flote point.

LXVI. Art. Abandonner un mauvais parti dans le temps qu'on le ſoûtenoit avec le plus d'ardeur. Preuve d'eſprit fort.

LXVII. Art. Que j'ambitionne de reſſembler à ceux, que, étant ſurpris, ſont trouvez tels, que quand ils ſont avertis!

LXVIII. Art. Si l'on ne blâme pas ceux qui font mal, on les confondra avec ceux qui font bien.

LXIX. Art. L'affaire que vous entreprenez, eſt petite, il eſt vrai; mais elle peut devenir conſiderable par rapport à votre établiſſement & à votre réputation, ſi vous y faites de fauſſes démarches.

LXX. Art. Quand il s'agit de donner des avis aux femmes ſur leur beauté; travaillez plus à leur apprendre à en faire un bon uſage, qu'à leur en inſpirer le mépris. Vous ſerez plus ſûr du ſuccés de vos conſeils.

LXXI. Art. Quand nous ſommes dans l'habitude de faire le mal, à peine ce qui eſt mauvais paſſe-t-il dans notre eſprit, pour l'être en effet; à peine ſentons-nous que nous le faiſons; & c'eſt

là ce qui cauſe comme une impoſſibilité de détruire les mauvaiſes habitudes.

LXXII. A t. Ce n'eſt pas dans le temps que nous ſommes agitez des paſſions, qu'il les faut conſiderer pour connoître la laideur qui les accompagne, & le dommage qu'elles apportent : car elles ont alors tant d'empire ſur nous, que nous ne pourrions en porter de jugemens, qu'en leur faveur. Mais quand aprés qu'elles nous ont quittez, nous avons rappellé la tranquilité de notre cœur, & la liberté de notre eſprit, nous ſommes bien plus capables de découvrir leur malignité, & ; & dans cette liberté & cette tranquilité dont nous joüiſſons, nous les conſiderons, lors qu'elles agitent les autres, voyant ceux-ci ſi troublez & ſi eſclaves, pendant que nous ſommes ſi tranquilles & ſi libres, nous ferons aſſurément beaucoup de progrés dans la connoiſſance que nous cherchons. Cette étude vaut, du moins, autant, que celle qu'on peut faire dans les Livres.

LXXIII. A v. Nous tendons tous naturellement à la felicité ; cependant nous prenons les chemins contraires à

celui qui y conduit ; car nous nous proposons toûjours quelque chose à desirer ou à craindre.

LXXIV. Ar. On propose à N.... de faire un choix. Qu'on me dise qu'elle est sa passion ; je devinerai ce qu'il choisira : c'est elle seule qu'il consultera ; la raison n'y aura aucune part.

LXXV. Ar. En s'attendant de perdre ce qu'on desire, on desirera avec moins de passion ; & on perdra avec moins de douleur.

LXXVI. Ar. Bien des gens doivent la réputation qu'ils ont d'être habiles, bien moins à leur habileté, qu'à l'adresse qu'ils ont eû pour faire croire qu'ils en ont.

LXXVII. Ar. Dire des choses extraordinaires & si sublimes qu'on n'y peut atteindre, ou d'une maniere si obscure qu'on n'y comprend rien ; cela suffit pour avoir la réputation de tres-habile homme dans l'esprit de certaines gens.

LXXVIII. Ar. Vous voudriez sçavoir, si, faisant une telle chose, c'est bien fait ? Considerez pour cela, si un sage vous la voyant faire, ne pourroit s'empêcher d'assurer que vous faites bien.

LXXIX. Art. On n'a plus une fermeté raisonnable, quand on ne veut point plier par raison.

LXXX. Art. Esprits inquiets, gens qui ne se donnent aucun repos, & qui ôtent celui des autres.

LXXXI. Art. Proposez-vous toujours une fin dans votre conduite, afin de ne point perdre votre temps & vos peines. Agir sans fin, c'est comme agir sans principe; l'un & l'autre reviennent au même.

LXXXII. Art. La gravité convenable retient dans le devoir, & celui qui la montre, & ceux qui la voyent.

LXXXIII. Art. On ne reconnoît point mieux ses forces, que quand on se trouve dans la nécessité de les faire paroître.

LXXXIV. Art. Ce n'est pas toûjours, parce qu'on est de soy-même ennuyeux, qu'on s'ennuye; c'est souvent, parce qu'on est un fâcheux contre-temps pour l'ennuyé.

LXXXV. Art. Il n'y a pas de gens, à qui il soit plus facile de s'ennuyer, qu'à ceux qui ne sçavent pas réflechir, ou qui n'en veulent pas prendre la peine.

LXXXVI.

LXXXVI. A T. A voir combien de certains hommes ſont durs & inexorables, on juge qu'ils ne reconnoiſſent point de fautes de fragilité; mais qu'elles leur paroiſſent toutes être de pure malignité, & de pure malice.

LXXXVII. A T. Qu'on faſſe tout ce qu'on voudra, les hommes ſeront toûjours diviſez les uns des autres, s'ils n'etabliſſent entre eux par la complaiſance, la reſſemblance que la nature leur a refu'ée.

LXXXVIII. A T. Joüiſſons de la joye; mais qu'elle ne joüiſſe pas de nous; car ſi nous nous y abandonnons, elle pourra nous jetter dans des épanchemens, qui, nous tirant hors de nous-mêmes, ne manqueront pas de ſe terminer en triſteſſe.

LXXXIX. A T. C'eſt le comble de la perfection, que d'être grand par ſon propre merite; & cependant ſe faire petit par un humble ſentiment de ſoy-même.

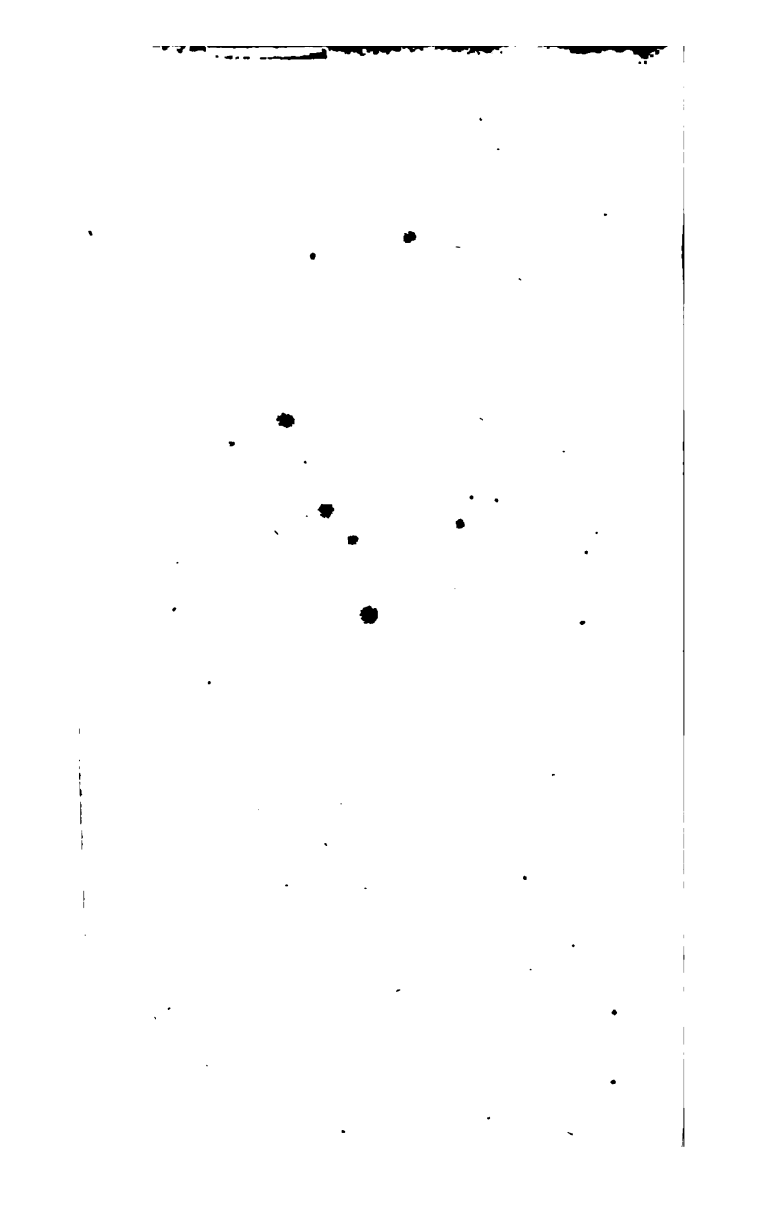
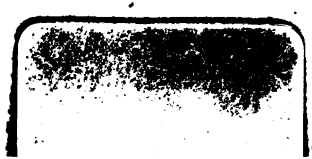
LXXXX. A T. N'ambitionnez pas de faire beaucoup de choſes; mais ſeulement de faire bien celles que vous faites.

LXXXXI. A T. N.... n'eſt jamais content de lui-même; c'eſt pourquoi il ne croit jamais avoir contenté les autres.

LXXXXII. A T. Je remarque dans les autres tant de belles perfections, & tant de grands talens, que je n'ai pas; qu'il ne m'eſt pas poſſible d'être content de moi.

LXXXXIII. A T. N.... eſt ſi éloigné de vouloir impoſer, comme font ces gens étudiez & maſquez, par des qualitez excellentes, qu'il n'ait pas; que même, celles qu'il a, l'humilient, tant il les trouve défectueuſes, en comparaiſon de la perfection qu'il voudroit bien avoir.

LXXXXIV. A T. Tâchons toûjours de monter plus haut dans le chemin de la perfection; afin, que, du moins, ſi nous ne pouvons pas avançer, nous ne reculions point.

FIN.

574671